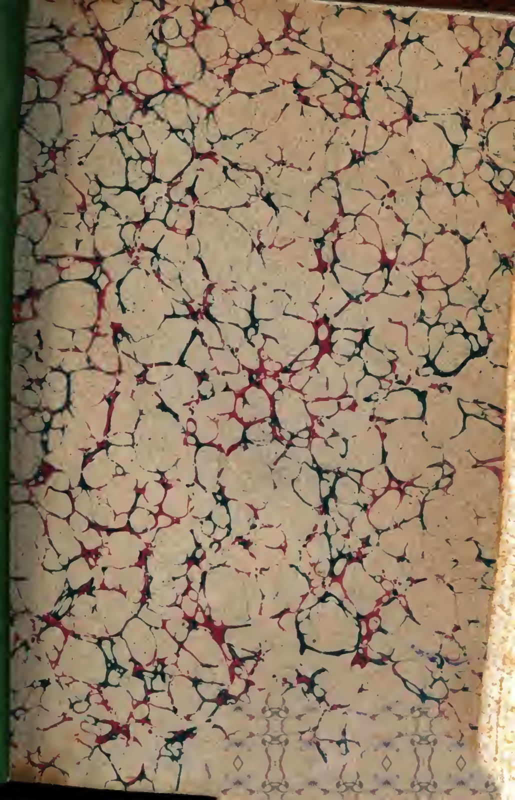


SI - PALLI
A



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·



LE

FRUIT DÉFENDU

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Format grand in-18

	vol.
L'ARBRE DE LA VIERGE......	1
UN AMOUR COUPABLE.........	1
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE....................	2
LES AVENTURES D'UNE JEUNE MARIÉE..................	1
LES BALS MASQUÉS...........	1
LA BELLE PARISIENNE.........	1
BOHÈME ET NOBLESSE.........	1
LA CEINTURE DE VÉNUS......	1
LA BOHÈME AU XVII[e] SIÈCLE..	1
LA CHAINE D'OR.............	1
LA CHAMBRE BLEUE..........	1
LA CHAMBRE ROUGE..........	1
LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE..................	1
LES CHATEAUX EN AFRIQUE...	1
LES COMÉDIES DES GENS DU MONDE..................	1
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE...........	1
COMMENT TOMBENT LES FEMMES.	1
LA DAME DU CHATEAU MURÉ..	1
LA DERNIÈRE EXPIATION.....	2
LA DETTE DE SANG...... ...	1
LE DRAME DE LA RUE DU SENTIER	1
LA DUCHESSE D'ÉPONNES......	1
LA DUCHESSE DE LAUZUN.. ...	3
LA FÉE AUX PERLES.........	1
LA FEMME DE L'AVEUGLE......	1
LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE...............	1
LE FILS DU FAUSSAIRE.......	1
UN FILS NATUREL............	1
LE FRUIT DÉFENDU..........	1
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV.............	4
— LA RÉGENCE.............	1
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV.	1
— LES MAITRESSES DU ROI...	1
— LE PARC AUX CERFS......	1
LES HÉRITIERS D'UN PRINCE..	1
LE JEU DE LA REINE........	1
LA JOLIE BOHÉMIENNE.......	1
LES LIONS DE PARIS.........	1
LE LIVRE DES FEMMES......	1
MADAME LOUISE DE FRANCE...	1
MADAME DE LA SABLIÈRE.....	1
MADEMOISELLE CINQUANTE MILLIONS....................	1
MADEMOISELLE DE LA TOUR-DU-PIN.....................	1
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE.................	1
LES MALHEURS D'UNE REINE..	1
LA MARQUISE DE PARABÈRE...	1
LA MARQUISE SANGLANTE......	1
LA NUIT DE NOCES..........	1
LE NEUF DE PIQUE..........	1
LA POUDRE ET LA NEIGE.....	1
LA PRINCESSE DE CONTI......	1
UN PROCÈS CRIMINEL.........	1
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR.	1
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE..	1
LA ROUTE DU SUICIDE........	1
LE SALON DU DIABLE........	1
UN SECRET DE FAMILLE.......	1
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE.	2
LA SORCIÈRE DU ROI........	2
LE SOUPER DES FANTÔMES....	1
LES SOUPERS DE LA RÉGENCE..	2
LES SUITES D'UNE FAUTE.....	1
TROIS AMOURS...............	1
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE	1
LA VIE CHASTE ET LA VIE IMPURE..................	1

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET CIE.

LE

FRUIT DÉFENDU

PAR

LA COMTESSE DASH

NOUVELLE ÉDITION

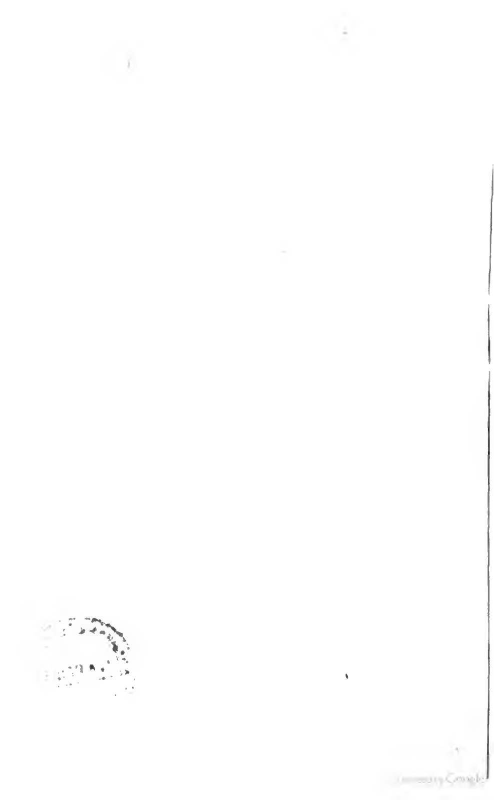


PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873





LE FRUIT DÉFENDU

LA CONFIDENCE MATERNELLE

Tu viens de me quitter, ma fille chérie ; j'entends encore le bruit de la voiture qui t'emmène, et si l'assurance de ton bonheur ne me consolait un peu de ta perte, je ne sais où je trouverais de la force pour la supporter. Depuis ta naissance, tu fus ma compagne fidèle ; en te voyant grandir, embellir sous mes yeux, j'oubliais les chagrins de ma vie, et je ne songeais plus qu'à en préserver la tienne : j'espère avoir réussi. Le mari que je t'ai donné a été choisi par toi, tu l'as trouvé digne de remplacer ta mère, il t'aimera, et tu seras heureuse près de lui, c'est mon vœu le plus cher, car je n'en forme plus que pour toi. Je t'ai promis de t'envoyer cette relation si longtemps désirée des aventures de ma jeunesse. Jamais tu n'aurais connu mes erreurs, si je ne regardais ce pénible récit comme un préservatif pour la suite de ton existence. Il me sera bien cruel de t'avouer que j'ai été coupable, je m'expose à perdre ton estime ; mais, de grâce, mon enfant bien-aimée, ne me juge pas avant de m'entendre. J'expie par des souffrances sans fin l'erreur

d'un moment, je crois qu'on ne peut plus me la reprocher, toi surtout, que j'élevai dans les principes de la morale la plus pure, toi à qui j'ai appris l'indulgence en même temps que la vertu ; c'est le moment de mettre tes principes à exécution. Je compte sur ton cœur pour excuser le mien. Il me semble que les larmes que je vais répandre en rouvrant une blessure si peu cicatrisée, seront purifiées par celles que me cause la douleur maternelle ; dans un autre moment je n'en aurais pas le courage. Écoute donc, et profite.

« Je fus élevée par mon père comme il aurait élevé son fils, si le ciel lui en avait accordé un. Seule espérance d'une illustre maison, on m'entoura d'abord de tous les soins de l'amour paternel, et plus tard de tous les calculs de l'ambition. On reconnut de bonne heure chez moi une tête ardente, une grande sensibilité et une imagination vive et déraisonnable. Mes parents, au lieu de chercher à calmer ces funestes dispositions, se contentèrent d'en retarder le développement, mon caractère fut contraint, et non pas rompu. On me retint dans l'enfance le plus longtemps possible ; à seize ans on me traitait encore comme une petite fille. Rien n'était plus plaisant que de me voir à cet âge où déjà la coquetterie commence à se développer. J'étais un singulier mélange de qualités et de défauts. Je quittais l'étude des sciences abstraites, de la littérature, des langues mortes même, pour jouer à la poupée, et je me remettais avec la même gaieté à mon chevalet et à mon piano.

« Le soir, la société la plus brillante se réunissait chez ma mère, je voulais plaire à tout le monde, et j'y réussissais. Les femmes voyaient dans ma naïveté une sorte d'assurance contre ma jeunesse, et les hommes, toujours portés à mal penser de notre sexe, prévoyaient que la

vivacité de mes impressions me conduirait à quelque folie.

« J'avais dix-sept ans lorsque je rencontrai ton père. Il était beau, aimable, riche et rempli de talents. Chaque famille recherchait son alliance. Il m'aima ; je crus que je l'aimais aussi, et je donnai mon consentement à notre mariage avec tout le bonheur imaginable.

« Ce fut un enchantement que la première année ; mon mari m'accabla d'attentions : j'avais la meilleure maison de Paris, un des plus beaux noms de la monarchie, des équipages superbes, des diamants de princesse ; enfin, il ne me manquait rien de ce qui, dans ma jeune tête, constituait le bonheur.

« Je ne quittais pas les fêtes et les parties de plaisir. Absolument maîtresse de mes actions, je me plongeai dans toutes les extravagances que me permettait mon magnifique état. Je fis des inconséquences sans nombre ; la calomnie ne m'épargna pas, et cependant j'étais aussi pure que toi, ma fille. Certaine de mes intentions, je bravais les dangers. Cette assurance me perdit.

« Il y avait trois ans que j'étais mariée lorsqu'un ami officieux vint me raconter des propos tenus sur mon compte, et qui n'avaient nulle apparence de fondement. Ennuyée de n'entendre sans cesse que des compliments outrés ou des calomnies odieuses, je le renvoyai, et pour me débarrasser de lui, je demandai mes chevaux. Je me fis conduire à quelques lieues de Paris. Voyant auprès de la route un bois touffu, je descendis, et, après avoir ordonné à mes gens de m'attendre, je m'enfonçai seule dans une allée. Là, pour la première fois de ma vie, je me mis à réfléchir ; je rentrai en moi-même, et je fus saisie d'un effroi mortel en apprenant à me connaître.

« La violente passion de mon mari avait fait place à l'indifférence. Il ne me rendait point malheureuse, j'étais toujours libre de mes volontés; mais ce n'était plus ce sentiment que j'avais cru éternel. Dès que je m'aperçus de ce changement, je me précipitai plus que jamais dans le tourbillon pour m'étourdir, et j'y réussis. Ce jour-là seulement, la vérité se présenta à mes regards et m'épouvanta. Je reconnus que ce que j'avais pris pour de l'amour n'avait été chez moi que de l'exaltation, de l'enivrement. En sondant mon cœur, je sentis qu'il était vide, que les affections n'en avaient point été éveillées; elles devaient l'être un jour : cette certitude m'atterra.

« Je tombai involontairement à genoux pour demander au ciel la grâce de rester innocente, déjà il me semblait que j'étais coupable. Je formai la résolution de fuir la société, de me réfugier à la campagne, et je revins chez moi tellement remplie de ces idées, que je refusai un bal charmant qui me fut offert par une de mes cousines. Gustave ne voulut point y consentir, il me plaisanta sur mon accès de misanthropie, et moitié de gré, moitié de force, je me laissai entraîner. Mes plans de retraite disparurent comme une ombre devant les charmes de la danse. Jamais je ne fus plus gaie.

« J'étais coquette, Valentine; je l'étais comme le sont toutes les femmes, c'est un instinct qui naît avec nous; peut-être est-ce par amour-propre; il est en effet bien doux de voir à nos pieds ces êtres superbes qui se sont créés nos maîtres; enfin, quel qu'en soit le motif, c'est une vérité incontestable. Je volais ce jour-là de triomphe en triomphe, je désespérais mes rivales, et, sans en avoir l'intention, je fis vingt malheureux. Je ne conçois pas le plaisir que trouve presque tout notre sexe à tourmenter

l'autre. Qu'on cherche à plaire aux hommes, rien de mieux ; mais ce qui me semble odieux, c'est d'enfoncer à dessein un trait empoisonné dans le cœur d'un infortuné, pour le retourner ensuite avec cruauté et le déchirer impitoyablement. Ce ne furent jamais mes idées; grâce à Dieu, je n'ai rien dans ce genre à me reprocher.

« Lorsque je fus seule après cette victorieuse soirée, mes réflexions du matin se représentèrent à mon esprit; je fis mon possible pour les accorder avec ma conduite, et je me persuadai que cette place inoccupée appartenait à mes enfants, je n'en avais point encore. Cette illusion me consola ; je m'endormis et je ne pensai plus à ma terreur.

« Néanmoins je craignais de m'être trompée, je me surprenais à chercher autour de moi quel serait mon vainqueur. Cette idée, une fois venue, se renouvela souvent; bientôt je ne pus la chasser : je me déterminai à reprendre mes projets de fuite, et j'engageai Gustave à me conduire dans une terre que nous possédions près de Nancy. Il y consentit. Je me crus là bien en sûreté. Certes, nul en province ne pouvait ébranler une vertu qui résistait à tous les élégants de la cour.

« Bientôt mon château se remplit. On accourait de vingt lieues à la ronde pour partager les plaisirs bruyants que j'avais introduits chez moi. Les officiers des régiments des environs ne furent pas les derniers à se présenter. Ce n'étaient que chasses, comédies, réjouissances de toute espèce.

« Parmi les femmes qui me visitèrent, j'en distinguai une qui réunissait tout ce qu'on peut concevoir de plus séduisant. Elle me parut douce, bonne autant que jolie. Nous nous liâmes intimement. Elle était veuve, par conséquent rien ne l'empêcha d'accepter la proposition que je lui fis de s'établir à Sorval pour tout le temps que

j'y resterais encore. Ses talents charmaient nos courts instants de solitude ; ils étaient vraiment extraordinaires ; je n'ai jamais rencontré de femme qui les possédât tous à un degré aussi éminent.

« Je l'ai déjà dit, je recevais beaucoup d'officiers. Ils me firent leur cour plus ou moins, et furent repoussés avec cette politesse que donne l'usage du monde. Un seul parut insensible à *mes charmes*, et par cette raison je le remarquai. C'était le prince Alfred de... (je ne te le nommerai pas). Je ne sais comment je ne l'avais pas rencontré dans le monde à Paris ; il y avait été un instant, et son père l'avait fait partir pour la province. Essaicrai-je de te le dépeindre? chère Valentine : c'est lui qui a fait toute ma destinée...

« Rien n'était plus régulièrement beau que son visage, l'expression en était sérieuse et presque sévère. Lorsqu'il s'animait, il se répandait sur ses traits une sorte de jeunesse et d'enfantillage que je n'ai vus qu'à lui. Sa taille, élevée et bien prise, avait peut-être le défaut d'être un peu raide. Il était plus instruit que ne le sont les hommes ordinairement à vingt-cinq ans. Son esprit plus profond que brillant, retrouvait de la légèreté avec les femmes qui lui plaisaient ; enfin c'était un de ces êtres que nous sommes fières de subjuguer. Il ne se montrait pour aucune autre ce qu'il était pour la personne aimée, et comme je le lui ai répété souvent, j'étais la seule dans la nombreuse société qui nous entourait, qui connût réellement son caractère. Toujours calme et tranquille, excepté lorsqu'une émotion inattendue se présentait, il n'y avait chez lui aucun premier mouvement, et cependant point de calcul. Je l'ai vu pleurer trois fois dans le cours de notre liaison ; chacune de ses larmes paraissait lui coûter une douleur inconcevable. Froid et cependant

emporté, il ne souffrit jamais un affront sans colère, et ne reçut un bienfait sans reconnaissance.

« Voilà à peu près quel était celui qui m'égara, ma fille. Si je l'avais connu tel, peut-être aurais-je été sauvée; mais je fus entraînée dans le précipice par une pente insensible : je ne m'en aperçus que lorsque j'y fus tombée sans retour. L'amie dont je t'ai parlé, cette Pauline, me conduisit comme par la main. Que Dieu le lui pardonne, elle a causé le malheur de ma vie!

« Alfred, après un séjour d'un mois près de nous, se décida à lui présenter son hommage. Elle l'accueillit, je ne devinai rien de tout cela. Cependant un penchant secret me rapprochait de lui, je ne m'en rendais pas compte, je n'y songeais pas.

« Un soir que nous faisions des folies dans le salon, il me blessa légèrement au pied. La galanterie empressée avec laquelle il répara sa maladresse me charma. Nous causâmes longtemps ensemble; j'étais enivrée. Bientôt le son d'un piano se fit entendre, une voix sonore commença une brillante cavatine... il y courut et ne quitta plus Pauline. La jalousie me révéla mon amour; je me retirai dans ma chambre, et là je déplorai ma funeste erreur dans toute l'amertume de mon âme.

« Pauline, fatiguée de ses triomphes ou craignant de perdre sa victime, me rejoignit après quelques instants. Elle employa toute la finesse de son esprit à détruire l'impression que j'avais reçue et qui m'éloignait d'elle involontairement. Elle me dit qu'elle aimait Alfred, se garda bien d'ajouter ce que j'ai su depuis, qu'elle avait des raisons de s'en croire aimée; enfin elle gagna si bien ma confiance qu'elle reçut l'aveu de ma faiblesse et de mes remords.

« Au lieu de les fortifier, elle les détruisit en me per-

suadant que pourvu qu'une femme n'oubliât pas entièrement ses devoirs, une préférence lui était permise. Nous nous promîmes mutuellement que la préférée préviendrait l'autre afin qu'elle tâchât de se guérir, et nous nous séparâmes plus intimes encore par nos doubles confidences.

« Deux jours après, nous nous promenions ensemble ; après beaucoup de circonlocutions, elle m'engagea à renoncer au prince : elle avait reçu sa déclaration dans la matinée. Jamais, ma fille, je ne pourrai te rendre ce que j'éprouvai alors ; je perdis toute idée et je tombai dans des convulsions affreuses. La violence de mon imagination, ma sensibilité si longtemps comprimée se développèrent avec fureur ; ma perfide amie les encouragea. Je ne connus bientôt plus de frein, et, lorsque je revis Alfred, je ne fus pas maîtresse de lui cacher ce que j'éprouvais ; sans lui dire précisément que je l'adorais, je le lui fis entendre si clairement qu'il ne put en douter,

« Que se passa-t-il en lui ? je n'en sais rien ; il prétendit qu'il n'aimait point Pauline, qu'il n'avait cherché près d'elle qu'une occupation. Peu de temps après nous étions d'accord et j'étais déjà la plus malheureuse des femmes.

« Mon amie se fit un mérite de son sacrifice. Je n'ai pu depuis l'attribuer qu'au désir de me mettre sous sa dépendance et de me forcer à fermer les yeux sur sa conduite, car j'ai acquis la certitude qu'au moment où je la plaignais le plus, un des amis de mon mari l'avait déjà consolée.

« Alfred ne montrait pas pour moi cette passion brûlante dont j'étais remplie ; il m'aimait cependant, mais il était effrayé de ma réputation de légèreté. Ma vie était une continuelle alternative de désespoir et de ravissement ; il se passait des semaines entières sans qu'il me donnât une seule marque d'amour, et quelque temps

après il m'en accablait. Je ne pouvais jamais être sûre de lui; un horrible soupçon me poursuivait partout; j'étais convaincue que je ne devais qu'à sa pitié ou à l'effervescence de son âge les courts moments d'abandon que je lui voyais. C'était la punition de ma faute.

« Je puis bien l'assurer, pendant les années qui s'écoulèrent entre ma chute et mon repentir, je ne parvins à être tranquille qu'en m'étourdissant sans cesse. Hors les éclairs de bonheur qu'un cœur comme le mien devait rencontrer dans une passion aussi violente, je ne fus point heureuse. Ma santé en souffrit étrangement, mon caractère se changea tout à fait; je devins triste, morose; je pleurais sans cesse.

« Peu à peu le château se dépeupla; on me délaissait depuis que je n'offrais plus de plaisirs. Il ne resta qu'un petit comité dont Pauline se garda bien de se détacher.

« A cette époque, Gustave fut aussi obligé d'entreprendre un long voyage. Des propriétés, qui venaient de ma mère, réclamaient sa présence en Suède; je saisis le prétexte de mon veuvage pour ne point retourner à Paris, et pendant que tout le monde s'étonnait de ma sauvagerie, je courais d'illusions en illusions après un bonheur qui ne peut se trouver ici-bas.

« Au milieu même de l'ivresse où me plongeait la présence de mon amant, j'étais déchirée de remords. L'avenir se présentait à moi sous les couleurs les plus sombres. Je ne me dissimulais pas que j'avais perdu par ma faute et ma réputation, et une grande partie de mes agréments. Ces sacrifices m'auraient peu coûté sans les craintes qui les accompagnaient. Le prince avait beau me jurer que je régnerais à jamais sur lui, je savais trop que c'était impossible. Je ne pouvais être jalouse du présent, je l'étais du passé et de l'avenir.

« Avec le nom qu'il porte, me disais-je, il se mariera nécessairement : une autre l'obtiendra, ce titre dont j'aurais été si fière ; elle aura alors la permission de l'aimer, et moi, qui sait si lui-même il ne me le défendra pas !

« Ces idées étaient déchirantes ; j'avais de plus à résister à ses instances et à ma propre inclination, il me semblait que je ne survivrais pas à ma honte. Je le lui dis, il ne m'en parla plus ; mais il souffrait, il se plaignait que je ne l'aimais pas. Je ne pus y tenir plus longtemps, et, après six mois de combats opiniâtres... je cédai...

« Oh ! ma fille, je suis à tes genoux, en te faisant cet aveu. Pardonne, pardonne à ta pauvre mère. Conserve-lui ton estime, ton amitié. Elle a failli, mais son crime lui a été remis par le ciel. Seras-tu plus sévère que lui? N'auras-tu pas égard à la cruelle pénitence qui durera jusqu'à sa mort ?

« J'ai interrompu mon récit, il était devenu trop pénible ; je crains de n'avoir pas la force de l'achever. Oh ! ma Valentine, pardon, pardon !

« Il faut terminer cette tâche cruelle : c'est une sorte d'expiation au-dessus peut-être de celles que j'ai déjà faites.

« Je fus deux ou trois jours anéantie ; mais Alfred était si heureux, il me chérissait de si bonne foi, que je ne crus pas l'avoir acheté trop cher. Je ne te raconterai pas ce qui se passa ensuite, tu le devines sans peine. Toutes les liaisons de ce genre se ressemblent : elles ne diffèrent que par le plus ou le moins de douleurs. J'en fus abreuvée. Le régiment du prince changea de garnison. Nous ne pûmes nous séparer. Il obtint un congé d'un an, qu'il allongea encore pour rester près de moi. Tu sens tout ce que cette conduite avait de répréhensible, aussi

personne n'ignorait notre intimité ; ma famille seule, par une espèce de miracle, n'en fut pas instruite, ou du moins ne fit pas semblant de l'être. L'absence de mon mari se prolongeait toujours ; il m'annonça qu'un séjour de dix-huit mois lui était nécessaire, et qu'il ne répondait même pas de revenir à cette époque.

« Comme Pauline restait près de moi, quelques personnes doutaient si Alfred n'était pas son amant. Je saisis cette chance avec avidité. Elle était libre, rien ne les empêchait de s'unir ; je pouvais donc, sans faire tort à mon amie, laisser planer sur elle des soupçons qui m'auraient perdu dans l'esprit de ton père ; d'ailleurs, elle fut la première à le proposer. Elle me fit écrire dans ce sens à Gustave ; une fois prévenu, je ne craignais plus rien de la médisance.

« Le rôle qu'elle joua dans toute cette affaire me répugna même alors ; je n'étais pas assez aveuglée pour ne pas voir qu'une femme qui sert une intrigue étrangère est plus méprisable que celle qui joue le premier rôle ; elle n'a pas l'excuse de la passion, et, si jamais une malheureuse put avoir des droits à cette excuse, ce fut moi. Alfred était mon Dieu, mon idole ; ce n'est pas une métaphore de dire que je ne pensais qu'à lui, rien ne pouvait m'en distraire. Il m'arrivait de passer des heures entières à le regarder sans qu'il me vît : c'était une jouissance inexprimable.

« Cependant mes remords et mes inquiétudes continuaient. Je lui fis promettre que, s'il devait se marier et qu'il ne m'aimât plus, il me renverrait mes lettres. Je ne voulais pas d'autre avis, et j'étais certaine de n'y pas survivre. Ma cruelle amie contribuait à augmenter mes incertitudes, si le prince manquait d'attention, si ma funeste idée qu'il ne m'aimait pas se présentait à mon esprit.

« Ce n'est pas vous, ma chère, disait-elle, qui êtes destinée à animer ce beau marbre. »

« Il y avait là de quoi me faire mourir de chagrin.

« Enfin, ma fille, lej our qui devait rompre cette union arriva. Le duc de*** rappela son fils à Paris: mes prières et mes larmes ne purent que retarder le moment fatal. Je n'essaierai pas de te dépeindre nos adieux; il n'y a pas d'expression qui puisse rendre cette souffrance de la séparation, ce vide de l'absence; il faut l'avoir éprouvé. Ce souvenir reste si douloureux, qu'on ne le réveille pas sans ressentir presque la même chose; c'est une cicatrice qui ne se ferme point.

« Restée seule dans ma terre, ma première pensée fut d'aller rejoindre Alfred; je n'y résistai pas. A mon arrivée, il était parti pour le midi de la France, où je ne pouvais le suivre sans me perdre entièrement. Je préférai donc revenir aux lieux où je l'avais connu; mon retour à Sorval fut aussi soudain que l'avait été mon départ. J'y passai six éternels mois, sans autre société que mes regrets. Le prince m'écrivait souvent, je lui répondais plus souvent encore.

« Peu à peu, la correspondance devint moins active de son côté; ces retards m'effrayaient, je tombai dans un état de mélancolie affreux. Je n'avais plus d'illusions, le voile était déchiré; je n'attendais plus que le courrier qui devait m'annoncer la mort, lorsque Pauline revint dans ma solitude, et m'amena quelques personnes.

« Nous étions à table quand on apporta les journaux. Pauline les ouvrit et les mit dans sa poche sans vouloir les montrer. On ne vit dans cette discrétion qu'une plaisanterie; je ne pus me rendre raison de l'inquiétude qu'elle me causa.

« A peine rentrée au salon, mon amie me conduisit dans

ma chambre; je devinai qu'elle avait quelque nouvelle à m'apprendre.

« Le prince se marie, me dit-elle sans préparation; son contrat a été signé par le roi. »

« Ces paroles firent sur moi un tel effet, que la tête me tourna sur-le-champ, et, au lieu des pleurs auxquels elle s'attendait, Pauline reçut pour réponse un grand éclat de rire. Elle ne s'y trompa pas.

— Restez ici, Alix, il est impossible que vous reparaissiez dans cet état, tâchez de vous calmer.

— Moi? je suis très-calme. Comment! nous irons à la noce, à la noce d'Alfred! Jamais plus beau fiancé ne conduisit une jeune fille à l'autel. »

« Pauline fut effrayée de cette insensibilité; elle chercha à rappeler mes douleurs, sans pouvoir y réussir. J'étais décidément folle.

« Trois jours après cette scène, je l'étais encore. On essaya de me remettre les lettres qui étaient arrivées pendant ce temps. Je brisai l'enveloppe avec indifférence; mais, à peine eus-je aperçu mon portrait et une longue tresse de mes cheveux, que l'étendue de ma perte m'apparut tout entière. Je fondis en larmes, ma raison me revint pour souffrir. Je poussais des cris déchirants, j'appelais Alfred, mon Alfred, et les regards de Pauline me disaient qu'il n'était plus à moi.

« Un mois d'angoisses épouvantables s'écoula : je me renfermai davantage en moi-même, j'assurai à mon amie, qui me fatiguait de ses consolations, que je me guérissais, et je la priai de me laisser seule chez moi. Je nourrissais un projet extravagant, sans doute, mais que rien ne m'aurait empêchée d'exécuter.

« Aussitôt qu'elle fut partie, je demandai des chevaux de poste et je volai à Paris. A peine descendue à mon

hôtel, je montai en fiacre en ordonnant de me conduire chez le prince...... Le cocher s'arrêta, la porte s'ouvrit, je me précipitai dans la loge du portier ; on me répondit que monsieur était chez lui, et un domestique qu'on appela me conduisit par un escalier dérobé dans le cabinet de son maître. J'entrai, il n'y avait personne. Une lampe éclairait cette petite pièce, remplie de livres et d'objets de travail.

— Monsieur le prince est chez madame la princesse, me dit le valet de chambre, je vais l'avertir. Madame veut-elle me dire son nom ? »

« Je n'eus que la force de faire un signe négatif, et je me laissai tomber sur un fauteuil. Restée seule; je promenai mes yeux sur tout ce qui m'entourait.

« Me voici donc chez lui, m'écriai-je, je vais le voir !

« Un mouvement machinal m'attira devant une glace; je souris à ma pâleur, au changement de mes traits. J'étais décidée à mourir, je ne voulais que lui dire adieu et lui montrer l'état où il m'avait réduite. Le bruit des pas d'un homme qui traversait l'appartement voisin, se fit entendre; je les reconnus, c'étaient les siens. L'émotion de bonheur triompha de mon ressentiment, et lorsque Alfred ouvrit la porte, il me reçut dans ses bras sans connaissance.

« En revenant à moi, j'étais couchée sur un canapé; mon regard rencontra le sien et ne s'en détacha plus. J'oubliai tout, il me sembla que j'étais encore à Sorval ; je passai mes doigts dans les mèches de ses cheveux noirs, comme je le faisais autrefois, il ne remuait point. Après un long moment de silence, il parla : sa voix dissipa mes illusions et me rendit à mon désespoir.

— Qu'êtes-vous venue faire ici, Madame ? pensez-vous que cette démarche puisse être ignorée ? Voulez-vous me

forcer à me reprocher toujours de vous avoir perdue?

— Ce que je suis venue faire ? vous me le demandez ! O mon Dieu ! m'écriai-je en cachant ma tête dans mes mains, suis-je assez punie?

— Alix, vous me faites bien du mal, et à vous aussi. Vous n'êtes donc pas raisonnable. J'espérais que vous auriez senti que je ne pouvais désobéir à mon père. J'ai tâché de vous oublier et de faire le bonheur de ma femme. Vous connaissez ma franchise, et je crois devoir vous assurer que c'est maintenant mon unique désir.

— Fort bien, Monsieur, repris-je; car cette phrase, qui m'annonçait si clairement mon sort, me rendit toute ma fermeté. Il ne me reste plus qu'à vous remettre les gages d'amour que je tenais de vous. »

« Je déposai silencieusement un petit coffre sur le sofa et je me levai; avant de refermer la porte, une irrésistible envie de le regarder pour la dernière fois me fit rentrer dans l'appartement. Il était encore à genoux à la même place, immobile et les yeux fixés sur la boîte fatale. Je me rapprochai de lui, je pris sa main.

— Alfred, je vous pardonne, vous m'avez tuée, vous avez rempli mes jours d'amertume ; soyez aussi heureux que vous m'avez rendue misérable. Adieu ! »

« J'étais déjà loin avant qu'il eût songé à me poursuivre, s'il en avait eu l'intention.

« De retour chez moi, je m'enfermai. J'écrivis quelques lettres, je fis mon testament, et, avec toute l'assurance de la folie, je bus un verre de poison... La dose n'en était sans doute pas assez considérable, ou les remèdes qu'on m'administra, aidés de ma jeunesse et de la force de mon tempérament, me sauvèrent. On me rappela à la vie. Après des souffrances horribles, dont je me ressentirai toujours, je sortis de mon appartement.

« Je fus soignée, pendant toute cette maladie, par un ange de vertu. Ta belle-mère, à présent, ma fille, elle m'avait aimée depuis mon enfance. Mes travers l'avaient éloignée de moi, mon malheur la ramena. Elle me représenta qu'il ne me restait plus qu'un refuge, l'amitié et la religion.

— Votre position n'est pas désespérée, cependant. Votre mari ignore tout, votre famille ferme les yeux, et une conduite irréprochable peut rétablir votre réputation. Quittez Paris pendant quelques années, fuyez vos souvenirs, rattachez-vous à vos devoirs, et avec des efforts soutenus, vous parviendrez à reconquérir votre estime et celle des autres. »

« Je suivis ses conseils, ils me réussirent en partie. Cependant je ne pus, malgré mes tentatives, éloigner de mon cœur une image chérie ; mes remords même me la rappelaient. Il est inutile d'ajouter que je rompis sans retour avec Pauline.

« Ton père revint. Mon premier mouvement fut de le fuir, me trouvant indigne de le revoir. Mon sage mentor me ramena petit à petit, et parvint à nous réunir. Tu vins au monde, toi, ma Valentine, la seule joie de ma vie, et depuis ce moment, mes peines me semblèrent moins lourdes à supporter. Tu perdis ton père dans ta quatrième année. Je continuai à habiter la campagne. Mon immense fortune me donnant les moyens d'y soigner ton éducation comme à Paris, je fis venir tous les maîtres qui t'étaient nécessaires, et ce ne fut que lorsqu'elle fut terminée, que je te présentai dans le monde.

« On m'y reconnut à peine. J'étais si changée de toutes façons, que l'auteur de ma misère passa auprès de moi sans s'en douter. Pendant mon exil, la guerre avait éclaté ; il s'y était distingué, et avait obtenu, par sa bravoure,

les premiers grades de l'armée. Ce n'était plus à cette époque un beau et séduisant jeune homme : c'était un noble militaire jouissant de l'estime générale, et la méritant.

« Un jour, dans une réunion, il te remarqua, ma Valentine ; une certaine ressemblance avec moi lui donna des soupçons : on te nomma, et il chercha ta pauvre mère. Avec quelle émotion je le vis approcher ! Le cœur me battait comme dix-huit ans auparavant. Il m'adressa quelques phrases polies ; je ne pus lui répondre. Je ne retrouvai ma présence d'esprit que lorsqu'il me parla de ma fille.

— Vous êtes bien heureuse, Madame, me dit-il ; je n'ai point d'enfants, je les ai tous perdus ! »

« Il me regarda alors. Je crois que nous eûmes la même pensée : le ciel peut punir ici-bas celui qui a brisé le cœur d'une femme en brisant aussi le sien.

« Le lendemain il vint me voir, et nous nous trouvâmes seuls. Notre position était bien délicate. Il m'assura qu'il m'avait conservé un attachement de frère, et me témoigna un intérêt véritable.

« Depuis lors nos relations ont continué, quoique de loin en loin ; je ne peux le voir de sang-froid ; je le fuis ; il me rappelle trop de souvenirs que je dois oublier.

« Voilà ma douloureuse entreprise achevée, ma fille ; tu sais tout, il n'y a plus rien dans l'âme de ta mère qui ne te soit connu. Je ne t'aurais point confié mes fautes, si tu ne les avais déjà devinées. Tu as désiré apprendre la raison de mon changement d'existence : à présent tu ne l'ignores plus.

« C'est la dernière fois que cette histoire, déjà si ancienne, sera rappelée : un voile éternel la couvrira. Puisses-tu, ma Valentine adorée, être plus heureuse que

moi ! J'ai tâché de t'éviter les écueils où j'ai succombé. Lorsque tu t'es mariée, ton jugement était formé ; tu étais une femme en état de savoir à quoi elle s'engageait, capable d'analyser ses impressions.

« Je n'étais qu'une enfant.

« J'attendrai maintenant ta réponse, comme le jugement de Dieu. Quelle qu'elle soit, je m'y soumettrai ; je l'ai méritée.

« Adieu, Valentine, adieu ! Il y a bien longtemps que j'écris ; ma tête est plus fatiguée que mes doigts, j'ai besoin de repos. Le passé s'est présenté à moi avec une si effrayante vérité, que j'ai cru y être encore. Funeste effet des passions ! Elles épuisent notre jeunesse et nous poursuivent jusque dans l'âge mûr : le tombeau seul peut nous en mettre à l'abri !... Adieu ! »

LE VIEILLARD

Le soleil se couchait, le vent du soir agitait à peine les feuilles des arbres, les fleurs des champs, et ridait légèrement la surface des flots. Quelques nuages de pourpre, épars çà et là sur l'horizon, se dissipaient peu à peu, ou fuyaient comme les espérances de la vie. C'était à cette heure où la nature sommeille, qui n'est pas encore la nuit, qui n'est déjà plus le jour, où le calme universel inspire une mélancolie douce, inexplicable... C'est mieux que du plaisir.

Un vieillard, dont les cheveux blancs ombrageaient la figure vénérable, s'appuyait sur le bras d'un jeune homme à la noble tournure. Ils examinaient en silence la scène sublime qui se déroulait à leurs regards ; tous les deux semblaient animés d'émotions différentes ; chez l'un, c'étaient des souvenirs, chez l'autre, c'étaient encore des chimères.

— Gravissons ce tertre, mon fils, dit le premier, asseyons-nous près de ces ruines, c'est le but de notre promenade. C'est là que je dois te raconter ce que je t'ai promis. Je vais rouvrir la plaie la plus douloureuse. Puisse ma leçon te préserver des écarts de ton âge ; puisse l'exemple de ton père n'être pas perdu pour toi !

Ils se placèrent à côté d'un tombeau couvert de

mousse ; une croix de marbre noir, qui le surmontait, était entourée d'une couronne fraîchement cueillie. On voyait qu'une main amie prenait soin de l'orner.

« Ce monument que tu regardes, Edmond, couvre le le cœur le plus aimant qui fut jamais. La beauté, la jeunesse, les grâces : tout est là. Cette enceinte et mes regrets, voilà tout ce qui reste d'une femme qui fut adorée.

« A vingt-sept ans, jamais encore je n'avais éprouvé de ces attachements sérieux qui influent sur toute l'existence. Livré à des goûts passagers, à des fantaisies peu durables, je croyais pourtant avoir connu l'amour et toute son ivresse. Fixé à mon régiment, je n'avais pas revu Paris depuis mon entrée au service ; enfin j'obtins la permission tant désirée d'aller passer l'hiver dans ma famille. Après quelques semaines données au plaisir de se retrouver, mon père me présenta dans le monde. Je courais les fêtes, les spectacles et partout je rencontrais une femme enchanteresse, qui commença par m'intéresser, et enfin me tourna la tête.

« Elle n'était pas belle, ses traits n'offraient point de régularité, sa physionomie mobile faisait tout son charme. Le délire de l'imagination la plus vive, l'ardeur d'une âme brûlante se peignaient dans ses regards. Tantôt mélancolique, plus souvent gaie, quelquefois sérieuse et même sévère, ce n'était jamais un quart d'heure de suite la même personne. Elle avait de l'esprit, des talents. Enivrée du monde, sa santé délicate en souffrait souvent. Alors elle était irrésistible, sa figure pâle devenait si touchante, son sourire, ordinairement si malin, semblait presque tendre, jusqu'à ce que le son d'un violon lui fît oublier ses souffrances ; alors elle se remettait à danser, et ses grâces formaient une nouvelle séduction.

« Au commencement du printemps, ses douleurs devinrent plus violentes; elle imagina qu'un voyage pourrait lui être salutaire. On parla de la Suisse, son mari y consentit aussitôt. J'étais présent, elle me proposa avec son enjouement habituel d'être de la partie. Je me laissai entraîner, et transporté par l'idée de passer avec elle toute la belle saison, j'acceptai.

« Nous partîmes; mais au lieu de se remettre, ses maux augmentaient chaque jour : elle changeait à vue d'œil. Plus de gaieté: toujours silencieuse, son visage ne se ranimait un peu que lorsqu'elle admirait, avec son enthousiasme ordinaire, le magique pays que nous parcourions. Quand nous fûmes parvenus au centre des Alpes, elle parut reprendre une vie factice, soutenue seulement par sa tête si exaltée, au milieu de cette nature imposante. Quelquefois, appuyée sur mon bras, elle gravissait péniblement les montagnes. Avec quel délice je sentais cette créature idolâtrée près de moi! Elle était si rapprochée de l'éternité, que malgré moi son état m'imposait. Loin d'elle, je formais le projet de lui déclarer combien elle m'était chère; dès que je l'apercevais, je ne pouvais plus que la regarder en songeant que bientôt je la perdrais pour toujours.

« Une seule fois, j'osai lui dire que je l'adorais; elle ne me répondit point, et au moment où j'allais lui en demander la raison, je m'aperçus qu'elle était évanouie. Depuis ce jour, elle déclina visiblement, et lorsque nous entrâmes en Dauphiné, où nous la laissâmes dans une de ses terres, je revins à Paris, le cœur déchiré et convaincu que je ne la reverrais jamais.

« Pendant mon absence, mon père avait arrangé mon mariage. Il me fit part de ses intentions; il me parla de l'obligation où j'étais de soutenir dignement le nom

qu'il m'avait transmis. Accoutumé à lui obéir, indifférent sur tout ce qui n'était pas Nathalie, je donnai mon consentement. La compagne qu'il m'avait choisie méritait, par ses vertus, mon attachement et ma confiance : elle obtint l'un et l'autre.

« Pour bannir toute souvenance du passé, j'exigeai d'elle la promesse d'habiter cette terre et de rompre toute relation avec Paris. Je ne voulais plus que *le nom fatal* fût prononcé devant moi ; je voulais surtout ignorer ce qu'elle était devenue ; je ne supportais pas l'idée d'apprendre qu'elle n'existait plus, et j'y pensais sans cesse.

« Assis à cette place, je contemplais, comme aujourd'hui, l'immense étendue de la mer : que mes impressions étaient différentes ! Maintenant, désabusé des illusions de la jeunesse, je n'ai plus d'espoir, plus d'avenir : j'attends la mort avec tranquillité. Je me souviens qu'alors, les yeux fixés sur une voile lointaine, comme celle que tu aperçois à l'horizon, j'étais dans toute la fièvre de l'attente. Elle devait venir vers moi ; c'était elle, j'en étais certain, et lorsque le vaisseau changeait de route, ou qu'en approchant je reconnaissais une petite barque de pêcheur, je retombais anéanti.

« J'appris indirectement la mort de M. de*** tué dans une partie de chasse. Tu venais de naître, Edmond. Malgré ce nouveau lien qui m'attachait à ta mère, ma raison s'égara, je crois, et j'eus l'indignité de la rendre responsable de mes erreurs, de mes chagrins. Avec quelle douceur elle supporta ma dureté ! elle ne me la reprocha jamais.

« Un jour ta nourrice me raconta que, depuis quelques mois, une dame jeune, extrêmement maigre, et qui paraissait très-malade, se trouvait régulièrement sur

le rivage, à l'instant où tu allais y jouer avec les enfants des environs. Elle était accompagnée d'un homme de son âge à peu près. Ils parlaient rarement. Dès que l'étrangère t'apercevait, elle se précipitait vers toi, te prenait dans ses bras, te couvrait de caresses.

— Comme il lui ressemble, s'écriait-elle. Regardez, regardez, Jules, c'est lui, c'est lui-même. »

« Ce récit piqua ma curiosité ; je voulus m'assurer de la vérité du fait, et dès le lendemain, je vins ici avec toi. Elle était à cette même place. Elle baissa son voile et cacha sa tête dans le sein de son compagnon. Je m'approchai, elle se leva, elle essaya de marcher, me tendit la main, du moins je crus le voir, et s'évanouit.

— Monsieur, me dit le jeune homme, au nom de l'honneur, retirez-vous ; votre vue la tuerait !... »

« J'allais braver sa défense, j'allais prodiguer des soins à cette infortunée, et chercher à la connaître. Accoutumé à voir partout Nathalie, je ne doutai pas que ce ne fût elle, lorsque des domestiques qu'il avait appelés la transportèrent dans une voiture qui partit aussitôt. Je m'élançai après elle ; je l'appelai inutilement. Je courus chez moi, je montai à cheval, et je parcourus infructueusement les environs.

« Les renseignements que je recueillis étaient trop vagues pour me diriger. Un paysan l'avait vue passer ; un autre avait aperçu sa voiture d'un côté tout opposé. Je revins au château, découragé, abattu, et plus désolé que jamais.

« Plusieurs jours s'écoulèrent ; en vain je me rendis vingt fois au bord de la mer, je n'entendis plus parler d'elle.

« Un mois après, j'étais seul dans mon cabinet, lorsqu'on m'annonça le vicomte Jules de Nermond. Je ne

le connaissais nullement, je cherchais à deviner le but de sa visite ; il se présenta lui-même. Jamais je ne rendrai ce que sa vue me fit éprouver, c'était le même homme qui l'avait soustraite à mes recherches.

— Monsieur, me dit-il, je vous apporte les dernières volontés d'une amie qui me fut bien chère!...

— Son nom ! m'écriai-je, son nom? »

« Je n'entendis que Nathalie ; ce qu'il ajouta ensuite fut perdu pour moi ; je ne m'explique pas encore comment j'ai supporté ce moment. Jules me soutint, il fit mieux que me consoler, il pleura avec moi, et enfin me décida à lire l'adieu déchirant dont il était chargé de sa part.

« Je vais mourir, Arthur, je vais mourir ; et ce n'est « pas vous qui me fermerez les yeux, vous à qui toutes « mes pensées appartiennent, vous, pour qui je meurs, « parce que je n'ai pu vivre pour vous. Lorsque vous « lirez ces lignes, il ne restera plus rien de moi qu'une « froide dépouille ; mais cette âme brûlante, à qui vous « avez révélé toute la puissance de son exaltation, vous « environnera et recueillera vos larmes. Peu de minutes « sans doute me séparent de cet instant que j'ai tant « désiré, que j'ai appelé de tous mes vœux, néan« moins il m'inspire une terreur invincible. Il me sem« ble que ce passage du temps à l'éternité va m'é« loigner de vous à jamais, que votre souvenir ne me « suivra pas, et cette idée déchire mon cœur. Je veux « m'occuper de vous jusqu'à la fin, je tiendrai la plume « tant que cela me sera possible. Il faut que vous puis« siez dire que Nathalie vous a donné sa dernière action, « sa dernière pensée.

« Je sais que vous m'avez aimée, Arthur : ce moment « si vite écoulé, qui renferma pour moi un siècle d'exis-

« tence, est ma consolation, mon soutien sur le bord « de ma tombe. J'ai tant souffert ! Oh ! mon ami, que « j'ai souffert ! Que de jours passés dans les pleurs ! « Que de nuits sans sommeil ! Quels combats ! Quel « désespoir ! Et enfin quelle faiblesse ! Je suis venue « mourir près de vous. J'ai cherché à vous voir. J'ai « perdu toute raison. Je n'ai plus que vous au monde, « et bientôt il ne me restera plus rien... qu'un cercueil « et un juge sévère.

« Il doit me pardonner cependant. N'est-ce pas lui « qui m'a donné cette ardeur délirante qui m'a con- « duite sur le lit de mort ? N'a-t-il pas vu mes efforts « pour y résister ? N'a-t-il pas compté mes soupirs, et « ne m'en a-t-il pas punie ici-bas par des tortures que « seule je puis concevoir ?

« Je vous quittai à Grenoble, et peu de temps après, « je perdis mon mari. J'appris à cette époque que vous « étiez marié. Oh ! Arthur !... cette nouvelle acheva de « délabrer ma santé. J'avais cru à votre éternelle con- « stance. Vous me l'aviez jurée !... Je me laissai emme- « ner à Paris hors d'état de savoir où l'on me condui- « sait, avec la seule pensée que je me rapprochais de « vous, et c'est le désir de vous revoir qui me pro- « cura le courage trompeur de me transporter ici. J'y « rencontrai Jules, cet ami dévoué, à qui je dois les seuls « moments de calme que j'aie goûtés depuis notre sé- « paration. Il m'accompagna dans ma solitude, il cher- « cha à me donner quelques consolations. Bientôt il « jugea qu'elles étaient inutiles. Affamée de vous aper- « cevoir, je me traînais sur le rivage, je savais que vous « y alliez souvent.

« Un jour, mon compagnon fidèle voulut me faire « rétrograder ; je ne l'écoutai point et je retrouvai de la

« force pour voler aux lieux où vous étiez sans doute...
« Je n'aperçus qu'un enfant. Sa ressemblance avec « vous me le fit reconnaître. Je m'élançai vers lui, je « le pressai sur mon sein, et presque aussitôt je le re- « poussai.

« C'est le fils d'une autre, m'écriai-je, et j'ai pu « l'embrasser !

« D'une autre ! Arthur ; sentez-vous tout ce que ce « mot avait d'amer pour moi !

« Bientôt ses traits me touchèrent de nouveau ; je le rap- « pelai, je le couvris de baisers, je l'aimai involontaire- « ment ; il me devint nécessaire, je le nommai mon fils. Et « ne l'est-il pas puis qu'il est à toi? Oh! mon Arthur, nos « âmes ne sont-elles pas unies à jamais? et si une femme, « plus heureuse, a le droit de te nommer son époux, si elle « t'a rendu père, ne suis-je pas l'amante de ton choix ?

« Un matin, plus languissante qu'à l'ordinaire, et « malgré les supplications du vicomte de Nermond, je « me rendis au bord de la mer. Je gravis péniblement le « tertre, j'arrive aux ruines, et de là, je reconnais mon « bien-aimé, non plus beau, gracieux, plein d'élégance, « mais pâle, défait, et si changé, que mes yeux se rem- « plirent de larmes. Cependant je le voyais ! Toute mon « âme passa dans mes regards. Trop malade pour « soutenir cette émotion, je tombai sans connaissance ; « on m'emporta. En revenant à moi, j'étais couchée. « Je cherchai la vision céleste, elle avait disparu.

« Depuis ce temps, je ne me suis pas relevée. « Recevez, Arthur, mes volontés sacrées, soyez-en « l'exécuteur. Je n'ai pas d'héritiers directs, je partage « ma fortune entre Edmond et Jules. Je demande qu'on « m'ensevelisse dans l'ancien cimetière des moines, à « l'endroit où je vous perdis de vue, sans faste, sans

« ornements: quelques fleurs et vos regrets, voilà tout « ce que je sollicite. Lorsque votre fils sera en âge de « vous comprendre, vous lui parlerez de moi, si vous « ne m'avez pas oubliée. Vous lui direz, en lui montrant « le monument qui recouvrira ma cendre.

« C'est là que conduisent les passions !

« Adieu, mon unique amour, je ne puis plus me sou- « tenir, j'approche du terme fatal, adieu, mon Arthur. « Puissent toutes les bénédictions du ciel descendre sur « toi ! Puisse ma portion de bonheur, dont je n'ai pas « joui, être ajoutée à la tienne ! Conserve mon image, « viens visiter ma froide demeure, et si jamais la douleur « t'accable, confie-moi tes peines, je t'entendrai, car « tout ce qu'il y a d'immortel en moi sera toujours « à tes côtés. Adieu, pour ne jamais te revoir ! Je n'ai « plus d'espérance que dans ton souvenir ! Oh ! si une « seule fois encore je pouvais..... Non, non, tout est « fini, adieu. L'éternité est entre nous !... Sois heu- reux..... »

Le vieillard en terminant cette lettre essuya une larme avec le revers de sa main. Il garda longtemps le silence, puis il reprit :

« Lorsque j'eus achevé ce que je viens de te lire, une espèce de vertige s'empara de moi. Une fièvre violente et le délire furent la suite de cet emportement. Ta mère, ton angélique mère ne me quitta pas une minute, aucune plainte ne lui échappa ; lorsque je la maudissais, elle ne se vengeait que par des soins plus tendres. Enfin, au bout de dix-huit mois de souffrances, je me rétablis. Ma tête seule n'était pas remise ; livré à une sombre mélancolie, je passais ma vie à cette place et je n'y supportais que Jules. Cet ami incomparable reporta sur moi l'affection qu'il avait eue pour elle. Il me con-

sacra le reste de son existence, et c'est à lui que tu dois ton éducation.

« Peu à peu ses raisonnements me calmèrent ; il me parla insensiblement moins de Madame de***, et davantage de ma femme. J'appris avec étonnement tout ce qu'elle avait fait pour moi, je ne l'en croyais pas susceptible ; mon cœur en fut touché, je ne l'évitai plus, je la cherchai bientôt, enfin elle me devint indispensable, et sans perdre le souvenir de Nathalie, je l'aimai sincèrement.

« Depuis cette époque mon âme ne fut plus troublée, et, je suis obligé de l'avouer, je jouis du bonheur. Je ne manquai pas cependant un seul jour une visite aux ruines. Je le devais à Madame de*** ; n'avais-je pas causé ses infortunes et sa mort prématurée ?

« C'est là, mon fils, ce que j'ai promis. Tu vois que les passions font plus de victimes qu'elles ne causent de joie. Renonce à ta folie, celle que tu aimes est loin de celle qui est là ; et cependant, je te le répète, le caractère de ta mère m'a rendu plus heureux que les brillantes qualités et l'imagination si vive de Madame de***. Ne t'engage pas aussi jeune ; voyage, et quand tu reviendras, l'expérience te convaincra. Sois homme, sache te vaincre ; ton vieux père sera orgueilleux de ton courage, et il te bénira. »

Le vieillard prit la main d'Edmond, la pressa sur son cœur et voulut parler :

— Non, s'écria le jeune homme, recevez ici mon serment ; je ne ferai que ce que vous m'ordonnerez de faire ! »

Arthur leva les yeux au ciel et les reporta sur la tombe :

« Oh ! Nathalie, murmura-t-il, je te remercie ! »

LE PANIER DE CERISES

J'étais sorti pour me promener ; je laissais flotter les rênes sur le cou de mon cheval, et je m'abandonnais à la rêverie que m'inspiraient les sites dont j'étais environné. Je reportais mes regards vers ma patrie, je songeais à ma mère, dont les vœux sans doute m'avaient suivi au milieu des périls ; je songeais à *elle*, que j'avais quittée pour cette guerre lointaine, et mes yeux se remplissaient de larmes. Rien n'était plus sauvage que les lieux où je me trouvais, rien ne parlait davantage à la mélancolie. De hautes montagnes, un ravin coupé par des rochers, un torrent invisible, dont le bruit se faisait entendre, c'était un paysage pour Salvator ; il y eût placé des brigands, et sans doute plus d'un crime y avait été commis.

Dans un détour de la route, j'aperçus une croix, et auprès d'elle deux gracieuses figures d'enfant. Ils étaient assis, un panier de cerises entre eux deux, et ils semblaient se quereller doucement. Je m'arrêtai.

J'ai toujours aimé l'enfance, j'ai toujours envié cet âge ; je considérais ces visages calmes et innocents avec le même sentiment qu'inspire le portrait d'une personne qu'on a beaucoup aimée et qui n'est plus. Ils parlaient de leurs fruits.

— Je veux les belles, disait le plus grand, c'est moi qui les ai cueillies, elles sont à moi.

— Oui, mais tu m'as promis de partager, c'est pour cela que j'ai apporté la corbeille jusqu'ici.

Ils m'entendirent, et ma présence les mit d'accord. Ils accoururent vers moi ; les boutons de mon uniforme qui brillaient au soleil attirèrent leurs regards ; ils les admiraient avec curiosité, et, par un mouvement spontané, ils m'offrirent leurs cerises. Je tirai une pièce de monnaie de ma poche ; j'allais la leur présenter lorsqu'en levant les yeux je distinguai une inscription sur la croix :

« Passants, priez pour l'âme d'une pauvre fille, victime « de l'amour et de la jalousie. »

Je supposai qu'il y avait une légende sur ce vallon solitaire, et je m'adressai aux jeunes garçons pour la connaître.

— Je te donnerai cet argent, dis-je à l'un d'eux, si tu veux me raconter l'histoire de ce meurtre. La sais-tu ?

— Oh ! oui, Monsieur, je la sais, et je vous la dirai tout de suite. »

En effet, il me récita, ce qu'il comprenait à peine lui-même, une aventure d'amour. La voilà, sinon telle que je l'entendis de sa bouche, du moins telle que je pus la saisir au milieu des digressions dont il l'a défigurée ; elle n'est point longue, elle ne paraîtra pas intéressante peut-être, cependant elle me toucha vivement.

Il y avait quelques années qu'une fille du village voisin, belle comme la madone, disait le naïf historien, fut aimée par un jeune homme des montagnes, nommé Antonio ; elle ne tarda pas à l'aimer aussi, il la demanda en mariage. Les deux familles s'y opposèrent, et bientôt il ne resta plus d'espoir aux amants. Leur passion s'en accrut, de fréquents rendez-vous eurent lieu. Il en ar-

riva ce qui devait en arriver. Paquita fut entraînée, et un fils qu'elle mit secrètement au monde devint un lien de plus entre eux.

Un riche laboureur des environs la vit à une fête, fut touché de sa mélancolique beauté, et voulut en faire sa femme. Malgré ses prières et ses larmes, elle reçut l'ordre de l'accepter. Tout s'arrangea pour leur union, et on ne causa plus que de cela dans le pays. Antonio l'apprit; jaloux jusqu'à la fureur, il résolut de rompre ce mariage: pour cela, il s'avisa d'un moyen qui ne peut être imaginé que par un Espagnol.

Paquita et ses parents revenaient avec le futur époux de parcourir leurs propriétés. Il lui donnait le bras, elle écoutait sans y répondre des paroles d'amour qu'une autre voix lui eût rendues si douces. Ses yeux baissés vers la terre, son visage morne et décoloré la faisaient ressembler moins à une fiancée qu'à une victime.

Tout à coup, à l'endroit même où j'étais, Antonio parut devant eux. Il s'approcha de son rival; la malheureuse trembla.

— Vous voulez épouser cette fille, s'écria-t-il, elle y a consenti. Eh bien! sachez donc qu'elle s'est parjurée; elle m'appartient. Je l'ai rendue mère; à présent prenez-la, je vous la cède, elle est déshonorée. »

En entendant ces mots, la pauvre infortunée se laissa tomber aux genoux de son père, dont les regards prononçaient déjà une malédiction. Ses frères se précipitèrent sur celui qui venait de révéler leur honte. Il tira son poignard, une mêlée générale s'ensuivit, le sang coula; pourtant le coupable, quoique blessé, trouva le moyen de s'échapper: depuis lors, on ne le revit jamais. Dans le tumulte de cette querelle, Paquita reçut un coup dont elle mourut sur-le-champ. Qui le lui porta? fut-ce l'or-

gueil paternel, l'amour offensé ou la jalousie? on ne put le savoir. Elle fut enterrée sur le bord du chemin, et oubliée bien vite peut-être. Pauvre fleur coupée sur sa racine!

— Et que devinrent ses parents? demandai-je au petit garçon.

— Sa mère succomba au chagrin, son père fut tué à l'armée.

— Et son fils?

— Son fils? le voilà.

Et il me montrait l'enfant assis sur la tombe de celle qui lui avait donné la vie.

C'était un contraste poignant.

Peu curieux d'entendre une histoire qu'il connaissait, il s'était hâté de reprendre le panier, et il profitait de l'absence de son compagnon pour choisir les fruits qui lui plaisaient. Je donnai la récompense que j'avais promise, et je m'éloignai. Lorsque j'eus fait quelques pas, je m'arrêtai de nouveau. Les deux têtes brunes de mes jeunes amis étaient si rapprochées l'une de l'autre, que je ne pouvais les distinguer. Ils s'occupaient à cacher dans leurs vêtements l'argent que je leur avais remis, afin de dérober à leurs parents ce qu'ils regardaient comme un trésor. Ils avaient déjà oublié Paquita et sa triste histoire.

Heureuse insouciance! il n'en fut pas ainsi de moi. J'y pensai jusqu'à mon retour dans nos cantonnements. Ensuite le tumulte de la guerre la chassa de ma mémoire. Maintenant que me voilà vieux, je me la suis rappelée, je l'ai écrite: c'était un retour vers le passé. Il y a si loin de là à aujourd'hui! Entre ce souvenir et moi, il y en a tant d'autres! Au moins celui-là ne me présente aucuns regrets, et il est bien rare qu'il en soit ainsi quand il n'y a plus d'espérance dans l'avenir!

UN MARIAGE

Un jour de l'hiver dernier, j'étais sorti de chez moi par une belle gelée, je marchais pour marcher, et préoccupé de pensées tristes, je portais mes pas au hasard. J'arrivai près de l'église de Saint-Louis d'Antin. Il faisait frais ; des pauvres étaient groupés sur les marches et causaient entre eux d'une cérémonie qu'ils attendaient avec impatience.

— Ce sera une belle noce, disaient-ils ; la mariée est riche, et le futur est un officier de haut grade. »

Conduit par la curiosité j'entrai, non dans le but de me distraire, un mariage m'a toujours inspiré de la mélancolie, mais pour voir des gens entourés des illusions de la vie, et deviner sur leurs visages quel serait leur avenir. L'église était déserte ; quelques enfants aidaient le suisse à parer l'autel, leurs voix retentissaient sous la voûte. Je les regardai un instant, puis je cherchai une place commode pour ne rien perdre de ce qui allait se passer.

J'approchai de la chapelle de la Vierge ; une femme y était à genoux dans une immobilité parfaite. Ses vêtements annonçaient l'opulence et le goût de la bonne compagnie. Un voile de blonde noire me cachait ses traits, qui me parurent d'une pâleur effrayante. Ses regards

étincelaient d'un feu sombre; elle tressaillait au moindre bruit, ensuite elle ne remuait pas plus que la statue de pierre qu'elle semblait invoquer.

Je m'assis auprès d'elle ; sans m'en rendre compte je m'y intéressai. On voyait qu'il y avait dans cette âme un profond désespoir. Elle ne m'aperçut pas. Après avoir terminé les préparatifs, le bedeau se retira; nous restâmes seuls, et le plus grand silence régna dans le temple. Ma jeune compagne se laissa tomber sur ses talons, croisa ses mains sur sa poitrine, comme si elle eût voulu en comprimer les cris. Peu à peu sa respiration devint plus gênée ; elle sanglota sans qu'une larme sortît de ses paupières, un nom voltigea sur ses lèvres : je m'approchai pour la soutenir, elle allait se trouver mal. Dès que je l'eus touchée, elle tourna brusquement la tête vers moi. Probablement ma physionomie exprimait de la compassion ; au lieu de me repousser, elle s'approcha en s'écriant :

— Cachez-moi. »

De plus en plus intéressé, j'essayai de lui parler; je lui offris des soins, je lui adressai des questions, elle était calme en apparence, et ne me répondit pas. Une demi-heure se passa de la sorte. Enfin, onze heures sonnèrent, les portes s'ouvrirent, la foule se précipita dans la nef. Les voitures se pressèrent devant le perron, la hallebarde du suisse annonça le curé, en même temps le cortége nuptial se plaça dans le chœur.

La jeune fille était jolie et modeste. Quelque chose de naïf et de joyeux l'embellissait encore. Son mari, au contraire, malgré tous ses efforts, paraissait visiblement inquiet. Ses regards cherchaient à pénétrer derrière les piliers, il examinait chacun des assistants. Cette préoccupation me frappa : la malheureuse, qui était près de

moi, pouvait en être l'objet. Je l'avais perdue de vue un instant pour m'occuper des arrivants; je cherchai à la retrouver, elle n'était plus dans la chapelle. Appuyée contre la colonne, elle dévorait du regard cet homme qui l'abandonnait sans doute ; je la suivis. La messe commença.

De temps en temps l'infortunée se tordait les bras, et murmurait tout bas.

— Pitié, mon Dieu !

Tout à coup, pendant l'évangile, elle me prit le bras.

— N'est-ce pas, répéta-t-elle fort vite, n'est-ce pas que ce n'est pas vrai ? Oh ! réveillez-moi, je rêve, c'est un horrible cauchemar! réveillez-moi, ou je n'y résisterai pas : je n'ai plus de force. »

J'ouvrais la bouche pour la consoler, la soutenir par des paroles de religion, lorsque les mariés s'approchèren de l'autel.

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous, il va refuser, j'en suis sûre. »

Toute son âme passa dans ses yeux ; elle écouta la demande du prêtre, elle écouta la réponse du jeune homme, comme un criminel sa sentence ; il hésita, parcourut encore l'enceinte, puis il prononça fermement :

« Je le jure. »

Oh ! si vous eussiez vu la pauvre victime ! Un tremblement général la saisit. Elle serait tombée si je ne l'eusse soutenue, et elle jeta un cri ! un cri qui retentit encore à mon oreille ! Il fit retourner vers elle tous les fidèles. Lui, il fit un pas de notre côté ; un homme âgé, son père sans doute, le retint; il mordit sa lèvre de manièreà en faire sortir du sang. Chacun s'empressait autour de la malade ; comme cela est d'usage, il y avait beaucoup

de curieux et peu de gens vraiment utiles. Nous la transportâmes dans la sacristie ; les secours de l'art lui furent prodigués, on appela un médecin. Elle ne reprit pas connaissance.

Rien n'indiquait ni son nom ni son adresse ; on ne savait où la conduire, lorsque la noce arriva pour signer au registre. A ce moment, elle se releva. Sa taille légère et gracieuse se dessina tout entière, ses cheveux détachés voltigeaient autour de son visage, elle courut vers les époux. Chacun frémit : quand elle les vit entrer, sa main se porta en avant, elle la posa sur la poitrine de l'officier, aussi pâle qu'elle, et presque aussi agité. Ses yeux, fixes jusque-là, prirent une expression d'amour, de bonheur, de dévouement impossible à dépeindre ; elle le retint comme cloué à l'endroit où il était debout.

« Alfred ! dit-elle, pardon ! c'est la dernière fois ! »

Puis ses traits perdirent leur mobilité, et elle tomba de toute sa hauteur sur le pavé.

Je laisse à penser quelle fut l'agitation des deux familles. La jeune mariée pleurait, les conversations à voix basse se faisaient entendre ; on la consolait, et personne ne quittait du regard la pauvre femme, que quelques gens charitables soignaient. *Lui*, incapable de voir ni d'entendre, s'était jeté dans les bras d'un ami. Cette scène était déchirante. La convenance m'obligea à me retirer ; mais je restai à la porte de l'église. Les parents de la fiancée en sortirent les premiers avec elle, ensuite Alfred et son père ; et enfin, un instant après, sa maîtresse, qu'on porta dans un des plus beaux hôtels de la rue de Provence.

Je voulus connaître la suite de cette aventure. Le nouveau ménage, après quelques semaines de froideur, se

raccommoda et brilla dans les cercles les plus élégants. Quant à *elle,* on apprit qu'elle était complétement folle, et que son mari, après avoir fait prononcer une séparation juridique, l'avait enfermée dans une maison de santé, Pauvre femme ! je ne l'oublierai jamais !

LA CHAUMIÈRE DU PASTEUR

— Oh ! mon père, entendez-vous le bruit de la cascade, comme il est effrayant ! elle roule des arbres que le vent a abattus. Hélas ! une tempête se prépare. Allons-nous donc encore être environnés par les eaux ?

— Ayez confiance en Dieu, ma fille, il ne permettra pas que deux fois la pauvre cabane du pasteur soit attaquée par l'orage, il nous préservera : je mets toute mon espérance en lui.

— Il me semble que lady Grace n'est pas encore rentrée. Comment mistriss Fool peut-elle la laisser au bord du torrent par un temps semblable? Restez seul un instant, mon père, je vais la chercher. Hélas ! l'insensée ne s'aperçoit pas des ravages de l'ouragan.

La jeune fille ouvrit la porte.

« Oh ! comme les vapeurs s'abaissent, on n'aperçoit plus le lac, et cependant on entend le mouvement de ses vagues. Mon père, mon père, ne sortez pas. »

Au moment où Maria franchissait d'un saut léger l'espace qui la séparait du Giesbach, elle fut arrêtée dans sa course par un homme enveloppé d'un vaste manteau. Elle tressaillit.

— Ordener ! s'écria-t-elle avec l'accent de la joie.

— Me voilà, ma chère. j'ai pensé que cette nuit

vous pourriez avoir besoin de moi. Où est lady Grace?

— Toujours sous le berceau, j'allais la chercher; venez. Mais je l'aperçois. Infortunée! comme elle marche avec peine! rentrons, vous savez qu'elle n'aime pas qu'on trouble ses rêveries.

L'homme que Maria introduisit dans la chaumière présentait l'idéal de la beauté. Sa taille élevée et bien prise était pleine de souplesse; ses traits offraient la régularité la plus parfaite, l'expression en était triste, même sévère; mais lorsque son sourire animait son noble visage, il était irrésistible; ses charmants cheveux noirs ornaient son front bruni par le soleil. Son costume était celui d'un chasseur des Alpes; un beau chien de montagne le suivait, et à son entrée dans l'appartement il s'installa près de la fenêtre comme un habitué de la maison.

— Soyez le bienvenu, mon cher Ordener, dit le vieux ministre, vous venez encore nous apporter vos généreux secours; j'aime à croire que nous n'en aurons pas besoin.

— Je l'espère, monsieur Sarner; mais les éclairs deviennent bien forts et le tonnerre commence à se faire entendre. Cette nuit ressemble à celle où je fus assez heureux pour vous sauver la vie.

— Voici lady Grace, interrompit vivement Maria.

Et elle courut au-devant d'une femme dans la fleur de la jeunesse et de la beauté; son regard fixe annonçait qu'elle avait perdu la raison. Elle ressemblait à une magnifique statue de marbre; elle était si touchante et si malheureuse qu'elle arrachait des larmes.

— Pourquoi rentrer si tard, lady Grace? Pourquoi rester ainsi exposée aux accidents qui arrivent sans cesse dans ces contrées?

— Elle ne reçut pas de réponse, la malade avait toute

son âme dans ses yeux ; ils étaient fixés sur Ordener, et semblaient demander une marque de souvenir. Il s'approcha d'elle, lui prit la main et lui fit de tendres reproches sur son imprudence.

— J'ai vu ma mère, dit-elle en souriant, elle était près de moi, elle m'a promis aussi que je la rejoindrais bientôt, que je reverrais le séjour de mon enfance : j'en ai oublié le nom, je ne sais pas s'il en a un, il est cependant si beau ! Vous ne me quitterez pas, vous, n'est-ce pas, vous viendrez voir ma mère ?

— Il n'y a pas d'espoir, s'écria le chasseur en se tournant vers la gouvernante ; qu'a dit le médecin

— Il est assez rassurant : une forte crise peut, dit-il, lui rendre sa tête ; je la crains et je la désire.

Elle voulut entraîner son élève.

— Non, non, je reste ici, je suis bien près de lui et d'elle aussi. Comme son costume est joli ! qu'elle est fraîche ! quelles belles tresses blondes ! et son chapeau de fleurs ! Elle rit ; oh ! qu'elle est heureuse de rire, je ne ris plus depuis que j'ai vu son sang, depuis que mes habits en sont tachés ! Du sang ! du sang ! le voilà..... c'est celui de ma mère.

Elle resta immobile, ses traits se contractèrent, et son expression égarée indiquait seule qu'elle vivait encore.

L'orage était alors dans toute sa force, un éclair terrible illumina la chambre, et la foudre tombant avec un fracas épouvantable, frappa un des pins les plus élevés. On l'entendit rouler dans la cataracte, il fit longtemps retentir les échos du bruit de sa chute, enfin il arriva au lac et se perdit dans ses eaux.

A ce coup imprévu, la jeune Anglaise était tombée sans connaissance dans les bras d'Ordener. Le pasteur et sa fille étaient prosternés. Mistriss Fool restait anéantie.

Revenus à eux ils prodiguèrent leurs soins à Grace, qui fut plusieurs heures évanouie : enfin, ils la rendirent à elle-même.

— Où suis-je ? dit la malade ; quelle est cette jeune fille ? Ah ! ma bonne, où est ma mère, il y a bien longtemps que je ne l'ai vue ? je me souviens, hélas ! je l'ai perdue ! depuis ce temps ma pauvre tête a été bien dérangée. Où m'avez-vous conduite ? quel est le bruit que j'entends ? Cet homme ! je le connais, je le connais depuis longtemps, je l'ai vu dans cet autre monde d'où je viens. Répondez, parlez-moi.

Brigitte versait des larmes de joie, elle baisait les mains de sa maîtresse, elle ne pouvait prononcer un mot. Maria s'avança.

— Milady, vous êtes en Suisse ; ce bruit qui vous inquiète est celui du Giesbach, près duquel est située notre chaumière. Mon père et moi nous sommes heureux de vous y recevoir.

— Merci, gentille enfant, votre douce voix m'est familière, votre nom m'est inconnu ; il n'y en a qu'un seul dont je me souvienne, c'est Ordener ; il me semble qu'il est dans mon cœur avec celui de ma bien-aimée mère. Savez-vous que j'ai vu cette mère chérie, victime de la maladresse d'un garde-chasse, tomber dans mes bras, percée d'un coup mortel ? C'était mon seul soutien sur la terre : comment voulez-vous que j'eusse pu résister ?

— Reposez-vous, milady, reposez-vous, nous allons vous laisser libre. Avec quel plaisir, maintenant que vous me comprenez, je vous répète : A demain.

Elle entra timidement dans la pièce commune, et ouvrit une porte cachée par une antique couverture.

— Voilà votre chambre, Ordener ; ne vous abandonnez

pas à vos tristes idées, je pense que vous me laisserez Brave pour gardien.

Le chasseur prit sans lui répondre la lumière qu'elle lui présentait. Au moment où il vit retomber la tapisserie, il se retourna, sembla se souvenir qu'elle était près de lui, et d'un geste de la main il lui dit adieu.

La jeune fille s'était installée sur une chaise. C'était son modeste lit qu'elle avait donné à l'étranger. Elle réfléchit un instant sur les événements de la journée, remercia Dieu d'avoir épargné son père, et s'endormit heureuse de l'idée qu'Ordener sommeillait dans ce lieu, où tant de fois elle avait songé à lui.

Au lever de l'aurore, elle fut réveillée par le bruit qu'il fit en entrant.

— Déjà levée, Maria ? à peine fait-il jour !

Elle rougit en pensant qu'elle allait dire un mensonge.

— J'ai affaire, je dois aller à Brientz. Mais vous, déjà prêt à partir; vous retournez dans vos glaciers. Lady Grace vous demandera : que lui dirai-je ?

— Dites-lui qu'il faut que je la fuie, que je dois habiter les rochers sauvages, les pics inaccessibles, et ce n'est pas l'existence qui lui a été promise. Au revoir.

Elle le suivit jusqu'au pont jeté sur la cascade. Là ils se séparèrent; elle l'entrevit longtemps entre les arbres, et lorsqu'elle ne l'aperçut plus, elle entendit encore les aboiements joyeux de Brave, qui semblait remercier son maître de lui avoir rendu la liberté.

Après avoir vu son père, elle passa chez la malade, dont la première question fut pour Ordener.

« Il est parti, il reviendra dans quelques jours, » ce fut toute sa réponse.

Grace n'eut pas l'air de l'avoir comprise, mais chaque matin elle allait s'asseoir à sa place favorite. De là on dé-

couvrait Brientz, son lac, et les coteaux qui l'entourent; elle chantait avec Maria, elle voulait apprendre la langue du pays et ces charmantes romances suisses qui font tant de plaisir dans les Alpes. Maria, élevée avec soin par son père, parlait assez bien l'anglais. Leurs entretiens se se terminaient par cette question :

« Est-ce aujourd'hui qu'il arrivera ? »

Enfin il parut au haut de la montagne ; il descendait lentement, son chien était déjà près des jeunes filles et les caressait.

Il resta une semaine à la chaumière, y revint plusieurs fois, et à chaque voyage il aima lady Grace d'un amour plus profond. Ils faisaient ensemble de longues promenades dans les environs ; de puis plusieurs mois ils se voyaient, et cet amour n'était un mystère pour personne.

Maria ne les accompagnait pas dans leurs excursions, son père semblait être l'unique objet de sa pensée : cependant elle changeait à vue d'œil ; sa gaieté naguère si vive s'était évanouie. Bonne pour tout le monde, elle s'était attachée tendrement à la belle étrangère, il n'y avait pas d'heure où elle ne lui procurât quelque surprise, où elle ne la comblât de nouvelles prévenances.

Ordener était parti depuis plusieurs jours et ne revenait pas. Grace était inquiète, et le disait à chaque instant ; Maria souffrait en silence. Enfin, le tempérament épuisé de son amie ne put soutenir cette incertitude ; elle succomba, et en peu de moments la maladie fit d'effrayants progrès ; bientôt sa vie et sa raison furent de nouveau en danger. La jeune Suisse était désespérée. Après une nuit déchirante, elle entra tout à coup dans la chambre de son père.

« Ne soyez pas tourmenté, lui dit-elle, je pars, je serai ici après-demain. »

Et sans attendre la réponse, elle s'élança hors de la cabane.

Elle gravit péniblement la montagne ; arrivée au sommet, elle cherche vainement une route, il fallait la frayer: l'amitié, le désir de soulager un être souffrant lui donnèrent du courage. Elle descendit à travers mille dangers, et après une longue marche, elle se trouva dans la vallée près de Meringen et du Reichembach; là elle demanda à un pâtre le chemin du Finster-Horn. Elle savait que là se trouverait le chasseur intrépide.

— Vous allez au Finster-Horn? jeune fille. Voyez-vous ces pics élevés qui bornent l'horizon? distinguez-vous les cimes couvertes de glaces de la Jung-Frau? Eh bien! c'est là que vous devez aller; en aurez-vous la force?

— Si loin! N'importe, Dieu m'aidera : c'est une bonne action.

Elle remercia le berger, et commença à monter le Sheidek.

On était alors à la fin de septembre, époque à laquelle les orages sont les plus fréquents et les plus dangereux en Suisse. Elle rencontra au quart de sa course un homme qui conduisait un mulet. Il reconnut à son costume qu'elle était de Brientz. Les chanteuses de cette petite ville sont les plus renommées de l'Helvétie; il la pria de lui apprendre une romance de son pays, et lui offrit pour récompense de la prendre sur sa monture. Elle accepta, et son conducteur la déposa saine et sauve au Grindelwald.

Les derniers rayons de l'astre du jour éclairaient encore les pointes de la Jung-Frau. Ces neiges éternelles ressemblaient à une mine de rubis. Éblouie, Maria s'arrêta un instant pour comtempler cette scène sublime d'un coucher du soleil dans les Alpes. Les chalets qui

l'environnaient se remplissaient de bestiaux, les bergers les rappelaient avec les mélodieuses cornes dont ils tirent des sons ravissants. Les voix touchantes des villageoises s'unissaient à celles des jeunes garçons ; tous célébraient de concert les beautés de leur magique patrie.

Bientôt le sujet de son voyage se représenta à l'imagination de la jeune pèlerine. Elle sollicita l'hospitalité dans la première maison du hameau. On la reçut sans lui demander où elle allait, sans chercher à connaître la fin de sa route. Le lendemain elle s'informa du chemin qu'elle devait prendre : on le lui indiqua.

Que de peine elle eut à gravir cette montagne presque inaccessible ! Vers le soir elle croyait approcher du but, lorsque, en levant les yeux, elle apercut, bien élevé au-dessus d'elle, sur un pic isolé, un homme qu'elle pouvait à peine distinguer. Elle crut néanmoins reconnaître celui qu'elle cherchait. Elle touchait presque au terme, lorsqu'un bruit effroyable la fixa à sa place ; elle se retourna spontanément et jouit du spectacle si terrible et si majestueux de la chute d'une avalanche tombant dans les gouffres immenses qui entourent la Jung-Frau ; et il se passa longtemps avant que Maria pût se remettre de son effroi.

Ordener était debout, suspendu presque sur l'abîme, appuyé sur son fusil ; Brave était à ses pieds. La jeune fille, en reconnaissant sa position dangereuse, poussa un cri de terreur qui amena le chien près d'elle ; son maître le suivit et déjà s'informait du sujet d'une visite si extraordinaire. Maria se soutenait à peine.

« Lady Grace est à la mort ! votre présence seule peut la sauver. Adieu ; consolez mon père pour moi, je ne saurais aller plus loin. »

Le chasseur la chargea sur ses épaules robustes et la descendit à moitié évanouie jusqu'au glacier Rose. Elle ne s'y opposa pas, elle était accablée par la fatigue. Une heure de repos au Grindelwald lui rendit un peu de forces.

« Allez et hâtez-vous ! dit-elle à Ordener, il y va de sa vie. Je ne pourrais vous suivre; laissez-moi ici, j'arriverai bien seule. »

Malgré son impatience et ses prières, il ne la quitta pas, et tous les deux se trouvaient le lendemain soir au Giesbach.

Le vieux pasteur pleurait déjà sa fille chérie ; en la revoyant il ne put la gronder de son héroïsme, il était tout à la joie de l'embrasser. Dans ce moment mistriss Fool entra.

— Comment va-t-elle, lui dirent-ils tous à la fois ?

— Mal ! son moral est attaqué ; son âme a été mise à de trop vives épreuves depuis deux ans. Ordener, ajouta-t-elle, je dois vous parler avec franchise : lady Grace vous aime, et cet amour est la cause de ses souffrances. Elle est née avec une tête ardente, l'imagination la plus exaltée et le cœur le plus profondément sensible qui fut jamais. Elle y joint une complexion faible et délicate. En voilà plus qu'il n'en faut pour être malheureuse. Vous savez tous quel premier chagrin l'accabla : je l'amenai ici pour la rétablir, elle y a trouvé de nouvelles douleurs. Si vous ne la sauvez, Ordener, elle est à jamais perdue.

Pendant ce temps, le chasseur était resté la tête cachée dans ses mains. Il se leva :

« Maria, dit-il, c'est à vous que je veux répondre, suivez-moi... »

Ils sortirent ensemble. Le ciel était pur, la lune bril-

lait et éclairait la cascade comme une nappe d'argent. Ils s'assirent près l'un de l'autre.

« Maria, je suis Anglais, je suis né dans une classe distinguée. Je fus riche, je fus aimé ; j'ai été trompé par les hommes, trahi par les femmes. Accablé de malheurs, j'ai quitté ma patrie et mon nom pour m'ensevelir dans les Alpes. Depuis deux ans je vivais de ma chasse, j'habitais un antre ; depuis deux ans je n'avais vu d'autres êtres que les chamois, les aigles des montagnes et des bois, lorsque le hasard me conduisit près de vous. Je fus assez heureux pour vous sauver. Votre innocence me toucha, je m'attachai à vous, à votre respectable père, dont les vertus me réconciliaient presque avec le genre humain. Je me disais qu'en vous fréquentant, je ne me préparais pas de ces chagrins affreux qui m'ont réduit à fuir mes semblables. Je vous aimai comme une sœur. Votre naïve gaieté, la conversation du pasteur ramenaient le calme dans mon âme. Lady Grace est venue, elle a tout détruit. Cette langue maternelle, cette langue chérie, dans une si jolie bouche, commença l'enchantement, son infortune l'acheva. Je l'adorai folle, je l'adorai lorsque la raison lui fut rendue, et je ne m'en aperçus que lorsqu'il ne fut plus temps d'y remédier. Je devinai son penchant pour moi, et je m'échappai. Vous êtes venue me chercher ; maintenant ma vie est un mystère qu'il ne m'est pas permis de dévoiler, la seule chose que je puisse vous dire, qu'il faut que vous sachiez, c'est, c'est..... que je ne suis plus libre..... je suis marié..... »

Maria serait tombée s'il ne l'eût soutenue.

« Oui, reprit-il, je suis marié. Il m'est défendu de penser au bonheur, si ma passion pour Grace est au comble, l'honneur m'ordonne d'y renoncer ; mais je ne lui donnerai pas le coup de la mort en lui avouant la

triste vérité. Que ce soit vous, Maria, qui remplissiez cette tâche douloureuse; une femme sait toujours adoucir ce qu'elle dit de pénible. Cachez-lui que je suis près d'elle, je ne dois plus la revoir. Oh! mon amie, si vous pouviez lire dans mon cœur, si vous pouviez vous faire une idée des tourments qui le déchirent, s'il m'était permis de soulever le mystère qui m'entoure!.. Non, non !... Oh! Maria! les nuages s'amoncellent, la lune se cache, demain ne se passera pas sans un orage; alors je jouirai du deuil de la nature, de son bouleversement : il me semble que sa tranquillité est une injure. Je ne veux plus vous retenir, allez, dissimulez jusqu'au matin ma position à mistriss Fool, elle pourrait ne pas être maîtresse d'elle-même. Pauvre enfant! reposez-vous, vous devez en avoir bien besoin. »

En entrant dans la chaumière, elle reconduisit son vieux père à sa chambre, et sans chercher à voir la malade, elle se jeta sur son lit et dormit quelques heures. De bonne heure elle trouva Brigitte qui l'attendait:

— Eh bien ! lui dit-elle, je me suis échappée un instant, elle, dort ; je viens savoir la réponse.

— Je n'ai que deux mots à vous dire, ils renferment toute leur destinée : il est marié ! »

On entendit du bruit dans la chambre de lady Grace, elles y volèrent et la trouvèrent sans connaissance sur le parquet. On la porta dans son lit, et un enfant, qui venait quelquefois à la chaumière, fut dépêché à Brientz pour avoir un médecin. Il ne se fit pas attendre; elle avait repris connaissance, mais ne parlait pas. Dès qu'il l'eut vue, il déclara qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre. Ordener était présent, il ne versa pas une larme. Muet comme son amante, il tenait sa main ; ils se regar-

daient, leurs cœurs s'entendaient, et tout ce qui les entourait n'était plus rien pour eux.

Le pasteur entra ; il exhorta la malade à songer à son salut, lui parla beaucoup de la bonté de Dieu qui pardonne, et lui donna sa bénédiction qu'elle reçut religieusement. Maria était assise dans un coin. Grace lui fit signe d'approcher : elle prit les ciseaux qui pendaient après une chaîne d'argent à la ceinture de la villageoise, et dénouant ses longs cheveux blonds, montra qu'elle voulait qu'on les lui coupât. Maria hésitait, son amie joignit les mains et lui adressa un regard suppliant; le sacrifice fut consommé. La mourante en détacha deux mèches, en donna une à sa gouvernante, l'autre à Maria, et remit le reste sur les genoux d'Ordener. Sa tête s'appuya insensiblement sur son épaule, on croyait qu'elle dormait. Les yeux fixés sur le pâle visage du chasseur, elle ne semblait plus appartenir à ce monde.

Tout à coup Grace se souleva, lui montra du doigt le ciel, et retomba avec un sourire de bonheur sur les lèvres. Maria s'aperçut la première qu'elle n'était plus; elle voulut entraîner Ordener. Il s'attacha à son corps et aucune force ne pût l'en arracher. La tempête qu'il avait prédite s'éleva : alors il déposa un long baiser sur le front de celle qui l'avait tant aimé, et après l'avoir longtemps admirée, il s'éloigna à grands pas.

Le tonnerre et les éclairs étaient dans toute leur horreur. Maria, retirée près de son père, entendait par intervalle des gémissements; elle se leva et ouvrit la porte. Quelle terreur la saisit lorsqu'elle aperçut Ordener se promenant avec la plus grande agitation.

« Dieu! Dieu, si jamais tu exauças les vœux d'une de tes créatures, ne m'épargne pas; lance ta foudre, pourquoi m'as-tu créé? pour souffrir ici-bas tous les tour-

ments de l'enfer. Je porte malheur à tout ce qui m'aime; je suis marqué de ta malédiction. Retire-moi de ce monde, tout-puissant Seigneur, et puisque tu me défends d'attenter à ma vie, arrache-moi ce triste présent. »

Malgré la pluie qui tombait avec la plus grande violence, Maria s'était précipitée à genoux; elle suppliait le ciel de ne pas écouter les désirs de l'insensé, de ne frapper qu'elle, d'épargner cet être qu'elle adorait et pour qui elle s'était dévouée. Les vœux de l'innocence furent entendus; l'orage se détourna.

Elle s'approcha alors du chasseur. En la voyant, un mouvement convulsif renversa ses traits.

« Maria, nous ne nous retrouverons plus que dans l'éternité; je rentre dans ma solitude absolue, j'y attendrai la mort que je demande et que j'appelle. Pensez à votre ami malheureux, priez pour lui avec votre vieux père. Si quelquefois un souvenir céleste m'apparaît, ce sera le vôtre, se sera celui d'un ange qui est là-haut et qui me voit. Adieu! adieu, Maria! adieu... pour jamais! »

Il approcha, la serra sur son cœur avec une affection fraternelle, et s'éloigna sans se retourner.

Brave le suivait.

Il le renvoya.

« Va, lui dit-il, va près de Maria, je ne veux plus être aimé de personne. »

Le chien se coucha aux pieds de celle à qui il était ainsi légué. Elle écouta longtemps le bruit des pas qui s'éloignaient, et lorsqu'elle ne les distingua plus, elle reprit machinalement le chemin de la maison en répétant:

« Pour jamais! »

Plusieurs années après, mistriss Fool était retournée en Angleterre avec les gens de lady Grace, lorsqu'ils lui eurent rendu les derniers devoirs.

Fidèle à son premier amour, Maria avait refusé de se marier. Elle avait perdu son père, et habitait seule avec Brave la demeure du Giesbach.

Chaque jour elle visitait le tombeau de son amie, elle y avait gravé ces mots :

ELLE AIMA ET MOURUT.

et les fleurs de la saison couvraient ce simple monument.

Un soir elle entendit un bruit violent dans la cascade; elle crut que c'était un pin détaché de la roche par les années. Le chien aboya cependant d'une manière plaintive qui retentit jusqu'à son cœur.

Le lendemain des voyageurs lui apprirent que les pêcheurs avaient rapporté le corps mutilé d'un homme tombé dans la cataracte; à ses habits on l'avait reconnu pour un chasseur de chamois.

Maria ne prononça pas une plainte, elle avait tant souffert, que ce dernier malheur ne l'abattit pas. Elle éprouva une joie mélancolique en découvrant que du moins son Ordener ne s'était pas suicidé. Le pont de bois était enfoncé; un manteau y restait attaché, elle le reconnut et s'en empara. Que de fois on l'aperçut immobile à cette place où tout ce qu'elle aimait dans le monde avait disparu et avec quel frémissement elle se représentait ce beau visage, ces traits adorés, défigurés par une mort affreuse! Alors elle priait, elle conjurait le ciel d'accorder miséricorde à celui qui, en la quittant, avait prononcé cet arrêt terrible :

« Pour jamais !.... »

LA TOUR DE MELLUSINE

Pendant une de ces nuits d'été, si délicieuses, sous le beau ciel de la France, un jeune chevalier enveloppé dans son large manteau, se promenait silencieusement au pied d'une tour élevée. Quelques cabanes éparses l'entouraient. Depuis un instant les dernières lumières étaient éteintes, la lune se levait, et l'impatience du jeune homme augmentait à chaque minute. Enfin, une figure voilée se montra sur le sommet de la tour. Elle porta lentement ses pas jusqu'au bord du rempart, et après s'être inclinée comme pour s'assurer qu'elle était seule, elle commença une prière dans une langue inconnue.

L'étranger l'écoutait religieusement, et lorsqu'elle se fut retirée, il lui semblait qu'il l'entendait encore. En se retournant, il aperçut la joyeuse figure de son écuyer, qui le suivait depuis un instant sans qu'il s'en doutât.

— Eh bien! Monseigneur, lui dit-il, le voilà donc découvert ce secret ; le but de ces excursions nocturnes est enfin connu, et c'est une intrigue d'amour qui retient Roger de Lusignan au moment où l'Europe le réclame, où un trône l'attend.

— Qu'as-tu dit, malheureux? mon nom! mon nom! qu'il ne t'arrive jamais de le prononcer, tu sais que je ne suis plus de ce monde. Garde-toi de soupçonner

l'ange que tu viens d'entrevoir. Elle ignore mon existence, je ne lui ai jamais parlé... D'ailleurs, ce ne peut être une mortelle !...

— Et qui pensez-vous donc que cela soit ? Est-ce que ces mécréants Sarrasins vous auraient ensorcelé de leurs maudits contes ? Croiriez-vous aux esprits follets, ou les légendes de votre aïeule Mellusine vous tourmenteraient-elles l'imagination ? Ce serait une suggestion du diable, et un novice de l'ordre du Temple ne doit pas être sous son influence.

— Mauvais plaisant! écoute, et tu me jugeras. En revenant, il y a un mois de Lusignan, je passai par Berruges. Cette vieille tour frappa mes regards ; les anciennes romances sur la fée qui l'habite excitèrent ma curiosité. Je questionnai le premier paysan venu. Quel fut mon étonnement, lorsque avec toute la bonhomie de l'ignorance, il m'assura que mon aïeule la magicienne avait repris possession de son ancienne demeure, que depuis plusieurs nuits elle apparaissait sur la plate-forme, et qu'après avoir prononcé des paroles consacrées, elle s'évanouissait dans les airs. Il m'assura même que le vicomte de Châtellerault avait été témoin du prodige et s'était retiré avec crainte. Tu connais mon humeur aventureuse, tu sais comment nous avons été élevés par notre vieille nourrice Marguerite, et que ni mes campagnes en Asie, ni les infortunes de ma famille n'ont pu me guérir de l'amour du merveilleux. Te souviens-tu avec quel respect on nous entretenait de cette fondatrice de notre maison, de cette mystérieuse fée, qui, dit-on, vient pleurer et gémir à la porte du manoir, toutes les fois qu'un malheur nous menace, ou que le chef des Lusignan est près de mourir? Hélas! dans la nuit qui vit périr mon père, les vassaux jurèrent

qu'ils l'avaient entendue ; jeune encore, je le crus comme eux ; à présent je ne sais pas si j'en suis tout à fait désabusé. Tu conçois donc que le récit du pâtre m'intéressa vivement. Je voulus m'assurer de la vérité, je veillai ici plusieurs nuits ; la première fois j'y fus conduit par la curiosité, depuis lors un charme secret m'y attire. Je suis tenté de l'attribuer au pouvoir surnaturel de celle que tu viens d'apercevoir.

— A merveille, Monseigneur ! si je ne craignais de vous offenser, je vous dirais qu'il n'y a ici d'autre enchanteur que l'amour, et que les beaux yeux de la mystérieuse inconnue sont près de vous son seul talisman.

— Je le saurai demain, je veux pénétrer dans la tour, je veux en visiter l'intérieur, que les paysans n'ont pas osé examiner. Je saurai à quoi m'en tenir ; et si ce n'est qu'une mortelle, de par le ciel, c'est la plus belle des femmes ! Mais j'entends les accords d'un luth ; écoute, Olivier, elle va chanter, et tu me diras si une semblable voix n'est pas celle d'une fille des Génies. »

L'inconnue chanta un virelai, puis tout fit silence ; les deux auditeurs, sans se parler, reprirent, comme de concert, le chemin du village.

Le lendemain Roger se promenait seul sur un des charmants coteaux qui avoisinent la Boivre. Fatigué de la chaleur, il s'endormit au bord d'une fontaine, au milieu d'un bois touffu. Au moment où il se réveilla, il aperçut à travers les arbres les plis flottants d'une robe blanche ; il se leva pour la suivre, et malgré ses recherches, il ne put la découvrir.

— C'est Mellusine, c'est elle ! elle veillait sur mon sommeil ; bienfaisante fée, quand pourrais-je te voir ? »

Un sourire effleura les lèvres du beau Roger. Il y avait dans sa physionomie un mélange de malice,

d'incrédulité et d'attendrissement qui ne pourrait être rendu. Il erra le reste du jour, attendant la nuit avec impatience. Enfin elle parut. Minuit sonnait lorsque, armé de sa bonne épée, une lanterne cachée sous son manteau, il arriva près de la tour. Il approcha avec émotion de la petite porte : quelque chose lui disait que ce moment allait décider du sort de sa vie. Il éprouva de la difficulté à ouvrir, enfin il se trouva à l'entrée d'un grand vestibule. Les armes de sa famille étaient sur le faîte. Il les contempla longtemps, hésitant à aller plus loin. Une force irrésistible le poussa vers un escalier en face de lui. Il montait doucement ; le bruit de ses pas retentissait sous les voûtes antiques et en troublait seul le silence. A la dernière marche, il fut fixé à sa place par les sons ravissants qui avaient tant de pouvoir sur son imagination. Une voix harmonieuse commença le même refrain, les mêmes couplets qui la veille semblaient être répétés par les échos de cette demeure solitaire.

Lorsqu'il n'entendit plus rien, il osa pénétrer dans le premier appartement qu'il aperçut devant lui. Rien n'indiquait qu'il eût été habité depuis des siècles. De vieilles tapisseries tombaient en lambeaux. Un lit sans couverture et à moitié rongé par la vétusté était le seul meuble qui s'y trouvât.

« C'est de cette couche, pensa-t-il, que peut-être ma savante aïeule s'échappait furtivement pour aller préparer les charmes qui embellissaient la vie de son époux. Pauvre Mellusine ! elle fut mal récompensée de tant d'amour ! »

Il entra dans la pièce suivante. Les rayons argentés de la lune l'éclairaient entièrement et lui firent apercevoir une femme voilée et vêtue de blanc, assise près d'une

table sur laquelle était appuyé son bras. Le premier mouvement du chevalier fut un effroi involontaire ; le second fut de joie, à l'idée qu'enfin il se trouvait près de l'enchanteresse qui l'occupait, et qu'il allait savoir si elle était réellement sa vénérable aïeule âgée de plusieurs siècles. Il s'approcha d'elle et déposa sans crainte la lumière sur un siége, puis il resta debout, attendant que l'inconnue daignât l'interroger. Elle était immobile, son voile cachait son visage ; mais il pouvait juger qu'aucuns mouvements ne l'agitaient. Après être resté un instant en suspens, il la toucha, elle ne parut pas le sentir. Étonné de cette inconcevable tranquillité, il lui adressa la parole en langue arabe. Elle lui fit de la main un signe d'impatience, et se levant avec noblesse, elle lui montra la taille la plus majestueuse. Sa longue robe, couverte de signes cabalistiques, se déploya autour d'elle ; mais elle ne découvrit pas ses traits.

« Roger de Lusignan, tu vois que je te connais (le jeune homme fit un geste de surprise), je sais quels sont les motifs qui t'amènent près de moi. Cependant, tu portes le nom d'une famille qui m'est bien chère, je ne te punirai pas de ton audace. Avant de me quitter, reçois de moi un conseil salutaire et que tu dois suivre. Si tu tiens à ta vie, à ton honneur, songe au trône de Jérusalem; cette couronne sans royaume peut t'appartenir. Herminie de Lusignan existe, elle possède la précieuse amulette qui ne doit appartenir qu'à l'héritier légitime de notre maison. Elle veut la donner avec son cœur au chevalier qui s'en montrera le plus digne. Essaie de la mériter, tu y as plus de droit qu'un autre. Adieu, quitte ces lieux, et ne tente jamais d'y pénétrer : ils sont sous ma puissance et je t'en interdis l'entrée. »

Elle marcha lentement vers la fenêtre donnant sur la plate-forme,

Roger sortant de l'anéantissement où l'avaient mis ses paroles, courut à elle et l'arrêta.

— Écoutez-moi un instant, cessez de vous jouer de ma crédulité. Vous n'êtes pas, vous ne pouvez être Mellusine ; depuis longtemps la terre la couvre. Pourquoi employer des moyens étranges ? n'est-ce pas assez pour me séduire de votre douce voix, de votre noble tournure ? Montrez-moi vos traits, abjurez ce rôle dont je ne puis concevoir le but, et devenez mon amie, nous serons plus heureux, vous et moi.

— Je t'ai écouté avec patience, audacieux jeune homme, tu veux me connaître, eh bien ! tu seras satisfait. Regarde, distingues-tu ce signe ? »

La lumière échappa des mains tremblantes de Lusignan : il venait d'apercevoir sur la main de la magicienne la marque qu'on assurait depuis des siècles être un morceau d'écaille de serpent qu'elle revêtait dans ses transformations.

« Doutes-tu encore maintenant ? continua-t-elle, va ! cherche à mériter la main de ta cousine, que je puisse unir tout ce qui reste du sang de cette dynastie que j'ai fondée, et je serai contente. Je te le répète, ne reparais jamais ici, tu ne pourras plus approcher de moi. »

Confondu, anéanti, le chevalier vit la belle magicienne entrer sur l'esplanade. Il obéit à son ordre.

Olivier l'attendait en bas ; il le questionna en vain, et ce ne fut que dans la journée suivante qu'il put obtenir le récit de sa visite à la Tour. Il plaisanta de nouveau son frère de lait, avec toute la gaieté de son caractère, et l'engagea à suivre l'avis de la fée et à retrouver Herminie.

Le soir, malgré tout, il se rendit à la Tour. Elle parut comme de coutume. Ce manége dura plusieurs semaines, et enfin, comme le dit le joyeux écuyer, le sire de Lusignan était tout à fait *énamouré* d'une de ses ancêtres. Malgré ses représentations, il avait sans cesse devant les yeux cette taille divine, et se disait que cette voix sonore, si elle pouvait devenir plus tendre, serait irrésistible.

« Monseigneur, lui répétait Olivier, en le suivant une nuit au lieu du rendez-vous, pensez à ce que vous allez faire. Si cette respectable dame Mellusine se fâchait de votre passion, son pouvoir est, dites-vous, sans bornes, et on la représente très-fidèle à la mémoire de son amant, qu'elle s'est crue obligée de retirer de ce monde afin d'y faire ses sorcelleries en sûreté de conscience. Si vous vous présentez encore devant elle, craignez son courroux; elle vous a prévenu qu'elle ne voulait plus vous voir. »

Le pauvre écuyer avait beau discourir, il parlait inutilement, et son maître était déjà à la porte, qu'il gesticulait encore sous l'arbre où ils s'arrêtaient ordinairement.

« Allons! pensa-t-il, il est fou, complétement fou; il faut que réellement cette femme soit sorcière. J'ai bien envie de me rendre à l'abbaye du Pin; peut-être les bons pères pourront-ils nous en délivrer. »

Pendant ce monologue, Roger était parvenu au but de ses désirs; il trouva plus de résistance que la première fois. Néanmoins il en triompha de nouveau, et, le cœur plein d'impatience, il monta précipitamment l'escalier et vola dans la chambre où s'était passée son entrevue. Il la retrouva dans le même état. La solitaire y était de même; mais à son approche, elle s'avança vers lui.

« Encore! imprudent chevalier, vous comptez sur

mon indulgence. Rendez grâces à votre naissance, sans elle.... Enfin, que me voulez-vous? »

Roger ne pouvait que la regarder, et ne savait ce qu'il allait lui répondre ; il n'avait pas eu d'autre idée, en bravant sa défense, que celle de la voir. Il restait immobile :

« Que me voulez-vous, répéta-t-elle ? pourquoi n'avez-vous pas été, comme je vous l'avais prescrit, auprès de votre cousine ? Dans ce moment, un rival a fait de grands progrès dans son esprit, et la pauvre Herminie placera bientôt sur sa tête cette couronne à laquelle vous prétendez. »

Insensible à ce discours, Roger cherchait à distinguer ses traits à travers les plis de son voile.

— Vous ne m'écoutez pas, vous ne songez......

— Je ne pense qu'à vous, créature indéfinissable, je ne puis comprendre qui vous êtes ; ma raison me fait douter de votre origine surnaturelle, et cependant je suis sous le charme le plus puissant, je ne vous ai parlé qu'une fois, votre visage m'est inconnu et je vous adore. »

Il tomba à ses pieds, elle fut un instant sans le relever.

« Roger, votre tête est malade, c'est à celle qui protége votre famille de la guérir. Venez ici chaque soir à cette heure, vous m'y trouverez; mais faites-moi ce serment que j'exigeai une fois et dont la rupture me fut si fatale; jurez que quelle que soit ma conduite, vous ne me questionnerez pas , que vous me quitterez dès que je vous l'ordonnerai, et que sous aucun prétexte vous ne chercherez à me suivre, sans jamais essayer de voir mes traits. »

L'heureux Lusignan fit tout ce qu'elle exigea.

« Allez maintenant, à demain. Chaque jour je veux

orner votre esprit de nouvelles connaissances : vous apprendrez des choses que vous ignorez; vous profiterez de mes leçons, j'espère. »

Elle disparut, et lui fit signe de ne pas la suivre.

Les conditions furent fidèlement observées.

A minuit, l'amoureux chevalier était près de la dame de ses pensées, et y restait jusqu'à l'aube. Chaque jour sa passion augmentait; mais aussi que ces entretiens avaient de charmes ! Tantôt elle lui faisait répéter les morceaux les plus délicieux sur son luth, en y mariant sa voix enchanteresse, tantôt elle lui apprenait à suivre le cours des astres ; elle dévoilait ensuite à ses yeux tous les secrets de l'histoire, enfin elle était universelle.

Depuis plusieurs jours Roger avait la douce joie de voir la fée devenir rêveuse, lorsque, au milieu d'un cours d'astronomie et d'une romance provençale, il lui parlait de sa passion. Il espérait l'amener à se confier entièrement à lui. Toutes les fois qu'Olivier le revoyait, il l'accablait de questions, dont la plus ordinaire était :

— Enfin, Monseigneur, est-elle jolie ?

Il répondait :

— Je n'en sais rien : mais l'enchantement de ses talents, de son esprit, de sa voix est si puissant, que je l'adorerais même si elle était laide.

Alors le bon écuyer se confirmait dans sa résolution de chercher, près des moines du Pin, un remède à la démence de son maître.

Une nuit l'inconnue chantait un lai d'amour. Roger l'écoutait avec ravissement : la nature était calme, l'air embaumé par le parfum des fleurs, les chants du rossignol se faisaient entendre dans les bocages voisins, et le murmure d'une petite fontaine troublait seul le silence. Le luth s'échappa des mains de la fée; son amant vit

combien elle était émue et ne fut plus maître de ses transports.

« Que ta colère m'accable, lui dit-il, il m'est impossible de me contenir; tu as enivré mon cœur de la passion la plus violente. Si tu es réellement magicienne, prends pitié de moi, arrache-moi mon amour. Une fois cependant tu aimas, tu fus épouse et mère, et un homme, un amant passionné est à tes pieds. Si tu n'es qu'une femme ordinaire, quitte ce déguisement, montre-moi tes traits, deviens ma compagne, et si tu le veux je renonce à la gloire, à l'honneur pour passer mes jours dans cette demeure isolée. Ne crains pas, ma bien-aimée, si ton visage n'offre pas les mêmes charmes que ton esprit; je t'aimerai telle que tu seras, il m'est désormais impossible de vivre sans toi. »

Elle ne répondit qu'après un instant de réflexion.

— Demain, ton sort sera décidé ; va jusque-là, nous ne devons plus nous voir. »

En rejoignant Olivier, le jeune amant répétait :

— Demain mon sort sera décidé.

— Demain !... pensa l'écuyer; il est temps que j'aille à l'abbaye.

Enfin, il se leva ce jour tant désiré. Roger laissa son compagnon libre de faire son voyage, il le passa en entier au bord de la fontaine, où il croyait avoir aperçu plusieurs fois l'idole de sa vie. Il forma mille conjectures ; il repassa les entretiens chéris si bien gravés dans son cœur, compta les heures, et vit enfin arriver celle qui devait combler ses vœux ou son désespoir.

Il marcha d'un pas ferme vers la tour. Quelle fut sa surprise de la trouver illuminée ; il n'y vit néanmoins personne, et ne trouva aucun obstacle pour arriver jusqu'au sanctuaire où il brûlait d'être admis. Mellusine

était dans la même position que la première fois. Sa parure était soignée, et l'éclat de sa robe blanche relevait encore sa taille. Lorsque Roger fut près d'elle il prit sa main et la sentit trembler.

— Que crains-tu, mon amie, pourrais-je te punir d'une innocente supercherie qui n'avait pour but que mon bonheur? Rassure-toi, charmante mortelle, j'aurai toute l'indulgence possible, car je vois bien à présent que tu n'es pas mon aïeule; ton cœur ne battrait pas ainsi, elle n'est pas aussi craintive.

— Roger, écoute-moi encore une fois avant de me voir. Ce n'est que la main d'un amant qui doit soulever mon voile. Je te dois une explication, tu l'auras pleine et entière. Je suis Herminie de Lusignan. Fille du plus respectable des hommes, je fus élevée par lui et par ma mère, avec tous les soins de l'affection la plus tendre. Ils me donnèrent pour maître un digne prêtre qui m'apprit ce que j'ai été si heureuse de te montrer. Un troubadour provençal cultiva les dispositions que j'avais pour la musique, et à seize ans je passais pour une merveille à la cour de mon père. Vers cette époque arrivèrent nos malheurs que je ne te détaillerai pas, tu les connais. Au massacre de Césarée, je vis périr toute ma famille, et je ne dus la vie qu'à une profonde blessure qui me fit perdre connaissance. On me laissa parmi les morts. Un ancien serviteur vint la nuit chercher sur le corps de mon malheureux père, ce reliquaire si précieux dont je t'ai parlé, afin de te le remettre. Il s'aperçut que je respirais encore, et me transporta à travers mille dangers chez de pauvres gens qui me soignèrent en secret. Pendant mes longues souffrances, je fis un vœu, le voici :

Elle lui présenta un écrit.

« Point ne rentrerai au palais de mes ancêtres, point ne montrerai mon visage, que je n'aie trouvé un chevalier qui m'offre le don d'amoureuse merci, sans savoir si je suis belle, et qui puisse porter noblement le nom si beau que lui donnerai.

« Je savais, reprit-elle, que j'avais un cousin, novice dans l'ordre du Temple, et que par le massacre de mes frères et la mort de mon père, il devenait chef de la famille. Je désirais que ce fût lui qui obtînt ma main. Je vins avec Eustache en Europe. J'y entendis parler des brillants exploits du jeune poursuivant. Je sus qu'il venait de sortir des prisons des Sarrasins, et que pour se remettre de ses longues fatigues, il était retourné à Lusignan. On me dépeignit son caractère aventureux, ses idées romanesques, on ajouta qu'il avait renoncé au dessein d'abandonner le monde, et qu'il cherchait une épouse digne de donner des héritiers à son nom. Tous ces renseignements m'inspirèrent la bizarre idée que j'ai mise à exécution Je me suis souvenue de cette tour de Mellusine dont on m'avait souvent parlé. Sûre d'avoir frappé ton imagination dès que tu m'eus aperçue, je continuai mon rôle avec difficulté lorsque je te connus, surtout lorsque je te vis préférer mon obscurité au trône que je te promettais près d'Herminie. Que de fois je fus sur le point de me trahir, quand tu me parlais de ton amour, et avec quelle impatience j'attendais le moment de le faire ! »

Elle voulut cacher sa tête dans ses mains; le bouillant Roger ne lui en donna pas le temps; il arracha son voile.

« C'est l'amant le plus tendre qui l'enlève, mon Herminie ! »

La jeune fille rougit lorsque ses traits charmants fu-

rent à découvert; elle releva timidement ses yeux, et dut être contente de l'effet qu'ils avaient produit, car son Roger la regardait avec délices. En couvrant sa main de baisers, il aperçut ce signe qui l'avait induit en erreur, et lui en demanda l'explication.

« Ma mère fit un voyage à Lusignan lorsqu'elle me portait dans son sein. Elle entendit beaucoup parler de notre aïeule mystérieuse. Les légendes frappèrent vivement son imagination, et je naquis avec cette singulière marque. »

L'entretien fut interrompu par Olivier, suivi d'un moine à qui il parlait vivement.

« Tenez, mon père, la voilà, c'est la magicienne. »

Roger se leva en souriant.

« Oui, c'est la magicienne, qui a su se faire aimer du plus insensible des hommes sans qu'il sût qu'elle était belle. Au lever de l'aurore, bon père, attendez nous à l'abbaye. Vous bénirez deux êtres qui brûlent de s'unir, et qui vous en remercieront, je crois, toute leur vie. »

Herminie sourit et baissa ses longues paupières.

L'impatient Roger l'entraîna bientôt vers l'autel. Ils n'eurent d'autre témoin de leur union qu'Olivier, qui ne pouvait revenir de sa surprise, et le généreux serf qui avait sauvé Herminie, et qui l'avait nourrie secrètement depuis qu'elle était dans la tour.

Ils passèrent quelque temps dans leur retraite chérie, et reparurent sur la scène du monde. L'île de Chypre leur fut donnée en dédommagement du royaume qu'ils avaient perdu.

Au milieu d'une cour bruyante, des chimères de la

gloire et des honneurs, leur félicité se conserva pure et intacte. Roger n'aima jamais que son Herminie; il se plaisait à la nommer sa fée, et lorsque leur longue carrière toucha à sa fin, qu'ils se voyaient environnés de leurs enfants, ils se serraient tendrement la main avec délices, et pensaient encore à la tour de Mellusine.

UN AMOUR DE GARNISON

Un jeune homme venait de monter au quatrième étage d'une maison d'assez triste apparence ; il avait fortement agité la sonnette, et le bruit en résonnait encore quand la porte s'ouvrit.

La pièce dans laquelle il entra n'était point éclairée, il n'entrevoyait qu'avec peine une femme qui semblait se tenir à dessein dans l'ombre.

— Vous m'attendiez, Félicité, dit-il.

Elle lui montra silencieusement la pièce en face, d'où sortait une vive lumière.

Ce salon ou ce boudoir, car il méritait l'un et l'autre de ces noms, présentait un luxe fané et de mauvais goût. La tenture bleue, tachée en beaucoup d'endroits, était ornée de gravures dans des cadres riches à moitié brisés et sans verres. Des rideaux de soie passée cachaient la fenêtre; une pendule dorée, sans globe, deux flacons de porcelaine presque neufs; quelques chaises, un canapé de velours imprimé, aussi terni que les draperies, complétaient l'ameublement. Puis une robe jetée sur des coussins, un chapeau accroché négligemment à une patère : il y avait là un désordre curieux pour l'observateur. Aussi le jeune homme regarda ce tableau ; un sourire erra sur ses lèvres; il reporta ses yeux vers l'anti-

chambre, et ce sourire fit place à un cri d'étonnement et d'effroi. La femme qui l'avait introduit était restée debout sur le seuil, et, au moment où il l'aperçut, elle murmura d'un air étrange, comme se parlant à elle-même :

« Enfin ! »

Cette femme offrait les restes d'une singulière beauté; ses formes amaigries avaient encore de la grâce, et dans ses traits, d'une régularité parfaite, régnait une exaltation extraordinaire.

— Vous, ici, Laure ! s'écria-t-il.

— Oui, répondit-elle, c'est moi, Laure, moi qui avais une famille, une réputation sans tache, une existence ; c'est moi qui suis ici, et c'est vous, Arthur de Blançay, qui m'y avez jetée. »

Le jeune homme resta anéanti. Sa conscience lui répétait la dernière phrase qu'il avait entendue : *C'est vous qui m'y avez jetée.* Laure le regardait avec mépris.

— Eh bien ! reprit-elle, vous n'avez donc rien à me dire pour vous justifier? vous si habile à séduire une femme, vous ne savez que lui répondre quand elle vous demande compte de son bonheur ! Je ne vous reconnais plus. Allons ! dites-moi que vous avez pris quinze jours de ma vie, et que ces jours passés, le reste ne vous est plus rien. Cette vie, je vous l'avais livrée, maintenant je ne veux plus la reprendre, elle vous appartient tant qu'il me plaira de la faire durer. »

Arthur avait eu le temps de se remettre.

— Je ne fus que le complice d'une faiblesse, mais non la cause de votre dégradation. Cette faiblesse je l'accepte ; la dégradation, jamais ! »

Une amère ironie se peignit sur la physionomie de Laure.

— Vraiment? dit-elle, oh! vous l'accepterez, n'en doutez pas. Asseyez-vous seulement et écoutez-moi ; j'ai bien des choses à vous apprendre, heureusement la nuit est longue. »

Il était évident qu'elle souffrait. Elle cacha un moment sa tête dans ses mains, se plaça vis-à-vis de lui, ensuite elle parla :

« Il est une époque de mon existence sur laquelle je ne puis revenir sans des tourments inouïs, je veux parler des jours qui ont précédé notre liaison. Mon Dieu ! que j'étais heureuse ! mon mari m'avait quittée et confiée à sa mère, la meilleure des femmes. Vertueuse par principes et par inclination, elle ne croyait pas au mal, et si elle me surveillait, c'était moins par défiance que pour ne pas inquiéter son fils. Oh ! j'étais pure alors ; aucune idée d'amour n'avait fait battre mon cœur. Mes jours s'écoulaient entre l'étude, les arts et les divertissements de mon âge. Mon mari devait rester des années peut-être dans un voyage à la Jamaïque, d'où dépendait notre fortune. Ma belle-mère me parlait sans cesse de lui : c'était son enfant, Arthur. Quelle est la mère qui n'adore pas son enfant ? »

Une larme coula sur la joue de Laure, elle se tut et parut absorbée dans un souvenir pénible, puis elle reprit :

« Votre régiment vint à Tours ; je vous vis dans le monde, vous sembliez occupé de moi, et, malheureuse ! je crus à votre honneur, à votre bonne foi, je vous aimai. Vous rappellerai-je ces moments où vous m'abusiez d'une feinte tendresse ? Oh ! c'étaient des heures de délire que celles où, échappée à toute surveillance, je vous recevais dans le jardin, sous un bosquet de lilas ; songez-vous encore à ces protestations brûlantes que vous me

prodiguiez? Comme je me rappelle jusqu'aux moindres détails de ces entrevues ! Je descendais l'escalier plus morte que vive, je m'arrêtais à chaque pas, je voyais dans l'ombre, autour de moi, des yeux ouverts, j'entendais mille voix; pourtant j'étais seule avec ma conscience; j'entrais dans le parterre, je collais mon oreille à la petite porte, et après un moment d'attente, vous arriviez, vous frappiez trois coups, et j'ouvrais et je tombais palpitante dans vos bras. C'étaient alors de longues promenades, c'étaient des mots entrecoupés, c'était de l'ivresse ! Comment n'aurais-je pas tout sacrifié à qui m'apprenait la vie, à qui m'ouvrait un nouveau monde ? Je fus presque reconnaissante de ma honte ; je lui devais tant de joies ! Les indifférents n'ignoraient point nos relations ; il est si difficile à une jeune âme de se contenir, et à un fat de cacher sa victoire ! Ma belle-mère l'apprit. Elle essaya doucement de me convaincre de mes torts; je ne les comprenais qu'à peine, car ces torts c'était mon amour. Elle m'emmena brusquement à la campagne, vous m'y suivîtes en secret. Nos réunions du soir recommencèrent. Je l'avais trompée, je lui avais juré que je ne vous reverrais plus, que nos nœuds étaient brisés ; elle me crut, elle n'avait jamais menti. J'étais encore heureuse ; un coup terrible me frappa, vous reçûtes l'ordre de partir. Je crus que j'en mourrais, je serais morte si vous ne m'aviez promis de revenir. Vous parliez de constance éternelle, et je n'avais pas encore appris à ne plus vous croire.

« Ces premiers jours d'absence pesèrent de tout leur poids sur mon cœur, une lettre de vous me rendit un peu de courage ; moi je vous écrivais sans cesse, vous me répondiez de loin en loin. Tout à coup je cessai de recevoir de vos nouvelles. Ma première idée fut que ma

belle-mère avait découvert notre correspondance. Alors mon inquiétude fut horrible... j'étais grosse !

« J'en devins presque folle ; on m'apprit que vous aviez donné votre démission et que vous étiez fixé à Paris. Je ne vous accusais point, je craignais que vous ne fussiez malade, et cette crainte me mettait au désespoir. Comment dissimuler la naissance de mon enfant ? mon mari, en l'apprenant, nous aurait tués tous les deux. A qui révéler ma honte ? A ma pauvre belle-mère ? le chagrin l'aurait brisée, mais où trouver plus d'indulgence ? A mon père ? il aurait maudit sa fille ! Si vous saviez ce que je souffrais ! Je me décidai à tout avouer à ma seconde mère, au risque de ce qui pourrait en arriver. J'espérais qu'il lui serait plus facile qu'à moi de se faire comprendre de vous. N'avais je pas cru, dans mon ignorance des hommes, que vous auriez un cœur de père ? J'entrai chez elle pour lui faire cette terrible confession !... Je la trouvai à moitié insensée de joie : mon mari était débarqué à Nantes ; dans quinze jours il devait être près de nous !...

« Elle me l'annonça avec des transports qui ne lui permirent pas de voir que sa joie n'était point partagée. Elle ne se souvenait plus que j'avais été coupable, ou plutôt elle croyait que je n'avais à me reprocher que de l'étourderie. Elle m'embrassa en me félicitant sur le retour de mon guide, de mon protecteur.

« A présent ! s'écria-t-elle, il sera là pour te défendre ! »

« Je la quittai dans un état impossible à décrire. Je m'enfermai chez moi, et je m'abîmai dans mes réflexions. Je ne trouvai qu'un parti à prendre : la fuite. Je n'aurais pu soutenir les regards irrités de mon mari, encore moins sa tendresse ; et mon enfant, il fallait le sauver !

« Mille plans se présentèrent à mon esprit.

« Il était bien difficile de ne pas éveiller de soupçons et de ne pas laisser de traces. Si l'on me poursuivait, tout était fini. Voici à quoi je m'arrêtai : J'attendis la nuit, je sortis de mon appartement, et je volai plutôt que je ne marchai jusqu'à la grande route. Je savais que les voitures qui menaient à Paris ne tarderaient point à passer. Cachée derrière un arbre, j'attendis leur arrivée. Croiriez-vous que pendant cette longue angoisse, je n'eus pas une pensée pour ma famille que ma fuite allait plonger dans le désespoir, pas un regret pour cette bonne mère dont je payais si mal les soins et le dévouement; non, deux choses m'occupaient : vous d'abord, vous, que j'aimais plus que tout au monde et que j'allais revoir, puis cet enfant, qui était vous aussi. Le jour allait paraître, quand un bruit de voiture retentit près de moi. Je montai, et nous partîmes. Personne aux environs ne m'aperçut. Les champs étaient encore déserts. Je jetai un long regard sur ce pays où j'étais née, sur les clochers de la ville qui se montraient à l'horizon, et je pleurai.

« Étrange pouvoir de l'amour, je ne m'occupai bientôt plus du passé, je ne songeai qu'à l'avenir. Et vous étiez cet avenir, Arthur! Je me représentais votre surprise à mon aspect. Vingt fois j'arrangeai dans ma pensée le moment de notre réunion. Vingt fois j'en eus toute la joie. S'il était bien malade, me dis-je tout à coup; s'il était... mort! Une douleur vague et sans objet flétrit toutes mes chimères de bonheur. Une seule idée ne m'était pas venue, celle de votre indifférence. Je comptais sur vous comme sur Dieu : Dieu seul ne m'a pas trahie!

Elle fit un effort comme pour continuer et poursuivit·

« Enfin nous entrâmes dans Paris, bientôt dans la cour des Messageries. Là des commissionnaires m'entou-

rèrent, m'arrachèrent presque de force mon léger bagage et me demandèrent des ordres. Songez, Arthur, que j'avais vingt ans, que je quittais pour la première fois ma mère, et vous vous représenterez mon embarras. J'étais comme étourdie.

« Où va madame? me dit un commissionnaire.

« Je donnai votre adressse : c'était la seule qui m'était connue dans tout Paris.

« Après un quart d'heure de marche :

« C'est ici, Madame, me dit-on.

« Je me jetai en bas de la voiture.

« Le portier travaillait dans sa loge. A peine si je pouvais parler, il ôta ses lunettes et me considéra attentivement, puis il me fit répéter :

— M. Arthur de Blançay est-il chez lui?

— M. de Blançay ! »

« Il se leva doucement en frottant le coin de la table de son tablier de cuir. Puis il reprit en souriant d'un air malin :

« M. de Blançay! Eh! Madame, si vous voulez le voir, cherchez-le. Il y a plus de trois mois qu'il a quitté ce logement. Il n'a point laissé sa nouvelle adresse, et je ne sais où il demeure à présent. »

« Puis il remit ses lunettes et me regarda de nouveau avec le même sourire.

« Moi, je tombai demi-morte sur une chaise.

— Parti! m'écriai-je, sans rien dire. Et mes lettres?

— Oh! vos lettres, les voilà, sans doute. »

« Il en tira plusieurs d'un petit carton.

« Elles sont timbrées de Tours. »

« Je les lui arrachai : c'était bien cela.

« Tenez, reprit-il, suivez mon conseil, laissez-le, il ne tient point à vous, j'en suis sûr... La veille de son dé-

part, je lui ai donné une grosse enveloppe pareille à celle-ci. Il sortait. En reconnaissant l'écriture il a dit : « Encore ! » d'un air d'humeur, puis il l'a mise dans sa poche sans la lire. Ensuite il avait d'autres maîtresses ; il venait souvent une jolie dame, ma foi ! et puis on parlait de son mariage avec une riche héritière. Si vous venez de votre province pour lui, comme vous en avez l'apparence, vous feriez mieux d'y retourner. Il serait peut-être temps encore, au lieu que plus tard, quand vous l'aurez bien cherché, il n'y aura plus moyen. »

« Cet homme aurait pu continuer des heures entières sans être interrompu. Incapable de faire un mouvement, mes souffrances étaient si atroces que j'espérais n'y pas survivre. Le concierge vint à moi.

— M'entendez-vous ? eh! eh! continua-t-il en secouant la tête, pauvre fille, cela fait pitié. »

« Il venait de s'apercevoir de mon état que je ne dissimulais plus.

« Sa femme rentra, elle m'examina curieusement ; il lui raconta ce qui s'était passé. Cette femme était humaine ; elle me donna des secours, gronda son mari de ce qu'il m'avait affligée, et lorsqu'elle me vit un peu remise elle m'adressa quelques questions.

— Qu'allez-vous faire maintenant ! Croyez-moi, rejoignez vos parents, ils vous le pardonneront ; vous êtes si jeune ? »

« Je fis un signe négatif.

— Alors je vais vous conduire dans un hôtel ici près, et j'irai aux informations ; je tâcherai de découvrir M. de Blançay. Du courage, voyons, Madame, il reviendra peut-être ; songez à votre enfant, il faut vous soigner pour lui, essayez de marcher. »

« Nous fîmes quelques pas. Elle s'arrêta.

— Avez-vous de l'argent? »

« Je montrai mon sac, elle le trouva suffisamment garni, et me fit mettre dans une chambre. Je me jetai sur mon lit ; elle me quitta comptant que j'allais dormir.

« Dès que je fus seule, un désespoir véritable s'empara de moi, je criai, je déraisonnai, j'eus la fièvre, le délire; enfin, épuisée de fatigue, je m'assoupis au point du jour. En m'éveillant je ne me reconnus plus. Mes idées étaient brouillées, il ne me restait qu'un seul souvenir, votre abandon. Promenant mes regards autour de moi, cette chambre d'auberge, cette mansarde, ce désordre, tout me parla de mon isolement; je fondis en larmes, heureusement, car je serais devenue folle. Quand j'eus bien pleuré, je me plaçai sur mon séant; un mouvement inconnu me rappela que j'étais mère, j'avais senti mon enfant, ce moment changea tout mon être.

« Mon enfant, mon fils, je vivrai pour toi, pour toi j'aurai des forces, je l'espère.

« J'ai tenu parole.

« Je m'habillai et je me rendis chez la portière de votre maison. Elle m'apprit que le seul moyen de connaître votre demeure était d'aller à la préfecture de police, que là peut-être on pourrait me donner des renseignements, et que si cette ressource m'était inutile, il faudrait renoncer à vous trouver.

« Je me fis conduire quai des Orfévres; je pénétrai sans crainte dans les bureaux, moi naguère si timide : c'était pour mon enfant! J'interrogeai les commis, on compulsa les registres, on chercha; j'offris de l'argent, on me promit de vous découvrir; je rentrai fatiguée mais un peu plus tranquille. Hélas! toutes les recherches furent vaines, et au bout de quelques jours j'acquis la certitude que vous étiez perdu pour moi.

« Je restai donc seule, ce que j'avais entendu dire de la vie de Paris, la courte expérience que je venais d'en faire m'avaient appris que la faible somme qui formait tout mon avoir ne pouvait me mener loin. Il fallait travailler, je m'y résolus; que n'aurais-je pas fait pour mon fils! J'allai encore chez la portière, elle me trouva une petite chambre dans la rue Saint-Denis, m'adressa à une brodeuse, en me recommandant de la patience et une bonne conduite; puis elle m'abandonna à mon sort.

« Vous figurez-vous une femme de vingt ans, habituée au luxe, n'ayant jamais connu une privation, ayant passé ses premières années entourée d'amis, vous la figurez-vous dans un grenier, séparée de tout ce qu'elle a aimé et obligée de gagner son pain? Croyez-vous que, si son amour de mère ne l'eût soutenue, elle n'eût pas préféré la mort? Croyez-vous que, pendant ses longues heures d'isolement, elle n'ait pas maudit son séducteur? Seule, toujours seule, pas un être à qui dire : Je souffre. Eh bien! je regrette ce temps-là. J'avais une espérance!

« Je m'étais fait la loi de ne pas toucher à ce qui me restait d'argent, je le gardais pour l'avenir, pour quand nous serions deux. Je vivais donc avec le produit de ma broderie : vous devez imaginer comment je vivais. Je passai ainsi le reste de ma grossesse, ne sortant jamais que pour aller reporter mon ouvrage, me levant avec le soleil, n'ayant aucune distraction, et comptant les jours qui devaient s'écouler jusqu'à celui de mon accouchement. Le moment arriva, je souffris cruellement, je mis au monde un fils, un fils qui était le vôtre, Arthur, qui avait tous vos traits, que vous n'avez point vu, qui n'a jamais connu votre existence. »

Arthur fit un mouvement; après une courte pause

comme pour lui donner le temps de parler, Laure reprit sa narration.

« Quand on me l'apporta, quand il prit mon sein, je me souvins seulement qu'il était à moi. Il n'y eut plus dans l'univers que lui ; un instant je vous regrettai, ce fût la dernière pensée d'amour. Je me hâtai de reprendre mes occupations avec un nouveau courage. Le peu de moments que je dérobais à mon aiguille, je les passais à orner mon idole. J'avais fait un trousseau des débris de mon ancienne opulence, je me contentais des robes les plus simples ; mon Édouard était si joli, entouré de dentelles ! Quand je sortais avec lui, on nous arrêtait pour le regarder. On me prenait pour sa nourrice, tant il y avait de différence entre nos deux costumes ; et moi je disais avec orgueil que j'étais sa mère. Au magasin on en raffolait ; la maîtresse daignait lui sourire, et chaque fois que j'entrais dans la boutique, les demoiselles m'apportaient un bonnet ou une jaquette pour *mon amour de petit garçon :* c'était ainsi qu'elles l'appelaient. Une d'elles surtout, Félicité, la fille de comptoir, nous comblait de soins et d'attentions. Elle m'intéressait, cette jeune personne ; ses compagnes l'accusaient de mauvaise conduite, madame Laurent la renvoya, ce fut un vrai chagrin pour moi.

« Qu'il était beau, mon fils ! il était plein de gentillesse ! son caractère s'annonçait si doux ! il aimait tant sa pauvre mère ! Oh ! quand il avait passé ses deux bras ronds autour de ma tête, quand il jouait avec mes cheveux, quand je le voyais sourire, mon Édouard ! mon fils ! j'étais au ciel ; et je l'ai perdu ! et c'est vous, dont l'abandon a causé sa mort ! Je ne saurais trop vous torturer, je ne pourrais vous accabler d'assez de reproches. Mon Édouard ! mon Édouard ! »

Elle se tordit les bras et jeta des cris d'insensée. Arthur

essaya de s'approcher d'elle, elle le repoussa et reprit toute sa fermeté.

— Écoutez, écoutez, ce qui me reste à vous apprendre. Mon fils chéri grandissait ; en lui j'avais placé toutes mes affections, toutes mes espérances. Fière de ses grâces enfantines, je voulus aller le montrer à ma première protectrice dans cette grande ville. Un dimanche, je le parai de ce qu'il avait de plus beau, et je m'acheminai vers votre maison. La bonne femme trouva Édouard ravissant. Elle me fit des questions indirectes qui piquèrent ma curiosité ; enfin j'appris que vous étiez revenu, qu'elle vous avait parlé, vous avait raconté mon arrivée, que vous aviez semblé ému à ce récit. Vous deviez venir chez moi, vous n'y aviez pas paru. Cette conduite était horrible : cependant je m'en réjouis, je voulais être seule la maîtresse de mon enfant ; je voulais surtout ne rien partager avec vous, qui nous aviez rejeté tous les deux. Je ne vous aimais plus, je vous méprisais, j'étais presque heureuse de ce nouvel outrage. Je serrai Édouard dans mes bras, je me promis que vous n'auriez jamais aucuns droits sur lui, et que le nom de son père n'arriverait pas à son oreille.

« Plusieurs mois se passèrent. Mon fils grandissait ; il était faible et délicat. Sa santé me donnait des inquiétudes graves, pourtant je le soignais tant, que je croyais le conserver. Il faisait l'admiration d'un chacun ; mais presque toujours aussi, après l'avoir admiré, on répétait en s'en allant :

« C'est dommage. »

« Ces craintes me perçaient le cœur. Je n'osais pas m'arrêter à l'idée de le perdre. Mon Dieu, c'était affreux ! Sa jeune intelligence était extraordinairement précoce. A cet âge si tendre, il comprenait tout. Mon affection

passionnée pour lui, il la partageait, il en devinait tous les mouvements, toutes les impressions. Pendant que je travaillais, il s'efforçait de rester tranquille. Même lorsqu'il souffrait, il ne criait point dans mes bras. Il arriva de la sorte à sa quatrième année. Je n'étais plus seule ici-bas. Mon fils était devenu mon ami. Quand il m'appelait, ce mot : Maman ! avait tant de douceur dans sa bouche ! J'avais fait, à force de soins, quelques petites économies. Je voulais élever moi-même Édouard, je voulais lui donner des talents, c'était presque une fortune.

« Bien des propositions me furent faites, bien des hommes, croyant que ma misère les y autorisait, m'offrirent un amour que je méprisai. En les repoussant, ce n'était point à vous que je restais fidèle, c'était à mon enfant. Il fallait qu'il pût estimer sa mère, il fallait que plus tard elle osât lui avouer que sa naissance était la seule tache de sa vie, il fallait lui dire :

— Mon Édouard, ton père m'a trompée ; il m'a laissée seule au monde, je n'ai eu que toi pour consolation, et j'ai juré que personne ne partagerait mon cœur avec toi. Me pardonnes-tu ma faiblesse ? je l'ai expiée, et c'est à elle que nous devons le bonheur d'être ensemble.

« Il me l'eût pardonnée, car lui aussi n'aimait que sa mère !

« Un jour, j'allais comme à l'ordinaire reporter une robe à madame Laurent. C'était une commande pressée, j'avais passé la nuit. Plusieurs fois mon petit garçon s'était plaint en dormant : le matin il était pâle ; comme je ne le quittais jamais, je l'emmenai avec moi. Il me suivait péniblement, je le pris dans mes bras. Arrivé au magasin, il se trouva tout à fait mal ; mon inquiétude fut extrême. Je le reportai chez moi. Mon pauvre enfant commença de ce jour une maladie de langueur

qui dura trois mois. Le peu d'argent que je possédais s'épuisa bientôt : je fus obligée de vendre mes vêtements, les siens, il ne resta plus dans ma misérable chambre que le lit de douleur sur lequel il était étendu. Oh ! Monsieur, on ne comprendra pas le désespoir d'une mère qui voit périr son enfant, et qui ne peut le secourir. J'essayai d'attendrir les voisins, je mendiai, moi ! Arthur, je tendis la main dans la rue, je ne recueillis qu'une faible aumône. Le médecin arriva et vit notre dénûment : il en eut pitié.

— Tenez, me-dit-il, voilà un billet d'hôpital, portez-y ce petit être. »

« A l'hôpital ! je n'y consentis point ; il eût fallu m'en séparer. Je passai une longue nuit près de son chevet. Mes yeux n'avaient plus de larmes, je le contemplais en silence, mes mains arrachaient ma poitrine : votre souvenir m'apparut. Oh ! je vous maudis ! Mon fils mourait, et vous, comblé des dons de la fortune, vous dansiez peut-être à pareille heure ! Mon fils ! il demandait à boire, je n'avais que de l'eau à lui donner ; il avait froid, en me dépouillant, je ne pouvais le couvrir que de haillons. Je sentais qu'il fallait me résoudre. Je le pris, je l'enveloppai, et je le remis entre les mains de ces angéliques femmes que rien ne rebute, qui soignent les malheureux et les consolent. Attendries des larmes que je versais, on me permit de passer la journée près de lui. Le soir on me renvoya doucement, en m'assurant que le lendemain je reviendrais. Il y avait un banc de pierre à la porte de l'hospice, je m'y assis ; le lendemain je ne l'avais pas quitté.

« Dès qu'il fut possible d'entrer, je me présentai. Une sœur vint à moi et m'éloigna de l'infirmerie. Je ne voulais pas la suivre : Mon enfant, répétais-je, mon enfant ! La

religieuse me regardait avec compassion : la crainte la plus horrible m'agitait. Courant comme une insensée, j'atteignis le dortoir, avant qu'on eût pu m'arrêter. Le lit de mon Édouard était recouvert d'un drap : une couronne blanche et un crucifix y étaient déposés. J'avais tout perdu !..»

Un sanglot convulsif sortit de la poitrine de la pauvre mère. Elle était si extraordinairement pâle, qu'Arthur eut peur qu'elle ne se trouvât mal. Il n'osait l'interroger. En apprenant tout ce qu'elle avait souffert, il comprenait sa haine et en redoutait l'expression.

« Six semaines après, reprit-elle, j'étais encore aux portes du tombeau. Les hospitalières me soignèrent avec tant de persévérance, que je revins à moi-même. Ce fut pour souffrir davantage. Mon affliction n'avait point de bornes. Elles essayaient de me parler de Dieu, je ne pouvais que le renier, il m'avait enlevé jusqu'à ma dernière espérance. Elles en étaient effrayées. Quand ma santé fut à peu près rétablie, je fus rangée dans la classe des sortants, et renvoyée avec une faible aumône, j'en étais bien aise. Mon idée fixe était de me détruire, je ne l'aurais pas pu à l'hospice. J'étais bien faible, je me soutenais à peine. Je n'avais plus de pain, plus d'asile, et surtout plus de fils.

« Je m'acheminai vers la Seine, bien résolue à m'y précipiter : c'est le seul genre de mort qui ne coûte rien. Je traversai les Tuileries : le soleil se couchait, quelques promeneurs restaient en arrière, on allait fermer les grilles. Incapable d'aller plus loin, je m'assis sur un banc. Il m'échappait des mots sans suite, de ces mots qui peignent le désespoir. Un groupe joyeux passa près de moi : c'étaient trois jeunes femmes. Une d'elles me remarqua et jeta un cri. Je reconnus Félicité.

— Et que faites-vous là, pauvre Laure, seule et souffrante ? »

« Il me paraissait si naturel de me noyer, que je lui répondis sans hésiter :

— Je vais me jeter à la rivière.

— A la rivière, bon Dieu ! mais vous êtes folle !

— Pourquoi, répliquai-je en me débattant, pourquoi m'en empêcher? je n'ai plus mon enfant : que voulez-vous que je devienne ? »

« Elles m'entraînaient toujours en répétant :

« Elle est folle !

« Félicité me fit monter en voiture, s'y plaça près de moi et essaya de me consoler.

« Elle ne comprenait pas qu'on ne console point une mère, elle ne l'avait jamais été. Arrivée chez elle, on me coucha, et les soins les plus tendres me furent prodigués. Ma douleur ne diminuait pas ; néanmoins ma santé se fortifiait, je redevenais jeune, il y a tant de ressources à mon âge !

« Félicité me raconta son histoire. Un jeune homme, un grand seigneur l'avait séduite. Abandonnée comme moi, comme tant d'autres, elle fut entraînée de fautes en fautes ; enfin, chassée de son magasin, livrée à elle-même, la misère l'avait jetée dans l'ignoble position où je la trouvais. Elle conservait de bons sentiments, la pauvre fille !

« Je ne songeais point à l'avenir, Félicité y songeait pour moi. Un matin elle me dit :

— Laure, vous vous portez mieux, qu'allez-vous faire ? la faiblesse de votre vue est telle depuis votre maladie, que vous ne pourrez travailler ? Je serai la dernière à vous donner de mauvais conseils ; pourtant il ne vous reste pas de ressource, et si vous saviez ce que

c'est qu'une existence comme la mienne ! Au milieu de tout cela, j'ai le cœur honnête, et je ne voudrais pas que vous vous perdissiez. Je suis trop malheureuse pour vous entraîner dans les mêmes malheurs. Cependant...

« Je fis un signe de dégoût. Elle frisait ses cheveux devant la glace.

— Tenez, continua-t-elle, réfléchissez : je vais dîner avec des amies, à mon retour, vous me raconterez ce que vous aurez décidé. »

« Dès qu'elle fut sortie, je réfléchis en effet, et j'eus horreur de moi-même, de vous surtout, car votre image vint se placer devant moi dans ce repaire odieux où votre amour m'avait conduite. Il ne me restait d'autre appui au monde qu'une créature déshonorée ; moi, qui avais eu toutes les aisances de la fortune, je ne pouvais réclamer aucune protection. Il me fallait ou périr ou mendier. J'étais déjà trop humiliée de ma position pour que l'idée de m'avilir ne fût pas rejetée bien loin.

— Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je, ayez pitié de moi ! vous me punissez cruellement d'une seule faute ! »

« Je n'avais pas le courage de former un projet. Néanmoins je fis un essai de mes forces. Je pris une aiguille, je me mis à broder. Au bout de quelques minutes, l'ouvrage me tomba des mains ; je n'y voyais plus. Alors je sentis toute l'horreur de mon abandon, je pensai à ma famille, à ma belle-mère si bonne, si compatissante, le remords le plus affreux me déchira ; je me levai, je voulus sortir de cette maison, aller me jeter à leurs genoux, implorer ma grâce et mourir. Hélas ! mes pieds se refusaient à marcher, j'étais trop faible, je m'évanouis.

« Félicité revint et me trouva dans cet état. Lorsque je repris connaissance, elle était près de moi. Sa physionomie offrait un singulier mélange d'inquiétude et de

préoccupation. Elle me tâta le pouls, me donna à boire, puis s'asseyant près de mon lit, elle sembla plongée dans la rêverie. Cette manière lui était si peu ordinaire qu'elle me frappa.

— Qu'avez-vous ? lui dis-je.

— Ce que j'ai, Laure ? je suis bien embarrassée. Je sais quelque chose qui vous touche de près, et je n'ose vous l'apprendre. Il vaudrait peut-être mieux le cacher. D'un autre côté, c'est une ressource, et vous n'en avez pas.

— Parlez ! parlez ! de quoi s'agit-il ?

— Eh bien ! tant pis ! je vais tout vous raconter. J'ai vu ce soir Arthur de Blançay !

— Oh ! ciel ! et je me mis à trembler d'une manière si horrible, que ma compagne s'en effraya et s'en désespéra presque.

— Pardon, pardon, pauvre femme ! oui j'aurais dû me taire. Cela vous fait un mal affreux ; vous l'aimez encore, peut-être ?

— Moi ! je l'aime, mon séducteur, le bourreau de mon enfant, celui qui m'a amenée sur ce lit de misère ! Moi, je l'aime ! Oh ! non ! si je tremble, c'est que son nom a réveillé le dernier sentiment de mon cœur, la haine que je lui porte ! c'est qu'enfin j'apprends qu'il vit, que je puis le voir, que je ne mourrai pas sans m'être vengée, moi et mon Edouard. Où est-il ? le savez-vous ? Mon Dieu ! je vous remercie !

— J'ai dîné avec lui, il doit venir ce soir.

— Il doit venir ce soir chez vous ? »

« Je sautai à bas du lit et je mis précipitamment ma robe. Toutà coup je m'arrêtai : j'avais changé d'idée. Ce n'était plus votre mort qu'il me fallait, c'était un plus long supplice, celui-là eût été trop prompt.

— Félicité, voulez-vous me rendre un dernier service, me prouver que vous m'avez aimée ? Sortez, laissez-moi la jouissance de cet appartement jusqu'à demain. C'est moi qui le recevrai, c'est moi qui lui en ferai les honneurs. Cette entrevue est essentielle, ajoutai-je, m'apercevant qu'elle hésitait, je vous promets qu'ensuite je ne vous serai plus à charge : elle décidera de mon sort. Demain je sortirai de chez vous. Ne croyez pas que je ne sois point reconnaissante de tout ce que vous avez fait, tant que je vivrai j'en garderai le souvenir. Je sais que vous n'êtes point fatiguée de ma présence, que vous me continueriez volontiers vos bienfaits ; je ne puis vous gêner plus longtemps. Quand j'aurai causé avec lui, il est impossible qu'il n'ait pas quelque égard ; c'est pour mon avenir, accordez-le-moi.

« Je pressais ses mains dans les miennes, je la suppliais, elle finit par céder.

— A quelle heure vient-il ?

— A minuit, il est onze heures et un quart.

— Laissez-moi seule, je vous en prie, j'ai besoin de me consulter, c'est une grave démarche que je vais faire. Adieu, Félicité, adieu, et merci de votre amitié. Ne m'oubliez pas. »

« Je l'entendis descendre l'escalier, puis fermer la porte de la rue, et alors je me recueillis. Mon parti était bien pris, j'allais finir tous mes maux, j'allais vous donner, pour le reste de vos jours, un remords ineffaçable. Quand j'eus terminé mes préparatifs, j'attendis minuit avec plus d'impatience mille fois que lorsque nous étions à Tours. C'était encore vous qui deviez venir, mais quelle différence ! J'ouvris la fenêtre, j'écoutai comme autrefois les bruits de pas qui se croisaient dans la rue, enfin je reconnus les vôtres ! Mon cœur battit à s'échapper de ma

poitrine. Vous savez que vous êtes entré ici, vous savez ce que vous y cherchiez, vous savez ce que vous y avez trouvé. Cependant vous ne savez pas tout... »

Elle se leva, de vives douleurs contractaient ses traits pendant ce long récit, elle les avait surmontées. Dans ce moment elles augmentèrent; s'appuyant un instant sur la cheminée, elle sembla reprendre de la force et courut à la porte, prit la clé et la jeta dans la rue. Puis fermant lentement la croisée elle revint se placer devant Arthur, qui la considérait atterré, confondu et ne comprenant rien à ce qu'elle méditait.

— Vous avez donc pensé, Arthur, qu'il serait possible à un jeune homme de bouleverser la vie d'une femme, de lui ouvrir la route du crime, de la conduire par la main jusqu'au précipice, et qu'ensuite il resterait froidement sur le bord, la regardant tomber dans l'abîme et s'y enfoncer chaque jour davantage ? Eh bien ! vous vous êtes trompé. Vous m'avez arrachée à ma paisible existence, vous êtes responsable de mes fautes et de ma mort, entendez-vous ? Quoi ! vous abandonnerez votre enfant, sa mère, ils périront de misère et de faim, et vous, courant de débauches en débauches, vous prodiguez l'or dans les orgies et les plaisirs les plus abjects, vous viendrez chez une courtisane ! Vous voulez une courtisane ? me voilà, moi ! Que dites-vous de cet échange ? vous plaît-il ? C'est moi, Laure, que vous avez tant désirée, que vous adoriez ! je vous appartiens encore, nous passerons la nuit en tête-à-tête, nous la passerons tout entière, car vous ne sortirez pas d'ici. »

Elle riait d'une manière bruyante et contractée, d'un rire déchirant.

— Vous avez monté quatre étages, n'est-il pas vrai ? impossible de descendre par la fenêtre, et les clés des

portes sont dans la rue ; vous ne les enfoncerez pas, il n'y a autour de vous rien qui puisse vous servir à cet usage ; vous crierez, pas un être n'arrivera à vos cris. Les voisins diront : Ce sont ces femmes qui se battent. J'ai bien pris toutes mes précautions, qu'en pensez-vous? Examinez vous-même. Maintenant apprenez tout : je suis empoisonnée...

Il l'interrompit.

— Empoisonnée ! Laure, vous vous jouez de moi ! dites que ce n'est pas vrai, ou laissez-moi chercher du secours. Au nom du ciel, ne me condamnez pas à cet horrible supplice ! Que je ne vous voie pas mourir ! que je ne puisse pas me reprocher cette mort ! N'est-ce pas assez de celle de mon fils? N'êtes-vous pas assez vengée ? »

Il était à ses genoux. Elle laissait tomber sur lui un regard méprisant, et ne le relevait pas.

— Je suis empoisonnée, reprit-elle, aucuns remèdes ne me sauveraient, et je n'en veux aucuns. Il paraît que j'ai bien choisi ma vengeance. Vous souffrez déjà. Attendez, recueillez vos forces, vous avez encore bien des heures devant vous, vous allez assister à mon agonie, vous allez compter mes douleurs. Les tortures que j'éprouve sont effroyables, elles augmenteront, vous les ressentirez toutes ; et moi je te répéterai sans cesse, pour que ce souvenir te reste éternel, pour qu'il te suive dans tes joies, dans tes festins, pour qu'il se place jusqu'auprès du lit où tu conduiras ta fiancée, je te répéterai que tu en es l'auteur, je t'appellerai mon assassin, l'assassin de mon fils. Comprends-tu ? »

Les convulsions lui coupèrent la parole. Le malheureux Arthur la porta sur un siége, tira toutes les sonnettes, frappa à toutes les cloisons, appela même dans la

rue, sa voix se perdit : à cette heure avancée, chacun dormait. Elle le suivait des yeux et jouissait de son désespoir. Il s'approcha.

— Laure, pardonne-moi, laisse-moi sortir, j'amènerai un médecin, ensuite nous ne nous quitterons plus. Je passerai mes jours près de toi, je te ferai oublier le passé à force d'amour, de repentir. Oh ! je t'en conjure, au nom même de ton Édouard, s'il vivait, il prierait pour son père. »

Elle se plaça sur son séant, rejeta ses longs cheveux en arrière, pâle, le visage couvert de taches bleues; elle était effrayante; prenant sa main, elle lui montra le ciel.

— Tais-toi, homme impitoyable, tais-toi, ne me demande rien, ne me demande pas ta grâce, au nom de ton fils. S'il vivait, pour lui je vivrais, et je voudrais bien accepter tes offres. Mais il est mort ! il est mort parce que tu nous a délaissés; il est mort parce que sa misérable mère n'avait plus à lui donner que son sang, et tu veux que je te pardonne la mort de mon fils ! Oh ! non ! non ! c'est au nom de mon fils que je te parle, de mon fils adoré; je te maudis, Arthur de Blançay, je te maudis à ma dernière heure, puisses-tu vivre malheureux, et mourir, comme moi, abandonné de tous. »

Il courba involontairement la tête sous le poids de cette malédiction; elle lui parut un arrêt du ciel. Après quelques minutes d'un silence interrompu seulement par le râle de l'infortunée qui se débattait contre le poison, il essaya de nouveau de crier, d'appeler au secours. Personne ne vint.

— C'est inutile, disait-elle en mots entrecoupés, c'est inutile... ils n'écoutent pas. Songe donc où tu es, songe donc que tu es venu pour un joyeux rendez-

vous. S'ils t'ont vu, ils te croient plongé dans l'ivresse, dans la volupté, ils ne viendront pas! Tu resteras jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un cadavre. Alors tu pourras sortir, ce sera une leçon dont tu te souviendras, n'est-ce pas, Arthur? Ah! ah! ah!...

Quelques éclats de rire stridents, coupés par des plaintes de souffrances, brisèrent l'oreille et le cœur du seul témoin de cette scène. Chaque minute ajoutait à ses tourments; enfin, saisi d'une éspèce de vertige, il se laisse aller sur le bord du canapé, anéanti, n'ayant plus de courage, ni à peine de connaissance. Elle fit un effort incroyable pour arriver jusqu'à lui.

— Arthur, c'est la nuit, comme aujourd'hui, que mon enfant est mort, c'est la nuit que j'ai fui la maison de ma mère, c'est la nuit que tu venais à moi autrefois, c'est la nuit que je finirai près de toi ma carrière de douleurs et de remords. Et toi aussi, tu mourras la nuit, et je serai là, encore là, avec le spectre d'un enfant; nous t'attendrons pour te répéter notre malédiction éternelle. Oh! mon Dieu! quelles tortures! Oh! mon Dieu! pardon! mon Dieu! Édouard est un ange, qu'il prie pour moi; ne nous séparez pas. Mon fils! mon fils! »

Encore quelques minutes d'agonie, des cris étouffés, des tressaillements, des convulsions, puis le silence... et la mort.

. . . .

Six mois après, M. de Blançay se maria.

ÉBAUCHE

— Quelle superbe fête! quel temps délicieux! tout cela est enivrant, tout cela pénètre les sens de volupté. Oh! Félicia, que vous êtes belle! que vos yeux sont brillants!

— Laissez-moi rentrer, marquis, cet air est dangereux à respirer. La musique, le parfum des fleurs et vos douces paroles, trop douces pour l'oreille d'une femme... laissez-moi rentrer.

— Non, non, encore un instant; pénétrons dans ce bosquet, voyez quelle pâle lumière y répand cette lampe. Félicia, est-ce que vous ne trouvez pas dans tout ceci quelque chose de l'Italie, auprès de vous l'illusion est complète, je me crois encore à Naples. Pourquoi retirer votre main? Laissez-moi la baiser mille fois. Et cette taille de nymphe. Félicia! ma Félicia! je t'aime! que veux-tu de plus? je suis à toi, je suis ton esclave, viens, viens donc...

Et Félicia ne faisait plus que de faibles efforts, la lampe s'éteignit!....

Cependant un sourire de triomphe était sur les lèvres de la jeune femme.

— Ainsi donc, vous êtes à moi, vous êtes mon esclave? vous me l'avez dit, mon bien-aimé. Répétez-le-moi, je ne me repentirai plus de mon amour. »

Elle ne reçut point de réponse, elle s'approcha.

— Edmond, quoi, pas un mot, vous ne m'aimez donc pas ? »

Sa main chercha celle du jeune homme et la pressa. Alors, il sembla s'éveiller d'un sommeil pénible.

— Je vous aime, répliqua-t-il, je vous aime... »

Et ses doigts meurtrissaient les doigts délicats de la belle Napolitaine.

— Mais, depuis longtemps nous avons quitté le bal, notre absence serait remarquée. Venez, comtesse. »

Et il l'entraîna.

Lorsqu'ils entrèrent dans les salons la danse était plus animée que jamais. Vingt hommes se précipitèrent vers madame de Nocci. Avant d'en accepter un, elle jeta un regard sur Edmond. Il était pâle et une violente souffrance paraissait l'agiter.

— Vous êtes malade ? lui dit-elle tout bas. Vous êtes triste, n'êtes-vous donc pas heureux ?

— Mon bonheur n'est jamais gai, Madame. »

Le flot les sépara. Elle alla faire admirer sa grâce dans une valse, et tout son être respirait l'orgueil satisfait, rien de tendre n'animait son œil noir, aussi ne pensait-elle qu'une chose !

— Je l'ai vaincu, il m'appartient, et nulle autre femme n'avait pu y réussir.

Edmond parcourait les appartements comme un étranger. Fuyant la dangereuse sirène qui l'avait égaré, une seule image était devant lui, c'était celle de cette femme si belle, si passionnée, qui lui avait consacré son existence et qui lui avait répété en le quittant :

— Mon bien-aimé, si tu me trompais, ne me le dis pas, ce serait le coup de la mort ! »

Et il était coupable, c'était elle qu'il avait offensée après tant de serments, après tant de bonheur !

— Je suis un misérable, Marie, se disait-il, je ne me pardonnerai jamais. »

Dans ce moment un homme âgé s'approcha de lui.

— Monsieur, n'êtes-vous pas le marquis de Sainval?

— Oui, Monsieur.

— Je viens de votre hôtel, on ma dit que vous étiez ici, et je me suis hâté de vous y rejoindre. J'arrive de Pologne. Une dame de mes parentes m'a remis cette lettre pour vous, en me recommandant de vous la porter sur-le-champ. La voici.

Adolphe déchira l'enveloppe et lut :

« Mon ami, la guerre vient d'éclater dans ce pays. « Malgré mes observations, mon mari s'est joint aux ré« voltés, je suis seule ici, je suis malade, et si vous pou« viez venir près de moi, ma reconnaissance serait éter« nelle. Vous savez comment je vis loin de vous, vous « savez que vous m'êtes nécessaire, Edmond. Je ne « m'explique pas davantage, mais j'ai besoin de vous, « cet appel doit vous suffire. »

— Monsieur, elle est malade ?

— Dangereusement. On craint pour ses jours.

— Je pars à l'instant...

En se frayant un chemin dans la foule, il passa près de la comtesse sans la voir; elle l'appela, il ne l'entendit pas : toutes ses idées étaient concentrées sur la lettre qu'il avait reçue ; enfin, il arriva à la porte, et courut à sa voiture.

— Au galop, à l'hôtel, cria-t-il à son cocher.

En peu d'instants il fut loin de cette fête où il avait oublié près d'une coquette la femme qui lui était si chère. Rentré chez lui, il demanda des chevaux de poste et fit à

la hâte quelques préparatifs indispensables. Au moment de partir, il entra chez sa mère qui dormait paisiblement, l'éveilla pour lui dire adieu, l'assura qu'elle aurait bientôt de ses nouvelles, lui recommanda de ne point s'inquiéter de son absence, et la quitta avec la même précipitation.

Il parcourut avec une vitesse inconcevable l'espace qui le séparait de la Prusse. Un matin il s'arrêta quelques instants dans une auberge. Son valet de chambre s'approcha de lui.

— Monsieur le marquis sait probablement que nous allons passer les lignes sanitaires, et que le choléra-morbus est de l'autre côté.

— Le choléra-morbus? Valentin, retournez en France; surtout ne dites pas à ma mère où je suis. Moi je continue ma route. La guerre et la peste! Malheureux peuple!

— Monsieur le marquis me renvoie donc?

— Non, sans doute, mais je ne veux pas vous exposer. Vous êtes libre de me suivre si vous ne craignez pas la mort. »

Une heure après il courait de toute la vitesse de deux bons chevaux; son fidèle domestique était avec lui, il fallut faire plusieurs détours pour éviter les armées. Edmond séchait d'impatience; enfin il aperçut le château de son adorée Marie. Bientôt il y arriva, il monta à son appartement, il se précipita vers elle, un tremblement universel le saisit.

— Marie! Marie! s'écrie-t-il comme un frénétique. »

Elle tomba dans ses bras; elle était convalescente. Ils passèrent huit jours ensemble, ce fut un délire. Le reste de l'univers était mort pour eux. Une nouvelle affreuse les tira de leur ivresse. Le frère de Marie, son frère chéri, avait disparu après une bataille. On le

croyait prisonnier des Russes et blessé dangereusement.

Edmond vit ses larmes; il aurait donné sa vie pour les tarir, et, malgré elle, il courut à la recherche de son frère. La jeune femme resta donc seule en proie au plus violent désespoir. Une semaine entière se passa et aucun message ne vint la rassurer. Tous les objets de sa tendresse étaient en danger. Triste nécessité attachée à ce sexe malheureux qu'on brise de douleurs, elle attendait sans pouvoir rien faire pour sortir de cette incertitude.

Une lettre arriva, elle venait de France. C'était pour Edmond et d'une écriture inconnue. La jalousie se glissa dans son cœur :

— Peut-être une autre ? Oh ! non, il m'a promis toute son existence. »

L'infortunée ! elle croyait aux serments des hommes !

Une autre semaine se passa ; rien encore, et la fatale lettre était sous ses yeux. Elle fut suivie d'une seconde, celle-là était enveloppée dans un petit paquet. Elle n'était point cachetée. Marie n'y résista pas. Elle trouverait peut-être un indice sur celui qu'elle aimait ; elle lut, et toute son âme fut bouleversée. C'était de Félicia. La scène du bal y était tout entière ; elle éclatait en reproches sur ce départ précipité et elle finissait par ces mots :

« Edmond, tu es à moi, tu es mon esclave, ainsi je t'attends. »

Marie retint ces paroles, elle les conserva au fond de son cœur et ne versa pas une larme.

Peu d'heures après, le valet de chambre du marquis arriva.

— Mon maître a trouvé le frère de madame; il revenait par Varsovie. Le choléra...

— Assez. Vit-il encore?

— Oui, Madame, oui, il vit, et...

— Alors je vais à lui... Pas d'observations, je le veux. »

Elle emporta les deux cruelles lettres.

Une vaste salle renfermait tous les malades atteints de la contagion. Quelques médecins, héros de l'humanité, les soignaient; tout le monde fuyait cet asile de la mort. Une femme, jeune et jolie, s'y précipita, elle se fit conduire au lit du marquis de Sainval. Un cri lui échappa en le voyant.

— Ce n'est pas lui, Monsieur, dit-elle au médecin; il était beau, mon Edmond, que lui avez-vous donc fait? »

Et elle se pencha vers lui; il sourit faiblement en la reconnaissant, il ne put parler. L'homme de l'art se retirait, Marie le rappela.

— Monsieur, vous voyez cet homme, je l'aime pardessus toutes choses, c'est pour moi qu'il est réduit à cet état; si vous le sauvez, ma fortune est à vous, je n'en ai plus besoin, je suis perdue; s'il meurt, oh! alors, Monsieur, vous me tuerez aussi, n'est-il pas vrai? »

Il y avait quelque chose d'égaré dans son regard. Le médecin comprit sa douleur et s'éloigna.

Edmond eut une crise, Marie le soutint; elle se calma, elle s'assit près de lui et elle se mit à parler.

— Mon bien-aimé, tu m'as quittée, et voilà où je te retrouve. Écoute : j'ai abandonné ma maison, je n'y rentrerai jamais. Je suis à toi, je suis ton esclave. (Elle serrait la lettre contre son sein.)

« Mon noble époux ne me recevrait plus. D'ailleurs la mort n'est-elle pas là? on ne voudra pas que je sorte vivante de ce tombeau. Edmond, pourquoi ne me réponds-tu pas? Ne sais-tu pas bien que je m'en irai avec toi... Tu souffres... et moi aussi, pourtant je ne me plains pas, je ne saurais. Te rappelles-tu le jour où je t'ai sacrifié mon existence? Comme j'aimais mon malheur, puis-

que c'était on bonheur à toi, mon ami ! tu ne comprends pas ce qu'il y a de dévouement dans le cœur d'une femme; tu ne sais pas que je te remercie de m'avoir désespérée, parce que je suis à toi. Mon Dieu ! comme son pouls bat lentement. Docteur, venez ici. N'est-ce pas qu'il va mieux ? Il n'y a plus cette agitation qui m'a tant effrayée. »

— Madame, répondit le médecin, venez avec moi, vous avez besoin de repos.

— Oh ! non, je me repose ici. »

Elle s'approcha de l'oreille du moribond :

— Je suis venue, quoique je sache tout. Si tu l'aimes mieux, elle, tiens, j'ai ses lettres, je vais te les lire, cela te soulagera sans doute. »

En effet elle commença la lecture. Son amant fit un geste de dégoût, elle ne le vit pas. Il allongea le bras par un dernier effort pour rejeter le fatal papier, le bras défaillant retomba. Edmond n'existait plus !

Marie continua jusqu'à la fin les expressions d'un amour qui faisait son tourment, puis elle reploya les lettres et les mit sous le chevet du lit. La mort avait saisi sa victime. Celle qui restait ne s'en aperçut pas, elle reposa sa tête sur ce cœur qui ne battait plus, et la fatigue lui ferma les yeux.

Lorsqu'elle s'éveilla, il faisait nuit. Une faible lumière éclairait à peine la vaste salle.

— C'est comme à la fête, murmura-t-elle tout bas. Il dort, tant mieux, il guérira. »

La lumière s'approcha, deux hommes vinrent près du lit. Ils restèrent interdits à la vue de Marie. Un d'eux essaya avec ménagement de l'arracher à ce spectacle ; l'autre, moins humain, lui annonça brutalement qu'elle était près d'un cadavre. Alors elle lui arracha le flam-

beau, elle promena la flamme sur le visage déjà décomposé de celui qu'elle avait tant aimé, puis froidement, sans émotion apparente, elle se pencha sur ses lèvres. Les deux gardiens continuèrent leur visite.

— Cette femme est folle, dirent-ils.

La matin arriva, ils revinrent au même lieu pour emporter les restes du malheureux Edmond. Ils trouvèrent deux corps entrelacés, tous deux privés de vie. Une affreuse convulsion avait terminé celle de la jeune femme; ses traits étaient renversés et sa bouche serrait avec force le bras de son amant. Insensibles, ils jetèrent dans la même charrette le marquis de Sainval et la princesse Lumoisky. Une fosse commune les réunit, et personne ne pleura sur leur tombe, car personne ne la connut jamais.

LE PAGE

Il faisait nuit, la pluie tombait par torrents, le vent sifflait dans les longs corridors, et les voix des oiseaux nocturnes se faisaient entendre au sommet du château de Vendôme. Dans la grande salle, une jeune fille était assise et brodait une écharpe. De temps en temps elle levait les yeux et souriait tendrement aux saillies d'un gentil page qui se tenait à genoux sur un carreau, près d'elle. Son charmant visage peignait l'innocence d'une âme paisible, et l'expression d'une gaieté franche lui donnait une grâce indéfinissable.

Le jeune homme, au contraire, avait un de ces visages mélancoliques, si intéressants même pour les indifférents. Son langage était de l'enthousiasme, ses yeux s'animaient, sa physionomie prenait un autre caractère, lorsque, seul avec sa sœur, il la laissait lire dans sa pensée et lui dépeignait les chimères brûlantes de son imagination. Au milieu d'une de ses rêveries, Blanche l'interrompit en s'écriant :

— Au nom du ciel! Joscelin, taisez-vous, écoutez. J'entends des plaintes au pied des murailles. Non, je ne me trompe pas... allez vous en informer, quelque être souffrant gémit près de nous; il est possible de le soulager; mon père, à son retour, ne nous désapprouvera pas.»

Joscelin se leva vivement; il fut bientôt hors de l'appartement, le bruit de ses pas précipités retentit dans la galerie, il diminua... enfin, on ne les distingua plus!... Blanche soupira.

— Ainsi, pensa-t-elle, il passera peut-être. Il aura paru un instant sur cette terre comme une tendre fleur. Il sera fané comme elle, le souffle des passions l'abattra. Quelle tête! quelle exaltation!»

Une larme coula sur son ouvrage, elle l'essuya du long ruban de sa ceinture qu'elle considéra longtemps, en prononçant tout bas le nom de Lionel.

Son frère parut et lui raconta qu'une pauvre femme avait été trouvée mourante près de la poterne, qu'il l'avait fait transporter au château, et l'avait confiée aux soins de la nourrice de Blanche, la vieille Gertrude.

— Bien, mon frère, je vous remercie, j'irai la voir lorsqu'elle sera remise. Savez-vous si le souper est servi?

— L'évêque a déjà donné ses ordres à ce sujet, vous aurez même de la musique.

— De la musique, Joscelin, vous plaisantez! Jamais Regnault ne voudrait admettre à la table de son père un de ces ménestrels ambulants, conduits par Constance... cette reine qui cause le malheur du roi, celui de son peuple...

— C'est cependant ce qu'il a fait, vous verrez que je ne vous trompe pas; mais puisque vous ramenez ce sujet intéressant, dites-moi si vous êtes instruite du sort de Berthe, de cette infortunée princesse qui aima tant Robert, et qui s'en sépara parce que l'intérêt de la France et de son époux l'exigeaient. Je l'admire, je la plains, et je voudrais rompre pour elle ma première lance.

— Vous savez, mon ami, que ma mère lui fut tendre-

ment attachée, qu'elle la connut lorsque, brillante d'attraits, enivrée d'amour, elle quitta le comte de Chartres pour épouser le fils de Hugues Capet. Elle ne fut point éblouie de cette nouvelle fortune. Reine de France, elle était encore Berthe pour les compagnes de son jeune âge, pour les serviteurs de ses parents. Tout occupée de celui qui l'avait choisie, elle ne paraissait à la cour que lorsque l'étiquette l'exigeait; belle sans prétentions, simple sans familiarité, elle devint l'idole de tout ce qui la connut. Hélas! l'ambition d'un pape, la cruelle loi de l'anathème l'ont arrachée au bonheur. Ma mère l'accompagna quand elle en fit le sacrifice héroïque. Elle la vit quitter ces murs de Paris, qui renfermaient tout ce qu'elle aimait au monde. Depuis ce temps aucunes nouvelles ne nous sont parvenues. Toutes les recherches ont été vaines, la malheureuse Berthe a disparu. Ensevelie sans doute dans la solitude d'un cloître, elle y pleure ses trop courts moments de félicité. Voilà, Joscelin, un beau sujet de romance, et vous devriez prier le troubadour inconnu de célébrer ce triste événement. Qui sait, ajouta-t-elle en souriant, si vous n'avez pas déjà fait de la reine la dame de vos pensées, et si ce n'est pas pour elle que se tirera cette épée dont vous brûlez de vous servir ?

— Pourquoi non ? j'avoue que, depuis son malheur, elle m'occupe sans cesse. Je la vois errante, proscrite et repoussée par ceux qui naguère étaient à ses genoux. Je la revêts des formes les plus séduisantes, et, sous les haillons de la misère, je retrouve encore celle qui captiva un grand roi, et.....

— Trêve à vos folies, voilà l'annonce du repas ; songez à vous acquitter envers votre frère Regnault de vos fonctions de page, car sans cela le digne archevêque rendrait mauvais compte de votre exactitude au comte d'Alençon, et...

— Et peut-être même sa colère irait-elle jusqu'à réclamer ma pauvre Blanche, pour expier les fautes du poursuivant d'armes; je vous comprends et j'obéirai à vos ordres. »

On passa dans la salle du banquet.

L'aîné des fils de Bouchard, premier comte de Vendôme, Regnault, archevêque de Paris, y était déjà et reçut sa sœur avec tout le cérémonial du temps. Grave et sérieux, il se plaça vis-à-vis d'elle; Joscelin s'apprêta à les servir.

— Blanche, dit le prélat, votre frère m'a prié de vous laisser entendre un de ces trouvères provençaux qui ont suivi la reine Constance; j'ai pensé que cette distraction vous serait agréable, et je ne m'y suis pas opposé.

Elle le remercia gracieusement. Le ménestrel fut placé assez loin des convives, il s'était assis dans la partie sombre de l'appartement. Blanche d'ailleurs ne le regarda pas, ses yeux suivaient tous les mouvements de Joscelin. Les accords de la lyre la rendirent attentive.

Dès le premier vers, Blanche avait pâli. A la fin du couplet elle ne fut plus maîtresse de son émotion, elle allait se trahir, lorsque Joscelin l'avertit par un regard du danger auquel elle s'exposait. Elle ne mêla pas ses éloges à ceux de l'archevêque. Empressée de quitter la table, elle se leva aussitôt que la bienséance le lui permit, et dès que Regnault eut prononcé les grâces, elle lui demanda sa bénédiction et se retira.

A peine fut-elle dans sa chambre qu'elle se laissa tomber sur un siége en versant un torrent de larmes. Joscelin l'avait suivie, et cherchait à la calmer.

— Non, lui disait-elle, non, mon frère, vous l'avez perdu. Si quelque indice venait à trahir sa présence ici, mon père si bon, si généreux sous tous les autres rap-

ports, pour Lionel si injuste, ne lui pardonnerait pas de s'être introduit furtivement chez lui en son absence, et voilà l'effet de votre étourderie. Oh ! Joscelin, j'en mourrai ! j'en mourrai ! »

Et ses sanglots redoublaient.

Le pauvre page, tout confus et repentant, était resté debout près de la porte ; elle s'ouvrit tout à coup, et une des femmes de Blanche annonça l'inconnue recueillie par sa compassion.

Un long voile cachait son visage, ses habits déchirés et couverts de boue ne dissimulaient qu'à demi la taille la plus majestueuse. Sa démarche était lente, elle paraissait se soutenir à peine. La jeune fille se leva et allait l'interroger sur le sujet de sa visite, lorsqu'elle la pria de permettre qu'on les laissât seules avec Joscelin. Elle s'approcha alors, et découvrant ses traits, elle leur demanda s'ils la reconnaissaient. Aussitôt Blanche tomba à ses pieds. Son frère la regardait en silence, étonné de cette action.

— Joscelin, prosternez-vous devant celle dont vous admirez les vertus et plaignez le malheur, vous voyez la reine Berthe !

A ce grand nom, le page se précipita à ses genoux.

— Oh ! ma souveraine ! ô vous dont la conduite magnanime me remplit de respect et d'enthousiasme, qu'exigez-vous de nous ? Vous commandez toujours dans la maison de mon père, tout ce qui lui appartient est à vous !...

— J'y comptais, dit la reine, car je venais chercher près de lui un refuge. Relevez-vous, aimable enfant, et parlez-moi de votre mère, de ma chère Élisabeth !

— Mes parents sont allés reconduire chez lui le comte

d'Alençon, mais mon frère Regnault est ici, je vais le faire appeler...

— Non, ma fille, je ne veux pas que l'archevêque connaisse encore ma présence ici. Envoyez d'abord prévenir votre noble père, c'est lui qui doit instruire son fils aîné; jusque-là j'occuperai secrètement votre appartement; ce jeune homme ne me trahira pas?

Joscelin examinait la reine dans une extase respectueuse; l'excès de son émotion lui ôta la faculté de répondre. Il posa la main sur son cœur en s'inclinant, une légère rougeur colora ses joues pâles, et la princesse devina qu'elle pouvait compter sur lui.

Quoique abattue par la souffrance, Berthe était encore la plus belle femme du royaume. Elle n'avait que trente-deux ans, et, avant ses malheurs, à peine lui en eût-on donné vingt-cinq. Son visage conservait au milieu des traces du chagrin une expression noble et imposante, on reconnaissait l'épouse de Robert; mais lorsqu'elle parlait de son amour, qu'elle racontait ses douleurs, ce n'était plus qu'une femme faible, qu'une amante désespérée, réclamant un regard de compassion, une larme de sympathie.

Blanche lui proposait de quitter ses vêtements si indignes d'elle, et Joscelin était déjà prêt à sortir pour appeler Gertrude. Berthe continua:

— Oubliez-vous donc que je ne veux pas être connue. Laissez-moi mes habits, ils me rappellent des temps qui ne sont plus, ils me retracent ces années passées près d'un monarque adoré. Entre mes enfants et leur père que mon sort était digne d'envie! Dieu m'est témoin que ce n'est point le trône que je regrette. C'est ton cœur, ô Robert! ton cœur, mon bien le plus cher, qu'une loi barbare m'a ravi. Ce sont les caresses de

mon fils, de ma fille, ce sont ces journées de paix et d'amour dont le souvenir enchanteur fait le tourment de ma vie. Depuis deux ans j'ai rompu tous les liens qui m'attachaient ici-bas, depuis deux ans j'erre comme une ombre autour de ce palais où je commandais. Je cherche mon époux, mes enfants, je serais avide d'un regard... Il me semble que sous ces haillons ils devraient reconnaître leur malheureuse mère. Et qu'ai-je vu? grand Dieu! ma superbe rivale, fière de l'empire qu'elle a usurpé sur le cœur du roi (car Robert ne l'aime pas, il ne peut aimer une telle femme), je l'ai vue promener son luxe insolent parmi ce peuple qui me maudissait.

« Jamais, jeune fille, je n'oublierai le moment où seule, inconnue, je rentrai dans Paris après mon sacrifice. Les rues étaient encombrées par la foule. On ne pouvait approcher des églises, on rencontrait partout des nouveau-nés conduits au baptême, des amants heureux qui allaient s'unir, des êtres délivrés du fardeau de l'existence qu'on portait à leur dernière demeure. Mon nom était dans toutes les bouches, c'était pour le maudire. Oh! quels déchirements j'éprouvais en pensant que ces Français à qui j'avais abandonné ma vie ne m'accordaient pour prix de mon désespoir que l'exécration, que le mépris. Éperdue, désolée, je me rendis au palais, je vis passer Robert, je le vis passer! mon fils, ma fille le suivaient; depuis ce temps je ne les ai plus aperçus. »

Elle cacha un instant sa tête dans ses mains, et reprit:

— Contente d'avoir encore une fois contemplé ses traits adorés, je me rendis dans le modeste asile préparé par la reconnaissance. Une de mes femmes me recueillit. Dieu voulut encore me priver de ses soins, je l'ai perdue

il y a deux mois; alors sans ressource, sans un toit où reposer ma tête, je suis revenue en mendiant demander l'hospitalité au comte Bouchard. Ce soir, épuisée par la faim, la fatigue, je serais morte à votre porte, si votre généreuse pitié ne m'avait secourue. »

Blanche pleurait; pour Joscelin, le feu de l'indignation étincelait dans ses yeux. Il avait passé tour à tour de l'admiration, de l'attendrissement à la colère.

— Quoi! Madame, vous, seule, légitime souveraine, vous avez été réduite à implorer la charité de vos sujets, et pas un guerrier ne s'armerait pour votre défense! Oh! que mon père me donne mes éperons, et bientôt, rassemblant l'élite de la jeunesse française, j'irai jusque dans Rome forcer ce pontife orgueilleux à vous remettre à votre place. Cette fière Provençale retournera dans ses États qu'elle n'aurait jamais dû quitter, et vous, Madame, triomphante, honorée, vous verrez de nouveau l'univers à vos pieds.

— Votre enthousiasme me plaît, jeune homme; hélas! ce sont des chimères! je suis pour jamais éloignée de Robert, il n'y a plus de puissance humaine qui puisse nous réunir. Le ciel seul... Oh! oui, Dieu, meilleur que ses créatures, nous rassemblera là-haut; là-haut je pourrai lui dire que je l'aime; je pourrai rester près de lui; je ne désire d'autre béatitude que celle-là. Mais il est temps de me retirer. Conduisez-moi, Blanche. Adieu. Gentil page, rappelez-vous que vous avez mon secret et que votre honneur et ma vie dépendent de votre discrétion.

Après être rentrée chez elle, la noble fille se hâta de congédier ses femmes, pour réfléchir mûrement à ce qu'elle devait faire. Blanche élevée par sa grand'mère, la comtesse de Melun, avait connu à sa cour le comte

d'Anjou, le beau Lionel. Elle put croire alors qu'un hymen fortuné unirait sa destinée à celle de cet homme qu'elle aimait. La répudiation de la reine changea tout. Bouchard, ami intime du comte de Chartres, premier mari de Berthe, embrassa vivement son parti; Lionel, cousin germain de Constance, nouvelle épouse de Robert, ne put qu'être flatté de l'élévation de cette princesse. Outré de ce qu'il appelait une ingratitude, le comte de Vendôme défendit à sa fille de penser à son amant, et songea à l'unir à Sigefroy, comte d'Alençon, qu'il venait de rétablir dans ses droits.

Telle était la position des choses lorsque le comte d'Anjou, guidé par l'amour et aidé de Joscelin, s'était introduit au château. Blanche se décida enfin à lui parler le lendemain, à lui confier ses craintes, à l'assurer que Regnault, qui avait adopté le ressentiment de son père, le perdrait infailliblement, s'il venait à le découvrir. Elle s'endormit ensuite en recommandant à Dieu, et Lionel et Berthe, dont la position la touchait vivement.

Au lever de l'aurore, Gertrude conduisit le ménestrel dans la grande salle. Sa maîtresse s'y rendit; et après mille serments d'amour, après s'être montré mutuellement l'écharpe et la ceinture d'azur, gage de fidélité, les deux amants se séparèrent en se jurant de se revoir dans des temps plus heureux.

Ce ne fut pas sans de vives sollicitations et sans des promesses réitérées de n'appartenir qu'à lui, que le comte dit adieu à sa bien-aimée. Il s'éloigna plein d'espoir et comptant que l'avenir verrait diminuer la haine de Bouchard pour sa famille.

Cependant Berthe était servie dans son appartement par sa jolie confidente et le gracieux page. Celui-ci pa-

raissait rêveur, et jusqu'au retour de ses parents sa mélancolie augmenta de jour en jour. Ils le trouvèrent si changé, que leur tendresse s'en inquiéta. Ils le questionnèrent en vain ; la cause de sa tristesse leur resta cachée. L'une et l'autre avaient mis leur château à la disposition de la royale fugitive ; elle était devenue un membre de leur maison. Toute à ses regrets, elle n'était pas heureuse ; mais elle était tranquille, lorsqu'un ami sûr prévint en secret le comte Bouchard que Constance, avertie par un domestique infidèle, et craignant les sentiments que le roi conservait pour elle, se disposait à la faire enlever.

Berthe l'apprit avec calme. Elle vécut une semaine entière dans la solitude ; enfin elle déclara que sa résolution était de se retirer dans un cloître, asile sacré que sa rivale n'oserait pas violer. En vain à ses genoux employa-t-on les prières pour l'en détourner, elle fut inébranlable.

— Non, mes amis, dit-elle, mon parti est pris ; je ne vous exposerai pas au ressentiment de la reine. Et que m'importe à moi le lieu où je vive, puisque partout je suis loin de lui ? laissez-moi chercher dans le sein de Dieu cette paix que je ne retrouverai peut-être plus ; laissez-moi oublier dans la retraite cette image chérie qui me poursuit sans cesse ; ce fantôme de bonheur que j'ai toujours devant les yeux et qui me déchire. Là je prierai Dieu pour lui, pour mes enfants, pour vous qui m'avez protégée. C'est la seule jouissance qui me reste. Ne suis-je pas morte au monde ? Que me coûte-t-il donc pour mettre une barrière insurmontable entre lui et moi ? Demain je partirai pour l'abbaye de la Virginité, dans la vallée ; j'y serai près de vous, j'y vivrai inconnue, car l'abbesse même ne saura pas mon nom ; je veux qu'il soit effacé de la liste des vivants ; je veux que Berthe

n'existe plus que dans le cœur de ses amis, comme ils sont jusqu'à la mort dans le sien.

Pendant que la reine parlait, Joscelin s'était évanoui sur le sein de sa sœur, qui se hâta de l'arracher à cette scène de désolation. Depuis longtemps elle soupçonnait son secret; mais elle frémit lorsque cet incident le lui découvrit tout à fait. En reprenant ses sens, le malheureux jeune homme promena autour de lui des regards égarés.

— Où est-elle ? Me l'a-t-on déjà ravie ? Ne la reverrai-je plus ?

Et, prompt comme l'éclair, il échappa à sa sœur tremblante, et courut se précipiter aux pieds de sa souveraine.

— Berthe, Berthe, écoutez-moi; écoutez une fois l'expression de mon brûlant délire; je ne vous importunerai pas longtemps, il me tuera, je le sens. Oh! permettez-moi, avant de quitter cette vie, où je ne fis que passer, permettez-moi de recueillir un sourire de vos lèvres; dites-moi : Joscelin, je ne vous hais pas! et je me croirai payé de mes souffrances. Depuis huit mois je les dévore; elles me minent. Je vous vois chaque jour si belle, si grande dans votre malheur; je vous entends, oh! supplice horrible! je vous entends parler de votre amour pour un autre; mon cœur est dévoré par tous les serpents de la jalousie. Je sais que vous ne pouvez être à moi, je sais que ma passion vous offense, eh bien! pardonnez, reine de France, pardonnez à un infortuné que votre image remplissait avant de vous connaître. J'ai élevé mes regards jusqu'à la compagne de mon roi, mais accordez-moi au moins votre pitié, que je sache que votre cœur désavoue vos lèvres, et je me soumets. »

Il baissa la tête, sa famille en pleurs entourait Berthe, comme pour lui demander sa grâce. Elle se leva majestueusement.

— Joscelin, je vous plains, je vous excuse, je connais le pouvoir de ce funeste penchant. Si j'étais encore reine je pourrais vous punir, je ne le suis plus, je n'en veux conserver que le plus beau droit, celui de pardonner. Cependant vous m'avez offensée, vous avez osé avouer une coupable ardeur à celle qui fut l'épouse de Robert, que le ciel, que le roi vous châtient, j'implore pour vous leur indulgence, que vous n'avez pas méritée.»

« Et vous, comte Bouchard, vous Élisabeth, ne restez pas prosternés devant celle qui n'est que votre amie, je sens ce que vous devez souffrir, que votre chère Blanche vous console. Réunissez-vous pour guérir cette tête malade. Avant de vous quitter, je veux solliciter une faveur : votre fille aime le comte d'Anjou ; tout dans cette alliance me paraît convenable. Mes malheurs seuls étaient pour vos cœurs trop délicats une raison de la refuser. Je n'existerai plus bientôt, unissez-les, je vous en conjure. Sigefroy est d'un âge trop avancé pour cette jeune fille, ne pensez plus à lui, Berthe vous en prie, vous ne la refuserez pas. »

Blanche cacha sa rougeur dans le sein de sa mère, qui, ainsi que le comte, assura la reine de son consentement. On emmena le malheureux Joscelin dans un état impossible à dépeindre. Ce n'était plus qu'un être sans forces, sans facultés.

Berthe partit en effet pour l'abbaye. Peu de mois après elle prononça ses vœux. La famille du comte de Vendôme y assista. Blanche, devenue femme de Lionel, était restée près de son frère, le pauvre insensé. Au moment où la novice, retirée du drap mortuaire, fitle serment qui la séparait à jamais du monde, un cri affreux retentit sous la voûte sacrée, et un homme se précipita hors de l'église.

En sortant, la comtesse Élisabeth, inquiète, se hâta de

reprendre le chemin du château. Elle aperçut près de la poterne, au même endroit où la reine avait failli succomber, sa fille évanouie sur le corps inanimé du pauvre page, elle n'avait pu arriver que pour recevoir son dernier soupir, au moment où il revenait de l'abbaye.

La malheureuse mère, en cherchant à rendre à la vie son fils bien-aimé, trouva sur son cœur le billet suivant :

« Je sais quand elle doit prononcer le serment fatal, « je le sais, et alors je quitterai cette terre. Berthe, ac« cordez une larme à l'infortuné qui ne vécut qu'un « printemps, et qui vécut pour vous. Consolez mes « parents, consolez Blanche, dites-leur que, puisque je « vous avais perdue, il fallait bien que ma vie s'éteignît. « Je me sens mourir avec volupté quand je songe que « quelquefois, lorsque les tours élevées du château « frapperont vos yeux, vous penserez à Joscelin. Un « souvenir est tout ce que je réclame de vous ! un « regret !..... Oh ! Berthe...... Adieu !.... »

LA ROCHE AUX FÉES

LÉGENDE DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

La reine Mab et ses mille caprices, qui accidentent si délicieusement et si merveilleusement le songe d'une nuit de Shakespeare, n'est point la seule qui ait élu son domicile au sein des forêts, je connais une légende, sinon plus curieuse, du moins beaucoup plus vieille encore. Bien des tourelles, bien des églises et leurs clochers dentelés, leurs génies aux formes fantastiques, bien des donjons, bien des créneaux, des bastions, des courtines se sont élevés et se sont écroulés pierre à pierre sans qu'il en reste plus de vestiges que de la belle Thèbes aux cent portes, tandis que la roche dont je parle est encore et restera debout dans les siècles des siècles, à moins qu'un nouveau déluge ne vienne la déplacer. Mais la main qui l'arrivée est assez forte pour l'y maintenir...

Au milieu de la forêt de Fontainebleau, l'une des plus pittoresques de la France et surtout l'une des plus fécondes en souvenirs, près la croix de Saint-Mérem, placée sur la grande route qui conduit à Nemours, existe une admirable vallée, appelée la Gorge-au-Loup, coupée par plusieurs routes et ombragée

par une belle futaie de chênes et de hêtres dont les différents feuillages se marient parfaitement ensemble. Des néfliers, des genévriers, des houx aux feuilles d'émeraudes luisantes et découpées et aux graines de corail, des rochers caverneux et moussus à cause de l'ombre dont ils sont toujours abrités, couvrent cette vallée qui est immense. Sur le plateau de ces rochers sont de grandes mares où vont s'abreuver les troupeaux dont les grelots animent le silence de la forêt. Vers la fin d'une des routes qui aboutissent au fond de cet entonnoir, sont deux rochers de merveilleuse mémoire, et devant lesquels la foule des promeneurs passe sans s'arrêter; — et pourtant les échos doivent avoir conservé le souvenir de ce qui s'est passé et des bruits étranges qu'ils ont répétés autrefois.

Il y a si longtemps, si longtemps que cette histoire arriva, qu'on pourrait bien commencer ainsi : Il était une fois. Mais à moins d'écrire comme Perrault, Galand ou M. Daunoy, il faut abandonner ce style plein de charme et de naïveté. L'époque dont je veux parler remonte au temps de François Ier, où la cour était belle et galante. Les princes ont toujours aimé la chasse, et ce plaisir, pour être bien goûté, a besoin de tout l'appareil royal; il faut qu'il éblouisse les yeux et charme les oreilles. — Qu'est-ce qu'un chasseur isolé qu'on rencontre suivi de son chien unique, et tirant quelques tristes coups de fusil, le plus souvent sur des moineaux, — dont le cortége se disperse et se rassemble dans une forêt?

C'était donc une chasse royale, par une belle matinée d'automne où le soleil perce et dissipe peu à peu le rideau de brume envahissant l'horizon. — Les dames, le faucon au poing, montées sur des haquenées blanches, glissaient dans les taillis et sur les rochers comme un

rayon de lune glisse entre les arbres. Les chasseurs habillés de vert, ardents à la course ; les pages, les archers, les cors retentissant de fanfares éclatantes, les cris aigus ou étouffés des chiens hors d'haleine et poursuivant leur proie, tout cela était admirable à voir et courait çà et là par des milliers de routes différentes.

— Isoline, dis-moi, n'as-tu rien vu ?

— Mais si, Blanche, ma mignonne, répondit la première dame à une jeune fille comme parée des couleurs de son nom, toute vêtue de blanc sur sa blanche monture, tandis que sa compagne, Isoline, avait un costume vert éclatant qui se dessinait gracieux sur sa haquenée gris-perle ; toutes deux portaient de longs voiles qui s'échappaient d'un petit chaperon orné de plumes et flottaient au gré des vents ; toutes deux étaient suivies de leurs pages et varlets.

— Regarde donc, qu'est-ce qui peut briller ainsi ?

— Ce sont les cors et les baudriers, rien de plus.

— Non, non, c'est au ciel, et pourtant les étoiles ne reluisent pas en plein midi.

— Je ne vois de brillant ici que tes yeux, ma chère Blanche, et quant à ton cerveau, je crains qu'il n'ait des hallucinations.

— Mais, dit Blanche en se frottant les paupières, j'espère que je ne suis pas aveugle, et qu'on ne m'a point jeté de la poudre d'or. — Tiens, là, vois-tu, derrière un nuage blanc qui ressemble à une colombe les ailes déployées.

— Le nuage passe et couvre tout, reprit Isoline, et je ne vois que le soleil qui poudroie.

— Tiens, je me mettrais en colère, dit Blanche.

Et elle donna un léger coup à sa haquenée qui partit rapide comme l'éclair. Olivier Raimbaut, son page,

courut sur ses traces, et Isoline, suivie du sien, le jeune et beau René Duchâtel, se mit à courir aussi après son imprudente amie ; ils eurent bientôt rejoint la fugitive, qui tenait toujours à son point lumineux au ciel, comme un fou tient à une idée fixe.

— N'est-ce pas, Olivier, dit-elle, que comme moi tu le vois s'approcher, et en même temps se diriger vers la gauche.

— Oui, noble dame, je le vois fort distinctement, répondit le page.

— Eh bien ! Isoline, suis-je encore une insensée ou une aveugle ? ajouta Blanche. Et toi, René, ne vois-tu rien, là, vers la cime de ce hêtre ?

— Oh ! si, Madame, je vois quelque chose qui brille bien fort, et qui semble marcher et grossir à vue d'œil.

— Allons, dit Isoline, je ne saurais, malgré toute ma malice et mon esprit de contradiction, lutter contre vous trois. — Oui, oui, je vois parfaitement cet astre qui menace de nous incendier. — Mais qu'est-ce que cela peut être ? te l'imagines-tu, toi, Blanche, qui l'as vu la première, et qui depuis y as constamment arrêté ta pensée ?

— Pas le moins du monde, et je m'y perds, répondit Blanche.

— Eh bien ! si tu veux me croire, dit Isoline, nous laisserons cet astre graviter dans l'orbe qui l'attire, et nous reprendrons la chasse, car je crains que nous ne nous égarions, je n'entends plus ni les cors, ni les chiens et avec ton étoile merveilleuse, je ne sais où tu nous conduirais.

— Moi, laisser ce point lumineux sans savoir ce que cela deviendra, reprit Blanche, oh ! non, mille fois non, et dussé-je mourir dans la forêt, je suivrai cette étoile tant que mes yeux la pourront voir, et je marcherai tant

que Gazelle me pourra porter, et si elle tombe épuisée, je courrai encore jusqu'à ce que moi-même je n'aie plus de forces.

— Laisse là ton étoile, dit Isoline, et fais trêve, au moins pour cette fois, à ton esprit aventureux.

— Par tous les arbres, et pour tous les arbres de cette magnifique forêt, je n'abandonnerai pas cette étoile. Tu sais, Isoline, ma mie, que ma volonté est de fer, et qu'il faut que tout s'y plie, depuis la monture jusqu'au page.

—Retourne, je t'en conjure, retrouver la chasse, tu seras ce soir le plus bel ornement de la fête, et la belle duchesse d'Alençon ne pourrait se passer de toi : on dirait que vous êtes sœurs tant vous vous aimez, si bien que j'en suis un peu jalouse... mais je n'ai pas l'outrecuidance d'avoir le pas sur une princesse, ni à la cour, ni au fond de ton cœur.

— Ingrate et mauvaise! crois-tu que je vais t'abandonner seule ainsi dans cette immense forêt?

— Je ne suis pas seule, Isoline, Olivier, mon gentil page, ne faussera pas compagnie à sa maîtresse.

— Oh! non, répondit Olivier, mettant un genou en terre, puis enfourchant de nouveau son palefroi : ne suis-je pas commis à la garde de la noble Blanche de Montmédy, et ne dois-je point obéir à tous ses commandements?

—Sont-elles bien dures les entreprises qu'elle t'impose, dit Isoline en regardant le page avec malice, et n'es-tu pas souventes fois payé par un doux sourire et un de ces regards où on entrevoit le ciel?

Olivier rougit, et René lança un coup d'œil rapide sur la belle Isoline, puis abaissa soudain ses paupières comme sous un voile de larmes ; mais les deux damoiselles rapprochèrent leurs montures et parurent s'entretenir

à voix basse, tandis que leurs deux pages les suivaient respectueusement.

— Oh ! pour cette fois, s'écria Blanche tout à coup, je commence à distinguer quelque chose : c'est comme une corbeille d'or soutenue sur les ailes d'un immense oiseau : vois-tu Isoline ?

— Le soleil m'éblouit tellement que je ne puis fixer cette lumineuse apparition, mais je te crois sur parole, Isoline, seulement je voudrais bien savoir quand cet astre aura fini son ascension, car je commence à me fatiguer d'aller à sa poursuite.

— Oui, oui, c'est parfaitement une corbeille, ayant la forme d'une nacelle.... Oh ! comme l'oiseau l'emporte rapidement, mettons nos chevaux au galop vers l'orient, le vent d'ouest la souffle vers ce côté.

— Ne crois-tu pas, dit Isoline, qu'une volonté supérieure dirige cette nacelle, et qu'elle n'est pas tombée en droite ligne de la lune ou d'une comète ? à moins que chacune des parcelles de ces beaux astres qui nous éblouissent les nuits, ne viennent, en se détachant quelquefois, nous prouver que notre monde à nous est bien terne, bien obscur, et surtout bien pâle ?

— Comment peux-tu raisonner ainsi calme et froide, reprit Blanche, quand tu me vois haletante de curiosité ? Ou tu ne vois pas, ou tu es d'une nature tellement différente de la mienne que je ne saurais te comprendre. — Qu'elle est gracieuse, cette nacelle d'or ! elle glisse dans l'espace aussi rapide que les autres sur les mers ! Que peut-elle contenir ? — Une fée ou une sorcière... ou un sylphe... ou une céleste chrysalide... ou bien quelque beau prince que le ciel nous envoie, parce que les hommes ici-bas ne sont point assez parfaits pour nous. —Mon Dieu ! comme elle s'abaisse, comme elle s'abaisse

vite et semble dériver! pourvu que je ne la perde pas! s'écria de nouveau Blanche palpitante d'émotion ; ce hêtre, ce hêtre gigantesque va tout à l'heure me la cacher.

Et Blanche donnant un coup de son pied mignon dans les flancs de Gazelle, partit comme un trait et les trois autres volèrent sur ses traces.

Blanche ouvrait toujours la marche, sans s'inquiéter de sa haquenée; mais ses compagnons étaient harassés, bêtes et gens, et le soleil s'effaçait déjà derrière le rideau d'émeraude de la forêt, non sans laisser une traînée éclatante de lumière colorant les nuages de ces nuances empourprées d'un vif éclat d'abord, se dégradant jusqu'au violet, puis du violet au gris, puis du gris à ce bleu ardent d'une nuit étoilée.

— Olivier, ne vois-tu rien? dit Blanche, — depuis quelques instants je cherche en vain, mais le ciel est vide.

— Hélas! non, noble damoiselle, répondit le page, la vision a disparu.

— Et grâce à cette corbeille enchantée, dit Isoline, qui n'était peut-être que le char de la fée Carabosse, nous voici accablés de cette course, égarés, et probablement obligés de passer la nuit à la belle étoile et au plein cœur de la forêt! c'est fort romanesque, mais peu amusant.

— Je viens d'apercevoir quelque chose au travers des arbres, dit René; c'est peut-être la divine corbeille?

— Où donc? reprit Blanche. Oui, c'est vrai, c'est comme un rayon qui passe et disparaît. — Hélas! où courir maintenant? Gazelle est presque morte, et moi, je n'en puis plus! — Olivier! aide-moi à descendre. — Que veux-tu, chère Isoline? il nous faut prendre notre parti, et nous arranger le mieux possible pour pas-

ser la nuit dans la forêt, une autre fois tu ne me suivras plus dans mes excursions.

Isoline et les pages mirent pied à terre justement vers la platine de cette gorge au loup. Olivier et René étendirent sur la mousse leurs verts manteaux pour servir de tapis aux nymphes chasseresses, ils attachèrent les quatre coursiers, tandis que les faucons, se sentant ennuités dans la forêt, maudissaient d'autant plus l'esclavage de leurs chaperons.

— Voyons, dit Isoline, il nous faut égayer la désolée Blanche, quoique nous soyons ses victimes; que faire? Çà, messieurs les pages, c'est à vous de nous distraire. Chantez-nous quelques doux lais d'amour.

— Non, bien plutôt un conte, reprit Blanche, ou qui nous endorme ou qui tienne nos esprits éveillés par tout ce qu'il évoquera de curieux, de fantasque ou d'effrayant.

— Choisissez, damoiselles, s'écrièrent les deux pages, nous sommes prêts à vous obéir, quels que soient vos ordres.

— Quand je songe à ce que dira la cour demain, interrompit Isoline. Que pensera-t-on de notre absence à la fête? et que diront les mauvaises langues d'une nuit passée dans la forêt avec deux pages?

— Que veux-tu qu'on dise, reprit Blanche, sinon que nous nous sommes égarés?

— Oh! tu es d'une imperturbable philosophie, dit Isoline; mais moi, si rieuse, j'ai peur de la méchanceté de la cour, et puis, un peu de la forêt dont les arbres sont si noirs à présent.

— J'entends déjà d'ici notre délicieux poëte, Marot, ajouta Olivier, composant demain quelques vers à l'occasion de votre disparition, damoiselles.

Ung soir advint dedans une forest,
Qui beaux gazons et verdoyants offrait,
Que chevauchaient dessubs des hacquenées
Dames d'amour par leurs pages menées,
Suivant les daims et les cerfs aux abois,
Et la fanfare du cor dans les bois.
On dit que feust bien clère la nuictée.

. . . .

— Assez, messire Olivier Raimbault, dit Blanche avec hauteur interrompant le pauvre page qui baissa la tête et soupira, Marot, comme vous le disiez, le poëte de la cour, a bien assez de louanger monseigneur le roi, et d'aimer sa noble sœur Marguerite. — Voyons, René, une histoire, mais une histoire dans le genre de celle que tu disais l'autre soir chez la reine, une histoire terrible !

— Tu veux donc me faire mourir de peur, dit Isoline, oh ! mon Dieu ! quelle journée, et quelle nuit va la suivre ! — Je grelotte déjà. Que la sainte Vierge me soit en aide ! Pourtant, commence, René, puisque tel est le bon plaisir de très-haute et très-puissante damoiselle Blanche de Montmédy. — J'écoute, moi, la pauvre Isoline d'Escars.

Et René commença ainsi. — *Histoire du monde enflammé*. — Devers une autre partie de la forêt est un rocher aride qui semble avoir été dévasté par je ne sais quelle malédiction. Autrefois des chênes verts, touffus et druidiques l'ombrageaient entièrement. Des bouleaux légers et gracieux se faisait jour à travers les parois verdâtres et moussues, servaient de retraite aux braconniers et aux malfaiteurs, et lorsque la nuit arrivait, nul n'osait approcher de ce lieu redouté : un grand veneur, prétendait-on, ayant voulu prendre trop de soin du gibier royal, et pourchasser de trop près les larrons, disparut

tout à coup sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu; les recherches furent inutiles, et depuis on a souvent vu son ombre se promenant la nuit dans la forêt...

— Oh! Seigneur! dit Isoline, j'ai cru voir en effet une ombre se glisser derrière nous, n'achève pas cette histoire, René, je t'en supplie.

— Et moi, René, interrompit Blanche, je te supplie de l'achever. — Donc le grand veneur avait disparu?...

— Oui, damoiselle, reprit René. Et vers le même temps, une pauvre boisitine déplorait la perte de sa fille unique et faisait retentir la forêt de ses cris : — Où es-tu? ma fille, ma bien-aimée Gilette! qui donc a pu te ravir à mon amour? Hélas! les louves dont je n'ai point emporté les petits ne sont pas venues me prendre mon enfant? oh! rendez-le-moi, qui que vous soyez, puissances célestes ou infernales; et je fais un vœu, dit-elle en se jetant à genoux.

Aussitôt une vapeur blanchâtre s'éleva devant elle, se condensa et devint brillante comme un feu follet. Cette lumière se mit à voltiger au-dessus de sa tête, et poussée probablement par une irrésistible puissance, elle la suivit pendant un long temps, sans songer à sa fatigue ni à ses pieds que déchiraient les rochers arides; enfin la lumière s'arrêta, et la femme s'assit non loin de cette caverne; elle entendit les paroles suivantes :

« — Seigneur chevalier, je vous en conjure, ayez pitié de moi! je ne suis qu'une pauvre fille, croyez-moi, je ne suis pas digne de vous.

« — Vrai Dieu! ma mie, je suis las de tes raisonnements, et ma patience, qui s'épuise à t'écouter depuis un si long temps, irrite encore mon amour; soumets-toi donc enfin, car j'ai résolu que cette nuit, cette nuit même, tu seras à moi.

« — Oh! noble seigneur, reprit la voix en sanglotant; ayez pitié de moi! de ma mère et de sa douleur.

« — C'est ma fille, c'est Gilette, s'écria la pauvre femme. — Et elle voulut courir; mais elle vit surgir à ses côtés une longue figure rouge qui brillait sous la lune comme un rameau de corail qui lui posa le doigt sur les lèvres en lui disant :

« — Écoute.

« — Mais, messire Satan (si vous l'êtes), rendez-moi ma fille et je vous donne tout ce que vous voudrez.

« — Patience, femme, encore quelques intants, et tu seras satisfaite; ni toi ni ta fille n'êtes d'assez hautes proies pour moi. — Silence donc, reprit-il en serrant le bras de la vieille qui sentit comme un fer rouge le lui brûler, et cette marque resta, dit-on, ineffaçable. — Que m'importe ta mère? reprit le chevalier; que m'importe sa douleur? Depuis un mois que je te tiens enfermée dans cette grotte, quoi! je n'ai pu vaincre ta résistance ni séduire ta vanité! quoi! mon amour n'a pu faire naître le tien? eh bien! cet amour méconnu se changera en rage, et dussé-je briser tes membres gracieux et délicats, tu seras à moi, te dis-je, à l'instant, à l'instant même. — Et la jeune fille, au milieu d'une lutte qui paraissait horrible, murmura ces paroles entrecoupées : Puisse la sainte Vierge que j'implore me venir en aide et le diable te brûler vif, chevalier cruel. — Et puissent tes prières n'être jamais exaucées, toi qui es inexorable pour moi!

« — Le diable! reprit le chevalier avec un rire effroyable; le diable est mon ami intime, et je ne le crains pas plus que tes imprécations.

« A peine avait-il prononcé ces dernières paroles qu'on entendit en effet un rire infernal, puis un bruit sourd comme le précurseur d'une éruption de volcan; bientôt

la grotte éclata avec un craquement épouvantable et des laves bouillantes s'échappèrent par torrents de ce nouveau cratère, et on vit longtemps une traînée rouge sillonner le ciel comme d'un ruban de feu, puis tout disparut.

« Le lendemain, Gilette et sa mère étaient dans leur cabane; il ne leur restait de tout ceci que comme un cauchemar qui leur aurait brûlé la mémoire. — Le lendemain aussi, des bûcherons retournant à leur ouvrage accoutumé, ne se reconnurent plus, dit-on, dans les mêmes parages. Ils devisèrent entre eux sur la disparition de cette grotte où étaient leurs outils.

« — Mais dis donc, Jacques, est-ce que la Salamandre dont cette chaîne de rochers porte le nom, aurait passé par là cette nuit et brûlé notre roche?

« — Ma foi! m'est avis qu'il y a eu du surnaturel, Jehan. Tiens ces morceaux de rochers brûlent comme si c'était le lit du diable.

« Et les bûcherons qui trouvèrent une pierre rouge ayant la forme d'un cœur, l'emportèrent chez eux en disant à leurs femmes qu'il était le cœur d'une dame que le diable avait brûlé cette nuit dans la forêt, ils baptisèrent ce rocher : le Mont-Enflammé, et le nom lui resta. »

— Merci, gentil page, ton conte était charmant, s'écria Blanche dont les yeux brillaient comme deux étoiles, j'irai voir ce Mont-Enflammé, tu me guideras, n'est-ce pas?

— Que le diable puisse t'emporter, toi et tes contes maudits, malin page! ajouta Isoline; depuis que tu as commencé ce récit, non-seulement j'ai peur, mais je sens une odeur de soufre qui me suffoque.

— Quelle imagination fertile à enfanter des visions et faire naître des parfums! — Tu as peu de courage, ma

pauvre amie, dit Blanche en souriant; mais on dit que les hommes aiment beaucoup mieux les femmes peureuses et tremblantes que les fières Amazones; d'ailleurs, ne fût-ce que par coquetterie, je te conseille de conserver ce rôle, il te sied à ravir.

— Les amazones sont donc impitoyables envers leurs amies? reprit mignardement Isoline. Quoi que tu fasses ou que tu dises, je t'aimerai toujours.

— Et moi aussi, murmura à voix basse à l'oreille de Blanche son page, Olivier.

Elle posa un doigt sur sa bouche et feignit de n'avoir rien entendu; puis elle dit: Maintenant, l'heure s'avance, essayons de dormir.

— Oui, essayons, reprirent les autres.

Et le silence succéda aux contes de ce charmant quatuor.

Qu'il est majestueux le silence d'une forêt au milieu de la nuit. Tous les bruits qui s'éteignent et se meurent avec le jour, laissent parler seule alors la grande et puissante voix de la nature! Ce murmure du vent qui fait mugir les branches des arbres dont les feuilles se caressent amoureusement, cette brise qui courbe les fleurs, rase les mousses et répand les parfums dans l'espace, où brillent des milliers d'étoiles; le grillon qui frémit, le rossignol qui chante en égrénant les perles de son gosier; c'est une harmonie divine qui semble s'élever vers le ciel; les parfums sont l'encens, les chants sont l'hymne sainte! Quiconque a une âme et peut passer la nuit dans une forêt, doit sentir cette âme s'épurer et remonter à sa céleste source; tout est là, beauté, poésie, musique, extase, car on entend la voix de Dieu, quand celle des hommes est endormie.

Isoline, Olivier et René paraissaient assoupis; mais

Blanche veillait à demi couchée, son coude appuyé sur la terre et sa tête elle-même appuyée dans sa main. Qu'elle était belle ainsi, les yeux tournés vers le ciel! Les tresses de sa blonde chevelure se jouaient avec les plis de son voile au gré du soufle qui caressait son visage pâle et lui donnait ainsi l'air d'une druidesse inspirée. Soudain bruit étrange vint résonner à ses oreilles, on eût dit que les feuilles pleuraient et que les branches se plaignaient d'être brisées; un parfum inconnu arriva jusqu'à elle; tremblante et retenant son haleine, elle entendit d'abord des paroles incohérentes. — Ici — non — là — dressez-vous! — la flamme — elle pétille — et le serpent frétille — sus — venez ici — par là — oui, oui — oui — Puis un nouveau silence... — et maintenant la fête — chantons, chantons, puis l'enfant..... chantons, mes sœurs — l'enfant de la noble dame..... Ici les voix baissèrent.

— Éveillez-vous! éveillez-vous! cria Blanche tremblante d'effroi; éveillez-vous et écoutez.

Isoline et les deux pages s'éveillèrent, et tous trois se rapprochèrent de Blanche, et le même refrain recommença.

— Cherchons, dirent-ils, tous ensemble, nous saurons bien nous défendre. Nous sommes armés, que craignons-nous?

Puis se tenant tous quatre par le bras, ils descendirent la pente du coteau.

Une sueur froide coulait sur le front des damoiselles et de leurs pages, ils se serraient l'un contre l'autre, et pourtant couraient toujours. Ils arrivèrent jusque sur un un monticule, d'où ils découvrirent enfin un spectacle étrange. — Près d'une roche caverneuse étaient des femmes échevelées, les bras et les épaules nus, ayant de

longues tuniques blanches, retenues par une ceinture rouge qui leur ceignait la taille; — de petits nains noirs étaient blottis auprès d'un brasier ardent, tandis que, circonscrites par un cercle d'un feu bleuâtre, les femmes dansaient en rond en faisant des grimaces et des contorsions autour d'une nacelle ou d'une grande corbeille en or, dans laquelle reposait un bel enfant, qui souriait malgré ce bruit infernal.

— Oh! c'est la corbeille! c'est la corbeille! s'écria Blanche émue. Cet enfant... qu'il est beau!

Mais au même instant, des voix d'hommes retentirent dans la forêt, elle parut s'illuminer de la lueur de plusieurs torches; c'étaient des archers envoyés par le roi à la recherche des fugitives... Aussitôt la vision disparut...

— Ah! vous voilà donc enfin, nobles damoiselles, béni soit monseigneur saint Hubert qui nous a si bien guidés! Toute la cour est dispersée et en alarmes à votre sujet, s'écrièrent les archers. Voici des chevaux frais, partons, partons vite.

— Hélas! adieu la corbeille, soupira Blanche à l'oreille d'Isoline, il faut partir, le roi l'ordonne. — Mais toutefois je veux savoir en quel endroit je suis pour pouvoir y revenir.

— Mes amis, dit-elle en s'adressant aux archers, pourriez-vous me dire où nous nous trouvons maintenant, car vous le voyez bien, nous nous sommes tout à fait égarés en nous éloignant de la chasse.

Après avoir bien regardé tout autour, un des archers répondit :

— Noble dame, nous devons être dans la Gorge-au-Loup.

— La Gorge-au-Loup, répéta Blanche, cela suffit.

Les pages aidèrent leurs maîtresses à monter sur les

nouveaux coursiers, des varlets mirent les autres en laisse, et la troupe conduite par les archers, laissa derrière elle la belle, la sauvage et ténébreuse vallée, et se dirigea vers la grande route qui descend de la croix de Saint-Hérem à Fontainebleau. Le voyage fut silencieux. Olivier et René seulement se parlaient bas de temps en temps ; c'était un coup d'œil magique que cette cavalcade chevauchant à la lueur des torches portées par les archers. Les effets tranchés et bigarrés de cette lumière, produisaient sur chaque cavalier des teintes fantastiques et contrastaient admirablement avec ceux de la lune, qui semblait par instants, en se voilant sous un nuage, railler les torches inutiles et présomptueuses.

Ils arrivèrent enfin au château dont la cour d'honneur était illuminée. Le piaffement des chevaux attira des seigneurs et dames sur le grand et royal escalier, et le roi lui-même, le plus galant des chevaliers de sa cour, vint prendre la main de Blanche, tandis que l'amiral de Bonnivet prit celle de la belle Isoline, et tous rentrèrent au château. La fête interrompue fut remise au lendemain.

Un an ne s'était pas encore écoulé depuis que le roi avait recouvré sa liberté, il avait tant souffert en Espagne des rigueurs de Charles-Quint, qu'il était avide de plaisirs. Il avait mis la cour sur un pied de galanterie extrême, les fêtes s'y succédaient avec une variété charmante, et cette cour à laquelle il avait attiré des savants, des poëtes, des artistes de tous genres, était à juste titre réputée la plus galante et la plus spirituelle de l'Europe. Parmi les femmes qui y brillaient, aucune ne pouvait lutter d'esprit et d'instruction avec Marguerite, qu'on nommait si bien la Marguerite des Marguerites. La belle Anne de Pisseleu, dont la duchesse d'Angoulême s'était servie

comme d'un instrument pour détacher le roi son fils de ses liens avec madame de Châteaubriand, avait admirablement servi ses projets, et François était soumis aux charmes de cette séduisante sirène.

Donc, c'était fête au château de Fontainebleau, et la salle du bal était pompeusement décorée, les rideaux de drap d'or tombaient avec une royale et éclatante majesté. Les parois et le plafond étaient tendus de soie bleu turquin et semés de fleurs de lys d'or de Chypre d'une richesse extrême. Quel essaim de jeunes et belles femmes délicieusement parées, se détachait dans ce cadre magnifique! que de seigneurs de haut lignage, gracieux et bien accoutrés, que de gentils pages, tenant les éventails et les escarcelles si souvent dépositaires d'amoureuses correspondances! Comme ces pierreries chatoyaient aux lumières de milliers de lustres... Que de parfums enivrants s'exhalaient des parterres pour monter jusqu'aux croisées à demi ouvertes, parfums d'amour, de poésie... et la musique aidant, tout était enivrant en cette belle et brillante soirée. Tandis que le roi devisait avec sa sœur bien-aimée, sa *mignonne,* comme il l'appelait, chacun ne tarda pas à remarquer que la favorite avait quitté quelques instants la salle du bal sous prétexte de la chaleur, qu'elle errait dans les jardins avec son page et le comte de Bossut-Longueval, qui plus tard même l'aida à trahir les intérêts du roi dans le Piémont. Mais lorsqu'un roi est amant et qu'il est aveugle, la cour doit avoir l'air d'ignorer. Anne rentra sans que le roi se fût aperçu de son absence; il se leva pour aller s'asseoir auprès d'elle.

— Que vous êtes belle ce soir, Anne, ma mie, et quel nouveau coloris vient d'empourprer vos joues délicates! foi de gentilhomme, vous êtes la reine de la fête, comme vous l'êtes au fond de mon cœur!

— Et vous, sire, vous êtes toujours le plus galant. Fasse le ciel pour mon bonheur et repos que vous soyez toujours le plus amoureux! reprit Anne.

— Et vous, notre cher Apollon, dit François à Clément Marot, venez ça et retouchez quelques vers que je faisais ce matin pour la dame de mes pensées.

— Sire, répondit Marot, je serais heureux de les avoir faits, mais permettez-moi de les remettre à leur adresse, et de jouir du bonheur qui va s'épanouir sur le visage de cette noble damoiselle.

Et tandis que le roi quitta cette place comme pour échapper aux éloges du poëte et de sa maîtresse, Clément se rapprocha davantage de mademoiselle Anne et lui lut les vers suivants, que le roi avait faits le matin même, l'apercevant à sa toilette.

Estant seulet auprès d'une fenestre,
Pour un matin, comme le jour poignait;
Je regardai Aurore à main senestre,
Qui à Phébus le chemin enseignait;
Et d'autre part ma mie qui peignait
Son chef doré; et vis ses luisants yeux,
Dont un geste, un traict gracieux,
Qu'à haute voix je fus contrainct de dire :
Dieux immortels rentrez dedans vos cieulx,
Car la beauté de ceste vous inspire.

Elle parut en effet fort satisfaite, et lança sur la cour un regard radieux, tandis que Marot poursuivant, lui disait :

Poinct ne scay qui voudrais estre
Du roy poëte et amant,
Qui faict un couplet charmant
Ou d'Anne qui le fit naistre.

— Par ma sainte patronne, s'écria la favorite, quel

assaut de galanterie, messire, je ne sais en vérité plus que répondre.

Pourtant elle ôta de son doigt un brillant précieux, et en fit don à Marot, qui s'en para à l'instant même, enivré de cette faveur de la belle Anne. Mais le jour qui naissait et faisait pâlir l'éclat des bougies, mit un terme à cette fête ravissante, et tous se séparèrent, les uns le cœur plein d'ambition et d'espoir, les autres le cœur brisé comme après une rude déception. Ainsi s'en va le monde. Ce qui fait la joie des uns fait le malheur des autres. Pourtant, si on pesait toutes les joies et toutes les douleurs superposées les unes sur les autres dans l'histoire des cours, hélas! hélas! la douleur ferait pencher la balance. Ce qu'il y a de plus triste dans cette réflexion, c'est qu'elle a été, qu'elle est, et qu'elle sera toujours vraie.

La cour n'avait plus que peu de jours à rester à Fontainebleau, et Blanche se désespérait de ne pouvoir retourner à la Gorge-au-Loup, puisqu'aucune partie de chasse ne s'organisait; ne pouvant plus résister à la curiosité qui la dominait, elle appela son page.

— Olivier, dit-elle, jure-moi le secret sur ce que je te vais dire, et jure-moi de m'obéir.

— Est-il besoin de serment, ma dame, ne savez-vous pas que tout mon être est à vous, que vous en pouvez disposer pour mon bonheur ou mon malheur, ajouta-t-il d'un ton plus bas.

— Eh oui! beau page, tu sais bien que je t'aime quand nous sommes seuls, mais ce n'est pas l'heure des doux propos d'amour. Maintenant je veux un habit de page semblable au tien, et ce soir, tous deux, nous allons nous diriger vers l'endroit où nous avons vu la corbeille et les fées.

— Quoi! vous ne craignez pas la nuit, la forêt, les sorciers, et surtout ce qu'on dirait de votre absence?

— Pauvre enfant! ne crains rien toi-même; j'ai tout prévu. Je suis malade; je renvoie mes femmes, je m'habille, je sors par la poterne dérobée dont la belle Anne croit avoir perdu la clé, je traverse le parc et rejoins la grande route où tu m'attends. Je ne veux ni obstacles ni raisonnements; dans une heure, c'est convenu, et d'ici là, porte vite les habits de page.

Olivier déposa un baiser sur la belle main qu'on lui tendait et disparut avec la rapidité de l'éclair. Deux heures après cette conversation, deux malins pages gravissaient la montagne qui conduit à la croix de Saint-Hérem, ayant à sa droite la belle sauvage futaie nommée le Déluge.

— Blanche, tu cours trop, criait Olivier.

— Non, pas Blanche, adieu ce nom, pour à présent; mais Lutin, car je sens bien que si j'étais page, je serais le plus lutin de tous.

Et tout en courant et décrivant des courbes comme le font les enfants et les chiens, Olivier, à la faveur de ce charmant déguisement, disait *tu* à sa belle maîtresse, et lui dérobait à chaque instant un baiser: c'était plaisir que de les voir vagabonder ainsi.

— Je crois que nous y voici, s'écria Olivier.

— Faisons silence, dit Lutin tout bas, car s'il y a une fête parmi les fées, il ne faut pas les troubler.

Et ils arrivèrent marchant à petits pas, s'arrêtant de temps en temps quand les bruyères sèches et les feuilles mortes avaient trop crié sous leurs pieds légers, sur le même plateau d'où ils avaient découvert cette scène étrange le jour de la chasse royale. Ils s'assirent sur la mousse qui tapissait un rocher, et plongèrent ainsi dans

la vallée éclairée par moments, quand la lune sortait radieuse d'un voile de nuages.

— Je ne vois rien, Olivier.

— Si, j'ai vu une lumière. Voilà le sabbat qui va commencer. — Chut !

Et en une minute, toute la roche fut illuminée comme la dernière fois; seulement, les femmes étaient assises sur des bancs de feuilles sèches; elles étaient encore en rond autour d'une d'elles qui tenait l'enfant sur ses genoux; son petit bras potelé était nu, et elle paraissait y graver quelques signes mystérieux en s'exprimant dans un langage inconnu aux deux pages; puis l'opération finie, elles se mirent à causer avec l'enfant, comme pour l'amuser et lui apprendre à parler.

« — Moi, comme la doyenne, je suis sa marraine, dit celle qui le tenait, je lui donne nom Séraphito, parce qu'il est beau comme un séraphin; mais pourtant, jusqu'à ce qu'il ait une dent, il se nommera Bébé. — Que chacune de vous lui fasse un don. »

Et toutes, à l'envi, en lui donnant un baiser, semblèrent lui souffler un mot à l'oreille.

« — Pauvre enfant abandonné, continua toujours la doyenne; sans nous, tu serais mort, et nous qu'on accuse de maléfices; nous qui t'avons trouvé exposé sur un fleuve dans une corbeille d'osier, nous t'en avons fait une d'or. — Tu es le fils d'une noble damoiselle, ta mère a voulu cacher sa honte par ta mort, et nous, sorcières, nous t'avons pris, adopté et élevé. — Oh ! bel enfant, puisse notre savoir, conjurer les malignes influences qui s'arrêtent parfois au-dessus de ta tête. »

Puis le prenant dans une main et l'élevant en l'air, elle sembla décrire avec lui des cercles étranges, et bien qu'il fût au-dessus de la flamme d'un brasier ardent, ce

bel enfant ne pleurait pas. Remis à terre par la doyenne, il se mit à courir de l'une à l'autre en répétant : Bébé, Bébé. — Elles lui firent boire d'un élixir qui l'endormit et le replacèrent dans la corbeille d'or. — La doyenne prenant toujours la parole.

« — Voici le jour, mes sœurs ; il est temps de partir ; emportons notre trésor ; bientôt, hélas ! il nous faudra le rendre au monde d'où il sort. — Une nouvelle princesse dont je vois l'astre se lever à l'horizon, servira admirablement nos desseins sur cet enfant... dont la mère !..... »

Elles vomirent alors d'horribles imprécations. En se livrant à leurs danses sauvages on entendit les rochers crier sous leurs ongles aigus ; puis les lumières s'éteignirent, et tout disparut avec l'aube matinale. — Les deux pages étaient restés muets et comme changés en statues.

« — Quel mystère cache tout ceci, grand Dieu ? s'écria Lutin ; mais je le découvrirai ou j'y mourrai. Il y a là-dessous un crime infâme... Comme elle est gangrenée au cœur, cette cour si belle et si brillante de dehors... Il y a donc un monstre parmi ces belles dames ? Partons, partons, Olivier, cette scène et tout ce qu'elle m'a révélé, m'a glacé le cœur comme le froid de la nuit a déjà glacé mes membres.

Et ils reprirent tous deux le chemin de Fontainebleau, tristes et silencieux, bien différents de ce qu'ils étaient à la Gorge-au-Loup. — Ils se glissèrent furtivement dans le château, et Blanche avait rejoint son appartement et quitté ses vêtements de page avant qu'on se fût aperçu de son absence.

Plusieurs années s'étaient écoulées, le roi, toujours de plus en plus épris des charmes d'Anne de Pisseleu, l'avait mariée à Jean de Brosse, et lui avait donné le

duché d'Étampes. Donc, la duchesse d'Etampes brillait comme le plus bel astre de la cour, et régnait toujours sur le roi, malgré l'apparition de Diane de Poitiers, qui s'était emparée du cœur du jeune prince Henri dont elle fut et resta toujours la maîtresse adorée. La politique du pape Clément VII l'avait forcé à demander un des fils de France pour sa nièce, Catherine de Médicis, et François I[er] demanda la main de cette princesse, pour le prince Henri, son second fils. Le pape, ravi de cette union, se décida à conduire lui-même sa nièce en France, bien qu'il fût âgé et infirme, et ce fut à Marseille, où François I[er] s'était rendu, qu'eut lieu le mariage. Ainsi vint en France, comme femme de Henri, cette fameuse Catherine de Médicis, appelée à jouer un si grand rôle plus tard, par ses intrigues, ses artifices et son ambition.

Malgré les plaisirs dont la duchesse d'Étampes savait entourer sans cesse son royal amant, la cour avait bien perdu depuis le départ de la charmante Marguerite pour son royaume de Navarre, dont elle avait fait le refuge de tous les prosélytes de Luther et de Calvin, poursuivis avec acharnement par François I[er]. Elle avait publié un livre intitulé : *Le miroir de l'âme pécheresse*, qui eût fait brûler vif son auteur, si cet auteur n'eût pas été la sœur du roi, du roi qui l'aimait tant qu'il ne pouvait l'accuser ni la croire entachée d'aucune hérésie. Et pourtant, c'est à la reine de Navarre qu'on doit l'entrée de la religion réformée en France. Le palais des Tournelles était toujours le rendez-vous de la fleur de la noblessse et le noyau de mille intrigues, si les pierres dont il était construit pouvaient parler, que de choses ignorées elles révéleraient au grand ébahissement des chroniqueurs qui, à force de broder et débroder sur

l'histoire, l'ont tellement arrangée, que personne n'y reconnaît plus rien, ni eux non plus. C'est une tour de Babel où chacun parle un langage différent, et dont chacun emporte un caillou pour former son édifice. Autrefois on construisait, maintenant on démolit, chaque siècle a sa manie; mais il y a plus de grandeur à créer qu'à détruire, et nous, pauvres ouvriers infirmes, nous avons perdu le secret des dentelles de pierre, des tourelles à jour qui servaient de nids aux corbeaux et enfantaient ces merveilleuses légendes qui se perdent chaque jour, comme chaque jour le soleil semble perdre de sa force, à moins que comme nos bons aïeux, nous n'emportions nos pénates avec nous en cherchant un climat plus doux, des hommes plus neufs et des cœurs moins corrompus, nous courons grand risque d'habiter le royaume de messire Boréas, de regarder en nous-mêmes jusqu'à ce que notre cœur s'y soit glacé aussi, à toutes les chaudes et vraies sympathies, puis nous dirons ces fameuses paroles de la tête du moine Bacon: —*Il fut un temps,—il est un temps, —et bientôt il ne sera plus temps!*

Le fils aîné du roi François étant mort, tous les yeux et les espérances se tournèrent vers le jeune prince Henri, appelé à monter sur le trône, et le personnel de sa maison s'en était accru de beaucoup. Catherine sa femme, toujours délaissée pour Diane, espérait qu'une fois reine de France, elle conquerrait des droits sur le cœur de son époux.

Un soir c'était Noël et les habitants en courant par les rues criaient : *Noël ! Noël, voici la venue du Sauveur du monde, venez adorer le doux Jésus dans sa crèche.* C'était fête pour le peuple et fête pour la cour, une cérémonie brillante se préparait dans les appartements

royaux du palais des Tournelles, et chaque dame de haut lignage, non contente de briller par elle-même, y voulait briller encore par l'appareil de sa suite. Puis les hauts personnages se mêlaient, se dispersaient, passaient et repassaient en se coudoyant comme la lanterne magique la plus féerique et surtout la plus chatoyante. Tout à coup la duchesse d'Étampes s'arrêta au milieu de sa conversation avec le duc d'Orléans, assis à côté d'elle : le prince Charles, duc d'Angoulême, devenu duc d'Orléans par la mort du dauphin, était engagé avec Anne de Pisseleu dans la plus étroite liaison.

— Messire duc, dit-elle, ne pourriez-vous pas me dire quel est ce beau page qui passe, à la chevelure de Phébus, aux yeux abaissés et au maintien modeste? Il porte un drageoir et une escarcelle magnifique.

— Non, je ne connais pas ce bel enfant, répondit le duc, d'ailleurs, ici je ne vois que vous, Anne ma mie.

Anne écouta à peine ce compliment, absorbée qu'elle était par la curiosité qu'éveillait en elle l'aspect de ce page. Elle appela un des siens, et le chargea aussitôt d'aller s'enquérir à qui appartenait ce blond jouvencel, et surtout quel était son nom.

— Va vite, enfant, et je te donnerai des dragées au retour.

Et le page s'élança dans la foule. Jusqu'à ce qu'il revînt, Anne, distraite, répondait peu et mal aux galanteries du duc d'Orléans, et ne songeait même pas à l'absence de François Ier, qui, cherchant par les rues de nouvelles et nombreuses aventures, en avait alors entamé, avec la belle Ferronnière, une dont la suite lui devint si funeste! Enfin le gentil Hugues revint auprès de sa maîtresse, lui rapporter la suivante réponse :

— Noble dame, ce page est attaché à la princesse Catherine de Médicis, il se nomme Séraphito, on dit qu'il

est arrivé depuis peu d'Italie et qu'il ne parle pas bien français encore.

— Voilà un message adorablement rempli, mon mignon, et je vais te bailler force dragées en récompense. Mais tout n'est point encore fini là ; écoute-moi bien, petit, ajouta-t-elle sur un ton de voix plus bas ; il faut que tu fasses connaissance avec ce joli page, et que tu me l'amènes dans mes appartements secrets, sans qu'il sache chez qui on le conduit, et surtout sans qu'il sache que j'ai voulu le voir, ceci est fort important à cause de Catherine, à cause de Diane, qui toutes deux me haïssent et ont les yeux sur moi.

— Je vous obéirai, ma maîtresse, répondit Hugues d'un air discret et malin, et comme habitué à de pareils messages.

La durée de cette fête ne fut plus pour Anne que la prolongation d'un supplice ; elle avait une idée fixe et tout le reste s'évanouissait pour elle ; aussi chacun se demandait :

— Qu'a donc madame d'Étampes ce soir ? Quel nuage a rembruni son beau front ?

Puis, croyant avoir deviné, ils se disaient :

— C'est l'absence du roi qui commence à lui faire des infidélités. Elle aura son règne comme la belle Châteaubriand, puis son étoile pâlira.

En général à la cour, les astres pâlissent plus promptement qu'ailleurs, les fruits y sont vite piqués au cœur, et les fleurs s'y fanent avec une effrayante rapidité : c'est comme une serre chaude ou le soleil des tropiques.

Vers cette époque, Anne de Pisseleu, avait jeté entièrement le dernier voile de la pudeur, et n'avait pas rougi d'entamer un procès honteusement scandaleux, contre son mari Jean de Brosse, pour l'accuser d'im-

puissance et faire casser son mariage. Et ce procès, ainsi que les épreuves nécessaires pour convaincre le malheureux Jean, condamné d'avance, fut jugé publiquement au mépris des mœurs et convenances ! Cette femme, une fois débarrassée d'un témoin importun, se livra sans retenue à tous les débordements où la pouvait conduire son imagination taillée sur le patron de la reine Cléopâtre.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis cette fête, et chaque matin elle espérait la visite du beau page, mais les jours s'étaient écoulés sans qu'elle le vît venir. Enfin, on gratta doucement à l'huis, et la portière se souleva pour laisser passer les deux pages; ils arrivèrent auprès d'Anne à demi couchée; elle frissonna de plaisir en voyant ces deux enfants s'agenouiller devant elle.

— Seyez-vous, mignons, dit-elle, et soyez les bien venus. Vous allez me distraire, je suis d'une mortelle tristesse ce matin, et j'ai grand besoin de vos visages riants et frais pour désassombrir mes pensées.

Au bout de quelques minutes, Hugues disparut. Anne resta seule avec le beau page, qui gardait toujours ses yeux baissés.

— Prends cet oiseau, enfant, et viens t'asseoir à mes pieds, je veux causer avec toi.

L'enfant obéit.

— Bien, maintenant dis-moi, Séraphito, depuis combien de temps es-tu en France ?

— Depuis un mois, dame, répondit le page avec un accent italien très-marqué.

— Et te plais-tu déjà beaucoup au service de la belle Catherine de Médicis?

— C'est mon devoir, cela doit me plaire.

— Tu as l'air bien grave ou bien triste, mon bel enfant : lève un peu tes yeux que je les voie..... De beaux et doux yeux bleus, ma foi, dit Anne qui parut se troubler sous ce regard céleste.

— Pas si beaux que les vôtres, dame, répondit timidement Séraphito en baissant de nouveau les siens.

— Pas mal, écolier, pas mal, sur mon âme tu débutes bien, ajouta-t-elle en elle-même.

— Dis-moi, blond jouvencel, la trouves-tu bien belle ta maîtresse Catherine?

— Pas si belle que vous, Anna bella.

Puis, honteux de ce qu'il avait dit, il abaissa ses paupières frangées de velours noir.

— Écoute, Séraphito, je m'intéresse à toi, je veux que chaque matin tu viennes dans mon retrait, et je te veux apprendre à parler français, purement et simplement, dit-elle en dardant sur lui des yeux de flamme.

— Merci, merci, noble dame, mais.....

— Mais.....

— Si Catherine.....

— Tu diras à Catherine que tel est mon bon plaisir..... A demain, mon bel écolier.

Et frappant dans ses mains, Hugues accourut aussitôt : et elle les congédia tous les deux. Puis restée seule, elle se prit à penser :

— Quoi donc, dit-elle, je ne comprends rien au trouble qui m'agite! d'où vient que la vue de cet enfant m'a tout d'abord bouleversée? que depuis il a envahi toute mon âme, tout mon être? moi, Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, je vais devenir amoureuse de ce jouvencel? — Un enfant, lorsque tant de grands seigneurs m'entourent? — Oui, mais leur amour est de l'ambition! C'est bien plus souvent à la favorite que s'adressent leurs

hommages, qu'à la femme! — Ah! qu'il serait doux d'être aimée pour soi-même, par un enfant comme Séraphito! — Comme cet amour innocent et jeune rajeunirait mon âme flétrie! quel souffle pur que celui des lèvres roses de cet enfant! c'est à moi d'animer ce marbre..... La tâche est délicieuse. — Puis un amour discret, un amour qui ne portera ombrage à qui que ce soit! — Nul ne pourra s'en douter! — Hugues! — Je connais le moyen de retenir sa langue! — Mais si mon amour allait être funeste à cet enfant? à cet enfant que j'aime déjà follement? moi! — Oh! ce serait affreux!.... — disait-elle en se tordant les mains. — Puis comme finissant sa pensée : — A quoi bon me troubler ainsi? cet enfant est à moi, et pour rien au monde je n'y renoncerai. — D'ailleurs je consulterai Poracoscus sur sa destinée. — Oh! je veux la faire belle et digne d'envie!

Ainsi parlait Anne; et quand François la vint retrouver après quelques jours d'absence, rêveuse, distraite, elle songeait au page auprès de son amant.

Chaque matin elle attendait avec une impatience fiévreuse la visite de Séraphito, et chaque soir elle s'étonnait qu'il n'eût point osé davantage. Il était si timide, pensait-elle!

« Oh! Séraphito, Séraphito, ma perle, mes amours! je ne puis vivre sans toi, je t'aime comme une insensée, demain... tous les jours tu reviendras... et ma vie se déroulera alors comme un long enchantement! Oh! je n'avais jamais aimé ainsi!... »

Hugues essaya en vain de distraire sa belle maîtresse, elle ne parlait que de Séraphito. Il se mit à bouder tout aussi inutilement, Anne ne s'en aperçut seulement pas.

Catherine qui, sans qu'il s'en doutât, surveillait les pas

de son jeune page, l'interrogea, à son tour, sur sa pâleur extrême.

— Ce n'est rien, dame, la chaleur qui m'a suffoqué quelques instants.

— Séraphito, tu me trompes... il y a autre chose, je gage...

— Non, dame, je vous jure...

Et sa tête s'inclina tandis qu'il parut s'abîmer dans un monde de pensées délicieuses. Le soir, comme il jouait avec le petit épagneul de Catherine, et l'embrassait avec frénésie.

— Est-ce bien à Bellina que tu crois donner ces baisers, enfant?

Séraphito rougit, ne répondit pas, et continua de jouer avec le chien.

— Tu dois être bien savant à parler français maintenant, car avec une pareille maîtresse?...

— Quoi, dame, vous savez!...

— Je sais que la duchesse chaque jour travaille à t'instruire... Je gage que tu fais de grands progrès... mais, trop d'étude fatigue et je veux que tu suspendes tes leçons pendant quelques jours, ajouta Catherine en regardant le page avec un inconcevable sourire.

— Oh! non, je vous en supplie, très-puissante dame, dit l'enfant en se jetant à genoux.

— Pauvre petit, tu ne sais point mentir, et l'air de la cour n'a pas encore pu te corrompre! Cristal limpide, puisses-tu rester pur au milieu d'une pareille lèpre! J'aurais voulu te garantir des piéges de cette Circé, mais, puisque tu le veux... suis donc ta destinée! ajouta Catherine en se levant..

— Dame, dame, ne soyez pas courroucée contre moi, reprit Séraphito, en baisant la main de la princesse et la

forçant presque à s'asseoir, puis, lui-même s'asseyant à ses pieds, il reprit ainsi :

— Vous m'avez promis de me dire un jour le secret de ma naissance, par pitié, faites que ce jour soit celui-ci, je souffre tant à m'ignorer moi-même.

— Non, mon fils, non, le moment n'est point encore arrivé, celui qu'ont marqué les destins, pour te doter enfin d'un nom...

— Je mourrai sans embrasser ma mère, reprit l'enfant en pleurant... Eh bien! c'en est fait, j'aime mieux mourir !...

— Mourir, toi, mon Séraphito, dit Catherine attendrie, toi que j'aime comme mon enfant, toi qui m'as été confié par...

— Par qui!..

— Tu le sais, page, comment se passa ton enfance au milieu des bois. Une grande dame t'avait donné le jour et voulut te l'ôter... Des druidesses ou fées t'ont sauvé, puis t'ont remis à moi pour qu'un jour tu puisses retrouver ta mère.

— Et cette dame... Ma mère? Où est-elle?

— Et cette dame... habite le palais... et je n'ai pu la découvrir encore!...

— Ma mère!.. ma mère à moi!.. dit Séraphito en joignant ses deux mains blanches et effilées, merci, mon Dieu!.. Faites qu'elle se révèle à mon âme, qui a soif de baisers de mère!..

— Calme-toi, petit, reprit Catherine en le baisant au front, nous la découvrirons. D'ailleurs, je t'adopte, je me fais ta marraine et te veux donner un nom à ce que tous te jalousent... Quand je serai la reine!... Va te reposer, beau filleul, moi je vais au cercle et songer à toi...

Catherine partit, non sans attacher un regard d'amour maternel sur l'enfant.

Il resta seul, courbé sous le poids de tant de sensations diverses, et la nuit s'avançait sans qu'il songeât à se retirer. Catherine, en rentrant, le gronda et le fit emporter et soigner par ses femmes.

—Pauvre roseau, pensait-elle, le moindre vent l'abattra !

Séraphito fut malade pendant plusieurs jours; Anne ne put résister à son inquiétude et envoya son messager, Hugues, prendre des nouvelles du bel enfant et lui remettre un billet. Seraphito tressaillit de joie lorsqu'il tint ce papier qu'il baisa. Puis il le relut mille fois alors qu'il fut seul.

« Ange aux yeux bleus, viens donc par ta présence « me rendre un coin du ciel, car je vis de ta vie, et meurs « depuis que je ne te vois plus.

« A ce soir, huit heures... Hugues te fera entrer.

« Je t'attends, mon Séraphito, et t'envoie toute mon « âme jusqu'à ce que tu m'apportes le bonheur.

« ANNE. »

— Oh ! s'écria Séraphito, se levant sur son séant. Quelle merveille, je ne suis plus malade.

Et il quitta rapidement sa couche, comme électrisé par le billet qu'il venait de recevoir. Les heures lui semblaient lentes à s'écouler, il croyait que la journée ne finirait jamais. Rien ne le pouvait captiver, son cœur et son esprit étaient ailleurs : lassé de voir toujours le soleil sur l'horizon, il s'endormit. Il fut réveillé en sursaut par Hugues qui lui frappa sur le bras en lui disant :

— Comment ! tu dors, camarade, et une belle dame t'attend... Oh ! s'il pouvait m'échoir tant de bonheur, je ne dormirais pas, moi. Hâtons-nous, partons, huit

heures ont sonné depuis longtemps à la tour Saint-Jacques.

Et il entraîna l'enfant aux blonds cheveux.

Avec quelle folle impatience Anne l'attendait ! Le boudoir où elle le reçut était éclairé par une lumière mystérieuse et voilée, des parfums enivrants s'exhalaient comme des nuages. Séraphito demeura comme muet, trop de séductions l'envahissaient à la fois, il ne pouvait plus respirer ni parler.

— Approche, approche donc, mon gentil page, s'écria Anne.

Elle fut le prendre par la main et le conduisit auprès d'elle.

— Savez-vous, belle des belles, qu'un jour de plus sans vous voir, et je serais mort, dit Séraphito en se jetant aux pieds de la duchesse.

— Vrai, mon ange ! et moi, si tu savais ce que j'ai enduré de ton absence ! Mais nous voici, là... tous deux... seuls, il est soir, et nul importun ne nous viendra déranger... Laisse-moi parfumer ta chevelure; ainsi faisait Héro quand arrivait Léandre, son bien-aimé...

Le jeune homme, encore sous l'influence de la maladie, ne put renoncer à tant d'émotions et s'évanouit.

Anne éperdue, hors d'elle-même, chercha ses flacons, ses essences pour rappeler à la vie le beau page; elle entr'ouvrit sa chemise pour le faire respirer, et son épaule se trouvant découverte, elle aperçut des signes étranges. Comme si elle eût été mordue par un aspic, elle recula, jeta un cri perçant, fut s'asseoir à l'autre coin du boudoir, et resta quelques instants dans une angoisse horrible, où tous les muscles de son visage se contractèrent. Ce n'était plus alors la superbe duchesse.

Elle se releva tout à coup, ayant pris une résolution

terrible et inébranlable, elle fut se regarder au miroir, rajusta sa coiffure, et retournant auprès de Séraphito, toujours évanoui, elle le regarda froide et impassible.

— Si jeune, si beau, dit-elle... Mais, il le faut... Ce serpent ferait de moi une nouvelle Cléopâtre... Non ! Non !

Et appelant Hugues, elle lui dit :

— Enfant... qu'on m'envoie à l'instant même l'admiral, mon page des œuvres de nuit.

— Quoi, Madame ?

— Va ! te dis-je.

Hugues obéit, le cœur oppressé, et bientôt après le batelier entra.

— Émile, lui dit-elle, à tout prix débarrasse-moi de cet enfant, il le faut.

Elle lui jeta une bourse pleine d'or, et le batelier ayant emporté Séraphito sur ses épaules disparut. — Elle sembla respirer plus librement, et ne s'excusa pas même de paraître au cercle de la cour. Elle partit avec sa suite pour Fontainebleau, faisant prévenir la princesse Catherine, qu'elle lui rendrait bientôt son cher Séraphito, devenu l'inséparable compagnon de Hugues, son mignon page.

Le roi, déjà fort malade, y suivit pourtant la belle duchesse, et, pour lui complaire, ordonna les apprêts de chasse au sanglier et au cerf. La chasse était un de ses grands plaisirs. Habile écuyère et gracieuse chasseresse, elle aimait à revêtir ce costume qui lui seyait à ravir. Son beau corps, comprimé dans l'amazone verte, sa belle tête coiffée d'un chapeau mignon, orné de plumes qui voltigeaient capricieuses et coquettes, tenant d'une main les rênes de la haquenée, et de l'autre son faucon penché sur le poing, elle s'élançait ainsi semblable à la

déesse des bois, radieuse comme le soleil illuminant la forêt, et toute la cour la suivit. — Ce jour-là la chasse fut heureuse, et François semblait avoir recouvré sa vigueur et sa jeunesse, comme ces lumières qui resplendissent d'un nouvel éclat au moment de s'éteindre pour toujours.

Le hasard, ou plutôt une destinée qui la poussait, entraîna Anne de Pisseleu à la poursuite d'une biche qui lui parut avoir une étoile d'or au front. Ravie de cette merveille, perdant et retrouvant à chaque instant les traces de cette biche, elle s'égara, et fut amenée comme par enchantement juste auprès de la roche où Blanche avait aperçu la corbeille et l'enfant. La biche semblait la défier, se cachant et se montrant tout aussitôt. Elle apparut enfin, sur la crête d'un rocher ayant presque la forme d'un cône, et comme la duchesse levait les yeux, elle fut elle-même fascinée d'une manière horrible par des caractères sanglants qui se dessinèrent à l'instant sur le rocher. N'osant, ne pouvant croire ses yeux... qu'elle ouvrait et refermait avec une contraction effrayante... elle lut ce qui suit :

CY-GIST BÉBÉ SÉRAPHITO, FILS DE TRÈS-HAUTE
ET TRÈS-PUISSANTE DAME ANNE DE PISSELEU, DUCHESSE
D'ÉTAMPES, MIS DEUX FOIS A MORT PAR SA MÈRE !

Ayant passé plusieurs fois la main sur ses yeux, secs et brûlants dans leur orbite, comme pour chasser une vision, et ne pouvant les détourner de ce fatal rocher, ses membres se raidirent, et elle tomba rudement la tête contre un des angles de cette pierre qui révélait, qui pouvait révéler au monde entier son infamie ! Une large blessure lui fit perdre connaissance, et elle resta longtemps ainsi étendue devant l'épitaphe de son fils.

La nuit était belle et silencieuse dans cette admirable forêt comme le fut celle où Blanche, Isoline et les deux pages s'égarèrent, et la rosée tombait froide et perlée sur le corps de la duchesse; enfin, le froid lui-même la rappela à la vie, et elle crut être en proie à un horrible cauchemar.

— Non, non, je rêve, dit-elle, c'est impossible... il n'y a pas de puissances occultes... et nul ne sait la naissance ni la mort de cet enfant!

Quand un ricanement affreux siffla à ses oreilles tel qu'une flèche empoisonnée. Elle tressaillit et vit sur le haut de ce rocher une figure hideuse qui semblait ensevelir un cadavre.

— Par pitié, Seigneur! s'écria-t-elle, tombant à genoux, arrachez-moi d'ici, ou je meurs; cette vision me fige le sang... cette épitaphe...

Sanglante, elle s'approcha du rocher comme pour se convaincre. Elle essaya, avec ses mains délicates, d'effacer ces lettres infernales; mais elles semblaient, au contraire, prendre plus d'éclat et de pureté. — Elle arracha des plaques de mousse qu'elle déposa sur ce rocher maudit, et s'en éloigna à toutes jambes. La peur la soutenait, ellle oubliait la forêt, la solitude et tous les dangers; une fois sur la route, elle se sentit défaillir au sang qu'elle perdait par cette blessure, et fut obligée de s'asseoir sous un chêne. Les gens à sa recherche ne tardèrent pas à la rencontrer, et les archers se souvinrent que, bien des années auparavant, deux demoiselles et leurs pages s'étaient égarés au même endroit de la forêt, d'où ils conclurent que la vallée dite Gorge-au-Loup était dangereuse, et de longtemps ne l'approchèrent.

Pendant plusieurs jours il ne fut bruit que de l'événement arrivé à la belle duchesse qui, dès le lendemain,

avait quitté Fontainebleau. On ne savait à quoi attribuer ses caprices. Le lendemain aussi deux ouvriers, dit-on, essayaient de fendre ce rocher ; mais tous leurs outils se brisèrent contre la dureté de cette pierre. Pour suivre les ordres qui leur avaient été donnés, ils l'entourèrent de tant de mousse que le grès disparut complétement, et les caractères aussi. Que leur importait ? ils ne savaient pas lire ?

Enfin la mort du roi arriva, et l'astre d'Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, ne put lutter avec celui de la belle Diane, dont l'amant arrivait au trône ; elle se retira tristement dans ses terres de Normandie, où elle vécut malheureuse. Ce que n'avaient pu lui donner ni sentiments de femme ni sentiments de mère, l'oubli et l'abandon le lui donnèrent, — elle se souvint, — elle pleura, — elle eut des remords, — mais il était trop tard !

La Gorge-au-Loup est restée une des plus belles et plus poétiques vallées de la forêt. Les deux rochers ont conservé leur nom à côté l'un de l'autre : — La roche Bébé, qui se dresse moussue et ombragée par des néfliers, des houx et des chèvrefeuilles sauvages ; — Puis la roche aux Fées, dont le grès est encore tout stigmatisé par des ongles de sorcières qui ne dansent plus sous le chêne vert ; mais la brise qui soupire mollement dans les belles soirées d'automne semble redire les derniers adieux de Séraphito.

MARGUERITE

I

S'il est vrai que les beautés de la nature influent sur les penchants du cœur, s'il est vrai que le soleil ait des reflets pour nos pensées, et le ciel gris pour nos tristesses, s'il est vrai qu'on sait mieux aimer dans la saison des parfums et des fleurs, et que l'âme s'élève mieux vers le Créateur à l'aspect de ces tableaux enchantés qui nous révèlent sa puissance, il est des lieux qu'il faudrait fuir toujours, il en est qu'il ne faudrait jamais quitter.

Dans l'une de nos plus belles provinces de France, je sais un fertile pays où l'on retrouverait des rêves à l'âge où l'on ne rêve plus, et du bonheur au seul aspect de la nature. Les arbres y sont plus beaux et plus verts, les moissons plus riches, les vassaux plus heureux; les oiseaux y chantent mieux et les parfums y sont plus doux. Il semble que Dieu ait béni ce petit coin de la terre où l'on ne s'occupe du monde que pour en excuser les faiblesses et où l'on ne parle du ciel que pour en chercher la route.

Au milieu de ce charmant pays s'élève un château dont les tourelles représentent la féodalité, dont les habitants,

de père en fils, ont longtemps rappelé l'âge d'or, afin que tout fût en harmonie dans ce séjour de paix : la vertu qui rapproche de Dieu, et les splendeurs de la nature qui consolent de l'exil.

Par une belle soirée du mois de juin, au pied d'une des tourelles du château, était un groupe charmant qu'on eût voulu peindre, tant le calme et la sérénité se devinaient dans chaque être qui le composait ; c'était une jeune femme dans tout l'éclat de la jeunesse, ayant à ses pieds une petite fille brune comme elle et sur ses genoux une autre plus jeune encore ; c'étaient deux jeunes gens parfaitement beaux, appuyés l'un sur l'autre et qui semblaient s'aimer comme des frères ; c'était enfin une gracieuse jeune fille donnant à chacun un sourire en effeuillant des roses, encore dans l'âge heureux où l'on se demande souvent si l'on pourra jamais cesser d'être jeune, et si la mort n'a pas ses jours d'oubli !

La jeune femme était la châtelaine du manoir ; elle s'appelait la comtesse de Valbrun ; la jeune fille s'appelait Marie ; de ce doux nom qui veut dire aimer, de ce nom qui devrait toujours porter bonheur ; quant aux jeunes gens, l'amitié seule les unissait, et cette amitié, quoique vive, était récente. L'un était Jacques de Valbrun, l'autre était le frère de Marie ; tous deux, avec la même joie, avec le même orgueil, contemplaient ce tableau charmant de la beauté et de l'innocence.

— Ma chère Marguerite, dit enfin le comte, embrassez vos enfants et envoyez-les coucher ; le sommeil leur vaudra mieux que vos baisers, quoique les baisers d'une mère soient ce que je sache de plus doux.

— Vous parlez comme un homme qui n'a rien à désirer, mon cher, dit à voix basse Édouard de Givry.

— Et vous, comme un homme qui ferait un péché d'envie.

Le jeune homme ne répondit pas; il se mordit les lèvres en manière de repentir et se tournant vers sa sœur, il fit pleuvoir sur sa tête les roses effeuillées, par un mouvement machinal.

Marguerite, après avoir fait passer successivement les deux petites filles dans les bras de leur père, les présenta à Marie, puis à Édouard. Le jeune homme embrassa l'une et repoussa l'autre; la comtesse seule s'aperçut de cette distinction peu flatteuse pour la petite Berthe qui ressemblait prodigieusement à son père; mais elle n'en laissa rien paraître et regarda ses enfants s'éloigner avec leur bonne en leur envoyant un dernier baiser.

— Savez-vous, Marie, que vous êtes jolie comme un cœur, avec toutes ces roses, dit la comtesse à la jeune fille, pour rompre le silence qui avait suivi le départ des deux enfants. Savez-vous que votre frère s'entend merveilleusement à vous embellir, et que vos cheveux noirs s'encadrent si bien sous ces fleurs, que je m'amuserai demain à faire votre portrait, de souvenir. Je suis sûre que M. Édouard voudra l'essayer aussi.

— Mon Dieu! Madame, vous me feriez rougir, si je ne pensais que vous voulez vous moquer de moi; mais je sais bien le moyen de me venger.

Et se penchant à l'oreille de la jeune femme, Marie dit tout bas, d'un air triomphant :

— Ce n'est pas mon portrait qu'il fait, de souvenir, Madame, c'est le vôtre, je l'ai vu!

— Je n'en crois rien, dit Marguerite, en rougissan; vous êtes une indiscrète et méritez que je vous gronde. Si vous ne vous êtes pas trompée, ce portrait est sans

doute une surprise que votre frère ménage à mon mari; vous ne deviez pas le trahir.

— Je ne trahis pas les secrets qu'on me confie, Madame; mais je trahirai toujours les secrets qu'on voudra me cacher; d'ailleurs ce portrait me porte malheur; il me fait gronder par tout le monde; mon frère m'a appelée curieuse, comme vous m'appelez indiscrète; il m'a fait jurer de n'en pas parler devant M. de Valbrun; il avait oublié de me défendre de vous le dire.

— Eh bien! moi, je vous défends d'être une seconde fois indiscrète; vous feriez de la peine à votre frère et je vous en saurais mauvais gré : gardons ce petit secret à nous deux; le promettez-vous, Marie?

— Je vous le promets, Madame.

Tandis que la comtesse et la jeune fille échangeaient ces paroles, l'une avec malice, l'autre avec contrainte, M. de Valbrun parlait de ses chevaux et de sa meute, à son compagnon, qui l'écoutait sans l'interrompre, ou plutôt qui l'écoutait sans l'entendre.

On se sépara bientôt; une réserve momentanée se glisse dans la conversation un instant si animée. Il semblait que chacun eût le même besoin de solitude et de repos.

Tandis que les lumières disparaissaient peu à peu, à chaque fenêtre du château, M. de Givry pensait à Marguerite, Marguerite en pensant à lui, croyait ne penser qu'à Marie, et Marie s'endormait sans penser.

M. de Givry aimait Marguerite de toute la puissance de son âme; c'était une de ces natures passionnées et chevaleresques, comme il n'en existe guère plus de nos jours, comme il s'en vit tant au moyen âge; il admirait toutes les femmes et n'en aimait qu'une seule, et s'il prodiguait les tendres regards, il savait garder ses soupirs. La beauté

pouvait le séduire, la vertu devait seule l'attacher; il avait les illusions et la courtoisie d'un autre âge. Ce qu'il aimait en Marguerite, c'était plutôt son cœur que sa beauté; ce n'étaient pas ses magnifiques cheveux noirs retombant en boucles sur une peau éblouissante de blancheur, c'était la brillante imagination qui lui inspirait les vers les plus touchants et les pensées les plus élevées, c'était moins sa taille imposante que son esprit cultivé; enfin, ses attraits le captivaient moins que ses talents

Jamais Édouard n'avait parlé d'amour à Marguerite; mais quelle femme, même la plus modeste, ne soupçonne pas l'amour qu'elle inspire; mais quelle femme, même la plus pure, n'éprouve pas un instant de bonheur en se sentant aimée ainsi? M. de Givry méprisait trop les coquettes pour avoir pu se laisser prendre aux séductions perfides et aux regards trompeurs; la comtesse, sous ce rapport, ne ressemblait en rien aux autres. Jamais la pensée d'un triomphe n'avait fait briller ses yeux, jamais le désir d'une conquête n'avait occupé son esprit, jamais, enfin, la coquetterie, ce défaut dominant de son sexe, ne s'était révélée en elle. Elle avait plu sans vouloir plaire, n'était-ce pas triompher deux fois! Marguerite, en devinant la passion d'Édouard, éprouva un moment cruel d'irrésolution. Son devoir était-il de fuir le danger ou de le combattre, en opposant la réserve et la prudence à ces hommages silencieux plus séduisants que les folles déclarations, et plus doux que les douces paroles? La comtesse aimait son mari comme elle en était aimée, et une seule tache ternissait le noble caractère du comte, M. de Valbrun était jaloux.

Ayant trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'il s'exposait au ridicule, M. de Valbrun mettait tout son art

à cacher ce triste égarement de son cœur. Il croyait à la vertu de sa femme, et sans la soupçonner, il la surveillait toujours : la jalousie était chez lui un invincible penchant, plutôt qu'une crainte raisonnée; c'était le côté faible de son organisation, et non le résultat d'une expérience funeste. Mais, la jalousie qui s'exhale est moins dangereuse que la jalousie concentrée; l'une ressemble à la colère dont on sait toute la force; l'autre, à la perfidie qui se cache comme le serpent sous les fleurs, et dont on ne connaît pas le venin. Marguerite, avertie par l'instinct de son cœur, ménageait cette faiblesse, dont elle avait déjà souffert, et ne s'en était point offensée; on pardonne toujours ce sentiment, il ne blesse que lorsqu'il paraît fondé. Fuir Édouard, n'était-ce pas instruire le comte, qui, semblable à tous ceux qui veulent éloigner les soupçons, affectent les défauts les plus opposés à celui qu'ils ont intérêt à cacher, parlent sans cesse de leur confiance, et se moquent de la jalousie.

Marguerite résolut donc de soutenir bravement l'épreuve. Aimable et gracieuse pour M. de Givry, lorsque son mari était présent, elle savait éloigner lorsqu'ils se retrouvaient seuls toute conversation qui pût amener un élan de la part du jeune homme, et tout sujet qui ressemblât à une allusion, se laisser deviner eût été une faute irréparable; elle savait, sans l'affliger, refouler la passion d'Édouard jusqu'au fond de son cœur, comme la digue arrête le flot, comme la mère arrête d'un regard l'enfant qui la menace de sa colère impuissante, comme l'Arabe arrête la fougue de son cheval avec une parole, avec une caresse.

Entre ces deux écueils, Marguerite restait heureuse et calme, ne heurtant pas plus la jalousie du comte qu'elle n'encourageait l'amour d'Édouard, se félicitant de n'avoir

pas brisé, par d'imprudentes paroles, l'amitié qui unissait Jacques et M. de Givry, et se répétant cependant que quelles que soient ses intentions, quelle que soit sa pureté, une femme doit toujours veiller sur son propre cœur, et craindre un moment de faiblesse, lorsqu'elle a inspiré une passion sérieuse.

Peu éloigné du château de Valbrun, le château de Valcourt, qui appartenait à M. de Givry, était souvent le lieu de rendez-vous de tous les chasseurs du pays. M. de Givry avait accepté avec reconnaissance l'offre de la comtesse, qui lui avait proposé de garder Marie avec elle une partie de l'année, afin de surveiller l'institutrice qu'on avait choisie pour elle, et de rendre à la jeune fille, par sa tendresse de sœur, ces doux épanchements et ces tendres conseils dont elle devait être privée, puisqu'elle avait perdu ses parents et que son frère était l'unique appui de sa vie.

M. de Givry s'abandonnait sans remords à la passion qui remplissait son cœur; jamais il ne s'était dit que l'honneur et l'amitié lui prescrivaient un douloureux sacrifice. Lorsqu'il se rendait à Valbrun, il ne se demandait pas s'il y allait pour accomplir un devoir fraternel, ou pour obéir à un penchant irrésistible; mais il y allait, comme on va toujours, quand la passion entraîne; comme on court vers l'abîme, quand l'abîme est couvert de fleurs, comme on s'endort sous cet arbre du désert dont l'ombrage est séduisant et dont la senteur est mortelle.

Deux jours s'étaient passés depuis que Marie avait trahi le secret de son frère. La rougeur de Marguerite, le sourire malicieux de la jeune fille, rien n'avait échappé au comte : échappe-t-on aux regards d'un jaloux? Ses pensées se reportaient sur cette scène muette, et malgré le

combat de sa raison contre sa dangereuse folie, il résolut de pénétrer un mystère qui lui inspirait de vagues soupçons.

La jalousie est comme la fièvre ; elle cause d'abord une agitation qui n'est pas sans charmes, puis vient la douleur, puis vient le délire ; mais le délire de la fièvre est moins dangereux que l'égarement de la jalousie. Dans la maladie la folie ne vous inspire que des paroles insensées, dans la passion ce sont parfois des actions cruelles.

M. de Valbrun n'avait pas encore le délire, l'agitation qu'il éprouvait ressemblait à la douleur.

— Mon cher ami, dit-il à M. de Givry, un soir qu'il était seul avec lui et Marguerite, il m'est venu une heureuse inspiration et c'est vous-même qui me l'avez envoyée. Vous connaissez ma cousine, mademoiselle de Gourgy. Elle est belle et riche : eh bien ! j'ai mis dans ma tête de vous la faire épouser; j'ai une grande influence sur ma tante, ma tante gouverne mon oncle ; vous voyez qu'il y a bien des chances pour que ma cousine devienne votre femme, si vous le voulez.

Le premier mouvement d'Édouard fut de regarder Marguerite qui pressentit ce mouvement et baissa les yeux.

— Mademoiselle de Gourgy est fort belle, en effet, reprit-il après un instant de silence, avant mon consentement il faudrait encore le sien et je doute que vous l'ayez, mon cher comte, je n'ai jamais été présomptueux.

— Entre nous soit dit, j'aime mieux la présomption que la fausse modestie. Vos craintes ne sont pas fondées, elles ne peuvent être sérieuses : n'en avez-vous pas aimé de plus belles !

— Aimé soit ; ce n'est pas ce qu'il y a de plus doux,

mais c'est ce qu'il y a de plus facile ; n'aime-t-on pas involontairement ?

— La première fois toujours, la seconde fois jamais.

— Vous êtes bien désenchanté, mon ami, dit la comtesse qui devinait un orage sous ce calme affecté, et qui ne savait comment venir au secours d'Édouard.

— Je n'ai jamais compris qu'on pût aimer les illusions ; toute illusion n'est-elle pas un mensonge ?

— Ce sont des mensonges si doux, qu'on ne songe pas à s'en défendre, que Dieu ne songera pas à les punir. Ils ne font de mal à personne et je crois qu'ils aident à vivre.

— Voilà bien les femmes ! Les apparences leur suffisent, elles n'approfondissent rien ; la vérité leur fait peur ; je crois, ma parole, que la plus heureuse est la mieux trompée.

— Mon bon Jacques, dit Marguerite d'une voix si douce qu'elle fit tressaillir Édouard et arracha un sourire au comte, prenez garde de vous trahir ; vous savez bien que je ne me suis jamais plainte de mon sort. Ma sécurité serait-elle donc aussi une illusion !...

— Mais il me semble que nous voilà loin du sujet que nous traitions tout à l'heure, et je voudrais y revenir, reprit le comte. M. de Givry ne me paraît pas disposé à parler mariage ce soir, et ses amis doivent s'en occuper pour lui. Ma chère Marguerite, comme je compte plus sur votre éloquence que sur la mienne pour le persuader, je vous laisse tous deux et je vous charge du soin de le préparer à me faire une réponse favorable, car je suis si sincèrement attaché à mademoiselle de Gourgy qu'un refus m'affligerait.

Et M. de Valbrun sortit du salon en fredonnant un air

de chasse. Après avoir traversé les deux pièces qui suivaient celle dans laquelle il avait laissé Marguerite et Édouard, il s'arrêta subitement, porta la main à son front comme frappé d'une idée lumineuse, puis sembla hésiter; mais l'hésitation ne fut pas longue, et, revenant sur ses pas, il entra doucement dans une petite pièce qui communiquait avec le salon et de laquelle il pouvait entendre la conversation de Marguerite sans risquer d'être surpris, puisque cette pièce était indépendante de tout passage et qu'on n'y entrait que rarement. M. de Valbrun n'avait-il pas un commencement de délire? En cédant si facilement à une faiblesse coupable, et oubliant les nobles sentiments de sa nature, il se conduisait comme un homme qu'animent les sentiments les plus vulgaires et les plus vils.

— Il me semble aussi que mademoiselle de Gourgy serait une charmante sœur pour Marie, dit la comtesse, quand M. de Valbrun eut quitté le salon; elle réunit les dons de l'esprit aux charmes de la figure. Ne la trouvez-vous pas bien belle?

— C'est une beauté accomplie.

— Votre éloge ne laisse rien à désirer et me donne bon espoir pour les projets de Jacques. Une femme si belle ne peut manquer d'être aimée.

— On n'aime pas une femme parce qu'elle est belle; mais elle est belle parce qu'on l'aime, Madame!

— Voici une pensée consolante pour toutes les femmes qui ont plus de cœur que de beauté, dit Marguerite en souriant; j'ai vu peu d'hommes parler comme vous, monsieur de Givry. J'ai vu peu de femmes ne pas envier ce que vous semblez croire inutile; mais si ce n'est pas sa beauté, serait-ce son esprit ou ses talents qui vous séduiraient le plus dans ma cousine?

— Rien ne me séduit en elle, Madame, pas plus son esprit que ses talents.

— Vous êtes difficile, ou plutôt vous êtes dissimulé.

— Madame, permettez-moi de vous demander quel est le parfum que vous préférez?

— Quoique je ne puisse deviner le rapport qui existe entre mademoiselle de Gourgy et un parfum, je veux bien vous dire que j'ai un goût prononcé pour la violette.

— Permettez-moi de vous demander encore si vous ne croyez pas qu'il est des parfums qu'on puisse trouver plus doux que celui que vous aimez?

— Mon Dieu, c'est très-permis, et je ne songe même pas à le trouver mauvais.

— Eh bien! Madame, tandis que vous dédaignez toutes les fleurs de votre serre pour une simple violette, veuillez ne pas vous étonner que la pensée qui m'est chère me fasse oublier toute autre pensée, même celle qui se rapporte à mademoiselle de Gourgy et à sa beauté: veuillez prier Jacques de ne plus me parler d'elle; de ne plus me parler d'aucune autre. Je ne veux pas me marier, Madame, je ne me marierai jamais.

— Laissez-moi espérer que cet arrêt n'est pas irrévocable, monsieur de Givry, ma tendresse pour Marie, mon amitié pour vous me font souhaiter le contraire; aussi je n'accepte point cette parole comme un serment.

— C'est un serment, Madame.

— Que nous oublierons tous les deux; il en est de certains serments comme de toutes les illusions, le temps les détruit toujours. Je ne puis m'empêcher de regretter mademoiselle de Gourgy pour Marie si vous ne me permettez pas de la regretter pour vous.

— Ma sœur est heureuse, Madame, d'avoir su vous inspirer une affection si vive ; vous l'aimez jusqu'à désirer que je me sacrifie pour elle.

— Ah ! je ne vous croyais pas si ingrat..... je ne vous croyais pas injuste, ajouta Marguerite, comme si cette seconde épithète lui eût semblé plus convenable que la première.

— Ingrat ! je voudrais pouvoir l'être, Madame, vous apprendriez vite que je ne le suis pas.

— Je l'espère, car les ingrats me font pitié.

— Il serait plus charitable encore d'avoir pitié de ceux qui aiment que de ceux qui ne veulent pas aimer ; d'avoir pitié de ceux qui souffrent que de ceux qui font souffrir.

— Eh bien ! je ne suis pas de votre avis, je plains les méchants plus que les victimes.

La conversation fut interrompue par Marie, qui s'écria étourdiment en voyant l'air ému de son frère :

— Mon cher Édouard, est-ce que vous auriez eu, comme moi, le malheur de déplaire à madame Marguerite. Vous avez l'air si malheureux qu'on jugerait qu'elle vous a grondé aussi. Je n'en serais pas fâché. Voyons, de quoi s'agit-il ? Est-ce de la lettre ? est-ce du portrait ? je n'ai pourtant pas parlé de la lettre.

— La lettre, le portrait ; je ne sais ce que vous voulez dire, reprit la comtesse d'une voix sévère qui imposa à la jeune fille. Je ne me permettrai jamais de gronder votre frère, je n'ai aucun droit sur lui, mais si j'en avais sur vous, Marie, je vous dirais que si la vivacité est parfois une grâce, elle est souvent une faute, et que les plus aimables qualités peuvent se changer en défauts. C'est ainsi que la franchise peut devenir de l'indiscrétion, ne l'oubliez pas, mon enfant

M. de Valbrun entra; à son tour il paraissait agité et parla brusquement à la comtesse. Quand on est mécontent de soi, ne devient-on pas facilement mécontent des autres?

II

Quelques semaines après l'épreuve inutile du comte, Marguerite et M. de Givry, tous deux à cheval, se dirigeaient dans une direction opposée à celle du château de Valbrun. Ils se rendaient chez une vieille tante de la comtesse, qu'elle avait l'habitude d'aller voir une fois par mois avec son mari. M. de Valbrun, au lieu de l'accompagner comme à l'ordinaire, proposa à M. de Givry d'être le chevalier de sa femme. Édouard accepta avec empressement : Marguerite ne put s'opposer au désir de son mari, qu'elle ne s'expliquait que trop bien. Nos défauts ne sont-ils pas nos tyrans? Ne nous créons-nous pas volontairement des chaînes plus lourdes que toutes celles que nous redoutons; et tandis qu'on prend tant de peines pour arriver aux grandeurs, à la fortune, au repos, n'aurait-on pas trouvé la route la plus sûre pour arriver au bonheur, si on voulait seulement essayer de se corriger de certains défauts qui gâtent la vie. — Enfin, puisqu'il entre dans les décrets éternels de nous imposer tant de souffrances, l'homme ne devrait-il pas employer cette volonté, que Dieu lui accorde, à éviter d'autres souffrances plus difficiles à supporter, parce qu'on est deux fois malheureux, quand on est malheureux par sa faute?

M. de Valbrun ne songeait même pas à lutter, ne s'aveuglant pas sur la force de son funeste penchant.

Il ne cherchait qu'à tromper les autres sur cette faiblesse indigne de lui, et tour à tour incapable de résister à sa jalousie, et honteux d'avoir été jaloux, il souffrait de la moindre épreuve, et pour mieux cacher ses soupçons, affectait une confiance bien éloignée de son esprit. Enfin, il craignait presque autant de se trahir que d'être trompé : voilà pourquoi, espérant prouver la sincérité de son cœur, par cet acte de confiance inattendue, le comte avait prétexté une indisposition pour engager Marguerite à aller seule chez sa tante avec M. de Givry.

Tandis que Marguerite, s'abandonnant au galop de son cheval, réfléchissait à sa position délicate, à ces deux passions qu'il fallait conduire et qu'un seul mot pouvait soulever, Édouard jouissait de son bonheur, oubliant les regrets de la veille et les regrets du lendemain, il se disait que l'heure qui s'écoulait serait une des plus heureuses de sa vie. On se contente de si peu, quand on aime! il regardait le ciel pur, il regardait Marguerite, se demandant si cette femme ne lui avait pas déjà fait entrevoir le bonheur des anges.

Marguerite, après avoir échangé quelques paroles insignifiantes avec M. de Givry, arriva chez sa tante, et ne lui fit qu'une courte visite. Une agitation qu'elle ne pouvait maîtriser cette fois, se révélait dans ses paroles; elle se sentait plus humiliée que jamais par la jalousie de son mari, au moment où il semblait l'avoir réprimée; c'est que la démarche qu'il avait exigée d'elle pouvait être taxée d'inconvenance, et qu'une femme délicate préférera toujours sacrifier ses plaisirs et ses goûts à ses devoirs; comment ne serait-elle pas froissée lorsque l'affectation remplacera la confiance? N'aime-t-on pas mieux supporter une dure privation qu'un léger repro-

che? la délicatesse d'une femme ne doit-elle pas être respectée, comme sa faiblesse, et toute faute qui l'effleure n'est-elle pas irréparable, toute blessure qui l'atteint n'est-elle pas mortelle?

Plus la comtesse éprouvait d'embarras, moins elle voulait le laisser paraître; elle mit donc son cheval au pas.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle à M. de Givry, que ma tante, malgré ses rides et ses cheveux blancs, est le type de la grande dame? Lorsqu'elle a cessé de parler, on devinerait l'esprit à son regard, et la bonté à son sourire. — Elle a fait bien des malheureux dans sa jeunesse.

— Moins que sa fille, assurément, la belle madame de Lancy.

Marguerite rougit, et Édouard s'en aperçut. Il se souvint qu'on lui avait fait dans le monde la réputation d'avoir été le chevalier déclaré de madame de Lancy, et supposa en voyant la rougeur de la comtesse que ce bruit était parvenu jusqu'à elle.

— Ne trouvez-vous pas, Madame, lui dit-il, que le caractère de madame de Lancy est très-facile à connaître; je ne sais si nous la jugeons de même; mais l'exaltation de cette femme me semble presque effrayante. C'est un cœur désenchanté qui n'a jamais connu le bonheur, et qui s'accroche à toutes les branches pour retrouver une illusion, même au prix de la raison; une femme trop coquette pour sentir profondément, qui a besoin de briller comme une autre aurait besoin d'aimer, et qui choisit ses conquêtes comme on choisirait des fleurs; prodiguant à chacun, selon ses mérites, les gracieux sourires et les regards enchantés; incapable de garder pour un seul ce que le ciel lui a donné d'attraits et de séduction.

Ce portrait parfaitement juste, prouvait à Marguerite, mieux que toute autre parole, que jamais M. de Givry n'avait été attaché à madame de Lancy; elle le connaissait trop pour ne pas être sûre qu'il eût également ménagé la femme qu'il aurait pu aimer et la femme qui aurait repoussé ses hommages. M. de Givry connaissait trop la pénétration de Marguerite pour ne pas être, à son tour, assuré qu'il avait d'un mot dissipé ses soupçons. C'est ainsi que, malgré tout, ils s'entendaient si bien, que Marguerite livrée à M. de Givry, redoutait moins que jamais un aveu, et qu'Édouard, pour la remercier de sa confiance, l'entourait plus encore de ses respects.

Ils venaient de reprendre le galop, allure favorite de la comtesse, lorsque tout à coup le cheval qu'elle montait, effrayé par une énorme pierre, se cabra, fit un bond énorme, et l'emporta avec une rapidité effrayante. Dans le premier moment, Édouard ne chercha pas à l'atteindre, se souvenant que lorsqu'un cheval s'emporte, le bruit des chevaux qui le poursuivent redouble son ardeur; mais quand il vit Marguerite abandonner les rênes et passer ses bras autour du cou de Tristan, désespérant de l'arrêter et ne pouvant plus supporter ses mouvements impétueux ni l'air trop vif qui l'étouffait, M. de Givry s'élança sur les traces de la comtesse. Il n'était plus qu'à quelques pas d'elle, lorsqu'il poussa un cri déchirant qui retentit dans le cœur de Marguerite; il venait d'apercevoir un précipice vers lequel s'élançait Tristan, et qui menaçait la comtesse d'une mort certaine. Faisant un effort désespéré, il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval; le noble animal, comme s'il eût deviné le danger et compris le désespoir de son maître, fit, comme avait fait Tristan, trois bonds qui l'en rapprochèrent. Alors, par un mou-

vement plus rapide que la pensée, Édouard, d'un seul bras, entoura la taille de Marguerite, et, avec une force que la terreur avait doublée, il l'attira à lui. La jeune femme resta un instant suspendue, n'ayant pu dégager son pied de l'étrier, mais Tristan vint à son secours en lui donnant une secousse si forte que l'étrier resta au pied de Marguerite, et que, libre enfin de toute entrave, il put recommencer sa course vagabonde.

La douleur que lui causa ce dernier accident, bien plus encore que l'effroi avait glacé les sens de Marguerite ; elle perdit un instant connaissance. Édouard, dont les traits étaient couverts d'une extrême pâleur, la descendit de son cheval et l'étendit sur la terre. Cédant aux mouvements de son cœur, depuis si longtemps comprimés, cédant à son émotion, il l'appela d'une voix que la douleur rendait plus tendre.

— Marguerite ! Marguerite ! répondez-moi, lui disait-il, comme la mère eût dit à son enfant ; et Marguerite, revenant à elle et entendant cette voix brisée, n'osait ouvrir les yeux. Dans cette léthargie qui suit l'évanouissement, elle se demandait si le danger auquel elle venait d'échapper n'était pas moins grand que le danger qui la menaçait encore, celui de prendre en pitié une douleur si profonde et un amour si pur.

Au bout de quelques instants, Marguerite put se lever. S'appuyant sur le bras d'Édouard, elle vit que son pied n'était pas foulé ; elle éprouvait cependant une douleur sourde qui gênait ses mouvements, mais qui ne l'empêchait pas de marcher. La pensée de raconter au comte son danger et son salut inespéré la fit tressaillir ; elle savait bien que ce serait exciter sa colère plus encore que sa tendresse, et son courage l'abandonna.

— Je vous en prie, dit-elle à M. de Givry, cachons à

Jacques un accident qui sans vous eût été mortel ; car il aurait le droit de me reprocher mon imprudence. Je lui avais promis de ne jamais monter Tristan, que la peur rend trop dangereux pour une femme, et je crois qu'il ne me pardonnerait pas d'avoir oublié ma promesse. Vous me sauverez ainsi des reproches mérités, et nous lui éviterons une douleur.

Édouard, trop heureux qu'on lui permît d'être discret, promit de garder le secret sur cette aventure ; la pensée d'un pareil secret avec Marguerite lui semblait déjà un bonheur capable de faire oublier tout ce qu'il venait de souffrir.

Lorsqu'en revenant à Valbrun, Marguerite serra ses enfants dans ses bras, ses yeux mouillés de larmes se tournèrent vers M. de Givry. Ce regard fut son seul remerciment.

III

Je ne sais rien de plus joli qu'un bal. Quoi de plus charmant que ces fraîches toilettes, que cette valse enivrante, quoi de plus doux que ces parfums qu'on y respire ? Le bal, c'est un mot qui fait sourire une jeune fille, qui fait rêver la jeune femme, qui fait espérer le jeune homme. La mère aussi a bien sa part de joie : elle veut pour sa fille les triomphes qu'elle ne désire plus pour elle. Elle se souvient, et elle espère : le souvenir n'est-il pas souvent la moitié de l'espérance ?

Le grand salon du château de Valbrun avait été transformé en salle de bal. Des guirlandes de fleurs cachaient les vieilles tapisseries et étaient suspendues aux lustres, s'entrelaçant avec les bougies odorantes ; de gracieuses

jeunes filles, parmi lesquelles on remarquait surtout mademoiselle de Gourgy, formaient les quadrilles. Madame de Lancy semblait la reine du bal. Les jeunes gens l'entouraient, et son regard distrait, au lieu de répondre à leurs regards, cherchait celui qui la négligeait, comme pour venger de son indifférence les adorateurs qu'elle trouvait importuns ce soir-là, par miracle.

C'était la coutume du châtelain de Valbrun de donner une fête, chaque année, à la Saint-Jean, et jamais fête n'avait paru plus animée et plus joyeuse. Marguerite, vêtue d'une robe blanche, n'avait jamais paru plus belle ; la simplicité n'est pas la moins puissante des coquetteries.

M. de Valbrun et M. de Givry suivaient ses mouvements, l'un avec orgueil, l'autre avec douleur. Le comte semblait avoir oublié sa jalousie, il était fier des succès de Marguerite. L'amour-propre satisfait dispose à l'indulgence, et fait oublier bien des craintes. M. de Givry, au contraire, éprouvait un vague sentiment de tristesse ; il se sentait seul au milieu de ces indifférents, et pour admirer la comtesse, il n'avait pas besoin du suffrage de la foule, son cœur lui suffisait.

Depuis le jour où il avait sauvé la vie de Marguerite, sa passion s'était encore accrue. N'aimons-nous pas les êtres à qui nous sommes utiles avant d'aimer ceux qui nous ont fait du bien, et l'homme ne passe-t-il pas la moitié de sa vie à être ingrat, et l'autre moitié à subir à son tour la douleur qu'il a infligée ? Quant à Marie, elle était folle de joie. Les plus belles roses du parc ornaient sa tête et sa robe, et elle n'avait pu s'empêcher de se faire une révérence devant sa glace, en imitant la comtesse, pour savoir si la grâce rêveuse de madame Marguerite pouvait charmer plus que sa folle gaieté.

— Vous vous amusez donc bien au bal? lui dit le comte en dansant avec elle.

— Si je m'amuse? voici une singulière question, Monsieur; quand j'aurai des enfants, quand je serai vieille comme madame Marguerite, je pourrai peut-être faire comme elle et m'ennuyer; mais à présent le bal est tout ce que j'aime.

— Et qui vous a dit que madame de Valbrun s'ennuyait au bal?

— Elle disait hier, pendant que vous n'étiez pas là, qu'elle aimait mieux une causerie avec ses amis, une promenade dans les bois, que la plus belle fête du monde; mon frère a été de son avis; mais cela ne m'a pas convaincue, parce qu'il lui donne toujours raison avant qu'elle ait parlé.

— Avez-vous remarqué cela? dit le comte en devenant plus attentif.

— Et ne l'avez-vous pas remarqué vous, Monsieur?

— Je sais que votre frère est galant.

— Eh bien! ajouta étourdiment Marie, il y a une chose que j'aimerais autant que le bal, mais que je n'aimerais jamais mieux, ce serait d'avoir auprès de moi un ami qui trouverait bien tout ce que je ferais, qui ne serait occupé que de moi, qui ferait toutes mes volontés, qui regarderait mon portrait quand je serais absente, qui m'écrirait lorsque nous serions encore sous le même toit, qui rêverait de moi la nuit et le jour, un ami qui m'aimerait enfin comme mon frère aime madame de Valbrun.

— Comment! est-ce que votre frère regarde toujours le portrait de Marguerite? est-ce qu'il lui écrit?

Ces deux questions, adressées un peu vivement à la jeune fille, lui firent comprendre instinctivement qu'elle

avait fait une faute ; elle se souvint que parler du portrait, c'était manquer à sa promesse, et elle répondit avec un léger embarras :

— Mon Dieu ! je ne sais pas s'il regarde toujours son portrait, mais il lui écrit quelquefois pour s'amuser.

— Et comment savez-vous cela ?

— Parce que j'ai lu l'autre jour une lettre qui était tombée de la poche de mon frère et qui était adressée à madame Marguerite. Mais ce qui m'a paru le plus singulier, c'est qu'il lui avait écrit et qu'il ne comptait pas lui remettre la lettre. Je n'ai pu m'empêcher de me moquer de mon pauvre frère, car je ne me donnerais certes pas la peine d'écrire pour moi toute seule: c'est trop ennuyeux.

— Et cette lettre vous a donc paru bien jolie, puisque vous voudriez qu'on vous en adressât de pareilles?

— Ah ! oui, Monsieur, elle était bien jolie ! Mais, regardez, n'avais-je pas raison ? Voyez si madame de Valbrun n'a pas l'air de s'amuser plus en ce moment que toutes les dames qui dansent ?

Le comte était redevenu sombre ; il regarda Marguerite qui causait dans un coin du salon avec un de ses cousins, venu tout exprès de Paris pour la solennité de la Saint-Jean. Leur conversation paraissait très-animée, et lorsque M. de Valbrun, après la contredanse, eut reconduit Marie, il ordonna à l'orchestre de jouer une valse. Madame de Valbrun, toujours au bras de son cousin, vint prendre sa place parmi les valseurs. M. de Valbrun chercha des yeux M. de Givry; il ne put s'empêcher de tressaillir en le voyant absorbé dans une muette contemplation ; assis sur une banquette, et isolé des autres jeunes gens, il regardait la comtesse et paraissait souffrir. Ni les grâces coquettes de madame de Lancy, qui se pliait avec souplesse sur le bras de son valseur, ni la tenue

modeste de mademoiselle de Gourgy, qui valsait en baissant les yeux comme une pudique Allemande, rien ne pouvait le distraire de sa rêverie. Lorsque le dernier coup d'archet se fit entendre, la sérénité revint sur son front un instant obscurci, et il se dirigea vers la comtesse. M. de Valbrun, qui n'avait perdu aucun de ses mouvements et qui avait deviné sa pensée, arriva avant lui auprès de Marguerite, et lui dit d'un ton sec :

— Ma chère amie, vous oubliez qu'une maîtresse de maison se doit tout entière aux gens qu'elle reçoit; je vous en prie, sacrifiez la valse pour ce soir, je vous en saurai gré.

Puis il s'éloigna et alla inviter mademoiselle de Gourgy.

— Madame, dit alors M. de Givry, qui s'était approché, je vous prie de m'accorder la prochaine valse, j'espère que M. de Rieussac ne sera pas le seul heureux, et que les vieux amis auront leur part de faveur comme les nouveaux venus.

— Si le droit d'ancienneté était le premier de tous, répondit Marguerite en souriant, mon cousin, que je regarde comme un frère, aurait droit à un privilége, avouez-le.

— Voici un mot qu'on ne connaît plus de nos jours; Madame, de grâce ne le faites pas revivre au bal; là, comme ailleurs, il entraînerait des abus.

— Les grands mots de despotisme me donnent l'envie d'ériger ma salle de bal en royaume, et comme naturellement j'en suis la souveraine, j'aurai le droit d'abuser de mon pouvoir sans donner à personne celui de se plaindre. Je valserai donc avec mon cousin et je ne valserai pas avec d'autres.

— J'aime mieux vous croire un peu coquette pour ce soir, que de penser que vous voulez être despote; vous

auriez là une maladie incurable. Mais, Madame, ni votre royauté, ni vos beaux yeux ne m'empêcheraient de me plaindre. Parlons sérieusement; est-ce pour la prochaine valse?

— C'est très-sérieusement que je la refuse, répondit Marguerite, pour qui la prière de son mari était un ordre.

— Vous me refusez?

— Hé! mon Dieu oui.

— Mais comme vous n'êtes pas encore un tyran, vous me direz bien pourquoi?

— Parce que je ne veux pas.

— Ce n'est pas une raison.

— C'est bien la meilleure.

— Je ne vous reconnais pas ce soir, Madame, car si je parlais à une autre femme je la trouverais bien capricieuse ou bien coquette.

— Voilà deux charmants défauts. Lequel me donnez-vous, Monsieur?

— Vous ne voudriez pas m'affliger, reprit Édouard, et je vous demande en grâce de valser une fois avec moi.

— Oh! vous êtes incapable de vous affliger pour si peu, et je ne compte plus valser de la soirée; ainsi, n'en parlons plus, je vous en prie.

Édouard s'inclina sans répondre; mais une expression indéfinissable se peignit sur ses traits. Marguerite sentit battre son cœur en voyant une larme rouler dans les yeux de celui qui avait acquis des droits sacrés à sa reconnaissance en lui sauvant la vie, et à son amitié en lui épargnant une révélation qui ne pouvait lui apporter que des regrets amers; involontairement, elle lui tendit la main, oubliant la foule qui l'entourait, les regards jaloux de son mari, et le sentiment étrange qu'elle pouvait ex-

citer dans l'esprit d'Édouard; mais sa main retomba sans avoir été pressée. M. de Givry gardait le silence et souffrait d'une douleur inconnue. Jacques, qui les surveillait tous les deux et qui avait deviné le refus de Marguerite et sa réparation, ressentit plus fortement que jamais cette agitation cruelle qui s'était un instant évanouie et que le moindre incident ne devait que trop tôt exciter.

Il en est des souffrances de l'âme comme des souffrances du corps. Tandis que certains malades, par une étrange fatalité, prennent à plaisir le poison qui doit les tuer au lieu du remède qui pourrait les guérir; certains autres malades aussi, éprouvent le désir insensé de s'enivrer de ce poison moral, plus lent mais aussi sûr que l'autre; et il y a une fascination dans la douleur comme il y en a dans le regard de ces reptiles venimeux qui attirent à eux leurs victimes pour mieux se repaître de leur propre férocité avant de l'assouvir. Ce fut un sentiment de cette nature qui poussa M. de Valbrun à profiter de l'inconséquence de Marie et à l'interroger encore. Tout disparaissait à ses yeux, devant cet enfant qui avait le pouvoir de le faire souffrir, et le mot qui devait déchirer son cœur était attendu avec une impatience fiévreuse telle qu'il n'en avait jamais ressenti, en aspirant aux mots qui consolent et qui font vivre.

Marie accepta en souriant la seconde invitation du comte pour une contredanse; elle ne remarqua point l'altération de sa voix. Les parfums, la musique, la danse et ses succès lui avaient tourné la tête; à cet âge, le plaisir fait oublier les larmes, le plaisir ferait méconnaître le bonheur.

— Combien avez-vous manqué de contredanses? dit le comte à la jeune fille.

— Mais j'ai toujours dansé, dit-elle d'un petit air piqué, n'y avez-vous pas fait attention ?

— On ne peut pas tout voir, et quoique vous soyez charmante, j'ai été obligé de m'occuper aussi de tout ce monde, de mes amis... de votre frère.

— Ah ! ne me parlez pas de mon frère, je le boude ; il m'a refusé de danser avec moi, mais je n'ai pas besoin de lui.

— J'en suis persuadé ; pourquoi vous a-t-il refusé ?

— Connaissez-vous le jeu des ricochets ?

— Je les connaissais avant que vous ne fussiez née.

— Eh bien ! madame, Marguerite n'a pas voulu valser avec mon frère, et mon frère n'a pas voulu danser avec moi. Est-ce juste ?

— Et c'est la raison qu'il vous a donnée ?

— Oh ! mon Dieu non, mais je l'ai devinée.

— Vous êtes plus fine que je ne croyais.

— C'est-à-dire que vous me supposiez fort sotte.

— Assurément vous ne me laisseriez pas longtemps dans l'erreur ; mais je n'ai jamais eu celle-là ; je crois, au contraire, que rien ne vous échappe.

Il fallut danser ; c'était le tour de Marie, un malin sourire entr'ouvrait ses lèvres pendant qu'elle figurait, un souvenir parut traverser son esprit, c'était ce que le comte espérait. Lorsqu'elle revint à sa place, elle lui dit d'un air mystérieux :

— Savez-vous pourquoi Lara, ce beau cheval que j'aimais tant, est retourné à Valcourt ?

— Mon Dieu non.

— Moi, je le sais. Savez-vous pourquoi mon frère veut à toute force que vous lui cédiez Tristan ?

— Pas davantage.

— Moi, je le sais. Comment! vous ne savez rien de tout cela? oh! je vous aurais cru plus fin.

— Eh bien, rendez-moi aussi savant que vous, et je vous pardonnerai d'être plus habile que moi.

— Oh! Monsieur, je ne puis pas vous dire cela, ce sont des secrets.

— Mais il est très-permis d'avoir un secret à deux.

— A deux, oui, mais pas à trois, et vous me trahiriez, j'en suis sûre.

— Oh! vous ne me connaissez pas.

— Non! non, je ne vous dirai rien, décidément.

— Eh bien! tenez, quoique vous ne me trouviez pas très-fin, je devine que vous ne savez rien du tout.

Ce moyen si vulgaire produisit son effet accoutumé; l'expérience est un bien que l'on n'acquiert qu'au prix de légères épreuves ou de leçons souvent bien dures. Marie, entraînée par son amour-propre et n'éprouvant aucune défiance, dit au comte, d'un air triomphant:

— Ah! vous croyez que je ne sais rien, Monsieur, vous allez voir. Mais il faut que vous me juriez de ne dire à personne, et surtout à madame Marguerite, que je vous ai fait une confidence.

— Je vous le promets.

— Oh! ce n'est pas assez, je veux un serment.

— Eh bien! je vous le jure.

— Eh bien! monsieur, Lara est retourné à Valcourt parce que ce pauvre animal est malade, et que mon frère ne veut pas qu'on le sache. Il l'a ensanglanté avec ses éperons le jour où il a conduit madame de Valbrun chez sa tante; et Lara est allé se faire guérir chez lui. Mais ce n'est pas tout.

— Continuez.

— Ah! c'est que l'autre secret est un secret bien plus grand... il vous intéresse... Il m'a fait pleurer!

— Voyons! voyons!

— Cette fois il s'agit de Tristan. Figurez-vous que Tristan a emporté madame Marguerite, qui a perdu son étrier et qui aurait été tuée, Monsieur, si mon frère ne lui avait pas sauvé la vie; ils ne vous ont rien dit de toute cette aventure de peur de vous faire de la peine; mais comme les chevaux sont revenus tout en désordre, mon frère a donné de l'argent au cocher pour se taire. Le palefrenier ne l'a dit à personne qu'à la femme de chambre, parce qu'il doit l'épouser; la femme de chambre ne l'a dit qu'à ma nourrice; puis ma nourrice me dit tout, c'est bien naturel. Vous voyez bien, Monsieur, que je sais pourquoi Lara est retourné à Valcourt, et pourquoi mon frère veut acheter Tristan.

— Vous êtes un vrai lutin, dit le comte en se mordant les lèvres jusqu'au sang, pour cacher son émotion.

— Et vous, Monsieur, soyez discret, ou je ne vous aimerai plus du tout.

— Votre dernière menace m'effraie plus que la première; mais soyez tranquille et recevez mes remercîments pour votre confiance, je la mérite tout entière.

M. de Valbrun ne voulait plus interroger. Que lui restait-il à apprendre? Après lui avoir caché le danger qu'elle avait couru et la reconnaissance qu'elle devait avoir pour son sauveur, quel secret Marguerite pouvait-elle cacher encore, si ce n'était celui de son amour, d'un amour coupable auquel elle s'abandonnait lâchement, auquel elle céderait tôt ou tard? Ce moyen n'était-il pas la preuve d'une trahison? Cet ami sur lequel il comptait, cette femme qu'il adorait ne s'entendraient-ils pas pour vouer sa vie au désespoir et à la honte? Vainement le

noble caractère de Marguerite, les sentiments d'honneur d'Édouard, venaient combattre dans la pensée du comte ses soupçons et ses terreurs; la pureté de Marguerite, les principes d'Édouard, tout cédait à l'amour, la sécurité ne pouvait plus être qu'une illusion, le doute qu'un égarement. Et tandis que le comte éprouvait toutes les tortures de la jalousie; tandis que son âme était livrée à la colère et à la douleur, il lui fallait étouffer ses angoisses et les cacher sous un sourire; le bruit de la musique lui donnait le vertige; ces gens qui dansaient lui paraissaient insensés, et l'air de candeur de Marguerite lui semblait une profanation de la vertu.

Enfin le bal cessa. M. de Valbrun sut se contenir et se promit d'attendre encore avant de faire un éclat, avant de rompre une amitié que chacun connaissait, avant de se venger de la femme qui portait son nom. Il put sans se trahir tendre la main à M. de Givry et baiser le front de Marguerite; mais lorsqu'il se retrouva seul, des larmes de rage s'échappèrent de ses yeux; la nature reprenait ses droits. C'est ainsi que l'homme, quand il ne brise pas ses passions, est brisé par elles; c'est ainsi que le vaisseau, longtemps tourmenté par la tempête, finit toujours par s'engloutir, parce qu'il a perdu peu à peu ses mâts et ses voiles; c'est ainsi que la douleur qui s'exhale est moins dangereuse que l'emportement, et moins à craindre que l'hypocrisie.

IV

Le lendemain du bal était encore un jour de fête, pourtant les hôtes du château de Valbrun s'en allaient successivement. C'était un spectacle charmant que ces

calèches découvertes remplies de femmes charmantes et escortées par des écuyers qui rivalisaient d'adresse et de grâce. Dans l'avenue du parc, on voyait l'élégant phaéton dépasser la lourde berline, un cheval fringant entraîner un léger tilbury, des jeunes filles intrépides lancer leurs chevaux au galop, des mères inquiètes envoyer à leurs enfants un reproche avec un baiser! Une tente avait été dressée sur l'une des pelouses du parc, et le bal champêtre des villageois de Valbrun avait succédé au bal des châtelaines; des batelets couverts de fleurs se trouvaient sur un petit étang qu'on appelait pompeusement *le lac*, et qui bordait les murs du parc. On avait construit un jeu de bague et un tir, enfin, rien ne manquait à la fête. La comtesse avait retenu quelques femmes, le comte quelques amis, et aucun des convives ne pouvait deviner ce que le sourire du comte cachait de colère, ce que les douces paroles de Marguerite cachaient d'inquiétudes, ce que les bruits de la fête cachaient de douleurs.

Marguerite se promenait dans le parc avec ses amis et avec ses enfants; elle regardait depuis quelque temps la danse naïve des villageois, lorsqu'elle s'aperçut tout à coup que l'aînée de ses filles avait disparu; sans leur faire part de son inquiétude, elle quitta madame de Lancy et les autres femmes qui l'entouraient, et, leur laissant la petite Berthe, elle courut d'abord vers le petit étang, où on l'assura qu'on n'avait pas vu sa fille; elle prit une autre allée qui conduisait au tir auprès duquel étaient réunis M. de Valbrun et les autres jeunes gens. Cette fois, son pressentiment ne la trompa pas. Devant elle, et presqu'au bout de l'allée, était la petite fille, qui, ayant reconnu la voix de son père, s'élançait de son côté. Marguerite, en entendant partir un coup de pistolet et voyant son enfant, cachée par des arbres, près d'attein-

dre l'endroit vers lequel on dirigeait les balles, jeta un cri étouffé ; avec une terreur invincible, elle se mit à courir aussi vite que le lui permettait son émotion. L'enfant venait de dépasser le but que sa mère la poursuivait encore ; soudain un cri déchirant, se mêlant à la détonation d'un pistolet, vint glacer tous les cœurs. Marguerite, atteinte par une balle qu'avait lancée M. de Valbrun lui-même, tomba baignée dans son sang. A cette vue, le comte, glacé d'épouvante, laissa tomber son arme sans avoir la force de faire un seul pas. M. de Givry se précipita vers Marguerite, l'enleva dans ses bras, et, mortellement atteint comme elle, se dirigea vers le château. Le comte, seulement alors, sembla rappelé à lui-même ; l'idée d'un danger imminent n'arriva pas jusqu'à lui, tandis qu'elle déchirait le cœur d'Édouard.

Rendez-la-moi, s'écria-t-il en essayant de l'arracher des bras du jeune homme, rendez-la-moi !...

Sans s'inquiéter de ce ton impérieux et de cette violence, Édouard serra Marguerite plus fortement contre lui, et tandis que les jeunes gens, se dispersant dans le parc, envoyaient chercher le médecin et donnaient l'alarme aux gens de la comtesse, Édouard, suivi du comte, arriva jusqu'à la chambre de Marguerite et la déposa sur son lit. Le sang sortait avec violence de sa blessure. M. de Valbrun se livrait au désespoir ; M. de Givry, calme et morne, était d'une pâleur effrayante ; on eet dit que la vie allait l'abandonner. Marguerite, qui n'avait pas perdu connaissance, étendit la main vers la fenêtre. Le comte s'élança pour la fermer, car les sons de l'orchestre arrivaient jusqu'à la comtesse, et Édouard seul n'entendait pas cette musique qui faisait un déchirant contraste avec cette scène de douleur.

Le médecin arriva. Après une longue et cruelle opé-

ration, il parvint à extraire la balle, qui avait pénétré dans le côté droit; mais il déclara qu'on devait craindre une congestion au cœur, et que ce cas était mortel. Marguerite voulut connaître la vérité; lorsqu'elle sut que sa vie était en danger, elle fit supplier toutes les personnes qui étaient à Valbrun de vouloir bien quitter le château; puis elle demanda les secours de la religion.

Pendant que la comtesse, enfermée avec le curé de Valbrun, se préparait à mourir, Jacques et Édouard étaient restés seuls. Des larmes qu'il ne sentait pas coulaient sur la figure de M. de Givry. Ce spectacle rappela la colère dans l'âme de M. de Valbrun. Le récit de Marie, les injurieux soupçons qu'il avait fait naître, la pensée de l'affront qu'on lui réservait, vinrent comme un cauchemar traverser l'esprit du comte.

— Votre douleur m'offense, dit-il d'un ton hautain à M. de Givry. Respectez les derniers moments de celle à laquelle vous avez déjà fait tant de mal; ne me forcez pas à vous rappeler qu'elle porte mon nom.

— Que voulez-vous dire? Du mal !... moi, je lui ai fait du mal! Ah! ne donnerais-je pas ma vie pour lui éviter une souffrance?

— C'est à moi que vous osez tenir un pareil langage et dans un pareil moment...

— Mon ami, calmez-vous; la douleur vous égare.

— Je ne suis pas votre ami. Et que vous importe ma douleur, Monsieur?

— Grand Dieu! que signifie cet emportement? murmura M. de Givry stupéfait.

— Osez-vous bien le demander? Ce que vous m'avez fait? — Mais l'outrage qu'un homme de cœur ne pardonne jamais, mais un affront qui ne se lave que dans le sang. Si vous ne m'avez rien fait, jurez donc que vous

n'aimez pas madame de Valbrun. Mais jurez donc, Monsieur.

— Eh bien, oui, je l'aime !

— Et vous croyez que je ne me vengerai pas de l'homme qui fut un traître, et de la femme qui fut parjure, s'écria M. de Valbrun emporté par la colère, par cette dangereuse colère qui fait tout oublier, le devoir et la nature.

Quant à M. de Givry, il n'oubliait pas. Il voyait Marguerite ensanglantée, Marguerite mourante, et, transporté d'indignation, il s'écria :

— Ah ! je ne vous connaissais pas, je ne vous croyais pas un lâche.

Hélas ! ce mot qu'on ne prononce jamais impunément, fut suivi de la vengeance accoutumée. M. de Valbrun bondit comme un tigre, et M. de Givry reçut un soufflet de la main de celui qu'il avait appelé son frère. La porte s'ouvrit au même instant, et Marie jeta un cri perçant en voyant son frère chanceler. Mais M. de Givry s'élança hors du salon en s'écriant :

— A demain, Monsieur, et puissiez-vous prendre ma vie !

Marguerite fit appeler ses enfants, et lorsqu'elle les serra dans ses bras, elle ne put s'empêcher de demander à Dieu pourquoi, si jeune, il la condamnait à mourir.

Elle envoya chercher Marie ; la jeune fille entra bouleversée, les vêtements en désordre.

— Ma chère enfant, lui dit la comtesse avec calme, vous venez de pleurer sur moi, donnez-moi vos prières plutôt que vos larmes.

— Madame, s'écria Marie, vous ne savez pas pourquoi je pleure... M. de Valbrun !... mon frère ! Ah ! c'est horrible.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il?

— Je ne sais si je dois le dire; cependant, il n'y a que vous qui puissiez sauver mon frère!

— Vous me faites mourir, parlez.

— Madame, M. de Valbrun veut tuer mon frère. Il lui a donné un soufflet, ils se battront demain.

Et la jeune fille se mit à sangloter.

La comtesse jeta un cri d'épouvante.

— Marie, s'écria-t-elle, allez trouver M. de Valbrun et M. de Givry, dites-leur qu'ils viennent et que je me meurs.

Marie sortit plus rapide que l'éclair, elle rencontra Édouard le premier et, le prenant par la main, elle le força à la suivre jusque dans le salon où était encore M. de Valbrun.

Là, elle s'écria d'une voix déchirante :

— Madame Marguerite vous demande tous les deux, elle va mourir!

Deux cris répondirent à ces mots terribles, chacun s'élança, et la porte de Marguerite s'ouvrit pour laisser passer la jeune fille et ceux qu'elle conduisait.

— Marie, emmenez mes enfants, vous reviendrez avec eux, si Dieu me laisse le temps de les embrasser encore, dit la comtesse d'une voix altérée.

Maintenant, Jacques, monsieur de Givry, si les paroles d'une mourante furent jamais sacrées, écoutez-moi :

Je sais tout. Je sais que vous voulez vous battre. Mon Dieu! la désunion sera-t-elle donc éternelle sur la terre? et tandis que les hommes ont voulu se tuer tant de fois parce qu'ils ne s'entendaient pas, voulez-vous vous tuer aujourd'hui parce que vous ne vous entendez que trop? Jacques, parce qu'il s'est rencontré un homme qui a

pensé comme vous, qui a aimé ce que vous aimiez, qui a laissé régner sur son cœur la femme qui portait votre nom, qui l'a parée de tous les charmes et de toutes les vertus, vous voulez l'en punir?...

Monsieur de Givry, parce que vous m'avez aimée et parce que j'appartiens à Jacques, voudriez-vous le détester, voudriez-vous priver mes enfants de leur père, à l'heure où leur mère va mourir!... Voudriez-vous, l'un et l'autre, faire couler le sang qui retombera sur ma tête, et voulez-vous d'une vengeance que Dieu punit avec l'éternité?

Que mon langage ne vous surprenne pas; je puis parler ainsi à l'heure où tout orgueil est insensé, et où je me trouve si petite sous le regard de Dieu; mais si grande auprès des faiblesses humaines!

Jacques, je vous le jure devant Dieu, jamais monsieur de Givry ne m'a avoué son amour. Il vient d'apprendre seulement que je l'avais deviné. Pour l'amour de Dieu et de votre salut, tendez-lui la main et reconnaissez votre injustice.

Édouard, ajouta-t-elle d'une voix plus faible, ne me refusez pas ma dernière prière; promettez que vous renoncez à toute vengeance; promettez que ses jours seront épargnés?

— Ses jours, Madame, mais non les miens!

— Ah! je vous comprends, s'écria Marguerite, vous êtes cruel. Oui, je vous demande un sacrifice plus grand que celui qu'on exigea jamais d'aucun homme. Je vais mourir, Édouard, et je vous le demande à genoux! Vous fûtes cruellement offensé. Dieu vous tiendra compte de l'oubli et je vous devrai mon dernier bonheur... Donnez-moi votre main.

Elle lui tendit la main, Édouard la prit avec désespoir,

Vaincu par la douleur de Marguerite, il s'écria, en se jetant dans les bras de Valbrun :

— Pardonnez-moi, comme je vous pardonne!

— Mon Dieu! je vous remercie, s'écria Marguerite. Je puis mourir, et je vous bénis!

Alors, Jacques et Édouard, tous deux à genoux, inclinèrent leurs têtes sur ce lit de douleur, en s'écriant :

— Mon Dieu! mon Dieu! conservez-nous-la!

Mais cette prière ne devait pas être exaucée. Et cet ange, qui dit-on nous garde sur la terre, l'ange de Marguerite était remonté vers les cieux, emportant une âme céleste qu'ils murmuraient encore tous deux :

— Elle ne peut mourir, c'est impossible!...

— Quatre ans après ce cruel événement, on célébrait, dans une église de Paris, un double mariage. La belle mademoiselle de Gourgy épousait M. de Valbrun! Marie de Givry épousait son frère, le marquis de Gourgy... Quant à Édouard, il devait garder le serment qu'il avait fait à Marguerite, et jusqu'au dernier soupir son cœur devait battre pour elle; il devait être fidèle dans la mort comme il l'eût été dans la vie!

FRAGMENT

DES

MÉMOIRES D'UNE FEMME DU MONDE

.... C'est une belle chose que d'avoir vingt ans ! C'est une plus belle chose encore d'être amoureux à cet âge où tout est illusion, où tout est joie, où tout est croyance ! Hélas ! les vingt ans et les amours de vingt ans s'enfuient avec une égale vitesse. Ensuite on doute et on pleure, on regrette et on ne désire plus. Ce qu'il y a d'affreux dans notre nature, c'est que nous ne jouissons jamais entièrement de ce que nous possédons ; je ne connais de sentiment complet que le regret : il semble qu'alors on découvre pour la première fois la valeur de ce qu'on a perdu. Les bonheurs enfuis ont tout le prix des choses impossibles. Oh ! que le cœur humain est singulier dans ses émotions et dans ses sentiments ! La plus longue vie ne suffit pas à cette étude, et l'expérience même n'apprend que le passé, elle n'ouvre pas l'avenir.

Par une matinée de printemps en 1828, un jeune

homme se promenait dans la chambre à coucher de sa mère. La porte entr'ouverte d'un cabinet de toilette à côté laissait voir la comtesse de Champville, assise devant son miroir et se faisant arranger les cheveux.

— Ma mère, disait de temps en temps le jeune homme, êtes-vous bientôt prête ?

— Oui, mon enfant, répondit-elle, encore un peu de patience et nous partirons. D'ailleurs, il n'est pas midi.

— Dans quelques minutes la pendule va sonner. Je suis sûr que Léonie nous attend.

La comtesse ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne le crois pas, mon ami, votre cousine est plus raisonnable que vous ; et puis, c'est un triste moment pour elle que celui où elle doit quitter son couvent et ses amies d'enfance !

Arthur rougit et ne répondit rien. Sa mère reprit :

— Vous vous êtes donc bien amusé hier au bal, Arthur ? M. de Champville m'a dit que vous y aviez obtenu mille succès. Votre costume était superbe et vous le portiez à merveille.

— Amusé ! non, ma bonne mère, puisque vous n'y étiez pas et que je ne devais voir Léonie que ce matin. Mais permettez-moi de vous demander à mon tour pourquoi vous n'êtes point venue à cette fête. Vous vous enfermez ainsi à la maison, et cependant vous êtes belle, ma mère, on vous prendrait pour ma sœur. A quoi cela sert-il que vous vous soyez conservée telle qu'à vingt-cinq ans, si personne ne vous voit ?

— Je n'aime pas le monde, Arthur, vous le savez bien.

— Cependant, ma mère, il faudra maintenant sortir de votre retraite, il faudra conduire Léonie, vous êtes obligée de la chaperonner.

— C'est un soin que je vous laisserai bientôt, je l'espère. Vous vous en acquitterez entièrement, n'est-ce pas, mon fils ? Vous ne quitterez point votre femme, vous serez son guide et son appui. On en a grand besoin à son âge ! Mais partons, me voilà prête, et je ne veux pas lasser votre impatience. Les chevaux nous attendent et me paraissent tout aussi pressés que nous.

Pendant le trajet qui séparait l'hôtel de Champville de la maison où était élevée Léonie, ni la comtesse ni Arthur ne prononcèrent un mot. Le jeune homme semblait dévorer la distance ; la tête constamment en dehors de la portière, ses yeux erraient sur tous les passants, il regardait et ne voyait pas. Je ne sais si vous connaissez ces émotions-là. Vous êtes tous si changés depuis votre dernière révolution ! Votre jeunesse a perdu tout son charme. Le mérite des hommes actuels consiste à être de fort mauvaise compagnie, à fumer vingt cigares par jour, à afficher d'ignobles conquêtes. Mais *de mon temps* j'aurais chassé mon suisse, s'il se fût permis d'infecter sa loge de cet abominable tabac dont vous *parfumez* le boulevard de Gand. Jamais un homme du monde n'aurait osé avouer des relations avec les femmes dont vous vous parez aujourd'hui. Il faut être juste, de mon temps aussi on aurait fermé les salons à des gens de cette espèce, pas une *dame* n'aurait consenti à se montrer en public accompagnée par eux. C'est entièrement la faute des femmes de cette époque, si vous vous êtes perdus ainsi. Il fallait tout bonnement s'entendre, ne rien laisser passer d'inconvenant, faire justice des mauvaises manières, et vous auriez été obligés de vous corriger malgré vous. Mais revenons à mon histoire.

La comtesse jetait sur son fils ces regards si éloquents

d'une mère tendre, et certainement sa pensée était une prière. En face de ce bonheur il ne pouvait y avoir autre chose dans son âme. Enfin ils arrivèrent, et on les introduisit au parloir, où peu d'instants après Léonie de Champville fut conduite. Une de ses compagnes et une religieuse l'accompagnaient. La jeune fille était sérieuse, elle embrassa timidement sa tante et salua son cousin, sans lever les yeux sur lui. Arthur lui baisa la main, elle ne la retira point; pourtant nulle joie n'éclata dans sa physionomie, nul empressement ne parut dans sa démarche, lorsqu'on lui annonça qu'elle allait habiter l'hôtel de la comtesse. Évidemment ce n'était là ni du bonheur ni de l'amour. Toute l'effusion de son cœur fut pour ses amies qu'elle allait quitter; elle se jeta dans leurs bras en sanglotant et ne montra un peu d'affection à sa tante que lorsque celle-ci l'assura qu'elle reviendrait voir ses compagnes et qu'elle n'en serait pas séparée.

— Comment s'appelle votre amie? ajouta madame de Champville; je serais bien aise de connaître une personne à laquelle vous paraissez si tendrement attachée.

— Élisabeth d'Auray, répondit Léonie.

— D'Auray! s'écria la comtesse troublée. Puis, faisant un effort sur elle-même, elle reprit d'une voix calme : Mademoiselle serait-elle parente du colonel d'Auray?

— Je suis sa sœur, Madame, et il m'a servi de père, car nous avons perdu nos parents.

Il y a des noms qui, lorsqu'ils apparaissent dans une conversation indifférente, semblent en changer la nature. Celui du colonel d'Auray produisit cet effet sur toutes les personnes présentes. Madame de Champville devint pensive, Arthur répliqua d'un ton de bonne humeur

qu'il avait vu la veille le colonel au bal, qu'il l'emportait sur tous les hommes par son élégance; Élisabeth rougit de plaisir en entendant ainsi louer son frère, pour lequel elle avait une tendresse et une admiration profondes.

L'heure du départ avait sonné; Léonie embrassa encore une fois son amie, et ce fut en pleurant qu'elle monta dans la voiture qui devait la conduire loin de cet asile où elle venait de passer six années tranquilles et douces.

Quant à son cousin, il ne se possédait pas de joie. Ses yeux ne quittaient point sa fiancée; il épiait ses pensées pour ainsi dire, et ses larmes retombaient toutes sur son cœur. En arrivant à l'hôtel, il s'empressa de conduire Léonie dans l'appartement qu'il avait fait décorer pour elle. Là, elle retrouva les soins, les prévisions de l'amour le plus délicat : les fleurs qu'elle aimait, ses livres favoris, son piano, son chevalet, ces mille riens dont se compose la recherche intérieure des femmes; à tout cela Léonie ne répondit que par un sourire triste, et son remercîment fut une larme.

Plusieurs jours se passèrent sans amener de changement dans leur position. Mademoiselle de Champville ne se consolait point d'avoir quitté son couvent. Arthur devenait triste de sa tristesse, et la comtesse les observait tous les deux. Un matin, elle proposa à sa nièce une promenade en voiture, résolue à provoquer la confiance de la jeune fille et à savoir enfin à quoi s'en tenir sur ces regrets si peu naturels.

— Vous trouvez-vous bien près de nous, Léonie ? dit-elle après quelques instants de silence

— Oh! oui, ma tante, vous êtes si bonne, pourrait-il en être autrement?

— D'où vient donc alors votre mélancolie? Désirez-vous quelque chose? Il faut me parler comme à votre mère, j'en ai les droits et la tendresse, bientôt je la serai réellement d'ailleurs. Voyons, Léonie, franchement, qu'avez-vous?

La jeune fille répondit en hésitant :

— Rien... du tout, ma tante, je regrette mon amie d'enfance, mes habitudes de pension, je ne me suis point faite à celles du monde. Je m'intimide facilement, je comprends à peine les conversations que j'écoute; enfin, ma bonne tante, je ne suis encore qu'une petite fille, bien gauche et bien sotte, cela se formera avec le temps et vous serez plus contente de moi.

— Vous me trompez, Léonie, ou peut-être vous vous trompez. Toutes ces raisons excusent votre embarras, mais non vos distractions, mais non vos larmes. Peut-être l'union qui est proposée vous effraie-t-elle, peut-être aviez-vous d'autres espérances, je n'ose dire d'autres affections; dans ce cas il faudrait vous expliquer sans crainte. Mon fils vous aime et serait bien malheureux de vous perdre, mais il le serait davantage de ne vous devoir qu'à l'obéissance. Je me charge de le faire consentir à votre refus, si vous le refusez; il acceptera bien un chagrin à la place d'un malheur.

Certes, la comtesse était une femme d'esprit et de tact, elle le prouva en cette circonstance. Lorsqu'on veut arracher la vérité d'un cœur novice, il ne faut aucune préparation. Il n'est personne qui ne soit en garde contre des attaques prononcées, personne qui ne se dispose à défendre son secret vis-à-vis d'un ennemi qui s'avance lentement; mais il est difficile de ne pas s'étonner d'une question brusque et inattendue, de ne pas se troubler lorsque cette question frappe

juste à l'endroit sensible. Les âmes jeunes et craintives se laissent ainsi pénétrer, avant de songer à s'en défendre; c'est l'expérience qui amène l'hypocrisie.

Léonie rougit jusqu'au front des suppositions de sa tante. Un combat intérieur se passa en elle, et son embarras redoubla en se voyant devinée.

— Mon Dieu! dit-elle enfin, je n'ai pas encore songé à cela. Le mariage ne m'occupe point. Ce n'est pas cet hiver que nous devons le conclure, j'ai le temps de m'y accoutumer, et je ne sais pourquoi vous me soupçonnez de la répugnance pour vos projets de famille. Ne serai-je pas bien heureuse de vous nommer ma mère?

— Léonie, l'automme dernier, pendant que j'étais aux eaux avec Arthur, votre oncle vous a-t-il fait sortir souvent?

— Oui, ma tante.

— Il vous a emmenée à Champville!

— Oui, ma tante.

— Vous y êtes restée un mois!

— Oui, ma tante.

— Êtes-vous allée chez la marquise de Brignoles?

— Oui, ma tante.

— Et mademoiselle d'Auray n'y avait-elle pas accompagné monsieur son frère?

— Oui, ma tante.

— Pourquoi me répondez-vous si brièvement, et pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de cela?

— Je réponds à vos questions, — et quant à ne vous en avoir rien dit encore, c'est que, — c'est que vous ne me l'avez point demandé.

La comtesse devint extrêmement pâle.

— Et... vous avez vu... le colonel d'Auray chez madame de Brignoles?

— Oui, ma tante.

Pendant tout le reste de la promenade, il n'y eut plus un seul mot de prononcé entre les deux femmes. Au dîner, Léonie avait les yeux rouges. Quant à madame de Champville, elle resta bien plus longtemps dans son oratoire, et le lendemain, quand sa nièce lui demanda la permission de faire une visite à son couvent, elle lui répondit qu'elle l'y conduirait elle-même.

La comtesse de Champville était une de ces femmes qui jouissent à juste titre de l'estime générale. Son existence, toute d'intérieur, s'était écoulée à l'abri des mauvais jugements et des calomnies. Mariée à seize ans au comte de Champville, général de l'empire, elle se retira, sans même paraître une seule fois à la cour, dans le château de son mari, pendant que celui-ci suivait les armées. La seconde année de son mariage, elle donna le jour à un fils, et depuis lors ce fils devint la seule occupation de sa vie. Elle se consacra en entier à son éducation et à son avenir. Le général, beaucoup plus âgé qu'elle, ne chercha point à la contrarier. Il trouva le repos et le bonheur dans ces habitudes de retraite. Hors deux ou trois mois qu'il venait passer à Paris, pour se montrer au maître, car l'ambition ne meurt jamais chez les hommes, il habitait le reste du temps sa terre, d'où madame de Champville n'était sortie que bien rarement depuis la naissance d'Arthur. On lui donna un gouverneur, on fit venir des maîtres de toute espèce, rien ne coûta pour cette éducation et pour satisfaire le désir ou la fantaisie de la comtesse; elle s'acheva sans que cet enfant si cher eût quitté le giron maternel, et néanmoins jamais des soins plus tendres ne furent mieux récompensés; Arthur devint un jeune homme accompli. Le frère cadet du général le suivit dans sa dernière campagne ; frappé

d'un boulet auprès de lui, il mourut en lui léguant sa fille orpheline, sa fille dont la naissance avait coûté la vie à sa mère. Le général lui jura qu'il ne la quitterait pas, qu'elle serait sa fille et que jamais Arthur n'aurait d'autre femme.

Madame de Champville avait trop d'esprit pour ne pas savoir que l'amour ne peut naître de l'habitude, si l'habitude naît de l'amour. Elle ne voulut donc pas souffrir que sa nièce fût élevée près de son fils, et dès qu'elle eut l'âge de raison, on la plaça dans un des meilleurs couvents de Paris. Il ne fut pas permis au jeune vicomte de la voir souvent, mais sa mère lui en parla sans cesse, elle l'accoutuma à l'aimer et à désirer sa présence, elle lui vanta sa beauté, son esprit, ses grâces, elle lui inculqua, pour ainsi dire, l'amour avec son attachement pour elle; il résulta de cette savante tactique qu'elle réussit complétement dans son projet, que les fiancés ne furent point fatigués l'un de l'autre avant de s'appartenir, et que leur avenir se fonda sur un passé à l'abri de tous souvenirs pénibles.

Après sa sortie du couvent, Léonie demeura triste et rêveuse, ainsi que je vous l'ai dit. Ces dispositions n'échappèrent pas à l'œil d'une mère, et bientôt elle se convainquit qu'un secret pesait sur la vie de mademoiselle de Champville. Ses observations, ses recherches ne purent l'amener à découvrir ce qui était si soigneusement caché. Ce fut alors qu'elle se décida à accompagner la jeune fille dans sa première visite au couvent.

Lorsqu'elles entrèrent au parloir, lorsqu'elles eurent demandé mademoiselle d'Auray, Léonie, silencieuse et calme jusqu'à ce moment, se montra tout à coup impatiente; elle se leva et se rassit dix fois pendant les quelques minutes qu'elles restèrent seules. Madame de

Champville ne la perdait pas de vue. Les deux amies se jetèrent dans les bras l'une de l'autre avec une effusion qui parlait plus haut que mille discours ; elles serraient leurs mains, elles se regardaient et semblaient gênées de ne pas être seules.

— Tu n'as pas été dans le monde encore, Léonie? dit enfin mademoiselle d'Auray.

— Pas encore, ma bonne amie, j'ai seulement fait des visites.

— On me l'avait dit. Mais tu vas ce soir à l'ambassade d'Autriche ?

— Ma tante m'a promis de m'y conduire, et je m'en fais une fête.

— Tu y verras madame de Brignoles, et... beaucoup de gens de ma connaissance.

— Ah ! ah !

— Et quand te maries-tu ?

Léonie regarda sa tante.

— Je ne sais... quand ma tante voudra.

— Nous avons le temps, répliqua la comtesse, et Léonie sait ce que je lui ai dit à cet égard.

— Tu vas bien t'amuser au bal. Tu me le raconteras, n'est-il pas vrai?

— Oh! oui, je viendrai te voir; je te raconterai tout. J'aurai une belle toilette, des camélias naturels et des bruyères. On me les a déjà envoyés.

La comtesse devint toute tremblante à ces mots; la manière dont Léonie les prononça lui en montra toute la portée. Elle comprit que dans son hôtel même il se trouvait des espions, et qu'elle ne pourrait compter sur personne dans la tâche qu'elle avait entreprise.

— Non, ma nièce, répliqua-t-elle, vous ne porterez point de fleurs ce soir. Vous êtes assez jeune pour vous

parer de vos cheveux seulement. D'ailleurs, Arthur le préfère ainsi, et vous ne le désobligerez pas pour si peu de chose. Mais voici l'heure de votre toilette; dites adieu à votre bonne amie; dans quelques jours vous reviendrez, *nous reviendrons* lui raconter vos plaisirs, puisqu'elle tient tant à les connaître.

Le soir, au bal, Léonie remporta tous les suffrages. On la voyait pour la première fois, et chacun l'admira. Le monde d'alors était bien différent de celui d'aujourd'hui. Vos *seigneurs* et vos *grandes dames* ne quittaient pas encore leurs comptoirs et leurs mansardes pour occuper des salons dorés. Il fallait une aristocratie réelle pour y être admis. On ne se contentait pas de celle de l'argent. Les hommes surtout avaient une bien autre tournure que celle de vos *lions*. C'étaient presque tous des officiers de la garde royale, des jeunes gens attachés à la diplomatie, quelques privilégiés n'ayant rien à faire que de porter un nom illustre et de dépenser noblement leurs fortunes de prince. La province nous envoyait ce qu'elle possédait de mieux, et en six mois nous formions ces nobles cœurs à l'élégance : nous leur apprenions par notre exemple à être tout à la fois distingués et affables. Ils savaient bien vite se présenter dans un cercle, ils adoptaient avec une merveilleuse facilité les manières dont le roi offrait un si parfait modèle. Ils aimaient la bonne compagnie, et s'ils s'égaraient quelquefois dans la mauvaise, c'était si secrètement que personne ne pouvait en être sûr. Les salons de madame la comtesse d'Appony, si épurés encore malgré sa position, n'offraient à cette époque aucun mélange. C'était peu après la querelle avec les maréchaux de France, au sujet de leurs titres, lorsque l'empereur d'Autriche refusa à ces vieux guerriers des duchés *in partibus* conquis avec leur sang,

et qu'ils ont conservés malgré lui. Cette affaire amena une petite dissension avec l'ambassade, et ne fit pas néanmoins grand tort aux bals. Tout s'arrange avec le temps, parce que le temps arrange tout, excepté la beauté et l'amour qu'il efface.

En parcourant les salons, madame de Champville recueillit le tribut d'admiration dû aux grâces de Léonie. De toutes parts on entendit vanter cette nouvelle beauté, et le cœur d'Arthur jouit délicieusement de ces éloges. Il ne quittait pas sa cousine, son amour éclatait d'une façon incontestable. Dans le passage d'une porte, la comtesse sentit le bras de sa nièce frissonner sur le sien; ses yeux se portèrent aussitôt vers un homme qui venait de la saluer.

— Mon Dieu ! se dit-elle dans son cœur, terrifiée de cette rencontre; si c'est lui ! il est toujours le même ! le bonheur de mon fils est perdu.

II

Depuis le bal de l'ambassade d'Autriche, la comtesse avait conduit chaque soir Léonie dans le monde. Son mari exigeait d'elle cette déférence à sa volonté, elle s'y soumettait avec résignation, parce que son fils en paraissait joyeux, et que rien ne pouvait lui coûter pour le bonheur de son fils. L'amour d'Arthur augmentait de plus en plus. Il plaçait toute son espérance dans cette belle jeune fille, qui devait lui appartenir bientôt. Fier de son choix, orgueilleux de sa noble passion, il ne la cachait à personne, il semblait heureux de cette passion même.

Léonie, au contraire, changeait à vue d'œil. Elle attribuait à la fatigue son état de langueur et l'amaigrissement de son visage. Le monde la tuait, disait-elle, et cependant elle y courait chaque soir. C'est ainsi que sont les jeunes femmes; il semble qu'elles soient lasses de l'être et que la rage de vieillir les possède. Il en est de nos belles années comme des amours dévoués, nous n'en sentons réellement le prix que quand nous ne les avons plus. Je vous l'ai dit très-souvent! J'ai entendu conter à madame de Villebelle qu'elle ne regrettait dans ses soupirants éconduits qu'un pauvre diable auquel elle avait imposé trois ans le supplice de lui prouver sa flamme par tous les sacrifices possibles, et à qui il était expressément défendu d'en dire un mot.

— Il m'ennuyait à mourir, ajoutait-elle, et quand, fatigué du sot métier que je lui faisais faire, il m'abandonna, je le pleurai presque; je sentais son absence bien plus que je n'avais senti sa constante occupation de moi. Et puis, un amant qui se décourage nous fait craindre le départ des autres; on a peur d'être moins jolie, puisqu'on peut être quittée : ce chien d'amour-propre se montre partout (1). »

C'était déjà ainsi du temps de ma tante, sous monsieur le régent! J'ai grand' peur, mon ami, qu'il n'y ait jamais de révolution dans ces choses-là.

Arthur s'enivrait seul de son amour. Il admirait en silence la femme qu'il avait choisie, car il s'était fait une loi de ne pas la persécuter d'un sentiment qu'elle ne comprenait point, pensait-il. Et cependant ce sentiment la suivait partout, elle en retrouvait les soins dans les plus petits détails de sa vie. Sa contenance avec son

1 Voir le Jeu de la Reine, du même auteur.

fiancé en devenait plus embarrassée encore, elle prit le parti de ne s'apercevoir de rien, pour ne pas être obligée de le remercier. Son état de langueur inquiétait sa famille, les yeux d'Arthur interrogeaient les siens avec angoisse, il cherchait à deviner un désir qu'il pût satisfaire. Hélas ! le pauvre jeune homme, il ignorait que d'un amour qui ne plaît pas, rien ne plaît. On en veut à ceux qui vous chérissent de ce qu'on ne le leur rend pas. Plus ils le méritent, moins on leur pardonne. Tenez, voulez-vous un bon conseil, c'est-à-dire un conseil d'égoïste. Laissez-vous adorer, et n'adorez point, il n'y a que ce moyen d'être heureux ici-bas. Je suis désolée qu'à mon âge on ne fasse plus de passions. Oh ! comme je vous donnerais le bon exemple ! comme je me vengerais du passé !

La comtesse souffrait pour son fils de l'indifférence de Léonie. Son active surveillance entoura la jeune fille de mille réseaux, elle la suivait partout, elle ne la laissait seule avec personne, elle ne lui permettait de recevoir aucune lettre qu'elle ne l'eût lue d'abord. Dans ses visites au couvent elle ne la quittait pas, et néanmoins elle ne put jamais acquérir la certitude que ses soupçons étaient fondés. Au bal, la beauté de Léonie lui attirait bien des hommages, qu'elle recevait avec dédain. Elle dansait tristement, enfin la tristesse était si profondément empreinte sur sa physionomie qu'elle faisait peine à voir. En vain sa tante l'interrogeait, en vain son oncle employait toute sa tendresse à provoquer sa confiance, on ne pouvait rien obtenir d'elle.

Un jour madame de Champville avait réuni quelques personnes à dîner. C'était un cercle intime, et dans lequel il ne se glissait pas d'intrus. On y parla donc à cœur ouvert, et ce fut une conversation assez curieuse. J'y étais

et je me la rappelle parfaitement. Je vais vous la dire; vous y retrouverez le *prochain* de cette année-là un peu moins laid qu'il n'est aujourd'hui, mais avec les même défauts, à bien peu de chose près.

— En vérité, madame, dit un jeune pair de France, vous ne savez pas les nouvelles? Quoi! vous ignorez les deux présentations qui ont eu lieu ces jours-ci, deux présentations qui ont mis toute la cour en rumeur. D'abord la comtesse Alfred de Serval.

— Quoi! la fille aînée de ce riche M. Chavert qui était si extraordinaire, dont on a tant parlé, et qui faisait tort à ses sœurs par ses mauvaises manières. On disait toujours: Mesdemoiselles Chavert sont ridicules. Et, à cause de cela, les pauvres cadettes, qui n'en pouvaient mais, dont l'une est charmante, se trouvaient maltraitées.

— C'est justement elle. Avant de vous conter cette fameuse réception aux Tuileries, il faut que vous sachiez ce qui l'a précédée. La comtesse Alfred était le mois dernier dans un château où on a beaucoup connu mademoiselle Chavert, et il se trouvait là une jeune fille de la province, fort belle et fort spirituelle, qui se croit, et qui a raison, tout aussi grande dame que la comtesse Alfred. Or, cette pauvre comtesse était cousue d'armoiries : elle en avait aux bras, à la taille, aux doigts; elle en avait de brodées, elle en avait de peintes : c'était un blason vivant. Comme les gens qui ont des habits neufs et qui n'ont point l'habitude de les porter, elle se mirait dans chaque glace; on en riait tout haut. Il y avait surtout une certaine explication qu'elle recommençait vingt fois par jour et qui faisait notre joie. Enfin mademoiselle de Torchère, impatientée de ces airs majestueux, s'amusa à lui faire répéter sa leçon, bien résolue à lui en donner une.

— D'où vient, madame, que ces armes sont surmon-

tées d'une couronne ducale; monsieur votre mari n'est cependant que comte?

— Cette couronne a été donnée en récompense par Louis XV, ou Louis XVI, à mon père ou à mon grand-père, je ne sais plus lequel.

— A monsieur Chavert, madame?

Je ne saurais vous rendre la malice de ces mots-là, car personne n'ignore que M. Chavert a débuté par être porte-balle.

— La belle comtesse dut être bien humiliée?

— Nullement. Elle ne le sentit pas. Mais on le sentit pour elle. Eh bien! elle a été présentée hier, si décolletée, que madame la dauphine s'en est scandalisée au dernier degré; encore prétendait-elle, mesdames, vous apprendre à vous habiller. Comment la trouvez-vous, madame la marquise?

— Fort belle; seulement elle a l'air d'un fiacre qui a ôté son numéro. Quelle est l'autre présentée?

— Oh! celle-là, c'est autre chose, celle-là a fait crier tout le faubourg Saint-Germain au scandale. Il a fallu la protection, l'insistance d'une duchesse fort haut placée et fort irréprochable, pour la faire admettre. Jamais on ne vit femme d'agent de change au château, mais la famille de cette duchesse s'est alliée à celle de madame Pillet (quelques-uns disent madame *de* Pillet), et cette alliance a causé l'*hérésie* dont nous nous plaignons tous.

— Quelle femme est madame de Pillet?

— Vous avez vu son nom et son portrait dans toutes les chroniques intitulées fashionables. C'est la reine de la mode; elle joue le drame comme Léontine Fay, et s'habille comme une fée. Elle est charmante, elle est élégante et gracieuse; cependant elle n'est pas jolie, elle n'a pas la taille droite, elle n'a pas l'air distingué. Son

pied est la plus petite, la plus mince, la plus ravissante chose possible. C'est une personne qui ne manque ni d'esprit, ni d'instruction, ni de bonté ; à force de gaucherie, elle passe pour sotte, pour ignorante et pour méchante à l'excès. Cela vient de ce qu'elle est absolument privée de tact. Elle fait juste ce qu'il ne faut pas et oublie ce qui se doit. En visant à l'originalité, elle arrive au ridicule. Je lui ai connu, entre autres prétentions, celle de garder ses lettres dans une boîte sans les décacheter avant la fin du mois, ce qui est bien l'idée la plus bizarre et la moins spirituelle qui soit entrée dans une tête de femme. Elle le racontait à tout le monde.

— Ce portrait est fort ressemblant, répliqua madame de Champville. Pendant que vous y êtes, monsieur d'Erlin, et puisque vous jugez si impartialement, racontez-nous ce qu'est la nouvelle comtesse de Lireux, vous savez, cette belle étrangère qui vient d'épouser ce riche financier dont on a fait un comte.

— Puisque vous l'ordonnez, madame, voilà ce que j'en sais. Elle est *très-célèbre* et très-célébrée. Quelle odyssée il a fallu pour lui trouver un mari ! Enfin elle en a un qui lui fait mener grand train ; aussi est-elle grande dame, des cheveux, un talon comme si elle avait épousé un Montmorency. A propos de son talon, je ne puis résister au désir de vous conter une petite anecdote arrivée dans ce même château dont je vous parlais tout à l'heure, à cette même personne, à l'époque où elle ajoutait chapitres sur chapitres à son odyssée, sans pouvoir arriver au dénouement. Le prince de Kinsky fit annoncer sa visite par un de ses amis, la missive diplomatique finissait ainsi :

« On dit que vous avez au château mademoiselle de Colmann, cette délicieuse personne. Je me prosterne de-

vant tous ses charmes et particulièrement devant son talon. Je gage que vous n'appréciez pas autant qu'il le mérite ce talon *plein de physionomie*. A mon avis, c'est une grande beauté qu'un talon, et celui de mademoiselle de Colmann passe tous ceux que je connaisse. »

Le prince était garçon alors; et il est si beau d'être princesse! Le lendemain, la jeune fille descendit avec un de ses souliers en pantoufle; *elle avait mal au pied!* Lorsque le courrier qui précédait la voiture du prince fit claquer son fouet dans la cour, je remarquai un léger changement dans la position de la belle sur le canapé où elle était étendue. La robe se releva *tout naturellement*, et le talon parut à travers un bas de fil très-clair, aussi couleur de rose et aussi arrondi que s'il eût été *possible* à la malade de s'appuyer sur ce pied-là. Le prince le vit, l'admira sans doute, mais il s'en tint à l'admiration; et plusieurs années après, mademoiselle de Colmann dut se contenter d'être *à peu près* comtesse. Depuis que cette couronne a surmonté son écusson, elle est devenue l'exemple des femmes; elle a acquis l'estime et la considération de tout ce qui sait apprécier une bonne maison et cent mille livres de rente. Aussi, assure-t-on qu'elle a oublié le passé aussi complétement que s'il n'y en avait jamais eu. C'est une grâce d'état.

— On lui attribuait un mot que je ne crois pas lui appartenir, d'après tout ceci. Elle causait, prétend l'histoire, avec une vieille femme qui regrettait sa jeunesse et les mœurs d'autrefois.

— Hélas! répondit madame de Lireux, aujourd'hui nous sommes vertueuses à manger du foin.

— Le mot n'est pas d'elle, madame, je vous l'atteste, elle a trop d'esprit pour cela.

— A propos de mariage, s'écria étourdiment un ami

d'Arthur, savez-vous que nous perdons l'élégant, le beau par excellence, notre prodige de quarante ans, le colonel d'Auray ; il épouse une héritière anglaise dont le fils sera duc et pair : c'est magnifique.

Je n'oublierai jamais la scène muette qui se passa alors. Léonie, indifférente jusque-là à la conversation, releva la tête au nom du colonel d'Auray. Elle écouta avec une étrange fixité dans le regard. Lorsque le jeune homme eut fini de parler, sa tête retomba, ses yeux se fermèrent et elle ne remua plus. La comtesse, qui ne la perdait pas de vue, alla vers elle et lui glissa quelques mots dans l'oreille. L'enfant joignit les mains, et j'entendis qu'elle répondait à sa tante par une question.

— Oh! dites-moi, dites-moi si je suis riche!

Madame de Champville la contempla un instant avec une inexprimable expression de pitié, elle était très-pâle et semblait avoir oublié le reste du monde. Heureusement les causeries étaient fort animées, et personne ne s'aperçut de cet incident.

— Hélas! non, répliqua-t-elle enfin, vous n'avez rien, ma pauvre petite, rien que ce que votre oncle vous donne.

Léonie s'évanouit. Nous sortîmes tous. J'avais la mort dans le cœur, je venais de découvrir un de ces drames cachés, un de ces drames de famille, dans lesquels nous sommes tous acteurs et qui effaceraient ceux du théâtre, si on pouvait les connaître. Mais le livre le plus vrai, le plus touchant est celui qu'on n'écrit pas.

Le lendemain j'envoyai savoir des nouvelles de Léonie, on me répondit qu'elle avait pris le lit, qu'elle était fort malade, et que les médecins craignaient pour sa vie. Le soir du second jour, elle demanda à sa tante la permission d'envoyer une lettre à mademoiselle d'Auray et la supplia de ne point la lire.

— Je vous promets de vous montrer la réponse, ma bonne tante, et de tout vous confier après, mais il faut que ma lettre lui arrive intacte, de là dépend tout mon avenir.

Madame de Champville y consentit, la lettre fut envoyée. En attendant la réponse, Léonie resta le visage caché dans son lit et sans prononcer une parole. La comtesse avait éloigné son fils, elle se réservait la connaissance exclusive de ce secret, afin de conserver la liberté d'agir selon les circonstances. Après plus d'une heure d'absence, le messager revint. Léonie, en recevant cette lettre, pâlit extrêmement.

— Ma bonne tante, dit-elle, encore un acte d'indulgence. Laissez-moi lire seule cet arrêt décisif, car c'est mon arrêt, voyez-vous, c'est celui de votre fils, je ne vous cacherai plus rien après. Il faut que mon supplice ait une fin. Mais dites-moi que vous consolerez Arthur, quoi qu'il arrive. Ne me laissez pas l'horrible remords d'avoir flétri son existence et la vôtre, à vous qui ne vivez que pour lui.

— Mon enfant, j'ignore ce que vous allez me dire, je crains de le savoir, et je frémis d'avance des suites que cet aveu peut amener. Soyez tranquille néanmoins, je veillerai à tout, je déchirerai mon propre cœur en morceaux pour épargner celui d'Arthur, et pour cacher à M. de Champville une vérité dont la connaissance le tuerait peut-être. Calmez-vous, il ne faut jamais désespérer de Dieu ni de la Providence. Je vous laisse ; priez, ma fille, si vous êtes frappée, la prière est le bouclier de la douleur.

En disant ces mots, la comtesse embrassa sa nièce et se retira dans son oratoire, où elle pria avec les larmes d'une mère, le plus saint des holocaustes.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, n'êtes-vous pas

apaisé encore et voulez-vous que l'expiation retombe sur l'innocent comme sur le coupable?

Lorsqu'elle rentra dans la chambre de Léonie, la jeune fille était assise sur son lit, dans un calme apparent. Le médecin de la famille, qu'on avait fait appeler, se présenta en même temps que la comtesse.

— Docteur, lui dit Léonie, il ne faut pas me traiter ici en enfant. Les affaires que j'ai à régler sont importantes. Croyez-vous que je puisse me rétablir, et combien de temps me reste-t-il encore à vivre?

— Mademoiselle, vous êtes bien jeune et je ne saurais prononcer dans une question aussi grave. Ne pensez pas à cela. A votre âge, la nature a des ressources immenses. Je sais que nous avons été appelé bien tard; je sais que vous avez imprudemment caché une affection interne, qui, prise à temps, eût été promptement guérie. Mais rien n'est encore désespéré. Je vous conjure de chasser ces craintes et de songer uniquement à votre santé.

— Des craintes! reprit Léonie souriant amèrement. N'importe, je vous crois; j'attendrai; cela viendra.

La pauvre petite *n'attendit* pas longtemps. Le soir même, la fièvre reprit avec une telle violence, que le médecin en fut tout à fait effrayé.

— Une heure de calme! criait la jeune fille; une heure de calme! quand je devrais la payer de deux jours de vie; donnez-la-moi, il me la faut; j'en ai besoin pour une grande œuvre.

Le calme vint de lui-même, après une violente crise.

— Hâtons-nous, ma tante, le temps vole; appelez mon oncle, appelez Arthur. Il faut que je parle, la mort me presse.

Quand la famille fut réunie autour d'elle, Léonie parla ainsi:

III

— « Je suis bien malheureuse de ce que je vais vous dire, bien malheureuse de ce que je vais mourir, non pour moi, mais pour vous; pour vous, Arthur, qui méritez tant de bonheur; pour vous, mon oncle et ma chère tante, car je sais tout ce que je vous dois et je sais que je suis ingrate. C'est pour me justifier que je m'inflige cette terrible confession; vous apprendrez comment je fus entraînée, à quelle séduction puissante j'ai cédé, et peut-être alors me pardonnerez-vous et ma mort et ma faute. Si vous daignez écouter ma dernière prière, si vous voulez que j'emporte au tombeau un doux souvenir, parmi ceux qui m'accablent, vous serez miséricordieux pour tout le monde, vous ne chercherez pas à punir, vous oublierez!

« Je vous affligerai cruellement, mon cousin; pourtant après cet aveu nul autre ne me coûtera. Je ne vous ai jamais aimé d'amour. En vain la prévoyance éclairée de votre mère a tout mis en œuvre pour faire naître chez moi ce sentiment, en vain elle m'a caché les projets de notre famille pour ne pas me laisser croire à la nécessité irrévocable de m'y soumettre. Je n'ai pu avoir à votre égard qu'une affection de sœur, et c'est bien peu de chose, en échange de ce que vous m'avez donné.

« Depuis mon entrée au couvent jusqu'à l'automne dernier, je n'ai songé qu'à mes études et à mes plaisirs de jeune fille. Ma vie s'écoulait douce et calme, je voyais sans peine le moment de quitter la pension et d'unir mon

sort au vôtre, Arthur. Quoiqu'on ne m'eût jamais avoué cet arrangement, je le pressentais, et si je ne le désirais pas, au moins étais-je bien loin de le redouter. Au mois de septembre, ma tante étant aux Pyrénées, mon oncle m'emmena à Champville et j'y passai un mois seule près de lui. Là se décida le malheur de ma vie.

« Madame de Brignoles demanda à mon oncle de me laisser aller pendant quelques jours dans la compagnie de sa nièce, mademoiselle d'Auray. Mon oncle, qui craignait que je ne m'ennuyasse et qui avait la plus grande confiance dans la marquise, son amie depuis trente ans, y consentit sans difficultés et je partis bien heureuse. Le château était plein de monde. On annonçait plusieurs fêtes dans les environs, nous faisions trois toilettes par jour, c'était un salon de Paris; ouvert depuis le matin jusqu'au soir. Je fus enivrée des hommages que l'on m'offrit; ravie des plaisirs que j'ignorais encore, la tête me tourna de joie. Si ma tante eût été près de moi, sans doute ses sages conseils m'eussent arrêtée à temps, mais j'étais seule !

« Parmi les hommes que je rencontrai, il en était un dont la beauté et l'esprit se remarquaient entre tous, quoiqu'il ne fût pas de la première jeunesse. Il ne fit d'abord aucune attention à moi, et je ne sais pourquoi, cette singularité m'occupa. Je le craignais horriblement, il m'intimidait au point de me rendre stupide en sa présence. Je disais quelquefois à Élisabeth :

— « Je ne m'étonne point que ce monsieur ne me regarde pas; dès qu'il paraît, je suis idiote.

« Un jour, il y avait grand bal chez madame de Brignoles; tout le pays devait s'y rendre. Nous avions projeté, avec mon amie, de nous parer de fleurs naturelles. Je descendis au jardin, et je me mis à parcourir les bos-

quets pour chercher les plus jolies. J'avais cueilli un gros bouquet et je m'étais assise sur le gazon; je tressais ma couronne, lorsque je vis venir à moi celui dont la présence m'embarrassait toujours. Mon premier mouvement fut de m'enfuir; mais il fallait passer près de lui, je n'osai pas. Je restai donc à ma place, convaincue qu'il ne ferait pas plus attention à moi que d'ordinaire. Il s'approcha, je tremblai au point de laisser tomber mes fleurs.

« — Mademoiselle, me dit-il, avez-vous besoin d'être aidée dans ce joli travail ?

« Oh! mon Dieu! je me rappelle toutes ses paroles! — Il s'assit près de moi.

« — Vous ne me répondez pas. Il est donc vrai que vous me haïssez? Chacun vante votre esprit; et je n'ai pu le connaître encore. Vraiment c'est avoir du malheur.

« Je ne doutai pas qu'il ne se moquât de moi; je devins plus timide encore, et je baissai la tête en continuant ma guirlande.

« — Toujours le même silence! Vous voir si jolie et vous rendre muette ! C'est peu flatteur pour moi, et il faut que je vous sois bien odieux.

« — Oh ! non, Monsieur, m'écriai-je, mais vous me faites peur.

« — Peur, Mademoiselle ! c'est beaucoup d'honneur pour moi. Et d'où vient cela?

« — Je ne sais... mais j'ai peur.

« — Vous avez cependant bien des motifs de vous rassurer; n'êtes-vous pas entourée d'hommages et de flatteries? n'entendez-vous pas répéter vingt fois par jour que vous êtes belle et charmante ?

« — Oui! mais vous ne me l'avez jamais dit, vous.

— Je suis trop fier, Mademoiselle, pour adresser des compliments à une personne qui ne m'honore pas même d'un coup d'œil, et je vous croyais, je vous l'avoue, bien au-dessus de ces fadeurs banales.

« En ce moment, le fil dont je me servais cassa sous mes doigts, et toutes les fleurs se répandirent autour de moi; j'en fus couverte; quelques-unes s'effeuillèrent. Il en ramassa une des plus épanouies et se mit à l'effeuiller aussi.

« — Vous êtes bien jeune, Mademoiselle, reprit-il d'un air mélancolique; vous ignorez la vie et ses déceptions. Vous ne savez pas qu'un homme de mon âge a perdu toutes les illusions du vôtre, et combien c'est peu de chose qu'une existence ainsi décolorée. Vous vous plaignez de mon indifférence. Eh! mon Dieu! je suis indifférent à tout, je n'ai plus dans l'imagination un seul désir, plus dans le cœur un seul sentiment qui n'ait été brisé comme cette rose que je brise. Je vis, parce que je vis, sans but et sans espérance. De quel droit serais-je venu flétrir vos pensées enfantines de mon souffle glacé? Je fuis tout ce que je vois de susceptible d'éveiller mes regrets. Semblable à un ange déchu, j'envie les ailes des séraphins, moi qui ne peux plus quitter la terre. Je ne suis pas méchant, je me sens trop découragé pour cela, je ne suis rien. Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi vous effrayer; vous voyez qu'il faut me plaindre et non pas me narguer comme vous l'avez fait jusqu'ici; je suis peu redoutable.

« Pardonnez-moi, Arthur, mais ce langage ignoré de moi, mais cette beauté si noble, si bien d'accord avec ses paroles, mais surtout l'expression de tristesse si profondément empreinte dans tous ses traits, firent sur moi une impression inattendue. J'osai le regarder, et toute

ma frayeur s'évanouit. Il ne me regardait point, lui, il continuait à effeuiller des roses.

« — Oh ! mon Dieu, Monsieur, murmurai-je tout émue, vous êtes donc bien malheureux ?

« Il sourit de nouveau de ce même sourire qui me perçait l'âme comme une flèche.

« — Cela vous étonne, Mademoiselle, qu'on soit malheureux d'être seul au monde, et de ne rien sentir ; je le conçois, vous avez seize ans. Tressez vos couronnes, ajouta-t-il en se levant, veuillez m'excuser d'avoir mêlé mes sombres discours à vos préparatifs de fête. Voilà mon emblème à moi.

« Et il ramassa une scabieuse qu'il emporta en s'éloignant.

« Je revins toute rêveuse auprès de mon amie : le soir au bal je portais une garniture de scabieuses et de boutons de roses. Quand il me vit ainsi parée, il s'approcha et me jeta en passant seulement ce mot : *Merci !* Puis il alla se placer près d'une porte, et il ne bougea plus de la soirée.

« Je ne puis rendre compte de ce que j'éprouvai. Je ne le regardais pas et je le voyais en quelque lieu que je fusse, je sentais ses yeux sur les miens, je frissonnais malgré moi. Je m'éloignais de lui et j'y revenais involontairement. Cette soirée me pèse encore sur le cœur par le souvenir : depuis lors je n'ai pas eu une minute de repos.

« On parlait beaucoup de l'amour violent inspiré par cet homme à une jeune et charmante veuve ; je n'avais pas même écouté ces propos ; de ce moment je les dévorai tous, et je remarquai avec surprise qu'il se montrait très-indifférent à cette passion, si flatteuse pour lui. La pauvre femme s'en mourait de chagrin. Je crus, simple

et folle enfant, qu'il ne s'en était pas aperçu, et je me résolus à l'éclairer là-dessus dès que je pourrais lui parler. L'occasion ne tarda pas à se présenter. On se promenait dans le parc, Élisabeth me donnait le bras; il vint à nous. Nous nous mîmes à causer intimement, et je lui demandai si la certitude d'être aimé d'une femme digne de lui ne le consolerait pas et ne rendrait pas un peu de jeunesse à son âme.

« Il tressaillit et me regarda.

« — Dites-moi cela, repris-je ; j'ai besoin de le savoir.

« — Oui... sans doute... balbutia-t-il, en me regardant toujours.

« — Eh bien ! soyez donc heureux, car madame de*** vous aime ainsi.

« — Eh ! mon Dieu ! je le sais de reste, me répondit-il.

« Je revins de mon étonnement.

« — Ce n'est pas cela qu'il me faut ! ajouta-t-il.

« Trois jours après, on annonça qu'un courrier venait d'arriver, porteur de sa nomination à un grade important.

« — Votre ambition est satisfaite, lui dis-je ; l'ambition, c'est un intérêt dans la vie. Ne serez-vous donc pas moins triste ?

« — Ce n'est pas cela qu'il me faut, me répondit-il encore, le bonheur n'est pas là.

« Et depuis ce temps il devint mille fois plus mélancolique ; il se mit à fuir le monde, à me fuir surtout. J'en fus blessée, je retournai près de mon oncle.

« Une nuit, il faisait un admirable temps, j'avais ouvert ma fenêtre ; je regardais la lune, le ciel, le feuillage à moitié éclairé et les grandes ombres ; je m'enivrais du parfum des roses, je pleurais sans en connaître la rai-

son. Une pierre tomba auprès de moi ; j'eus peur ; mais voyant que tout était tranquille, je la ramassai. Elle était entourée d'un papier sur lequel il y avait seulement ces mots :

« Si vous voulez sauver un malheureux, ouvrez la « porte de votre chambre qui donne sur l'escalier de ser- « vice et attendez-moi. »

« Suivait son nom de baptême. Effrayée, tremblante, plus de sa douleur que de ma crainte, j'ouvris sans avoir seulement pris le temps de réfléchir. J'attendis ainsi quelques minutes, les yeux fermés, sans oser les lever ni sur la porte ni sur la fenêtre ; enfin ma conscience se réveilla, je sentis que je faisais mal, je courus à la porte et je la refermai au verrou. J'entendis monter doucement, mon cœur battait à m'étouffer. Il arriva, et trouvant la porte close, il frappa un coup si léger que je le devinai plutôt que je ne l'entendis. Je ne quittai pas ma place ; il frappa de nouveau, je ne répondis pas davantage. Il y eut un quart d'heure de silence pendant lequel je ne respirais pas ; ses sanglots étouffés arrivèrent à mon oreille. Il pleurait !... Que vous dirai-je ? Je tremblai qu'on ne l'entendît, l'appartement de mon oncle était si près (on m'avait donné celui de ma tante) ! Je me sentis surtout brisée de sa souffrance, j'hésitai longtemps, je combattis... Je finis par ouvrir ! »

En ce moment, la comtesse et Arthur jetèrent tous les deux un cri déchirant. Léonie, qui pendant ce long récit avait été obligée de s'interrompre plusieurs fois, tant sa faiblesse était grande, se trouva presque mal. Arthur ne se connaissait plus de fureur ; sa mère, écrasée sous le poids de ses larmes, semblait avoir perdu la raison.

— Son nom ! criait le malheureux jeune homme, son nom ! Oh ! Léonie, revenez à vous, et apprenez-moi son nom !

Léonie revint à elle, et prononça d'une voix faible :

— « Je ne vous le révélerai jamais, mon cousin ; car je ne veux pas que vous me vengiez. J'ai seulement désiré vous faire connaître les raisons qui m'avaient éloignée de vous. J'ai cédé à la plus puissante des séductions, celle de se savoir nécessaire à la vie d'un homme de ce caractère, d'un homme qui semblait jeter loin de lui avec tant de dédain l'amour des autres femmes et les hochets de la fortune. Maintenant j'ai la certitude qu'il m'a trompée, que tout cela n'était qu'un jeu ; et je meurs, parce qu'il n'est pas digne de moi, et que je ne suis pas digne de vous. »

Le comte, resté enseveli dans ses pensées pendant toute cette scène, se leva lentement et s'approcha de sa nièce :

— J'ai promis à mon frère mourant de servir de père à cette orpheline qu'il me confiait ; j'ai promis que ma maison serait la sienne, que mon fils serait son protecteur, et, quelque chose qui arrive, je tiendrai mon serment. Arthur doit renoncer à vous, Léonie ; mais comme il est homme d'honneur, il remplira l'engagement que je prends ici de vous donner la moitié de ma fortune en dot. Maintenant, le nom de cet homme : il vous épousera, sans qu'il soit besoin de l'y contraindre.

La physionomie mourante de Léonie se ranima à cette proposition ; elle essaya de se lever et de joindre les mains en signe d'actions de grâces.

— Il est trop tard, murmura-t-elle.

Quelques heures après elle expira sans avoir repris connaissance.

La fureur d'Arthur ne connaissait pas plus de bornes que son désespoir. Il se jeta sur ce corps inanimé avec des cris qui déchiraient le cœur de sa mère.

— Je saurai son nom, s'écria-t-il, et je le tuerai, cet infâme qui a détruit le bonheur de ma vie, qui a tué mon seul amour. Ma mère! ma mère! Son nom! Oh! par pitié, dites-le-moi!

Et il baisait frénétiquement les mains de sa cousine. Il s'aperçut qu'elle serrait entre ses doigts un papier chiffonné; plus prompt que la pensée, il s'en empara. La comtesse voulut le lui arracher, il n'était plus temps. Voici ce qu'il contenait :

« Hélas! il n'est que trop vrai, ma pauvre enfant, mon frère se marie. J'ai été frappée hier comme de la foudre. Il est venu ici, où, après bien des phrases, il m'a avoué ce que je regarde comme une mauvaise action, en me chargeant de t'y préparer. Votre manque de fortune à tous les deux est la raison qu'il m'a alléguée. — Je trouve un grand parti, a-t-il ajouté; elle est fiancée à son cousin; il faut de la raison, et, malgré mon amour pour elle, je sens que notre bonheur mutuel exige une rupture. Je lui écrirai, mais elle a dû le pressentir déjà. Elle ne m'a plus rencontré dans le monde, j'ai fui à dessein les occasions de la voir. — Je savais combien tu avais été blessée de cette indifférence, je lui en avais fait des reproches, le motif ne m'en est que trop expliqué maintenant! Pauvre amie, prends courage. Je ne puis pardonner à mon frère sa conduite, je ne puis lui pardonner surtout de m'avoir prise pour confidente d'une intrigue aussi basse. Je voudrais voler vers toi, je ne le puis, hélas! Crois-moi, avoue tout à ta tante, elle arrangera les choses pour le mieux. Oh! je n'aimerai jamais un homme, puisqu'ils sont ainsi! Il avait tant juré que tu deviendrais sa femme! Aie du courage, encore une fois, Dieu te secourra; mais nous sommes bien malheureuses toutes deux!

« ÉLISABETH D'AURAY. »

— Patience, pauvre Léonie ! continua Arthur après avoir lu cette lettre. Oh ! sois tranquille, tu seras vengée !

— Mon fils, interrompit la comtesse, déshonorerez-vous la mémoire de votre cousine en proclamant sa faute ? Nous forcerez-vous à rougir devant le monde entier ? Que ce secret reste enseveli entre nous, qu'il ne sorte pas de cette chambre. Nous rendrez-vous notre fille, et ne sommes-nous pas assez malheureux, sans que vous nous donniez un chagrin de plus ?

— Vous comprenez bien, ma mère, que cet homme et moi nous ne pouvons demeurer tous les deux sur la terre, il faut qu'un de nous deux meure. Et ce sera lui, car le ciel est juste.

— Arthur, retenez ce que vous allez entendre. Ici, sur le corps de cette pauvre victime, en présence de Dieu, en présence de mon mari, je jure que je ne survivrai pas une heure à cet horrible duel. Et vous ne voulez pas me tuer, mon Arthur, n'est-ce pas que vous ne le voulez point ?

— Ma mère, je ne puis, je ne puis vous promettre de me déshonorer même pour sauver votre vie. Quoi ! cet homme qui a causé la mort de ma fiancée vivrait heureux et tranquille quand il m'a tout enlevé ! Quoi ! il pourrait se vanter d'avoir ravi l'honneur et la vie à Léonie de Champville sans qu'Arthur de Champville l'eût puni ? Mais ce n'est pas possible ; mais il faudrait que je fusse un lâche, un infâme, si j'y consentais. Et vous-même, ma mère, vous oubliez qui vous êtes, vous oubliez votre noble caractère quand vous me défendez la vengeance.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi, s'écriait la pauvre mère.

— Je suis meilleur juge que vous dans tout ceci, Ar-

thur; vous connaissez ma sévérité dans ce qui regarde l'honneur de ma famille. Je suis votre père, et vous devez m'obéir. Je vous ordonne donc de vous retirer chez vous, d'y rester jusqu'à demain matin. Je vais peser les circonstances de cette malheureuse affaire, et je vous donne ma parole d'officier et de gentilhomme que s'il est nécessaire de la poursuivre, je ne m'opposerai pas à ce que vous le fassiez. Si l'autorité des parents est sacrée, c'est surtout dans une occasion comme celle-ci. Rappelez votre raison, votre courage, et regardez votre mère, ses larmes vous prêteront de la force.

Arthur se jeta dans les bras de la comtesse et promit d'obéir aux ordres qu'il recevait du général. Celui-ci le regarda sortir en secouant la tête, et dit tristement :

— C'est un noble et généreux enfant, Madame; il est dommage de l'exposer au fer d'un malhonnête homme. Mais, hélas ! je crains qu'il ne soit bien difficile de l'éviter. Rentrez aussi chez vous, mon amie, reposez votre tête, et espérez en Dieu. J'ai de grands devoirs à remplir. Je n'y faillirai pas. Mon pauvre frère m'inspirera, et le ciel viendra à notre aide.

Quand la nuit fut arrivée, la comtesse appela sa femme de chambre, et lui ordonna d'aller chercher une voiture de place. S'enveloppant d'un châle et d'un long voile, elle descendit et sortit seule de son hôtel, sans avoir donné aucun renseignement et sans dire à quelle heure elle rentrerait.

IV

Convenez, qu'il y a d'étranges événements dans la vie intime, et que souvent on serait tenté d'accuser

la Providence, lorsqu'on la voit accabler de tant de maux une pauvre créature innocente et malheureuse. C'est que nous ne savons pas le secret de ses douleurs, c'est que nous nommons souffrance ce qui n'est peut-être qu'un châtiment. Il n'y a pas une de nos fautes qui ne porte en elle-même le germe de sa punition. Celles qui sont le plus sévèrement et le plus sûrement expiées, ce sont les fautes du cœur. Presque toujours elles engendrent l'ingratitude, bien plus certainement encore l'oubli. Dieu se sert de ces tortures pour rappeler à lui les âmes d'élite; l'amour, c'est le creuset où l'or s'épure. Après ces épreuves, il n'y a plus que le ciel.

Madame de Champville se fit conduire dans la rue de la Chaussée-d'Antin, et demanda au concierge d'une maison d'assez belle apparence si le colonel d'Auray était chez lui. On lui répondit qu'il était sorti depuis plusieurs heures, mais que si elle voulait monter, elle trouverait son valet de chambre. Elle monta, pouvant à peine se soutenir. On la conduisit dans le cabinet de M. d'Auray et on la laissa seule.

Elle resta d'abord sans rien voir, sans rien chercher; peu à peu elle releva la tête, et se mit à examiner la demeure de cet homme qui tenait peut-être la vie de son fils entre ses mains. En face d'elle, sur un bureau surmonté de trophées d'armes, elle aperçut une petite boîte, de forme bizarre, et aussitôt son attention s'y concentra tout entière. Elle prit le coffre, le retourna dans tous les sens, chercha un ressort caché et l'ouvrit. Un portrait se présenta à sa vue.

— C'est cela, s'écria-t-elle; il n'a pas tout oublié. Oh! il m'entendra, j'ai bon espoir.

Et son regard mélancolique se porta de nouveau au-

tour d'elle ; elle découvrit dans toutes les parties de cet appartement d'autres souvenirs, d'autres gages d'amour. Des portraits, des ouvrages de femmes, des lettres à moitié ouvertes, enfin tout cet intérieur d'homme à bonnes fortunes que quelques-uns affectent de dissimuler, et que nul d'entre eux ne sait cacher tout à fait.

— Voilà sa vie, et voilà la mienne, se dit la comtesse ; des succès, du bonheur, de l'oubli pour lui ; des larmes, des souffrances et l'isolement pour moi. Hélas ! d'aujourd'hui seulement la douleur l'atteindra peut-être !

La boîte au portrait restait ouverte, elle la considéra de nouveau.

— J'étais ainsi ! Qu'il y a loin de ce visage flétri à cette fraîche et jeune physionomie ! Oh ! le regret, le regret ! c'est l'enfer de cette vie ; c'est peut-être aussi l'enfer de l'autre !

On sonna à la porte de l'appartement, un bruit de pas retentit dans l'antichambre : c'était le colonel.

— Je n'y suis pour personne, disait-il d'un ton brusque à son valet de chambre.

— Excepté pour moi, colonel d'Auray, interrompit la comtesse en ouvrant la porte.

Le colonel fit trois pas en arrière.

— Vous, Madame, vous ici !

— Oui, moi, moi qui ne sortirai pas que je ne vous aie parlé, que je n'aie obtenu de vous ce que je désire. Je viens ici en mère, colonel d'Auray, et Dieu lui-même écoute la prière d'une mère !

— Eh bien, Madame, entrez donc, puisque vous le voulez. Qui a pu vous inspirer une semblable démarche ? je vous écoute, que me voulez-vous ?

— Ce que je veux ! Mais vous ne savez donc pas que

Léonie est morte ? vous ne savez donc pas qu'elle était la fiancée de mon fils, que mon fils a tout appris, qu'il veut votre vie, que je suis au désespoir, que je viens vous supplier de fuir ce duel abominable ? car vous êtes déjà meurtrier une fois, vous avez déjà les mains sanglantes, et Dieu vous punira, Monsieur, si vous n'achetez pas votre pardon par un sacrifice.

— Je ne chercherai pas votre fils, Madame, mais je ne puis le fuir. Vous ne sauriez exiger de moi que je me déshonore.

— Et ne m'avez-vous pas déshonorée, Monsieur ? n'avez-vous pas exigé de moi que je foulasse aux pieds les devoirs les plus sacrés de mon sexe et de ma position ? Vous avez donc tout oublié, Gustave ? ma voix, la voix d'une femme que vous avez aimée, n'a donc plus de pouvoir sur vous ? Rappelez le passé, rappelez les souvenirs que j'invoque comme un bouclier pour mon enfant. Vous m'avez tant de fois juré un amour éternel ! je vous ai vu à mes genoux épiant un de mes désirs pour le satisfaire, et maintenant que je vous demande la vie de mon fils, vous me repousseriez ! Non, non, Gustave, la chose est impossible.

Le colonel fit un geste pour l'éloigner de lui, elle reprit :

— J'ai tout entendu de la bouche même de Léonie ; j'ai reconnu dans l'habileté avec laquelle elle fut séduite les mêmes ruses employées jadis contre moi, et dans les mêmes lieux, dans les mêmes circonstances. Oh ! quand cette pauvre petite racontait ses émotions, lorsqu'elle me dépeignait votre première entrevue, vos supplications, vos larmes, ses craintes, ses combats, sa chute enfin, il me semblait écouter ma propre histoire ; cet escalier que vous aviez appris à connaître pour moi et que vous re-

montiez pour elle, ce billet, ces menaces ! mon Dieu ! mon Dieu! Gustave, tout cela fut semblable. Et deux mois après cette faute, l'expiation commença, vous me quittâtes, mon mari revint, je préludai à cette vie d'isolement et de remords que j'ai menée depuis vingt ans : car depuis vingt ans, vous le savez bien, je n'ai pas quitté les lieux où je fus coupable ; depuis vingt ans, j'ai cessé de vous voir, et vous, Gustave, vous avez cessé de m'aimer. Je me suis consacrée en entier à mon fils, j'ai veillé sur sa jeunesse, j'ai demandé le pardon de ma faute, pour que les suites n'en retombassent jamais sur lui. Et vous, Monsieur, vous qui ne m'aviez rien laissé en me fuyant si vite, vous qui ne m'avez pas même cherchée après une aussi longue séparation, vous qui avez été mon premier, mon unique amour, vous m'avez enlevé ma seule consolation, le bonheur de mon fils. Sans respect pour nos liens brisés, vous avez séduit ma nièce, la fiancée d'Arthur; vous avez causé sa mort; et quand je vous supplie, pour prix de tant de maux, de tant d'offenses, de fuir, de m'éviter un dernier coup, de me conserver mon enfant, vous me répondez que vous ne pouvez pas vous déshonorer pour moi! C'est là qu'est le déshonneur, Monsieur, et non pas dans la réparation que je vous demande.

— Merci, Madame, encore une fois, je ne reculerai pas devant une provocation. Les choses peuvent être poussées si loin que ma volonté même ne les arrêterait point. Je tremble de vous voir ici : si monsieur de Champville, si monsieur votre fils s'apercevaient de votre absence, s'ils vous savaient chez moi, ce que vous voulez éviter arriverait bien plus sûrement.

— Vous cherchez à vous débarrasser de moi, Monsieur, car ma présence est un reproche pour vous, je vous rap-

pelle deux victimes; mais, je ne m'en irai point que je n'aie votre promesse, votre promesse irrévocable d'empêcher à tout prix ce combat. Ce ne sont pas des mots en l'air que je veux, c'est un serment. Je l'exige et j'en ai le droit.

— Non, non, Madame, cela ne se peut pas. Vous n'ignorez pas ce que c'est que l'honneur d'un homme, d'un militaire? Il y a des insultes qui veulent du sang.

— Quoi! vous appelez cela de la bravoure! Vous, connu par votre habitude des armes, aller vous mesurer contre un enfant sortant à peine des bancs de l'école! Ce serait un assassinat et non pas une victoire. Tout le monde vous accuserait, vous seriez plus déshonoré de la sorte, croyez-moi.

Le colonel s'éloigna encore et ne répondit pas.

— Je l'ai prié aussi, ce malheureux jeune homme; comme vous il a été sourd à ma prière. Lui, au moins, il avait un prétexte : il est offensé, il a perdu par vous tout ce qu'il aimait. Vous! que vous a-t-il fait? Que lui reprochez-vous? N'est-il pas aussi votre victime?

— Il m'a insulté, Madame, insulté grièvement et devant témoins.

— Déjà! Oh! Gustave, me voilà à vos genoux, me voilà à vos pieds; ne donnez pas de suite à cette querelle, vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas.

— Madame, vous me navrez, mais... c'est impossible, encore une fois.

— Eh bien! sachez donc un secret terrible, un secret que je n'ai pu dire à mon fils, que je voulais vous cacher, que je voudrais cacher au monde entier; vous me l'arrachez malgré moi, Dieu me pardonnera de vous le révéler. Vous ne vous battrez pas contre Arthur, parce que... Arthur est votre fils.

— O mon Dieu! s'écria le colonel. Madame, que dites-vous? Cela est horrible! cela n'est pas!

— Plût à Dieu! je ne me serais pas condamnée à vingt ans de larmes! Oui, Arthur est votre fils; quand vous m'avez quittée si brusquement, je le portais dans mon sein; je ne vous l'avais pas avoué encore; je n'osais point. Mon mari revint; alors je sentis toute l'étendue de ma faute, le courage me manqua aussi pour la lui apprendre; il ne s'en douta jamais, et, lâche que je suis, je supportai la honte de lui voir adopter l'enfant de l'adultère plutôt que celle de rougir devant lui. Je fus très-malade tout le temps de ma grossesse; nul ne fut surpris de mon accouchement prématuré. Vous étiez à l'armée, notre liaison avait été si courte; elle s'était formée à la campagne, dans un très-petit cercle; on n'eut pas de soupçons. Je m'imposai la loi de garder pour moi ce secret: je jurai que vous n'en auriez jamais connaissance, et si vous ne m'y aviez pas forcée, je n'aurais pas manqué à mon serment.

Pendant que la comtesse parlait, le colonel était resté anéanti sur un fauteuil, la tête cachée dans ses mains. Il ne répondit pas d'abord. Enfin, il s'approcha d'elle, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots:

— Amélie, vous êtes une noble femme, une sainte martyre. Vous méritiez une autre destinée. Je suis maudit, car j'ai causé tous les chagrins de votre vie, et il me reste à vous frapper d'un coup plus douloureux encore. Pardonnez-moi, pauvre mère, pardonnez-moi, j'expie en ce seul instant toutes mes fautes; mon cœur est déchiré.

— Eh bien! eh bien!

— Eh bien! ce combat que vous vouliez éviter, cette horrible rencontre, cet assassinat dont vous me menaciez tout à l'heure, tout cela a eu lieu...

— Mon Dieu ! et Arthur !

— Oh ! prenez pitié de moi, ne me maudissez pas. Il vit, il vit, interrompit-il, voyant qu'elle était prête à défaillir ; il vit... mais je l'ai blessé.

— Ah !

— Courez près de lui, allez le soigner, le couvrir de votre égide maternelle, sauvez-le, sauvez notre enfant ; vous nous sauverez tous les deux.

— Arthur ! mon fils, blessé par son père, c'est affreux ! mon Dieu ! donnez-moi du courage !

— Allez, allez, Amélie ; pourtant, avant de me quitter, accordez-moi un regard de miséricorde. Songez que vous me laissez seul, sans consolation, avec le fantôme de mon crime devant les yeux.

— Oh ! laissez-moi, vous êtes un bourreau ; laissez-moi courir près de mon enfant.

En ce moment la porte d'un appartement voisin s'ouvrit ; un homme pâle comme un spectre, le visage bouleversé, la contenance morne, entra lentement. Il regarda sans parler les deux acteurs de cette scène, tremblants tous les deux et interdits. C'était M. de Champville. La comtesse, par un mouvement machinal, s'était jetée à ses genoux.

— Madame, dit-il enfin, votre fils est mort, et je venais le venger !

La pauvre mère tomba par terre sans pousser un seul cri, comme frappée de la foudre. Le colonel resta cloué à sa place.

— Quant à vous, Monsieur, continua le général, j'apprends le même jour tout ce que je vous dois. Vous avez été pour ma famille un fléau mortel ; Dieu vous pardonnera peut-être, mais je vous laisse à vos remords. Il ne me reste que l'honneur ; je ne ferai point un éclat qui

me rendrait la fable du public. Vous m'avez enlevé jusqu'à la consolation de pleurer avec *elle* celui que je croyais mon enfant; à présent vous pouvez prendre ma vie, j'en ferai bon marché.

— Je suis à vos ordres, Monsieur; moi aussi, j'ai assez de la vie.

La fin de cette triste histoire fit quelque bruit, néanmoins personne n'en connut le secret. On soupçonna une rivalité d'amour entre le colonel et Arthur; mais le passé resta impénétrable. Le colonel rompit son mariage et s'expatria; on assure qu'il a pris du service chez le pacha d'Égypte. Le comte retourna à Champville avec le corps de Léonie et celui d'Arthur. La comtesse se retira au couvent, où elle vit encore dans les exercices de la plus haute piété.

M. de Champville est un de mes vieux amis, c'est de lui que je tiens cette histoire et quelques détails que je ne vous ai pas donnés encore.

Arthur s'était échappé par la fenêtre de sa chambre, qu'il avait fermée en dedans. Sautant dans le jardin, pendant qu'on le croyait chez lui, il s'était rendu aux Tuileries où M. d'Auray se promenait chaque jour, et sous un prétexte frivole il l'avait provoqué d'une façon si éclatante, que, dans leur fureur de vengeance, les deux rivaux avaient couru sur le terrain avec les premiers témoins venus. Arthur fut blessé grièvement; cependant on conservait quelque espérance; on essaya de le transporter près de sa mère comme il le demandait; il mourut peu d'instants après son arrivée à l'hôtel, d'où la comtesse était absente. M. de Champville assista à ses derniers moments; apprenant que sa femme était sortie, il se douta que ses craintes l'avaient conduite auprès du colonel. On lui refusa la porte de M. d'Auray, en lui

disant qu'il était avec une femme; ses soupçons augmentèrent, il s'installa malgré le domestique dans le salon à côté du cabinet, et entendit la fin de leur conversation. Ce fut ainsi qu'il apprit la faute de la comtesse et le terrible châtiment qu'elle venait de subir. Nous en avons parlé bien souvent ensemble, il lui conservait une tendresse et une pitié inconcevables.

— Elle est si malheureuse, me disait-il, elle a tant expié!

En effet, mon cher enfant, il y a un double malheur dans la vie d'une femme qui commet une faute et qui la commet pour un homme indigne d'elle, car, outre le malheur, il y a la honte. On se repent de ses erreurs, on se reproche un mauvais choix. Il semble qu'alors il ne reste plus d'excuse. Les femmes d'à présent sont doublement coupables en oubliant leurs devoirs, car, en toute vérité, il n'y a guère d'hommes qui le méritent.

LA MARGRAVE

I

Vous m'écrivez de Baden, mon cher Gustave, vous me tourmentez de loin comme de près, avec votre jalousie, et vraiment je ne m'attendais guère à tant d'honneur. A quatre-vingt-huit ans sonnés, la gloire en est peu commune. Il est vrai que c'est une jalousie étrange, celle des vieux récits et des histoires ! Parce que j'ai rassemblé pour le comte de Mans quelques-uns des souvenirs de ma jeunesse, il faut que vous ayez les vôtres. Parce que je lui ai conté mon siècle, parce que je lui conterai bientôt celui-ci, il faut que je trouve quelque chose à vous dire, ou vous me menacez d'une insurrection. Vous vous appuyez pour cela sur l'amour de monsieur votre grand-père, amour qui date de plus de soixante ans, et que je n'eus jamais l'esprit de récompenser. C'est reprendre les choses d'un peu loin, convenez-en, Monsieur.

Comme il m'aimait ce pauvre comte de Sartiges! Comme il désirait faire de moi votre grand'mère! et je n'ai pas voulu. J'adorais alors le chevalier de Lancri, que la bizarrerie de votre aïeul vous a choisi pour par-

rain. Je le vois d'ici, me disant, au moment de votre naissance (il y a de cela vingt-huit ans) :

« Il s'appellera Gustave; ce nom que vous avez aimé lui portera bonheur ! »

Je crois que M. de Sartiges avait encore un peu d'amour pour moi, malgré ses deux mariages et ses nombreuses infidélités. Alors on aimait longtemps et tard. Vous n'imaginez pas comme il était charmant, monsieur votre grand-père ! Son visage pâle avait une distinction exquise, la poudre le blanchissait encore; et puis c'étaient des façons si nobles, il était si bien grand seigneur ! Il avait tant d'esprit, tant de finesse et de malice ! Je ne me pardonnerai jamais d'avoir repoussé tout cela, et pour qui !

J'en reviens à vous, car je m'aperçois que je rabâche. Vous voulez une histoire. Eh bien ! vous en aurez une : une histoire qui s'est passée dans le pays où vous êtes, et que vous ne savez certainement pas. Mais je dois d'abord vous apprendre comment je la sais, moi; cela a besoin d'excuse et d'explication.

En 94 j'étais à Baden, et je me promenais souvent dans le parc de *la Favorite*. J'aimais à réfléchir au milieu de ces bosquets qui me rappelaient un peu notre *Trianon*. Presque tous les jours j'y rencontrais une très-vieille femme, ayant fort bon air, de grandes manières, enfin tout ce qui annonce la grande dame, et j'ai toujours eu un penchant pour mon *ancien métier*. Nous nous parlions quelquefois. La comtesse de Hauenzern (tel était son nom) savait toute l'Allemagne sur le bout de son doigt, on l'eût prise pour l'Almanach de Gotha. Nous passions en revue les familles princières et les maisons souveraines; nous déplorions les malheurs de la révolution, et je me rappelle que la comtesse ne se consolait

pas de ce que je brûlais *de la chandelle*. Cela lui semblait le *nec plus ultra* du malheur. Elle m'envoya au jour de l'an cent livres de bougie.

Un matin que nous étions assises entre le palais et l'ermitage, les regardant tous les deux, elle me dit :

« Je parie que vous ne savez pas qui a créé ce jardin, ni pourquoi vous voyez cette chapelle dans une résidence de plaisir ? »

Je lui avouai que je l'ignorais.

« Eh bien ! je vais vous l'apprendre, répondit-elle. Aucune personne vivante peut-être n'a connaissance de tout ceci. C'est dans ma famille que j'ai appris ces détails oubliés de tous. Vous qui aimez à garder des souvenirs, conservez celui-là. »

Et alors elle me conta la fondation de ce joli château, telle que je vais vous la répéter. Seulement elle y joignit des faits historiques que j'ai perdus, ayant négligé de les écrire sur-le-champ. Pour y suppléer, il me faudrait faire des recherches, il me faudrait feuilleter de gros livres, ce que j'ai en horreur, et peut-être ne serais-je pas plus avancée après qu'avant. Prenez donc mon récit comme je vous le donne, comme la *physiologie* (mon Dieu ! quel mot !) du cœur d'une femme dont le nom est historique, mais dont je ne sais que le nom et le cœur. De bonne foi, qu'est-ce que cela vous fait, pourvu que je vous amuse?

Il s'agit donc de la margrave Sibylle, douairière et régente de Baden, qui vivait dans le commencement du dix-huitième siècle. De qui était-elle fille? Je l'ai oublié, aussi bien que le nom de son mari et celui de ses enfants. Elle en avait plusieurs; j'en ignore le nombre, et je suis trop paresseuse pour m'en informer. Elle était veuve, c'est tout ce qu'il nous faut, et quant à cela, j'en suis sûre.

C'était une princesse très-extraordinaire que la margrave Sibylle. On vantait dans toute l'Europe ses grâces, sa beauté et son esprit. Elle protégeait les arts et les cultivait elle-même plus qu'aucune femme de son temps. On lui reprochait toutefois un grand penchant à la galanterie, une soif inextinguible de plaisirs, un besoin immodéré d'hommages et un caractère porté à la vengeance, à la dureté, à l'orgueil, absolument comme le Satan du *Paradis perdu.* Tous ces *avantages,* joints à une coquetterie savante, la rendaient un vrai fléau pour les cœurs de ses sujets. C'était bien au-dessus de la *reine Victoria,* vraiment! Ils en tombaient amoureux par centaines. Quelques-uns en moururent, il y en eut aussi qui n'en moururent pas.

Au milieu de ses triomphes, la margrave s'ennuyait. L'ennui se fourre partout. Elle savait par cœur ce qui devait lui arriver; les incidents romanesques se pressaient sur ses pas d'une telle sorte qu'elle n'y faisait pas même attention. Le lendemain ressemblait à la veille. Elle courait dans ses châteaux, les retournait de la cave au grenier, espérant y trouver du nouveau, et ne pouvant jamais y réussir. Quand elle vit cela, elle prit une grande résolution, et se décida à en bâtir un autre.

L'emplacement choisi, on se mit à l'œuvre. Ce qu'elle voulait, elle le voulait bien, la margrave Sibylle, et le château s'éleva comme sous la baguette d'une fée. Les jardins se dessinèrent; les pièces d'eau se creusèrent, la rivière coula, les arbres grandirent, en naissant les oiseaux chantèrent; la nature fit de la courtisanerie, la souveraine l'ordonnait. Elle présida elle-même aux travaux, cela changea sa vie : au lieu de marcher sur les tapis, elle se promena dans le mortier: elle salit ses souliers de satin et ses robes à queue, et prit plaisir à hâler

ses belles mains au soleil; il *l'ennuyait* de mettre des gants.

Lorsqu'on eut posé la dernière pierre de ce joli château, Son Altesse, ayant fini avec les maçons, s'empara des tapissiers. Elle entreprit des ouvrages de Pénélope, pour meubler de nouveaux appartements. Elle broda des tentures, les couvrit de fleurs de sa composition, fleurs singulières s'il en fut, toutes composées de chiffons en relief, ce qui donne la plus grande opinion de la patience et de l'adresse de madame Sibylle. On les a religieusement conservées, et on a bien fait. Après les tentures, elle songea aux siéges, et puis aux tapis, et puis aux lustres. Elle orna tant qu'elle put ce séjour de prédilection; mais cela eut une fin comme le reste. Alors l'ennui reparut.

Un courtisan, inspiré de la fortune, lui apporta un jour une pensée merveilleuse. Il lui parla de ce que vous appelez aujourd'hui les *bals costumés*. Elle adopta bien vite cette idée et ordonna les travestissements les plus magnifiques. Cela dura un hiver, pendant lequel la cour se ruina à suivre ces capricieuses fantaisies. Hélas! après l'hiver l'ennui revint encore !

Que faire? mon Dieu! On se promena dans les allées, à pied, à cheval, en carrosse, à âne, de toutes les façons possibles, mais il fallait toujours recommencer! Un soir la margrave soupait en s'entretenant d'affaires avec son premier ministre; par distraction elle étendit le sel sur la table. La lumière des bougies le faisait scintiller de mille feux.

— Regardez, baron, dit-elle, on croirait que c'est de la glace. A propos de glace, quand irons-nous en traîneau?

— Cet hiver, si Son Altesse le désire.

— Cet hiver! allons donc! un beau mérite! Tout le monde y peut aller, le dernier savetier de Baden tout comme moi. Je veux que ce soit maintenant.

— Mais, Madame, au mois d'août...

— Mais, Monsieur, je le veux et j'irai, et j'irai d'ici à Carlsruhe, il n'y a que sept lieues, c'est peu de chose, et j'irai dans huit jours. Cela m'amusera peut-être.

Vous me croirez si vous voulez, mon cher Gustave, pourtant je dis la vérité. Cette belle margrave fit couvrir de sel la route de la Favorite à Carlsruhe et se fit conduire en traîneau, au grand ébahissement des bons Allemands, accoutumés cependant à ses folies. Cela fut charmant trois fois, et l'on s'ennuya de nouveau.

Un peintre français, assez mauvais barbouilleur, se fit présenter à la princesse. Elle le reçut comme une nouveauté, c'est-à-dire à merveille; elle se mit à faire faire son portrait, en manière de distraction, et on la représenta dans ses plus jolis costumes de caractère. Elle, ses enfants, les dames de la cour, les seigneurs, les valets, tout le monde y passa. L'artiste fit sa fortune. Pour que toutes leurs figures pussent se trouver réunies, elle démeubla une pièce de son appartement et en couvrit les murs depuis le haut jusqu'en bas. Je vous engage à aller visiter cette curieuse collection, il n'en existe pas une semblable en Europe.

Malgré ses efforts, lorsqu'il n'y eut plus de place, il fallut renoncer aux portraits, et pour le coup l'ennui s'attacha à la margrave, s'incrusta dans sa tête et s'établit de manière à ne pas se laisser déloger pour peu de chose. Il résista même au changement de favori, renouvelé à plusieurs reprises, et ne daigna pas s'occuper de la passion subite que prit Son Altesse pour les souris blanches. A l'imitation de madame de Montespan, elle

s'entoura de ces vilaines bêtes, ce qui ne l'empêchait pas de bâiller à se décrocher la mâchoire.

Un soir, il y avait grand jeu à la cour, la margrave perdait cinq ou six cents louis et ne prenait pas la peine d'en être fâchée. Elle avisa dans le coin du salon un jeune comte, joli comme un ange, petit, mignon, fait à peindre, avec de grands yeux bleus, une belle main, un sourire d'enfant ; il la regardait d'un air si respectueux, si tendre, il y avait tant d'adoration dans cette physionomie naïve et fière tout à la fois, qu'elle ne put s'empêcher de le remarquer.

De l'autre côté de l'appartement, une fille d'honneur, belle, fraîche, gracieuse, regardait le jeune comte, comme le jeune comte regardait la margrave ; celle-ci comprit sur-le-champ tout le parti qu'elle pouvait tirer de cette position.

« Oh ! oh ! se dit-elle, cela sera peut-être amusant ! »

Et, appelant un de ses chambellans, elle ordonna au comte de Hauenzern de se rendre auprès d'elle.

Or, vous saurez que depuis six mois qu'il était à la cour, ce pauvre comte soupirait pour Sibylle, qu'elle n'y avait jamais fait attention, et qu'il s'en mourait de chagrin. Il était fiancé à mademoiselle de Freyberg, la fille d'honneur ; leurs familles désiraient cette union, elle allait se conclure, lorsqu'on eut la malheureuse idée d'envoyer le comte à la résidence pour voir la jeune fille. Dès qu'il eut aperçu la margrave, il ne songea plus qu'à elle, il oublia tout. Grâce à cette belle passion, ils souffrirent chacun de son côté jusqu'à ce que le désœuvrement de madame Sibylle changeât de nouveau leur existence.

Le comte s'approcha en tremblant de la souveraine ; il aurait fléchi le genou s'il en eût eu la force, il ne put

que rester interdit sans trouver une parole. Mademoiselle de Freyberg pâlit d'une manière effrayante. Toute la cour devint attentive.

— Monsieur le comte, dit-elle assez haut pour que chacun l'entendît, j'ai nommé ce matin le baron de Fulkenstein sous-gouverneur du margrave Louis ; il laisse vacante une place de chambellan près de ma personne ; je vous la donne. Vous pouvez l'écrire à votre père, il verra que je n'oublie pas les anciens services.

Le jeune homme, ébloui, salua jusqu'à terre et se retira ; la princesse lui fit signe de rester.

— Vous ne jouez jamais ?

— Jusqu'à présent, Madame, je n'ai pas songé......

— La première fois on gagne toujours ; jouez pour moi, j'ai été très-malheureuse ce soir. Asseyez-vous là.

Les courtisans se regardèrent ; c'était décidément une faveur marquée. On entendit une petite rumeur au bout de la galerie. Mademoiselle de Freyberg se trouvait mal.

— La grande-maîtresse devrait bien apprendre aux filles d'honneur à se guérir de leurs évanouissements ; cette mode insupportable des vapeurs nous vient de France. Je ne connais rien de plus *ennuyeux,* ajouta la princesse ; et puis c'est une habitude très-fatigante.

Pendant ce temps le comte jouait et gagnait comme un novice. Son Altesse le félicita de son triomphe, et ce fut sa main qu'elle prit pour rentrer dans ses cabinets.

Le lendemain, madame Sibylle donna ses ordres pour une grande promenade ; la fantaisie lui était venue d'aller visiter les ruines du vieux château. On parlait beaucoup d'un ermite dont la sainteté se répandait à dix lieues à la ronde ; il passait pour un prophète, pour une sorte de saint Antoine ; c'était le cas d'essayer

les séductions. Pendant toute la route qu'elle fit à cheval, elle retint le comte de Hauenzern à côté d'elle, dans les sentiers étroits il n'y avait place que pour deux ; bientôt ils devancèrent le reste de la suite qui, accoutumée à ces sortes de priviléges, se tint en arrière jusqu'à ce qu'on la rappelât. La princesse avait juré que, dans ce tête-à-tête, l'amoureux timide parlerait malgré lui. Elle mit donc en usage tout l'arsenal de sa coquetterie, et jamais général d'armée ne déploya une tactique plus savante ; elle l'entoura de mille réseaux, elle se représenta comme une *bonne femme*, puis comme une *femme malheureuse*, fatiguée du poids de la grandeur, puis comme une femme *incomprise* (vous voyez que ce n'est pas votre siècle qui les a inventées, quoiqu'il en ait la prétention). Il lui manquait un ami, elle n'avait que des courtisans qui la jugeaient mal, qui la croyaient légère et coupable peut-être, parce qu'elle était triste et qu'elle voulait se distraire, parce qu'elle cherchait, elle, pauvre princesse, un bras pour s'appuyer, un cœur noble pour la *comprendre*, une âme franche pour la deviner.

Le jeune homme devint rouge comme une cerise. Il essaya de parler, il rougit encore ; enfin une larme tomba de ses yeux, et il murmura si bas qu'on l'entendait à peine :

— Oh ! Madame, vous êtes admirable ; acceptez mon sang et ma vie !

Enfin, il avait parlé !

Bien entendu que mademoiselle de Freyberg était là par ordre. Elle comprit de loin ce qui se passait, mais elle ne se trouva pas mal, parce qu'on ne se trouve pas mal toutes les fois qu'on souffre. Elle renferma sa douleur ; on l'observait, et malgré son innocence, son instinct de femme lui donna la force de ne pas

augmenter le succès de sa rivale en y joignant ses pleurs.

Arrivée au pied des ruines, la princesse descendit de cheval.

— Quelqu'un peut-il nous conduire au révérend ermite, Mesdames? Habite-t-il la salle des chevaliers, ou s'est-il construit une cabane dans la cour?

— Mademoiselle de Freyberg est sa favorite, répondit le grand-maréchal, elle pourra guider Son Altesse.

— Est-il vrai, Mademoiselle, que vous connaissez le bon père?

— Il me reçoit avec bienveillance, Madame.

— Pourrez-vous lui annoncer mon arrivée?

— Si Son Altesse l'ordonne, je vais...

— Je serai charmée d'être présentée par vous, mademoiselle de Freyberg, vous êtes un joli introducteur.

— Oh! Madame, présentée!

— Oui, certainement. Il y a des instants dans la vie où nous ne sommes toutes que des femmes.

La jeune fille salua interdite et pénétra dans les ruines. Madame Sibylle s'assit sur un pan de mur et permit à tout le monde d'en faire autant. Le comte de Hauenzern, perdu dans son bonheur, se tenait debout auprès d'elle. A peine faisait-il attention aux spectateurs intéressés qui l'entouraient.

« Elle m'aime, se disait-il, elle m'aime! »

Et il serrait sur sa poitrine le gant brodé et à frange d'or que la coquette lui avait laissé prendre. Il oubliait alors qu'elle était princesse et ne se rappelait que sa passion. Après un quart d'heure d'attente, la fille d'honneur reparut.

— Eh bien! nous commencions à désespérer de votre retour, et nous allions envoyer savoir si quelque géant ou quelque monstre ne s'était pas présenté à vos regards

dans la grotte du puissant enchanteur. Quelles nouvelles apportez-vous?

— En vérité, Madame, je n'ose les répéter.

— Ah ! ah ! votre message est donc peu courtois. N'importe, je puis tout entendre, je n'ai pas coutume de m'effrayer, même des oracles. Parlez.

— Eh bien ! Madame, voici les propres expressions du solitaire.

« Dites à Sibylle que je ne veux pas la recevoir aujour-
« d'hui. Je ne pourrais pas répondre à ses questions.
« Mais dans un mois, jour pour jour, heure pour heure,
« qu'elle revienne ; je lui apprendrai ce qu'elle désire
« savoir. D'ici là, je prierai pour elle. »

La princesse se troubla un peu à cette réponse ; elle réfléchit un instant ; ses yeux se tournèrent comme involontairement vers le comte de Hauenzern. Chacun l'examinait en silence, jamais elle n'avait semblé si empressée de plaire.

— Dans un mois ! reprit-elle enfin à voix basse et lentement, dans un mois ! Oh ! je reviendrai !

II

Un mois ! c'est quelque chose dans la vie, c'est souvent notre destinée. Nous appelons de tous nos vœux la fuite du temps, et lorsqu'il est passé, nous le regrettons. Rien ne prouve mieux notre nature imparfaite, rien ne nous apprend mieux à nous défier de nous-mêmes. Notre raison ne nous sert qu'à déranger notre existence. Quand je dis notre raison, j'entends ce quelque chose de plus que l'instinct auquel nous obéissons presque tou-

jours, et qui, presque toujours aussi, nous conduit à d'étranges sottises. Je n'ai jamais vu personne qui fût parfaitement content de son passé, personne qui ne dît : *Oh! si j'avais su!* et cependant personne ne profite de la science acquise à ses dépens. Tout ceci est pour vous amener à comprendre pourquoi, un mois après la visite de la margrave au vieux château, nous retrouvons le comte de Hauenzern à côté d'elle, dans la même allée, dans le même tête-à-tête ; pourquoi nous le retrouvons triste, au lieu de le retrouver heureux ; pourquoi il n'est plus timide ; pourquoi il est d'une froideur glaciale, lui que nous avons laissé si passionné. C'est qu'il avait vu se réaliser ses espérances, et qu'il sentait combien ses espérances étaient des chimères.

Quant à la margrave, elle redoublait d'agaceries ; elle déployait ses séductions, et ses coquetteries offraient tant de charmes, que la contrainte du jeune homme finit par céder. Il oublia encore une fois ce qu'il avait oublié si souvent, combien le caractère de Sibylle offrait peu de sûreté et d'indulgence. Il se laissa reprendre à des piéges si bien ourdis que, tout en les voyant, il ne pouvait les éviter ; et quand il donna la main à la margrave pour descendre de cheval, il se retrouva son esclave, lui qui avait tant juré d'être son maître.

— Mademoiselle de Freyberg, puisque c'est vous qui devez nous servir d'intermédiaire, sachez, je vous prie, si c'est le bon plaisir du pieux anachorète de nous accorder une audience. Je suis fidèle au rendez-vous ; il ne l'aura pas oublié, je l'espère.

La fille d'honneur ne fit qu'entrer dans les ruines ; elle rencontra l'ermite qui venait au-devant d'elle. Il se montra à la porte, et invita par un geste la princesse à

le suivre. Elle obéit presque machinalement. Tout à coup elle se retourna.

— Je ne puis me décider à pénétrer seule dans cet antre, dit-elle en souriant. Comte de Hauenzern, accompagnez-moi ; on me permettra bien cette petite distinction.

Le comte ne se le fit pas répéter. Le bon père marchait devant eux et les guidait à travers les décombres, qu'il paraissait connaître parfaitement. Ils entrèrent dans une chambre un peu mieux conservée que les autres. Une natte étendue par terre, un escabeau de bois, un crucifix, en formaient tout le mobilier. C'est ordinairement l'usage des cénobites; mais une singularité frappa la princesse : en face de la fenêtre se trouvait un grand tableau couvert ; on n'en apercevait que le cadre, d'une richesse peu commune.

L'ermite offrit en silence l'escabeau à la margrave : elle s'assit, légèrement émue, et pour la première fois de sa vie peut-être elle éprouva une vive curiosité.

— Vous avez désiré me parler, Madame ; que me voulez-vous ?

— Je pense que vous devez le savoir, mon père, puisque vous savez tout.

— Comment se pourrait-il ? vous ne le savez pas vous-même.

La princesse sourit.

— Malgré cela, je vais vous le dire.

— Je ne serai pas fâchée de l'apprendre.

— Je connais votre vie, Madame ; je la connais aussi bien que vous, et si je voulais parler vous seriez forcée d'en convenir. Mais ce serait long, et d'ailleurs je ne vous apprendrais rien. Vous êtes venue à moi pour connaître l'avenir ; je vais essayer de vous satisfaire. La

vie que vous menez n'a que deux issues, la pénitence ou le désespoir. Vous pouvez encore choisir. Si vous revenez à Dieu, Dieu est grand, il est bon, il est miséricordieux; il oublie et il fait oublier. Si vous vous retirez de lui, il vous abandonnera à votre conscience. Et alors, Madame, ce sont des jours sans repos, des nuits sans sommeil. Des spectres moqueurs vous présentent sans cesse l'image des plaisirs enfuis; des bouches grimaçantes vous répètent aux oreilles les paroles d'amour que vous ne devez plus entendre; vous êtes entourée de voix qui vous accusent, vous voyez écrits autour de vous les noms de ceux qui vous ont aimée, de ceux que vous avez fait souffrir, de ceux que vous avez perdus. Ce qui vous semblait une faute légère est maintenant un crime; chacun de vos souvenirs devient un regret; chacun de vos regrets devient un remords. Vous ne trouvez plus de larmes, vous poussez des cris de rage. Il faut vous avouer à vous-même cette épouvantable vérité, qui certainement sera l'enfer des coquettes : vous êtes une *vieille femme*. Je ne vous parle pas de l'envie qui vous dévore, des craintes qui vous assiégent. Celle d'entre vous qui était méchante devient atroce. Je vous le répète, Madame, il n'y a que Dieu qui puisse combler le vide que laisse dans votre cœur la fuite des belles années : songez à lui.

La margrave se mit à rire.

— Je n'en suis pas encore là, mon père.

— Je le sais, Madame, vous n'avez pas trente ans; mais vos années doivent compter double, elles ont été si remplies !

— Je n'ai rien fait que tout le monde ne sache, reprit-elle avec inquiétude, en regardant le comte.

— Peut-être, Madame. N'avez-vous donc plus souve-

nance de ce qui s'est passé il y a aujourd'hui sept ans?

— Non.

— Votre mémoire est courte, Madame.

Et la prenant par la main, il l'entraîna vers la fenêtre.

— Ne voyez-vous pas là-bas le château de Rastadt? ne vous souvient-il plus d'y être venue le soir du 10 août?

— Ce jour-là, pas plus qu'un autre; j'y allais souvent alors.

— Avez-vous oublié une jeune femme...?

— Oh! taisez-vous! taisez-vous!

— C'est une horrible chose qu'un tel souvenir pour des yeux qui ne se reposent que sur des fleurs. Eh bien! penserez-vous à cette jeune femme quand les fleurs seront fanées?

— Comment savez-vous cela? Vous êtes donc véritablement sorcier?

Le capuchon de l'ermite cachait le haut de son visage, sa longue barbe grise dissimulait sa bouche; néanmoins un sourire amer passa sur ses lèvres lorsqu'il répondit:

— Je sais bien autre chose, Madame: je sais votre orgueil et votre barbarie; je sais que vous vous jouez du repos des autres; je sais que vous prenez un atroce plaisir à briser des existences tranquilles; vous devriez pourtant songer au château de Rastadt et au 10 août!

— N'est-il pas vrai, comte, interrompit Sibylle, en frissonnant malgré elle, que le révérend père a de tristes choses à nous annoncer? Je ne vous engage pas à lui demander votre bonne fortune: il vous prédira, sans doute, que vous serez pendu.

— Non pas; il est aveugle et ses yeux s'ouvriront.

— C'est assez, mon père! n'abusez pas de votre saint habit et n'entrez pas dans les affaires des autres.

L'ermite s'inclina.

— Vous reviendrez, Madame ; avant qu'il soit peu, je suis sûr de vous revoir. Il y a un terme à tout.

Pendant cette scène, le comte n'avait pas prononcé un mot ; il écoutait avidement les paroles du solitaire, et, malgré lui, elles pénétraient jusqu'à son cœur. Ses soupçons, sa défiance revenaient. Il regarda Sibylle, et ce beau visage lui parut défiguré par une expression haineuse, qui le glaça de nouveau. Tout ce qu'il avait de noble dans son âme se révoltait devant cet amour, qui ressemblait à un caprice, tant il s'était lassé promptement. Il s'approcha aussi de la fenêtre pour voir ce château de Rastadt, dont le souvenir frappait la margrave d'une façon si cruelle, et ses regards tombèrent sur une jeune fille qui se promenait seule au pied des murailles. Cette jeune fille, c'était mademoiselle de Freyberg. Jamais il ne l'avait trouvée si jolie ; jamais le caractère angélique de sa beauté n'avait autant séduit son imagination. La pauvre enfant ne l'aperçut pas, elle ne se doutait pas de sa présence, depuis si longtemps il ne la cherchait plus !

La margrave l'appela, il ne l'entendit point.

— Vous êtes bien distrait, M. de Hauenzern, dit-elle avec un sourire contraint. A quoi pensez-vous ? Ne voulez-vous pas me suivre ? Il ne faut pas abuser des moments de ce saint homme.

— Ils sont tous à vos ordres, Madame ; vous reviendrez, vous dis-je, et vous me trouverez prêt à vous recevoir.

— Quel est ce tableau, mon père ? ne peut-on pas le voir ?

— A votre première visite, Madame.

— C'est un souvenir mondain ! Dans cette retraite !

— C'est un remords, Madame, c'est un cilice ! chacun le sien.

La princesse se tut. Elle sortit de la chambre et se dirigea vers la porte qui ouvrait sur la cour ; arrivée là, elle se retourna.

— Adieu, mon père; malgré votre science, je crois que vous vous trompez. Nous ne nous reverrons pas de longtemps.

Elle remonta à cheval, et reprit avec sa suite la route de Baden. Le comte marchait silencieux à côté d'elle. Il retournait souvent la tête, et ses regards cherchaient malgré lui mademoiselle de Freyberg. La princesse était trop habile pour ne pas s'en apercevoir, mais elle n'en fit rien paraître.

— Ce fou nous a rendus tristes, mon cher comte ; nous allons danser ce soir à la Favorite, je veux improviser un bal. Cela vous plaît-il ?

— Pouvez-vous deviner ce qu'il y a derrière ce rideau chez l'ermite, Madame ?

— Que sais-je ! quelque maîtresse qu'il aura trompée. Elle sera morte de la fièvre, et l'imbécile s'imagine qu'il l'a tuée. Vous êtes tous si présomptueux ! Mais que nous importe ? Parlons du bal : sera-t-il travesti ? Nous n'avons mis qu'une fois nos costumes romains, ils pourraient reparaître encore.

Le comte se taisait toujours.

— Cela ne vous sourit pas ? Que dites-vous d'une fête vénitienne ? des gondoles sur la pièce d'eau, sur la rivière ? Cela ferait bien, aux torches ?

— A votre volonté, Madame.

— Ou bien un carrousel, comme le dernier où vous avez remporté toutes les couronnes ? Je suis si heureuse d'en parer votre front, et vous êtes si beau dans votre modestie !

— Allons plutôt au château de Rastadt.

— Vous avez donc pris au sérieux les extravagances de cet homme ? Je l'ai laissé jouer son rôle comme il a voulu le faire ; mais il n'a pas dit un mot de vérité.

— Vous étiez bien pâle cependant, Madame.

— J'avais froid dans ces vieux murs. Mais, mon beau rêveur, il faut laisser de côté ces chimères, et chercher un divertissement pour ce soir. La cour devient monotone, nous faisons toujours la même chose.

En dépit des efforts de Sibylle, le comte demeura pensif. Il se retira dans son appartement en arrivant à la Favorite, et s'excusa de paraître au cercle, sous prétexte qu'il était malade.

Le lendemain, de grand matin, il demanda ses chevaux, espérant que la promenade et l'air lui feraient du bien. Il n'avait pas dormi de la nuit. Les difficultés de sa situation se présentaient à son esprit ; il était forcé de s'avouer qu'il n'aimait plus la princesse, ou, pour mieux dire, qu'il ne l'avait jamais aimée. Il reconnaissait que de puissantes séductions l'avaient entraîné, mais que son cœur n'avait jamais cessé d'appartenir à la compagne de son enfance. Et cependant il ne pouvait revenir à elle sans s'exposer à la vengeance d'une femme trop orgueilleuse pour pardonner à une rivale. Jusque-là l'inconstance de la margrave ne lui avait pas laissé le temps d'être quittée. Une seule passion, disait-on, avait eu de la durée dans son cœur, et l'objet de ce sentiment ne paraissait plus depuis un funeste événement. On ne parlait de cette histoire que tout bas, et le comte en ignorait les détails. Ce qu'il connaissait du caractère de Sibylle lui faisait tout supposer.

— Si elle était jalouse, se disait-il, de quoi ne seraitelle pas capable? et que deviendrait mon pauvre agneau sous les griffes de cette tigresse !

Il se dirigeait au hasard, laissant son cheval libre de choisir son chemin, et tout entier à ses réflexions. En relevant la tête, il s'aperçut qu'il était près d'Eberstein; il descendit et se mit à tourner autour des ruines, qui n'étaient point alors ce qu'elles sont aujourd'hui. Je les ai vues inhabitables en 94, ce n'est que vers 1802 que le margrave Frédéric les fit réparer.

Le comte entra sous la voûte et se trouva dans la cour : mais il devint tout tremblant en apercevant devant lui mademoiselle de Freyberg qui cueillait un bouquet de fleurs sauvages; elle ne le voyait point, il hésita s'il se retirerait, il n'en eut pas le courage.

— Vous êtes sortie de bien bonne heure, baronne.

La jeune fille tressaillit et laissa tomber son bouquet.

— Et vous aussi, il me semble, Monsieur; n'étiez-vous pas malade hier?

— Je ne m'en souviens plus. Les maux du jour effacent ceux de la veille. Mais pour qui ces fleurs?

— Pour la Vierge, Monsieur, pour la chapelle du *Klingen*. J'y vais chaque matin faire ma prière; c'est la protectrice des affligés.

— Et puis-je vous y accompagner aujourd'hui, Wilhelmine?

— Si vous le voulez, Monsieur; la Vierge accueille tout le monde.

Ils sortirent du château; le comte passa la bride de son cheval dans son bras gauche et offrit l'autre à la jeune fille, qui le prit en tremblant.

— Vous aimez cette chapelle? dit M. de Hauenzern, après un instant de silence, et tandis qu'ils descendaient la route qui mène à la *Mourg*.

— Oui! je l'aime, à cause de sa légende, et parce que la Vierge a l'air si compatissant!

— Et quelle est cette légende ?

— Un ermite habitait cette forêt. Une nuit, il entendit un concert mélodieux et vit une grande lumière qui illumina toute sa cellule. Il pria et loua Dieu, qui lui faisait cette grâce, et se rendormit. Une seconde fois il fut éveillé par le même prodige ; il se leva alors, et alla à l'endroit d'où partait la grande lumière. Il y trouva la statue de la Vierge, avec l'enfant Jésus, qui lui sourit et lui tendit ses petites mains. Il bâtit une chapelle à l'image miraculeuse, et c'est là que nous allons.

— Merci, Mademoiselle, de votre légende. Je conçois votre dévotion.

— Oh ! oui ! quand je pleure, il me semble voir aussi cet enfant Jésus me tendre les bras et me sourire, et je reviens toujours un peu consolée.

— Pourquoi pleurez-vous, Wilhelmine ?

La jeune fille se tut et baissa les yeux.

— N'avez-vous plus confiance en moi ? avez-vous oublié notre enfance ?

— Je n'ai rien oublié, moi, c'est pour cela que je pleure.

— Ni moi non plus, Wilhelmine ; et si vous le voulez, nous prierons ensemble la Vierge. Peut-être l'enfant Jésus nous touchera-t-il de ses petites mains, et vous serez tout à fait consolée.

La baronne rougit de joie ; ils approchaient de la chapelle : le comte attacha son cheval à une branche, il avait laissé son piqueur à Eberstein, et, prenant le bouquet des mains de sa fiancée, il entra le premier dans l'oratoire. Il ne s'y trouvait personne. Un rayon de soleil donnait sur l'autel et illuminait la statue comme une auréole. Le cœur du jeune homme battit avec vio-

lence. Il sentit qu'il redevenait maître de lui-même et qu'il allait retrouver le bonheur.

— Wilhelmine, dit-il d'une voix tremblante, voulez-vous me pardonner, et recevoir ici mon serment de vous consacrer ma vie ?

— Si je le veux ! la Vierge m'est témoin que depuis six mois je ne lui ai pas demandé autre chose.

En ce moment le vent fit remuer le feuillage à travers la croisée de verres bleus et rouges, le rayon de soleil fut dérangé, et l'enfant Jésus sembla réellement agiter son bras.

— Voyez, voyez, s'écria la fille d'honneur, il nous a bénis !

Comme elle disait ces paroles, la porte s'ouvrit, et la margrave parut sur le seuil.

III

Je ne sais pas, mon ami, si vous êtes aussi enthousiaste que moi de la beauté du pays que vous habitez. A cet égard, monsieur votre grand-père disait plaisamment que j'aimerais mieux mourir à Baden que de vivre ailleurs. Ce n'est pas tout à fait exact : la preuve, c'est que je vis encore, c'est que je n'y suis retournée qu'une fois depuis quarante ans. Néanmoins je ne puis trouver d'expressions pour rendre ce que m'inspirent les magnifiques paysages de ces montagnes. C'est une végétation si riche et si sauvage en même temps ! la verdure est si belle ! le soleil est si brillant ! les solitudes sont si profondes ! Il faut prier ou aimer dans cette nature privilégiée. Et ce-

pendant tout le monde y rit. C'est que peu de personnes l'apprécient.

Nous avons laissé M. de Hauenzern et mademoiselle de Freyberg dans une situation bien critique. Ils venaient d'être surpris par la margrave ; rien n'égalait la timidité craintive de la jeune fille, si ce n'est la hautaine ironie de la princesse.

— Voilà réellement un charmant tableau, et je suis fâchée d'interrompre vos amusements champêtres et innocents, monsieur le comte. Mais il m'a pris, comme à vous, comme à mademoiselle, la fantaisie de courir les champs en aventurière ; le hasard m'a moins bien servie, je me suis perdue.

Le comte reprenait un peu de sang-froid.

— Si Madame veut, dit-il, je vais envoyer à la Favorite ou à Baden chercher un carrosse et j'aurai l'honneur de la suivre.

— Je vous remercie, monsieur le comte ; c'est prendre trop de soins ; mes gens, comme les vôtres, sont restés en haut, je venais aussi faire ma prière.

La baronne n'avait pas encore osé lever les yeux. Voyant que madame Sibylle témoignait le désir de rester quelques instants encore, elle fit la révérence et se retira.

— Un moment, mademoiselle de Freyberg ; croyez-vous que la grande-maîtresse doive ignorer vos promenades du matin et les rencontres que le *hasard* vous procure ? La dignité de ma maison exige que je la prévienne, afin de lui apprendre à veiller sur mes filles d'honneur.

Le comte prit la parole avec le sang-froid d'un homme dont la résolution est inébranlable.

— Pardonnez-moi, Madame, mais la grande-maîtresse n'a rien à voir dans tout ceci. Je vous jure sur mon honneur que la baronne de Freyberg est aussi pure que la

Vierge. Comme vous venez de le dire, le hasard seul nous a réunis.

— Je connais ces *hasards*, monsieur le comte, et je les apprécie.

— Si Son Altesse révoque en doute la parole d'un homme d'honneur, la parole du fiancé de la baronne, je n'ai plus qu'à me retirer et à la prier d'agréer ma démission.

— Vous êtes bien prompt à vous faire des querelles, monsieur le comte. Heureusement vos amis le sont moins à les accepter. Nous reparlerons de cela ; en attendant, donnez-moi la main pour remonter à Eberstein ; vous me raconterez ce bel hyménée, que j'ignorais, et auquel il ne manque, à ce qu'il paraît, que ma signature.

Et, sans daigner jeter un regard sur Wilhelmine, la princesse sortit de la chapelle, appuyée sur le bras de son chambellan. Quand ils eurent fait quelques pas, la margrave parut imposer une grande violence à son émotion et demanda à M. de Hauenzern si c'était bien sérieusement qu'il parlait de son mariage.

— Très-sérieusement, Madame, et je comptais aujourd'hui même en demander la permission à Son Altesse.

— Et si Son Altesse refuse? reprit-elle impérieusement.

— Alors je prierai de nouveau la margrave de vouloir bien accepter ma démission de chambellan, et je me retirerai de la cour. »

— Et la margrave alors publiera à la face de tous que la baronne Wilhelmine de Freyberg passe sa vie à courir sur les grands chemins ; et la margrave chassera la baronne Wilhelmine de Freyberg du nombre de ses filles d'honneur.

— La margrave le ferait peut-être mais Sibylle ne l'oserait pas.

— Vous me faites pitié ! interrompit-elle en levant les épaules ; Sibylle ose tout.

— Et moi, je vous dis que non ! Sibylle sait que son amant peut être son maître ; elle sait qu'en face de l'amour il n'y a plus ni princesse ni sujet, et elle céderait à la crainte de la vengeance.

— Je n'ai jamais cédé à aucune crainte. Mais tout ceci sont des folies, comte ; vous voulez m'éprouver ; vous vous réjouissez de voir la lionne emprisonnée mordre les barreaux de sa cage. Cessons ce jeu cruel, oublions ces alarmes et parlons d'autre chose.

— Non, Madame, car il faut que vous m'entendiez, et cette occasion est plus favorable qu'aucune autre. Je vais vous parler franchement ; vous n'êtes point accoutumée à ce langage ; et je vous demande pardon d'avance pour ma brusquerie.

— Parlez, Monsieur, mais rappelez-vous que si une femme peut tout écouter, une princesse ne peut pas tout souffrir.

— Je me suis trompé six mois, j'ai cru six mois que je vous aimais. Après cet aveu rien ne me coûtera plus. J'ai pris pour de l'amour une admiration sans bornes, un enivrement de tête, de sens, que sais-je? J'ai foulé aux pieds le plus saint des devoirs ; j'ai brisé un cœur qui m'appartenait sans réserve ; mon amour-propre a fait de moi un homme sans foi et sans honneur ; j'ai trahi mes serments, je me suis parjuré.

— C'est un grand mérite que celui-là ; je dois vous en savoir un gré infini.

— Je ne puis dire pourquoi et comment cette passion s'est fondue comme de la neige au soleil. Elle s'est tuée elle-même. J'ai senti mon cœur se retirer vers sa source, pour ainsi dire ; la belle et pure image

de mon premier amour ne sortit pas de devant mes yeux.

— Cela est bien touchant à me révéler, et je vous remercie de votre confiance.

— C'est en effet de la confiance, Madame, c'est un sentiment qui me porte à vous avouer mes torts, quelque grands qu'ils soient. J'aime mieux passer à vos yeux pour un fou que pour un inconstant; j'aime mieux que vous m'accusiez d'être aveuglé que si vous m'accusiez d'être infidèle. Vous avez l'âme assez élevée pour me pardonner mon erreur, peut-être seriez-vous moins indulgente en face de l'abandon.

— Vous ne me connaissez point, monsieur le comte, vous ne savez pas quelles passions sont les miennes. Vous avez cru peut-être que je ne vous aimais pas, Ernest? Mon Dieu! comment pouvez-vous vous y tromper?

M. de Hauenzern, embarrassé de cet aveu, se tut. La margrave le regarda fixement, et, arrachant son bras du sien, elle le repoussa.

— Ah! c'est trop m'humilier! s'écria-t-elle. Rendez-vous au palais, Monsieur, attendez-y mes ordres.

Il se retira en silence. La princesse le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put l'apercevoir. Quand elle ne le vit plus, elle se remit à marcher vers les ruines, mais elle se sentait si émue, qu'elle avait à peine la force de gravir la montagne.

Dans la journée, des ordres furent donnés pour un bal. La cour se réunit avec une promptitude peu ordinaire. Jamais la margrave ne s'était montrée aussi empressée de s'amuser. Elle ne demanda pas une seule fois le comte; elle lui fit dire de se trouver le soir à son cercle, et recommanda également à la grande-maîtresse d'y conduire mademoiselle de Freyberg.

Ils n'osèrent pas se rejoindre, dans la crainte d'être observés; mais quand ils se rencontrèrent dans les salons, avant l'arrivée de la margrave, ni l'un ni l'autre n'étant de service ce jour-là, ils ne purent s'empêcher d'échanger quelques mots sur leurs inquiétudes et les embarras de leur position.

La margrave arriva tard. Elle avait fait une toilette éblouissante, elle parut plus belle et plus majestueuse encore que d'habitude. Cependant un nuage de tristesse couvrait ses traits ordinairement si enjoués. Elle chercha des yeux M. de Hauenzern et ne put s'empêcher de rougir en l'apercevant.

Le maître des cérémonies vint lui demander ses ordres pour ouvrir le bal; elle hésita un instant, puis elle désigna le comte comme son chevalier. Il prit respectueusement sa main, et tous deux se mirent en place et commencèrent la danse. Au lieu de retourner à sa place lorsqu'elle eut fini, elle entraîna M. de Hauenzern vers un balcon ouvert; personne ne se permit de les suivre; elle appuya son bras sur celui du jeune homme et lui dit d'une voix si basse qu'à peine on l'entendait :

— J'ai réuni toute la cour ce soir pour exécuter ce que je vous ai annoncé ce matin, Ernest, pour chasser et flétrir celle que vous me préférez, pour me venger enfin. Je n'en ai pas eu le courage; il m'est trop cruel de vous affliger. Son sort est encore entre vos mains. Jurez de renoncer à elle, et je la comble de mes bienfaits.

— Je ne promets rien que je ne puisse tenir, Madame.

— Mais cela est affreux! cela est horrible! vous ne m'aimez plus! Vous aimez cette fille, et moi, je vous aime, je vous le répète, Monsieur. Prenez-y garde, je n'ai eu

qu'un amour avant celui-là, et la fin en a été terrible. Prenez garde ! prenez garde !

En disant cela la princesse brisait l'une après l'autre les tiges d'un rosier qui garnissait la terrasse; sans s'en apercevoir elle ensanglantait ses doigts avec les épines. Sa poitrine semblait près de se rompre sous une émotion si violente et si contenue, qu'il eût fallu être sans pitié pour assister de sang-froid à cette lutte.

Le comte prit sa main et la baisa. Elle leva les yeux sur lui sans pouvoir parler.

— Calmez-vous, Sibylle, je vous en conjure, et ne doutez pas de mon affection, de mon dévouement, de mon respect. Vous me déchirez le cœur de vous voir ainsi.

— Renoncerez-vous à elle ? murmura-t-elle, comme à moitié morte.

— Nous parlerons de cela quand vous serez tranquille, quand vous ne souffrirez plus. D'ici là, appuyez-vous sur moi, ayez confiance; ne savez-vous pas que je vous aime?

— Vous m'aimez ! vous m'aimez, Ernest ! et vous me faites ce mal épouvantable ! et vous voulez me quitter pour une autre ? C'est là de l'amitié peut-être, mais ce n'est point de l'amour. Et moi ! mais si vous le vouliez, non-seulement je vous donnerais ma vie, je vous donnerais mes états, je jetterais à vos pieds les têtes de tous ces courtisans, qui nous regardent et ne comprennent pas qu'une princesse puisse souffrir. Je ferais plus encore, je quitterais tout pour vous suivre ; je renoncerais à mon luxe, à mes fêtes, à ma puissance, à mes enfants. J'irais m'ensevelir avec vous dans vos montagnes de la Forêt-Noire; je deviendrais une *ménagère,* je m'astreindrais aux obligations mesquines d'une châtelaine sans fortune, et je serais heureuse, heureuse plus que sur le trône ! C'est en échange de cette passion que vous m'of-

frez de l'*attachement*, une *affection dévouée!* comment voulez-vous que j'accepte cela? Mon Dieu! ne me tentez pas! ne me forcez pas à quelque vengeance dont je me repentirais. Mentez, si vous ne pouvez faire autrement; trompez-moi, mais ne me dites pas que vous ne m'aimez plus, ne me dites pas que vous voulez rompre nos liens. Ayez pitié de vous et d'elle, si ce n'est pas de moi. Que je suis malheureuse! ajouta-t-elle, en frappant sa tête contre les barreaux; je deviendrai folle, car je sens que je m'abaisse en vain.

Cet état d'exaspération paraissait si violent qu'il semblait impossible de le cacher. La grande-maîtresse, avertie par quelques chuchotements, prit sur elle d'approcher de la terrasse, en faisant un signe au comte. Elle le pria de demander à la margrave s'il ne fallait pas congédier la cour. Sibylle entendit cette question, et, essuyant son visage baigné de larmes, elle s'avança jusqu'au bord de la porte, dans l'ombre, et à moitié cachée par les draperies.

— Comtesse, dit-elle d'une voix haute et assez fortement accentuée, je me sens très-indisposée, je rentre dans mon appartement. Toutefois le bal peut continuer, je reviendrai si je me trouve mieux.

Et sans ajouter un mot, sans jeter un coup d'œil sur le comte, elle se dirigea vers sa chambre à coucher. M. de Hauenzern resta longtemps à la même place, indécis, ne sachant à quel parti s'arrêter. Malgré la permission de la margrave, le bal finit sur-le-champ. Les courtisans savaient trop leur monde pour se réjouir quand leur maîtresse souffrait. Le comte passa la nuit dans le salon d'attente, ainsi que la grande-maîtresse, mais elle s'écoula tout entière sans qu'aucun ordre de Son Altesse leur fût adressé.

Dès que le jour parut, une femme de chambre vint leur annoncer que la margrave avait demandé un carrosse de ville, des laquais sans livrée, et qu'elle voulait sortir seule, sans être accompagnée même par sa dame d'honneur. La grande-maîtresse leva les yeux au ciel en apprenant cette fantaisie si contraire à l'étiquette : et le comte, inquiet de ce nouveau mystère, se décida à monter à cheval et à suivre les traces de Sibylle, si cela lui était possible. Le bruit des roues sur le pavé le guida bientôt. A cette heure, et à cette époque, les voitures étaient rares à Baden ; il rejoignit celle de la princesse, et s'en tint à une distance assez grande pour ne pas être remarqué, et pour ne pas la perdre de vue. Elle prit la route du vieux château. Le chemin ne permettait pas d'arriver aux ruines autrement qu'à pied ou à cheval. Le carrosse s'arrêta et la margrave descendit. Elle gravit seule et sans aide cette côte escarpée, elle se soutenait à peine et chancelait à chaque pas. Le comte hésita s'il lui offrirait la main : dans la crainte de lui déplaire et d'exciter davantage sa fureur, il resta en arrière.

Le soleil dorait les pointes des montagnes, quand Sibylle frappa à la porte de l'ermite. En l'apercevant, il tressaillit :

— Je savais bien, Madame, dit-il, que je vous reverrais. Entrez et ayez confiance : Dieu est bon !

La princesse se laissa tomber sur l'escabelle, brisée d'âme et de corps.

— Vous avez raison, mon père ; me voici. Je viens à vous, car j'ai peur de moi-même. Secourez-moi, soutenez-moi. Vous qui savez si bien le passé, ajouta-t-elle en étendant le bras vers le château de Rastadt, préservez-moi d'un malheur semblable, car la tentation est trop forte ; je succomberais.

— Mon Dieu ! s'écria l'ermite, en êtes-vous donc là ? Aimez-vous un autre homme comme vous aimiez le baron de Spilz ? Avez-vous encore une rivale à rendre folle ? Votre âme est-elle accessible deux fois à une semblable passion ?

— Oui, mon père, oui ; j'aime un homme comme j'ai aimé le baron de Spilz ; je l'aime mille fois davantage, car mes passions sont plus violentes. Je l'aime de ce second amour qui vient dans la force de l'âge ; et qui est au premier ce que le fruit est à la fleur ; je l'aime en sachant goûter tout ce qu'il y a de charmes dans mon sentiment, non pas comme une jeune inconsidérée qui apprend à la fois le bonheur et la vie. Oh ! non, c'est une affection complète, c'est la joie de retrouver des sensations qu'on croyait perdues ; c'est la reconnaissance pour celui qui vous les rend, c'est tout, c'est le ciel ! Eh bien ! cet homme, comme le baron de Spilz, il me donne une rivale. Et vous voyez, mon père, si j'aime cet Hauenzern plus que le baron de Spilz : hier, j'ai assemblé ma cour pour déshonorer cette femme aux yeux de tous, pour la chasser ; je n'en ai pas eu le courage ; j'ai craint de l'affliger, lui ! J'ai reculé devant sa haine.

L'ermite la regardait en silence.

— Voilà donc ce que c'est que l'amour, murmura-t-il ; oublié !

— Ce que je n'ai pas fait hier, mon père, je dois vous le dire, emportée par la jalousie, je le ferai plus tard. Je ne puis être toujours maîtresse de moi-même. Je viens vous demander un conseil, une sauvegarde.

— Il n'y en a qu'une : Dieu et le repentir. Écoutez, Sibylle, ou, pour mieux dire, regardez-moi : Me reconconnaissez-vous ?

Il baissa son capuchon et montra à la princesse un

visage flétri et les restes d'une grande beauté. Ses cheveux entièrement blancs, son front chauve, semblaient plutôt le fruit de la douleur que la suite des années.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, Henri Spilz !

— Oui, Henri Spilz ! que vous avez oublié aussi complétement que s'il n'eût jamais vécu ; Henri dont vous aviez l'amour ; Henri que vous avez amené à la pénitence par le crime, c'est moi.

— Oh! quelle providence! c'est à vous que j'ai tout avoué, à vous que je viens demander secours et protection !

— Et Dieu l'a voulu ainsi, afin de nous punir tous les deux. C'est une mission difficile qu'il m'envoie, je la remplirai. Que mon exemple vous éclaire, Madame; vous vous rappelez cette nuit du 10 août, où vous vîntes me trouver au château de Rastadt, dont vous m'aviez fait gouverneur; vous vous rappelez comment ma femme, ma pauvre Wilhelmine ! apprit le mystère que je lui cachais avec tant de soin. Vous vous rappelez que son désespoir la conduisit au suicide, et vous voyez encore, comme moi sans doute, ce beau et blond cadavre étendu devant la porte, lorsque vous approchâtes pour remonter dans votre litière; ce sont des souvenirs qui ne s'effacent pas. Je m'enfuis alors épouvanté de ce crime et bourrelé de remords. Je vous quittai ; pourtant je vous adorais et j'étais bien aimé de vous! Je me dérobai à vos recherches, je me jetai dans la première armée venue; je voulus me faire tuer, la mort me repoussa ; je parcourus toute l'Europe ; le spectre me poursuivait partout. Enfin, un jour, épuisé de fatigue et de désespoir, je tombai au pied d'une croix, dans un grand chemin; je crus que j'y mourrais ; je priai et la consolation m'arriva d'en haut. Depuis ce jour, j'ai trouvé des forces

même en face de cette sainte victime devant laquelle je m'agenouille. En prononçant ces mots, il ouvrit le rideau du portrait. Voilà ce qu'il faut faire, Madame, si vous ne consentez pas à devenir insensée ou criminelle. Je vous le répète, la miséricorde de Dieu est infinie.

La margrave ne semblait pas l'entendre ; elle regardait le tableau et disait tout bas :

— C'est vrai, elle s'appelait aussi Wilhelmine !

En ce moment ses yeux se portèrent du côté de la forêt : elle aperçut le comte, qui se cachait derrière les arbres.

— O mon Dieu ! il m'a suivi ; m'aimerait-il encore ?

Et elle se précipita vers la porte. L'ermite l'arrêta d'une main ferme.

— Vous ne sortirez pas, Sibylle, que vous ne m'ayez entendu jusqu'à la fin !

La margrave ploya sous cette étreinte et sous cette volonté de fer, elle se remit sur l'escabelle, tremblante et résignée, la superbe ! Le baron de Spilz ferma la fenêtre, afin que nul ne pût ni les voir ni les écouter.

IV

Il y eut, ce jour-là, grande rumeur à la cour, car personne ne put expliquer le mystère répandu sur la conduite de Son Altesse. Elle était sortie seule avec le jour, ses gens l'avaient attendue au bas de la montagne du vieux château et elle n'avait quitté les ruines que vers cinq heures après midi. On ajoutait que le comte de Hauenzern était resté à errer dans le bois, sans que la

princesse eût daigné y faire attention. Rien n'annonçait plus clairement une disgrâce. Mais les conjectures les plus habiles ne pouvaient ni en deviner le motif, ni dire qui le remplacerait. La margrave, depuis son retour, s'était enfermé dans son appartement, se plaignant d'être malade, et ne voulant recevoir absolument personne. Des ordres sévères avaient été donnés pour que les gens de service ne pussent pas même approcher d'elle, hors sa femme de chambre favorite. Le lendemain matin, elle fit venir l'intendant du bâtiment, et lui expliqua le plan d'un monument singulier, dont elle lui cacha la destination, qui devait être construit en face du château, au bout de la prairie et d'une longue avenue d'arbres.

Ce fut vraiment bien autre chose alors ! La perplexité des courtisans ne connut plus de bornes. Vous ne pouvez vous imaginer aujourd'hui, en France surtout où vous ne savez plus ce que c'est qu'un roi, vous ne pouvez vous imaginer ce que c'était qu'une cour ayant perdu la trace des volontés du souverain. En Allemagne surtout, dans ce pays composé d'une foule de petits États, qui tous ont la prétention d'être un royaume, qui se jalousent et se disputent à qui mieux mieux une formalité d'étiquette, il y avait de quoi rendre fous les plus vieux seigneurs. Elle envoya un blanc seing au premier ministre, homme consciencieux et probe, et l'accompagna d'une lettre où elle disait que, trop malade pour s'occuper désormais des affaires de la régence, elle les lui confiait jusqu'à la majorité de son fils, qui ne devait tarder que de quelques mois. Il ne fut question ni de fêtes, ni d'amants, ni de parures. Elle n'appela point de prêtre, ce ne pouvait donc être la dévotion. Le comte de Hauenzern conservait sa place, ce n'était pas de la vengeance par conséquent. L'impossibilité de percer ce

mystère le rendit plus piquant encore. Son Altesse sortit trois fois de très-grand matin, et alla examiner les travaux des ouvriers, mais elle ne prononça pas une parole. On remarqua qu'elle était pâle et qu'elle paraissait se soutenir à peine.

Le comte avait essayé de parvenir jusqu'à elle ; il lui écrivit tout aussi inutilement. Il s'imposa la loi, néanmoins, de ne point revoir mademoiselle de Freyberg tant que durerait la réclusion de la princesse. Moitié par délicatesse de cœur, moitié par crainte des suites, il resta fidèle à cet engagement. Sa position devenait de jour en jour plus fausse. On ne savait quelle conduite tenir vis-à-vis de lui. Était-il en disgrâce complète, ou n'était-ce qu'un caprice ? La margrave le conserverait-elle pour amant ! Nul ne pouvait le dire ; et il semblait impossible de tracer un plan de conduite. Les plus fins courtisans se firent céler et se donnèrent pour malades. Dans tous les cas, la précaution était excellente ; pouvait-on se bien porter quand la souveraine ne quittait pas sa chambre !

Cet état de choses dura deux grands mois. On n'avait pas vu, de mémoire d'homme, un événement pareil dans toute l'Allemagne. Ce qui surprenait le plus, c'était la persistance de la margrave à se cacher aux yeux de tous. L'ermite du vieux château vint à deux reprises demander audience ; il fut refusé comme les autres.

Mademoiselle de Freyberg retourna chez ses parents. Quant au comte, il n'osa demander la permission de s'absenter, et encore moins le faire sans les ordres de la princesse. Sa charge devenait illusoire, puisqu'il n'existait plus de cour. Il prit le parti de rester aussi dans son appartement, et ne se montra bientôt pas plus que Sibylle. Les oisifs jugèrent qu'il était piqué au jeu, et ils s'ap-

prêtèrent à un spectacle de plus sur ce théâtre, dont tous les acteurs restaient dans la coulisse.

La majorité du jeune prince approchait. Le bâtiment mystérieux venait de s'achever, les portes en restaient fermées, on n'y transportait aucun meuble, et rien ne se découvrait de ce côté. Tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, au moment où l'on commençait à désespérer de voir renaître la cour de Baden, des ordres furent donnés pour une fête.

— La lionne se réveille enfin, s'écria la grande-maîtresse, elle va reprendre son trône et son sceptre. Madame la margrave veut que cette fête dépasse toutes les autres; elle ordonne que les costumes de caractère soient plus brillants mille fois que de coutume. Elle m'a fait écrire d'organiser les quadrilles, de rappeler les filles d'honneur absentes; et j'ai appris qu'elle avait commandé au tailleur un habit de sultane, sur lequel on doit coudre tous ses diamants. Ce sera magnifique.

— Et avez-vous vu la princesse? demanda le comte de Hauenzern, présent à la déclamation de ce programme.

— Hélas! non. Elle m'a envoyé ses ordres par écrit, je n'ai pas eu l'honneur d'être admise auprès d'elle. Mais enfin cela va finir. Du reste le bal est ordonné pour le jour de la naissance de monseigneur le margrave. Nous fêterons sa majorité.

De ce moment, il n'y eut plus une tête en repos dans tout le margraviat. Les préparatifs de cette fête solennelle, les raisons qui la faisaient donner, le pavillon du parc, la retraite de Sibylle, la disgrâce du comte, on déraisonna sur tout cela depuis la source du Rhin jusqu'à son embouchure; les principautés braquèrent leurs lorgnettes vers Baden, les margraves et les palatins sollicitèrent des invitations, on en parla même à Versailles.

Toute cette race de principicules me rappelle un fait assez plaisant, arrivé en Allemagne pendant l'émigration. Un de ces roitelets, je ne sais lequel, ou, pour parler plus juste, je l'ai oublié; un de ces roitelets, dis-je, possède, dans ses États de vingt lieues carrées, un port de mer! Vous jugez quelle gloire! il est susceptible d'avoir une marine et de se défendre, par exemple, contre le prince de Monaco. C'était à l'époque où les puissances européennes, voulant punir les Français révoltés et arrêter leur commerce, convinrent de fermer leurs côtes aux républicains. Ce petit seigneur s'avisa de penser que sa rade allait devenir quelque chose, et calculant sur sa pénurie, il songea à se poser en Neptune.

On réunit le conseil, la cour tout entière, les amiraux et les généraux de terre, et, après une mûre délibération, on convint d'envoyer à Paris un ambassadeur, pour traiter avec les sans-culottes. Les vieilles gens se voilèrent le visage à l'idée d'une semblable bassesse; mais ceux dont les opinions s'avançaient un peu davantage parlèrent de l'intérêt de l'*État*, de celui du prince, de ses trois mille sujets; enfin le grand maréchal, revêtu des pouvoirs officiels, muni d'un uniforme, de billets de caisse et d'une pancarte de sûreté, se rendit à Paris comme plénipotentiaire.

Le traité ne fut pas difficile à conclure puisque les deux parties y avaient un intérêt certain; mais la formule de ce traité est certainement ce qu'on peut voir de plus inouï en diplomatie. Il commençait ainsi:

« Le comte de*** s'engage envers la République française à telle, telle et telle chose (les articles relatifs au petit port). » Puis venait de la part des Français:

« La République française est charmée de faire connaissance avec le comte de***, etc... »

Je crois que si les révolutionnaires pouvaient rire au milieu du sang, ce fut dans cette occasion-là.

Mais revenons à la margrave, car me voilà radotant, mon cher vicomte, et oubliant toutes les règles de l'art qui m'imposent une grande sobriété d'épisodes aussi près du dénoûment de mon histoire.

Je vous dirai donc qu'on ne dormait plus, qu'on ne mangeait plus dans les États de Baden; et ce fut bien pis encore lorsque, la veille du bal, presque toutes les personnes de la cour reçurent un costume de la part de la princesse. Ils étaient tous admirablement choisis et surtout appropriés au caractère, au visage, aux habitudes de chacun. Mademoiselle de Freyberg eut en partage les longs voiles et la robe traînante d'une châtelaine allemande du quinzième siècle, et le comte un habit de chevalier Teutonique se rendant à la croisade. A peine les salons étaient-ils ouverts qu'ils se trouvèrent remplis. On se regardait, on se complimentait, on s'interrogeait surtout. Il y avait près de trois mois que la dernière fête, si brusquement interrompue, sépara cette petite cour. Depuis lors ils s'étaient à peine rencontrés; ils avaient beaucoup à apprendre et beaucoup à deviner.

La beauté de M. de Hauenzern se trouva singulièrement rehaussée par son costume. Les courtisans tirent des conséquences de tout.

— Voilà le comte de Hauenzern en croisé, dirent-ils ? S. A. la margrave s'est travestie en sultane; ils ne sont certainement plus du même parti. Autrefois, elle en aurait fait Soliman, puisqu'elle se déguise en Roxelane.

Le jeune homme, fort inquiet des suites de tout ceci, préoccupé des desseins de Sibylle, ne salua que de loin mademoiselle de Freyberg, et attendit impatiemment l'arrivée de la souveraine. Elle parut, enfin, belle à

éblouir, entourée d'une suite nombreuse, et si étincelante de pierreries, qu'on pouvait à peine la regarder. A l'aspect du comte, elle se troubla visiblement; néanmoins, elle lui rendit un signe de tête bienveillant en échange du profond salut qu'il lui adressa.

— Mesdames, dit-elle, à partir de ce soir, je ne danse plus; c'est au margrave, souverain sans tutelle depuis quelques heures, à ouvrir le bal. Il fera choix de la danseuse qui lui plaira le plus. Cette fête est une sorte de terrain neutre entre les deux âges de sa vie; il peut se dispenser de l'étiquette, ou du moins lui commander; demain il lui obéira.

Le jeune prince quitta son siége et fit gracieusement le tour du cercle des dames assises, et le nombre en était restreint. Rien n'est sévère comme la noblesse allemande sur la préséance. Les dames assises, donc se levèrent et attendirent, comme les autres, le bon plaisir de cet enfant couronné. Il rougit beaucoup, sembla embarrassé de son rôle. Enfin, tendant la main à mademoiselle de Freyberg, il la conduisit au milieu du salon, et le bal commença.

Le comte n'en pouvait croire ses yeux. Non que Wilhelmine ne lui semblât pas assez jolie pour mériter l'honneur qu'elle venait de recevoir, mais la haine de la margrave pour elle lui faisait craindre un piége sous cette distinction.

— Peut-être ne m'aime-t-elle plus! se dit-il pour se rassurer; alors que lui importe ma fiancée?

Le cœur humain est fait de telle sorte et l'amour-propre des hommes a une telle portée que M. de Hauenzern trouva presque autant d'amertume à cette pensée que M. le baron de Spilz, malgré la sainteté de son caractère et de sa profession, en avait trouvé avant lui. Si

l'on cherchait bien au fond de sa conscience, on y sentirait un regret à chaque affection qui nous échappe, lors même que cette affection n'est plus partagée, lors même qu'elle devient incommode, bien plus, quand elle déplaît. Vous voudriez tous être aimés et l'être à votre manière. Il faudrait que l'on vous adorât comme des dieux, sans le dire, en se contentant de le prouver aux instants où vous daignez le permettre, et que, sans oser faire entendre un murmure, on se soumît à vos volontés. Autrefois on rêvait des maîtresses tendres, aujourd'hui on rêve des maîtresses commodes. Jamais siècle n'a eu plus de prétention à la passion que le vôtre, et jamais siècle ne l'a moins comprise, n'en a été plus éloigné ; je dirai mieux, elle est impossible *par la jeunesse qui court.* La passion suppose toujours une certaine exaltation, une générosité d'âme, un dévouement dont vous êtes incapables. Je ne cesserai de le répéter aux jeunes femmes : Restez honnêtes, car il n'y a pas un homme au monde qui puisse compenser la perte de votre vertu, de votre propre estime et de celle des autres que vous lui sacrifieriez. Mais si enfin vous ne le pouvez pas absolument, si les circonstances vous entraînent, si malgré vous vous suivez la pente dangereuse du vice, n'allez pas vous raccrocher à votre cœur, n'allez pas chercher l'excuse d'un sentiment vrai : on ne vous excusera pas et vous serez malheureuse. Ne les aimez pas, tyrannisez-les ; forcez-les à ployer, soyez reines, soyez implacables, tenez-les à vos genoux et gardez-vous de les laisser relever, car ils vous domineraient alors, et vous auriez la honte de la faute sans en avoir la joie. Pourquoi adorent-ils les courtisanes? Parce qu'elles ne donnent rien, elles font tout payer, jusqu'au moindre sourire, aux dupes avec de l'argent, aux autres

avec des soins, avec de l'amour, avec leur temps : or, c'est ce que ces messieurs estiment le plus cher. Avouez, mon cher Gustave, que je connais bien votre *espèce :* c'est pour cela que je l'apprécie peu, dans ce temps-ci, bien entendu ; quant aux gentilshommes d'autrefois, je ne pense pas de même. Une époque sans croyance est toujours sans poésie, et c'est là votre position. Je vous attaque sur votre terrain avec vos mots, car Dieu sait que jadis nous ne pensions guère à être poétiques ! nous l'étions pourtant, et nous avons fait nos preuves en 93. Ce drame-là vaut tous ceux que vous inventerez, et vous n'aurez jamais de *héros* aussi *héroïques* que nous.

On ne se corrige pas à mon âge, et la preuve, c'est que je suis encore sortie de mon histoire. Je vous en demande bien pardon, c'est pour la dernière fois.

La margrave se montra ce soir-là plus aimable, plus affectueuse qu'elle ne l'avait été de sa vie. Elle ne voulut point danser, elle encouragea les autres à le faire, elle donna des éloges à tout le monde, elle distribua de tous côtés des mots charmants ; elle se montra la femme la plus séduisante et la princesse la plus adorable. Ses yeux se tournaient fréquemment vers la pendule ; quand onze heures et demie sonnèrent, elle se leva, appela le comte de Hauenzern qui causait avec la dame d'honneur à quelques pas d'elle, et, posant son bras sur le sien, elle l'entraîna vers le balcon, témoin de leur dernière entrevue.

— Comte de Hauenzern, lui dit-elle, il va arriver ce soir des choses auxquelles vous êtes loin de vous attendre. J'ai désiré vous parler une dernière fois. Soyez tranquille, ajouta-t-elle, avec un sourire amer, soyez tranquille, c'est bien la dernière fois. Vous êtes le seul homme de ce monde auquel je voudrais laisser un sou-

venir : vous êtes le seul qui m'ait réellement connue, vous êtes le seul que j'aie véritablement aimé. C'est pour cet amour que toute ma vie est brisée, que mon avenir est détruit. Si vous n'aviez pas changé, c'est-à-dire *si vous ne vous étiez pas trompé,* cet amour était assez fort pour me décider à tous les sacrifices, même à celui de mon rang. D'aujourd'hui je l'abdique, d'aujourd'hui je remets entre les mains de mon fils l'héritage de son père, je le dirai cette nuit en face de toute la cour. Quand minuit sonnera, vous serez conduit au bâtiment que j'ai fait construire ; là votre sort et le mien seront fixés d'une manière irrévocable. Quelque chose qui arrive, n'oubliez pas, Gustave, que je vous ai bien aimé. Conservez-moi une pensée ; allez, j'ai beaucoup souffert et je me suis fait une grande violence ! Dieu et mon cœur le savent. Rentrez, nous ne nous reverrons plus que devant notre juge. Il y aura là une fiancée et un jeune époux, nous prierons tous ! Ne me répondez pas, suivez les ordres qu'on vous donnera de ma part, et ayez confiance en moi.

Elle prit vivement la tête du comte entre ses mains, l'abaissa jusqu'à ses lèvres, et y posa un baiser ; quand elle fut partie, le jeune homme sentit une larme qui venait d'y tomber et qui glissa sur sa joue. C'était la première que l'altière Sibylle eût laissé voir.

A minuit le maître des cérémonies s'approcha du jeune margrave et lui dit à haute voix :

— Monseigneur, Son Altesse la margrave Sibylle, votre auguste mère, m'a commandé de venir chercher monseigneur et de le conduire, ainsi que toute le cour, dans un lieu qu'elle m'a désigné. Si Monseigneur veut, je suis prêt à exécuter les ordres que j'ai reçus.

Et, s'inclinant profondément, il attendit la réponse du

prince. Celui-ci, persuadé qu'il s'agissait d'un divertissement nouveau, consentit gaiement à ce que demandait sa mère. On descendit les degrés; on se trouva bientôt dans le parc. La lune brillait, comme si on l'avait conviée à la fête. Les rires, à peine comprimés par le respect, se faisaient entendre de toutes parts. Cette foule bigarrée, éclairée d'une façon étrange par les torches que portaient des laquais, et les lanternes suspendues aux branches, présentaient le spectacle le plus bizarre et le plus inattendu. On se dirigeait vers le pavillon : la curiosité allait enfin être satisfaite. Les personnes qui suivaient de plus près le prince furent tout étonnées de voir le maître des cérémonies frapper à la porte et s'arrêter, après avoir dit quelques mots à Son Altesse.

Cette porte s'ouvrit : un torrent de lumière inonda les jardins. Ce monument, c'était une chapelle. Des chants pieux se faisaient entendre; des prêtres étaient à l'autel. Aux pieds du crucifix une femme, vêtue en pénitente, ses longs cheveux épars sur ses épaules, priait et pleurait; on reconnut la margrave. Quand le jeune prince entra dans le sanctuaire, elle alla vers lui; les chants cessèrent. Toute la cour, entassée dans ce petit espace, se rangea en silence. Sibylle, prenant son fils par la main, s'approcha de la balustrade qui la séparait des assistants.

— Sachez tous, dit-elle d'une voix assurée et sans la plus légère émotion, sachez tous que la margrave Sibylle de Baden remet entre les mains de son fils le pouvoir qu'elle a exercé en son nom, comme mère et régente. Sachez que voici désormais votre maître et que moi je ne suis plus rien en ce monde. Je viens faire devant vous amende honorable pour mes péchés, je viens vous de-

mander pardon du scandale que je vous ai donné pendant tant d'années, et vous rendre témoins de l'expiation que j'ai choisie. A dater d'aujourd'hui, voilà mon asile; à dater d'aujourd'hui je ne sortirai plus de cette retraite. D'ici je puis voir ce palais, que j'ai bâti dans mes jours de folie, et je n'y rentrerai jamais. Je ne suis pas digne d'être admise dans aucun ordre religieux, je n'oserais me mêler parmi les épouses du Christ; je vivrai seule. Les portes de cet oratoire demeureront toujours ouvertes, les habitants de ce pays pourront être témoins de la pénitence imposée à celle dont le faste et les débordements les étonnèrent si longtemps. Mais avant de quitter tout à fait le monde, je veux accomplir un acte de justice. Je vous prie, Monseigneur, d'ordonner au comte de Hauenzern et à la baronne de Freyberg d'approcher de l'autel. Trouvez bon, je vous en conjure, qu'ils reçoivent en notre présence la bénédiction nuptiale. C'est moi qui ai retardé leur bonheur, c'est à moi de le conclure.

En disant ces mots, l'étrange créature s'agenouilla de nouveau. Après le mariage des deux amants, elle se fit couper les cheveux, elle prononça une formule de vœux qui n'était pas celle des religieuses, et, se relevant aussi majestueusement que sur les marches de son fauteuil ducal, elle congédia la cour d'un geste. Seulement elle retint le comte en arrière et lui dit à voix basse :

— J'ai tenu ma promesse, vous allez être heureux. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander. Envoyez ici chaque jour votre femme, je veux la voir. Quant à vous, Gustave, recevez ici mes derniers adieux : tout est fini entre nous sur la terre, nous ne nous retrouverons plus que dans le ciel. Mais vous savez maintenant jusqu'où je vous ai aimé.

Elle tint parole. Elle se renferma dans cette espèce de tombeau que vous connaissez. On y montre encore la discipline et le cilice dont elle fit usage ! l'une et l'autre sont teints de sang. Son lit était une planche; elle ne vivait que de racines; elle n'avait d'autre siége qu'une escabelle de bois. Cependant le plus affreux de ses supplices, à mon avis, ce fut de voir tous les jours sa rivale, de lui faire raconter les détails de son bonheur, de retourner ainsi le fer dans la plaie saignante de son âme ; ce fut de ne plus apercevoir, même de loin, l'homme qu'elle avait chéri jusqu'à lui sacrifier sa jalousie; ce fut d'avoir sans cesse devant les yeux les lieux où elle fut heureuse, et de se retrouver seule si près et si loin de tout ce qu'elle avait aimé. Les tortures morales sont bien plus vives que les tortures physiques; le chagrin est un chevalet plus cruel que celui du bourreau. Elle vécut ainsi plusieurs années et mourut. Le baron de Spilz la visitait souvent, afin qu'il ne manquât rien à l'expiation : Wilhelmine, c'était le regret; le baron, c'était le remords !

ISABELLE.

— Madame la duchesse de Lostanges ! annonça un domestique à la porte d'un tout petit salon : la femme qui l'occupait se leva vivement. Il y avait une grande dissemblance entre la *visitante* et la *visitée*. L'une était vieille, contrefaite, flétrie ; l'autre était jeune, brillante de grâces et de santé : pourtant toutes deux semblaient émues, et il y eut un long moment de silence après les compliments d'usage. Enfin la duchesse parla la première.

— Madame, dit-elle, vous devez être étonnée de me voir ; mon billet de ce matin, tout en vous annonçant ma visite, ne vous en aura pas révélé le but. Daignez me prêter un instant d'attention, et surtout pardonnez-moi le mal que je vais vous faire. Je ne vous ai jamais rencontrée, néanmoins je vous connais beaucoup ; je sais combien votre âme est noble et grande, je sais qu'au milieu des séductions vous avez résisté à toutes, excepté à une seule. Ne rougissez pas, la mère d'Edmond peut-elle vous en vouloir d'avoir distingué son fils ? C'est une faute aux yeux des autres ; aux miens, c'est un charme de plus. Je l'aime tant, mon fils, que je comprends combien vous l'aimez. Pauvre jeune femme, vous l'aimez ! N'est-ce pas que je suis bien cruelle de venir vous demander le sacrifice de cet amour ? Oh ! pourquoi n'êtes-vous pas libre ?

Avec quel bonheur je vous nommerais ma fille, vous qui lui avez donné tant de joies, vous qu'il a choisie, chère madame de Change, chère Isabelle ! Levez-vous, ne me regardez point ainsi, vous m'effrayez.

La duchesse passa son bras autour de la taille de madame de Change, elle l'appuya sur son fauteuil ; Isabelle ne fit aucun mouvement, elle essaya de parler.

— Mon Dieu, Madame, que me voulez-vous ? Ne me faites point attendre, ou je n'aurai plus la force de vous écouter.

— Et moi, je n'aurai plus celle de vous torturer ; à présent que je vous ai vue si malheureuse, il me faut mon cœur de mère pour m'en donner le courage. Encore une fois, pardon ! Pardon surtout de mon brusque début ! Je vous ai parue bien dure, je ne suis que franche ; j'ai toute confiance en votre générosité : allons ! remettez-vous, écoutez-moi. La position d'Edmond, la mienne, vous sont connues. Son père suivit le torrent de la révolution ; il expia cette erreur par dix années d'exil, et mourut presque dans la misère sur le sol étranger. Mais la cour se souvient du hardi gentilhomme qui lui résista à l'Assemblée des notables. Ni mon fils ni moi n'obtenons rien d'elle, à peine avons-nous de quoi vivre ; le duc de Lostanges ne soutient à peu près son rang qu'à l'aide de la plus stricte économie. Il se présente un moyen de sortir de cette position pénible : ce moyen, c'est un riche mariage, c'est un mariage de faveur : s'il se fait, Edmond peut prétendre à tout ; une vaste carrière s'ouvre devant lui : ses talents enfouis dans la disgrâce se révèlent aux yeux de tous...

— Eh ! Madame, que m'importe ce mariage ? Pourquoi venir me l'annoncer ainsi ? Le duc vous en a-t-il chargée ? a-t-il craint mes larmes, qu'il ait trahi le secret

de ma vie ? ou bien tient-il si peu à moi, qu'il ne me juge pas digne d'une dernière marque d'égards ?

— Lui, Edmond ! il ignore ma démarche ; et si je suis venue à vous, c'est comme à ma seule espérance. Il refuse, il ne veut pas d'une fortune qui l'éloignerait de vous ; il a respecté votre nom, jamais il n'est sorti de sa bouche.

Madame de Change n'écoutait plus. Ivre de joie et de reconnaissance, elle baisa la main de la duchesse :

— Il a refusé, mon Edmond, il a refusé pour moi ! Oh ! répétez-le ! Oh ! que je vous remercie ! J'en étais bien sûre qu'il ne m'abandonnerait pas, mon noble ami ! Mon Dieu, et comment payer ce moment ?

Madame de Lostanges n'arrêta pas cette joie ; elle la laissa s'épancher, et ne la partagea pas. Son coup d'œil triste et froid pénétra Isabelle jusqu'au fond de l'âme ; elle n'osa le supporter.

— Hé bien reprit-elle, Madame la duchesse, que puis-je faire ? Edmond ne veut pas se marier, il est son maître, il est libre...

— Je croyais que vous l'aimiez davantage, interrompit la mère ; je croyais que votre passion d'amante pouvait se placer à côté de mon dévouement maternel. Puisque vous ne me comprenez pas, je vous avais mal jugée ; je n'ai plus rien à faire ici : vous n'êtes qu'une femme ordinaire, l'avenir de mon fils est perdu ! Adieu !

— Oh ! Madame, Madame, par pitié, un mot encore ! Vous veniez me demander de renoncer à lui, vous dites que c'est pour son avenir : quand j'y consentirais, le voudrait-il ? Croyez-vous qu'il me quitte au premier mot, et qu'il me suffise de lui dire : Va-t'en !

— Non, il ne vous quittera pas. Mais vous, ne pouvez-vous pas le quitter ?

— Moi, oh ! jamais.

— Quoi ! pas même pour son bonheur ?

— Pour son bonheur ! le quitter, non ; mais je puis mourir.

— Mourir ! oh ! vous avez une terrible imagination ! Mourir à votre âge, quand l'avenir vous reste ! Croyez-moi, ne désespérez de l'avenir que lorsque vous serez vieille : jusque-là, c'est le dieu des femmes; il leur rend tout ce que le passé leur a pris. Voulez-vous devenir ma fille chérie, la sœur d'Edmond ? le voulez-vous ?

— Madame, vous êtes femme, vous êtes mère; si l'on venait vous dire que votre fils, qui vous est si cher, il faut le donner à une autre; qu'il ne sera plus votre enfant, mais celui d'une autre ; qu'il ne vous aimera plus ; qu'il en aimera une autre, vous prendriez votre Edmond dans vos bras, et vous défieriez l'univers de venir l'en arracher. Pourtant, après il vous resterait une fille que vous adorez ; vous seriez toujours la duchesse de Lostanges considérée, respectée de tous, entourée d'amis et de flatteurs. Cet Edmond, c'est Dieu qui vous l'a envoyé ; vous l'avez accepté, vous ne l'avez pas choisi... Moi, savez-vous ce que je lui ai sacrifié ? Pour lui, j'ai consenti à m'entendre nommer infâme ; pour lui, j'ai laissé salir le nom de mon mari qu'il m'avait remis sans tache, et que je lui rendrai souillé ; pour lui, j'ai rougi devant ma famille : bien plus, devant ma conscience ! Le jour où je l'ai vu pour la première fois, j'ai dit : Il sera mon maître ; il l'est devenu. J'ai oublié tout ce que j'avais connu avant lui, j'ai versé plus de larmes qu'il ne m'a donné de baisers ; lorsque cet amour, qui est ma plus belle parure, cet amour qui me couvre à mes yeux, à ceux du monde, me sera enlevé, je paraîtrai telle que je suis réellement, une pauvre femme déshonorée, avi-

lie, sans force, sans vertus, sans soutien. Enfin, Madame, j'ai trompé pour mon Edmond; j'ai trompé! c'est un crime, n'est-ce pas? ce crime nous attache l'un à l'autre, nous ne serons pas séparés ; je ne donnerais pas un de ses cheveux pour toutes les fortunes du globe. Allez, laissez-moi; vous n'obtiendrez rien, je ne veux pas...

— Mon Dieu, que cette femme est aveugle ! s'écria la duchesse en joignant ses mains: vous aimez mon fils comme une folle, il vous aime de même aujourd'hui; il refuse la plus belle position, c'est tout simple : dans quelques années, dans quelques mois peut-être, il s'en repentira, il se détachera de vous, il vous rejettera, il viendra vous accabler de reproches; et que répondrez-vous à ces mots: Vous avez brisé mon existence! Sans vous, je serais riche, je serais à ma place ?

— Oh! jamais il ne dira cela ; jamais, Madame.

— Il le dira, il le pensera du moins. Alors plus de repos ni pour vous ni pour lui ; vous vous séparerez emportant le remords et la haine. Cet amant, à qui vous vouliez donner toute votre vie, deviendra votre ennemi : avez-vous vu beaucoup de liaisons comme la vôtre finir autrement ?

La comtesse ne répondit pas : elle écoutait les yeux fixes, les mains en avant, comme pour repousser une horrible vision ; madame de Lostanges se rapprocha d'elle, et continua en lui caressant le front.

— Au lieu de cela, vous serez pour lui une affection unique... comme moi. Si l'homme n'a qu'une mère, il ne trouve aussi, je crois, qu'une fois en sa vie un amour comme le vôtre.

— O mon Dieu, s'écria la jeune femme en se levant tout à coup, mon Dieu, donnez-moi de la force !...

Ses regards se portèrent vers le ciel, puis ils se repo-

sèrent sur tous les meubles de l'appartement, ils parcoururent jusqu'aux moindres détails; une larme coula sur sa joue, ses lèvres s'ouvrirent et se fermèrent plusieurs fois; enfin, elle parla si lentement et si bas qu'on l'entendait à peine.

— Je consens à tout, Madame, son bonheur a toujours été mon unique bien; je briserai son cœur, je le détacherai de moi, je le conduirai à l'autel, après je serai libre, n'est-ce pas? Mais si vous tenez à l'attachement de votre fils, tâchez qu'il n'apprenne jamais ce qui vient de se passer, car il ne vous pardonnerait pas. Maintenant laissez-moi, je veux être seule; faites en sorte qu'Edmond ne vienne pas aujourd'hui, j'ai besoin de retraite : adieu, madame la duchesse. — Oh! si vous n'étiez pas sa mère!...

Madame de Change resta enfermée, comme elle l'avait annoncé, jusqu'au lendemain. Que fit-elle pendant ces longues heures? personne ne le sut; et Dieu me préserve de soulever le voile qui cacha tant de douleur! Quand elle demanda ses chevaux en se levant, sa femme de chambre resta stupéfaite : une maladie ne l'eût pas changée davantage. Mais depuis ce moment elle ne démentit pas une seconde sa courageuse résolution. Elle fit des emplettes jusqu'au dîner : M. de Lostanges vint à son heure accoutumée, il ne la trouva pas; c'était la première fois depuis quatre ans. Le soir, elle arriva au bal se soutenant à peine; néanmoins sa parure était éblouissante, son sourire doux et gai comme celui d'une femme heureuse. Edmond s'approcha d'elle, il chercha en vain à son côté le bouquet qu'il lui avait envoyé, et pour la première fois aussi elle ne le portait point.

— Vous avez donc bien couru ce matin, Madame? lui dit-il tout haut. — Isabelle, où est notre bouquet? ajouta-t-il à voix basse.

— Je l'ai oublié sur ma toilette.

Et lui jetant cette réponse, elle se précipita vers la contredanse.

Le duc n'en pouvait croire ses oreilles; il était si accoutumé à une tendresse de tous les instants, à une délicatesse de sentiment qui ne négligeait rien, pour qui rien n'était perdu, qu'il s'était endormi au milieu du bonheur sans songer qu'il n'était point éternel. Une idée de jalousie traversa son imagination; il la chercha : elle dansait et riait, elle s'efforçait de plaire aux hommes qui l'entouraient; son sacrifice était entier, elle avait résolu de l'accomplir : je ne crois pas qu'on puisse souffrir davantage; il n'y a que les femmes passionnées pour avoir ce courage-là... Plusieurs jours se passèrent de la sorte. Ce furent d'abord les petites choses, comme le bouquet. Souvent renouvelées, elles portèrent coup; il se plaignit, elle plaisanta. Les querelles se multiplièrent, les raccommodements devinrent moins tendres; jamais coquette fatiguée de son jouet ne le repoussa avec plus d'art.

Un soir, assise sur un canapé, elle recevait nonchalamment les hommages de quelques jeunes gens; Edmond jouait avec son éventail; elle le lui demanda, il se baissa vers elle :

— Vous êtes bien belle! aujourd'hui, Isabelle, et vous ne me regardez pas! Est-ce que ce n'est plus pour moi que vous êtes belle?

Cette voix aimée la fit tressaillir; cet éloge que dans ses jours de bonheur elle recueillait au fond de son âme, elle le repoussa.

— Je suis belle, répliqua-t-elle comme étourdiment; mon cher duc, vous dites toujours la même chose.

—Isabelle, Isabelle, vous ne m'aimez plus!

Elle se leva, car aucune puissance ne l'eût em-

pêchée de se trahir si elle fût demeurée davantage.

Pendant ce temps la duchesse ne perdait pas son plan de vue. La tristesse d'Edmond lui apprit que madame de Change avait tenu sa promesse ; elle ne l'interrogea pas, mais elle montra qu'elle le devinait : ses manières étaient plus insinuantes, ses soins plus touchants. Elle lui adressait de ces mots que le soupçon accueille, puis elle lui montrait le sein de sa mère comme un refuge ; ensuite les joies domestiques, l'amour d'une jeune fille que le monde n'a pas corrompue : pas un mot de richesses et d'honneurs ; elle connaissait assez son fils pour savoir qu'il fallait pour lui entourer de fleurs les hochets de l'ambition, et non pas les dorer. Peu à peu le duc sortit moins seul ; il consentit même à l'accompagner chez mademoiselle de Sery, dont il avait refusé la main. C'était beaucoup, sans doute ; mais un mot, un regard de la comtesse eussent renversé cet échafaudage de projets.

Dans une grande fête, madame de Change se trouva près de sa jeune rivale ; elles rougirent en se regardant. Bientôt le duc s'approcha : piqué de l'indifférence d'Isabelle, il essaya de ranimer sa passion par l'indifférence ; après un froid salut, il ne s'occupa plus que de mademoiselle de Sery : toutes ses galanteries, toute son amabilité lui furent adressées ; se tournant vers madame de Change, il lui dit :

— Quelle délicieuse personne ! ne trouvez-vous pas, Madame ?

— Oui, répondit l'infortunée en prenant son lorgnon et fixant d'un air distrait la robe d'une femme ; oui, elle fera une belle duchesse.

Quoi ! pensa Edmond, pas un regret, pas la moindre émotion ; oh ! c'est fini, je l'ai perdue !

— Demain, ajouta-t-il, demain je veux vous parler ;

soyez seule à trois heures, je le veux, vous dis-je, j'en ai le droit. Si vous avez oublié, je m'en souviens encore ; et tout ceci doit finir bientôt, je l'espère, ou j'y succomberai.

Le lendemain, à trois heures, il arriva, lui, pâle et défait, les yeux caves, les lèvres décolorées; elle, froide et belle, le visage animé et le maintien ferme. Depuis bien des jours elle prévoyait cette crise, et s'y était préparée. M. de Lostanges avait passé la nuit à arranger ce qu'il devait dire, à composer ses phrases ; il se croyait sûr de lui : en l'apercevant, il ne se rappela qu'elle ; se jetant sur sa main, il la couvrit de pleurs :

— C'en est donc fait, Isabelle, je ne suis donc plus votre amant, vous m'avez rejeté comme un importun, vous ne ne m'aimez plus ! Oh ! mon Dieu, j'en mourrai ! Rendez-moi mon bonheur, rendez-moi ma vie ! Vous savez bien ce que je souffre; mais vous n'avez plus de cœur, vous n'avez plus de pitié. Qui vous a changée ainsi, dites? Que vous ai-je fait? que voulez-vous de moi ? Mais répondez un mot. Oh ! que ce soit vous qui parliez, vous, et non cette femme qui me torture depuis deux mois. Vous !....

Edmond releva la tête.

— Quoi ! rien, s'écria-t-il. C'est vrai, vous ne m'aimez plus. Oh ! je ne le croyais pas, vous ne m'aimez plus... vous ne m'aimez plus !...

Elle sentit que le moment était décisif, et recueillant toutes ses forces, elle dit d'une voix émue :

— Non, je ne vous aime plus ; reprenez votre liberté et soyez heureux, je vous rends vos serments.

Il répéta seulement après elle : Je vous rends vos serments, je ne vous aime plus ! Oh ! mon Dieu !

Et ses larmes tombèrent à torrent ; sa poitrine sembla se briser, il jeta des cris de désespoir à attendrir un marbre · Isabelle n'y résista pas.

— Tu le savais bien que je ne t'aimais plus, s'écria-t-elle, tu l'avais dit toi-même.

— Oh ! oui, mais tu ne l'avais pas dit encore, toi !

Il n'y eut point de promesse, point d'avenir qui pût l'empêcher de se précipiter dans ses bras ; ils délirèrent ensemble : ils ne parlaient pas, ils s'entendaient de nouveau rien que par cette étreinte passionnée.

Edmond n'avait plus de soupçons, Isabelle n'avait plus de courage.

Ces heures passèrent vite, et bientôt l'image de la duchesse apparut à sa victime ; elle comprit qu'elle avait en un instant perdu des siècles de douleurs. Edmond voudrait une explication : quelles raisons lui donner ? Et d'ailleurs n'avait-elle pas promis de se sacrifier ! et cette promesse faite à la fortune de son amant n'était-elle pas sacrée ? Après mille combats, convaincue qu'une seconde entrevue devenait impossible, elle écrivit ; sa lettre courte et glaciale brisait ces liens renoués à peine : elle ne donnait point de motifs, elle ne faisait pas de reproches ; quelques regrets, quelques expressions d'amitié, voilà tout.

Y a-t-il rien d'affreux comme de perdre ce qu'on aime ? La chaîne est rompue, mais les anneaux restent : ces souvenirs qu'on endort en chantant se réveillent à nos cris : un mot vous retrace le passé si beau, si plein d'espérances et de charmes, et ce même mot couvre l'avenir d'un voile de deuil ! On ne croit plus à rien, on n'a plus d'illusions, ou du moins on ne s'en crée plus que d'amères. C'est une vie désenchantée, c'est une âme flétrie, c'est un ange à qui l'on a coupé les ailes et qu'on attache à la terre. Edmond ressentit tout cela ; il relut vingt fois la fatale missive. Il chercha vainement un rayon d'espoir, tout était fini ! La duchesse, dont

l'œil ne le quittait pas, devina qu'elle avait triomphé.

— Mon fils, lui dit-elle, vous êtes cruellement triste ; est-ce que vous ne songez pas à votre mère ? N'y a-t-il que cette femme au monde pour vous ?

Elle n'avait point encore abordé ainsi la question sans détour. Le duc ne la repoussa pas, il avait besoin d'épanchement :

— Vous ne savez pas ce que je perds, ma mère ; vous ne comprenez pas ce que c'est qu'une liaison de quatre ans qu'on a crue éternelle, et qui vous échappe quand on voudrait la retenir au prix de son sang !

— Tout change ici-bas, mon Edmond.

— Oui, tout, mais elle ! elle ne devait pas changer, ma mère ; je l'avais choisie. J'avais placé en elle toutes mes espérances, j'oubliais près d'elle les chagrins de ma position. C'était plus que ma maîtresse, c'était mon amie, c'était moi, je ne vivais qu'en elle. Vous m'êtes bien chère, ma mère, vous ne me consolerez pas d'elle. Je ne puis rendre ce que j'éprouve, ce n'est point une douleur connue ; me voilà jeté seul au milieu des hommes, indifférent à tout, sans passion, sans volonté, sans cœur : elle a tout gardé ; je n'ai pas le moindre désir d'apprendre pourquoi elle m'abandonne. Elle m'abandonne, et cela me suffit ; le reste ne m'importe pas. Il y a des instants où je crois que je ne serais pas jaloux !... Ma mère, oh ! ma mère, il est donc vrai que je l'ai perdue ?

— Hélas ! se dit la duchesse, l'aurais-je rendu si malheureux sans le vouloir ?...

Cette conversation se renouvela souvent, chaque fois madame de Lostanges se rapprochait de son but ; enfin, elle osa risquer la proposition : à sa grande surprise, elle ne fut point repoussée.

— Tout ce que vous voudrez, ma mère, lui répondit

son fils, arrangez tout, qu'est-ce que cela me fait?

La duchesse ne se le fit pas répéter; huit jours après, Paris retentissait de ce brillant mariage.

Au milieu de ces oisifs, il y avait un être dont les souffrances étaient atroces, une faible créature courbée sous le poids de ses maux. On ne l'ignorait pas, et chacun vint jouir de son supplice : cette barbarie l'éleva au-dessus d'elle-même. Mademoiselle de Sery reçut sa visite au nombre des premières; pas un muscle de sa physionomie ne changea quand elle félicita la future duchesse. Elle se contint même devant la douairière; un regard seulement lui dévoila toutes les plaies de son âme. « Cette femme est sublime, » murmura l'ambitieuse. Le jour fixé pour la cérémonie arriva : Saint-Thomas d'Aquin se remplit d'une foule élégante, chacun voulut voir; il y avait double attrait, une noce d'abord et puis cette pauvre chère comtesse y serait-elle? aurait-elle la force de se contenir? On tremblait qu'elle ne fît une scène; mais il fallait assister à cela; quand elle parut, tous les yeux se fixèrent sur elle. Elle ne s'en intimida pas; sa toilette, du meilleur goût, ne laissait point de prise à la critique. Pas une épingle qui ne fût à sa place, rien de ce qui indique le désordre des passions. Il y avait de quoi désespérer les curieux. Les mariés s'approchèrent de l'autel; à ce moment madame de Change quitta sa place, et prit une chaise aux côtés mêmes de madame de Lostanges.

— C'est mon droit, Madame, lui dit-elle à l'oreille; sans moi, il ne serait pas là. Écoutez, je pars ce soir, je réclame de vous quelques minutes d'entretien.

— Après la messe, répondit la duchesse.

— Ce n'est pas tout, la femme d'Edmond doit y assister. Soyez tranquille, ajouta-t-elle vivement, je ne gâte-

rai pas mon ouvrage. Me promettez-vous qu'elle y sera ?

— Je vous le promets.

Le prêtre interrogeait alors Edmond :

— Prenez-vous cette femme pour épouse ?

Il hésita, on répéta :

— Oui, répondit-il.

Isabelle priait avec ferveur, ses yeux ne quittaient point le tabernacle. Un condamné à mort presse ainsi le crucifix sur sa poitrine. Ce furent ensuite des compliments, des propos interrompus, des éloges, des questions, enfin tout ce bruit si fatigant pour l'être qui souffre et qui doit souffrir seul. Avant d'arriver à cette conversation si demandée, il fallut essuyer tout cela. Quand le dernier témoin fut retiré, quand on n'entendit plus les voitures qui venaient de quitter l'hôtel, la duchesse entraîna sa belle-fille vers sa chambre, où les attendait Isabelle. En les voyant entrer elle se leva ; mais, trop faible pour se soutenir, elle se laissa retomber. La jeune duchesse la salua froidement, et fit un pas vers la porte ; visiblement elle savait tout.

— Attendez, Madame, attendez ! s'écria madame de Change, ne me fuyez pas, je ne vous retiendrai pas longtemps. Vous voyez dans quel état je suis, je pars ce soir ; c'est un adieu que je vous adresse et quelques conseils, si vous voulez bien les recevoir. J'aurais désiré qu'on vous cachât le passé, on ne l'a pas fait ; il faut que vous ayez votre part de chagrins. Pourtant soyez tranquille, votre mari vous appartient sans retour ; j'ai abandonné mes droits, ils doivent se taire devant ceux que Dieu vient de vous donner. Mais au nom de ce que vous avez de plus sacré, rendez-le heureux ; ne lui parlez pas de moi, c'est un souvenir pénible. Qu'il m'oublie, entendez-vous, enfant; et pour cela vous avez bien à faire, car

je l'ai bien aimé! Suivez-le dans sa pénible et gloreiuse route. Vous venez de lui ouvrir la porte des honneurs, franchissez-la avec lui et ne le quittez jamais. Dans ses douleurs, vous le consolerez; que votre sein soit prêt à recevoir sa tête fatiguée, que votre main essuie la sueur de son front. Soignez-le comme une mère soigne son premier-né; veillez sur cette âme ardente; gardez-le, couvrez-le de votre œil pour le garantir des traits de l'envie. Ensuite vous pourrez dire : Je suis la plus heureuse des femmes! Vous pourrez vous humilier devant lui, si grand et si noble, sans être moins grande et moins noble que lui. Quelle mission que la vôtre! J'ai essayé de la remplir, je la comprenais tout entière : je me suis brisée contre les obstacles. Dieu l'a voulu ainsi. Puisse-t-il vous bénir, vous donner de longs jours! Je n'ai pas votre bonheur à lui demander, il a tout fait pour cela : vous êtes la femme d'Edmond !... Et vous, ma dame la duchesse, gardez bien votre secret, vous en comprenez l'importance. Me voilà libre, n'est-ce pas? Adieu, ne vous attristez pas, c'est un beau jour pour vous! Adieu!

Le soir on dansait à l'hôtel de Lostanges; à la même heure, madame de Change quittait Paris. Huit jours après, on apprit qu'attaquée d'une maladie aiguë, dans une de ses terres, elle avait succombé en peu d'heures.

Edmond ne la pleura pas, il n'avait plus de larmes. Plus isolé que jamais, il chercha une distraction dans les affaires politiques, et il la trouva. Un homme trouve toujours les consolations qu'il cherche.

Vingt ans après, la duchesse de Lostanges venait de mourir; au moment de fermer les yeux, elle avait remis une clef à son fils devenu ministre des relations extérieures en lui disant :

— Il faut que justice soit faite. Quand je ne serai plus, vous ouvrirez ma cassette; vous seul, entendez-vous ? Vous prendrez connaissance des papiers qu'elle renferme. J'espère que ce secret ne vous fera pas maudire ma mémoire, l'expérience a prouvé que j'avais raison.

Ces paroles retentissaient aux oreilles d'Edmond ; il était debout au pied du lit de sa mère, contemplant sa froide dépouille, y cherchant encore un reste de vie. L'heure sonna et le rappela à lui-même ; avant de quitter la chambre il chercha le coffret désigné, et, l'appuyant sur une table, il l'ouvrit. La première chose qui frappa ses regards, ce fut sa propre écriture ; une multitude de lettres de lui, portant un nom oublié depuis long-temps; son portrait, et puis un paquet volumineux de la main d'une femme, adressé à la duchesse de Lostanges : il trembla de tous ses membres en en touchant l'enveloppe.

— Isabelle ! dit-il ; oh ! que vais-je apprendre !...

Il lut ce qui suit :

« Vous voilà bien heureuse, madame la duchesse ; parvenue au comble de vos vœux, il ne vous en reste plus à former. Pardonnez-moi de troubler votre joie ; dans un testament on peut tout dire, et ceci est un testament, car bientôt je n'existerai plus. J'ai voulu une dernière fois ouvrir mon âme, une dernière fois parler de lui ; il n'y a que vous qui puissiez m'entendre. Aussi bien c'est vous qui me tuez, et la victime a peut-être le droit de se plaindre à son bourreau. Oui, lorsque je vous promis de vivre pour être son amie, pour voir ma place usurpée par une autre, je présumai trop de mes forces. Elles sont épuisées, je n'en puis plus; il me faut du repos, je vais le demander à la tombe. Oh ! Madame, que le ciel ne vous punisse pas; mais vous avez été bien

cruelle. Je l'aimais tant, je l'aime tant encore ! Et lui m'aimait aussi ; si j'avais fait un signe, à l'autel même il abandonnait sa fiancée, il me revenait, et nous ne nous serions plus quittés. J'ai résisté à cette tentation, mon sacrifice était accompli : seulement je résolus de mourir ; j'étais libre alors, Madame, vous n'aviez plus rien à exiger, le marché était conclu. Mon mari, mon vieux et respectable mari, que je vénère comme le père le plus tendre, m'a laissée partir sans défiance ; j'ai témoigné le désir de venir ici, il ne s'y est pas opposé. M'a-t-il jamais contrariée ? Je me prosterne devant son souvenir, je lui demande pardon de ma vie et de ma mort ; il ne saura pas que je me suis tuée, il croira, comme tous, que j'ai succombé à une maladie : tous, même Edmond ! Madame, il vous rejetterait loin de lui ; son avenir, pour lequel je meurs, serait décoloré. Oh ! qu'il ne l'apprenne ni à présent, ni plus tard. Qu'il flétrisse ma mémoire du nom d'infidèle, qu'il ne songe point à moi, plutôt que de lui coûter une larme ; je lui en ai déjà assez fait répandre. Je ne conçois pas mon courage ; je l'ai vu à mes pieds me redemandant son Isabelle, je lui ai dit que je ne l'aimais plus, et j'ai résisté à ces épreuves. Oh ! c'est que mon amour était immense ! Une fois, une seule fois, je me suis trouvée faible, alors j'ai cessé de le voir. — S'il était là ! Oh ! mon Dieu ! que je l'aperçoive seulement, que j'entende sa voix, une minute encore de joie avant l'éternel oubli ! Madame, je vous le confie, vous me répondez de son bonheur, vous m'en répondrez au tribunal où je vais vous attendre ; si vous m'avez trompée, n'espérez pas de pitié : l'être souverainement juste me chargera de votre châtiment. Je vous renvoie tout ce que je tenais de lui. Vous apprendrez en lisant ses lettres l'histoire d'une liaison que vous avez rompue ; vous verrez comme il me

chérissait, vous verrez quelle confiance sans bornes nous avions l'un en l'autre. Adieu : s'il parle de moi, ne le détrompez pas ; Dieu et moi nous lui apprendrons tout quand il nous rejoindra : veillez sur lui, sur sa jeune femme. Oh ! pour prix de tant de maux, j'obtiendrai de la miséricorde céleste d'être leur ange gardien ; elle ne me punira pas de m'ôter une vie que je ne puis supporter : d'ailleurs, je souffrirais bien l'enfer pour lui ! Adieu. »

Après avoir terminé sa lecture, Edmond resta longtemps plongé dans la réflexion ; ses regards se portaient du cadavre à la boîte ; il semblait peser les droits de ces deux femmes. Enfin, une larme tomba sur le papier, une larme unique que la pauvre Isabelle eût recueillie comme un bienfait ; c'était l'expression la plus vraie du désespoir.

— Admirable créature, s'écria-t-il, personne ne m'a aimé comme toi !

En ce moment un valet de chambre frappa à la porte :

— Le roi demande monseigneur, dit-il.

Cet ordre, répété deux fois, ne voulait point de réplique. M. de Lostanges se leva, jeta les papiers dans la cassette, baisa la main de celle qui fut sa mère, et se rendit aux Tuileries. Il s'agissait d'une négociation diplomatique de la plus haute importance. On ne laissa pas au ministre le temps de se reconnaître et l'impression reçue s'effaça peu à peu au milieu de ces graves intérêts ; il ne donna que des regrets bien rares à celle qui lui avait donné sa vie.

L'homme passionné avait fait place à l'ambitieux ; il n'y avait plus rien dans cette âme qu'une sorte de philanthropie d'amour-propre, qui consiste à essayer le bonheur du peuple et à laisser mourir de chagrin ceux qui nous sont dévoués. C'est avec cela qu'on fait des légis-

lateurs et les apôtres de doctrine. Tout dans la tête, et dans le cœur un abîme immense où l'on ne jette que des trophées et des couronnes.

Tel était Emond à cinquante ans. Plus tard, quand il fut appelé à répondre de sa vie, il lui sembla voir une forme légère voltiger au-dessus de sa couche. Ses frais souvenirs d'amour se réveillèrent, il prononça le nom d'Isabelle, et mourut le sourire sur les lèvres, en pensant qu'il allait la rejoindre. C'est que, près du dernier passage, les impressions du monde se taisent, Dieu nous parle, et quel est le langage de Dieu si ce n'est l'amour!

DEUX LETTRES.

PREMIÈRE LETTRE.

« Tu m'en veux, Alphonse, n'est-il pas vrai? tu m'en veux de mon long silence, et pourtant tu ne sais pas jusqu'à quel point je suis coupable envers toi. Tu m'as envoyé le bonheur, et je ne t'ai pas même remercié. Pardonne, ami ; depuis six mois je n'ai pensé qu'à elle, je n'ai parlé que d'elle, je n'ai écrit qu'à elle. Mais elle ! je te la dois, toute ma vie ne pourrait acquitter cette dette. Tu ne sais rien de ma position. Tu vas croire que je suis fou, et il y a des moments où je le crois aussi. Écoute-moi donc : je tâcherai de mettre un peu d'ordre dans mon récit. Toi, dont le cœur est si tendre, tu devineras ce que je ne dirai point; tu comprendras que mon âme est trop pleine de joie pour l'exprimer tout entière.

« Nous nous sommes séparés bien jeunes, à peine connaissions-nous le monde alors ; déjà tu te montrais ce que tu es devenu depuis, un homme noble et généreux. Déjà mon malheureux caractère s'était développé. Tu m'as plaint bien souvent ; félicite-moi, j'ai trouvé mon ange, il m'a conduit au ciel !

« J'ai encore présent à l'imagination le jour de ton départ, tes dernières paroles sont gravées dans ma mémoire en traits ineffaçables.

« — Ernest, me dis-tu, notre existence va commencer, nous quittons les écoles pour entrer dans la carrière ; si tu ne sais pas mettre un frein à tes impétueuses passions, si tu n'as pas le courage de souffrir pour monter à ta place, tu resteras dans les rangs secondaires et tu souffriras mille fois plus encore.

« C'était une prédiction ! Nous avions vingt ans, nous en avons trente ; depuis ce moment, je n'ai pas connu deux jours de calme. Tu sais que je suis riche, orphelin, libre de mon temps et de mes démarches. Je croyais le monde si beau que je le cherchais comme un refuge contre les chagrins. Ils m'y accablèrent tous. Je m'attachai passionnément à une jeune fille ; nous devions nous marier : un riche étranger me l'enleva. Quelque temps après, une veuve, plus belle peut-être, reçut mon hommage. Je m'imaginais qu'enfin rien ne s'opposerait à mon bonheur. Elle m'aimait, ou du moins elle le croyait, et moi aussi. Nous ne nous quittions pas. Un jour, nous galopions ensemble. Ivre d'amour, je ne m'occupais que d'elle. Mon cheval rencontra une pierre ; je fus jeté à vingt pas de là, avec une cuisse cassée. Mon amazone partit le lendemain ; elle ne voulait pas d'un mari estropié. Je faillis perdre la tête de désespoir. Dès lors je pris les femmes en haine, ou, pour parler plus juste, je les jugeai d'après mes deux infidèles ; je les adorais sans les estimer. C'étaient de charmants joyaux que je brisais quand j'en étais las. Je ne leur demandais qu'une seule chose, la beauté. Pourvu qu'une femme fût belle, je ne songeais ni à son esprit ni à son caractère ; pourvu que tout Paris connût mon triomphe, qu'il me

fût envié par mes rivaux, je ne m'occupais pas de ce qui pouvait en résulter. Je n'avouais jamais rien, mais je voulais qu'on devinât. Tout cela n'était que jouissance d'amour-propre ; aussi en fus-je bientôt fatigué. Je ne me donnais plus la peine de faire des frais ; j'étais à la mode, cela me suffisait ; et je crois que mon impertinence et ma fatuité me valurent plus de conquêtes que que si j'avais possédé un mérite réel.

« Au commencement de l'hiver dernier ma sœur se maria ; elle épousa le frère de ta cousine, cher Alphonse, et ce fut cette cousine qui m'apporta la seule lettre de toi que j'eusse reçue depuis bien longtemps. La manière dont nous fîmes connaissance est bizarre. C'était à un grand bal chez ma tante : je m'y ennuyais à périr ; j'avais fait trois fois le tour des salons sans parvenir à me distraire, et j'allais rentrer chez moi, lorsque ma tante me pria de faire danser une femme qu'elle me désigna et qui n'avait pas encore quitté sa chaise. Cette femme, c'était madame de Nerval, c'était ta cousine : je me mis à la regarder. Cet examen ne lui fut pas favorable. Un visage horriblement marqué de petite vérole, des yeux fort petits, mais lançant des flammes ; une belle taille, de la distinction, un joli pied : puis une toilette simple, la poitrine et les épaules très-couvertes ; rien d'éclatant ; enfin, ce choix d'ajustement qui prouve qu'on sait ce qui convient. Cette femme est bien laide, me dis-je ; pourtant elle a de la physionomie, et je suis sûr qu'elle a de l'esprit. Elle est mise de manière à ce qu'on ne la remarque pas ; c'est ce qu'elle a de mieux à faire. J'hésitais pourtant à l'engager ; il me semblait que j'allais compromettre mon goût ; une nouvelle demande de ma tante me décida.

« Madame de Nerval me remercia avec le plus agréable

sourire, qui me laissa voir d'admirables dents ; elle m'adressa la parole, et je restai sous le charme. Tu connais cet organe enchanteur. Elle me raconta tout ce dont tu l'avais chargée pour ton ami d'enfance, me donna mille détails sur ta fortune, ta position, ton aimable compagne, et je ne sais comment cela se fit, quand la contredanse fut finie, je me plaçai auprès d'elle ; j'y restai tant que dura le bal, et je ne m'ennuyai plus. On me plaisanta sur ma longue conversation ; il n'était pas dans mes habitudes de m'occuper ainsi d'une femme laide; aussi attribua-t-on à mon désœuvrement la faveur que j'avais daigné accorder à madame de Nerval Personne n'imagina que je pusse songer à elle ; moi-même je ne le croyais pas possible alors.

« J'avais obtenu la permission d'aller le lendemain chercher ta lettre ; je m'empressai d'en profiter. Ta cousine me reçut dans un charmant appartement ; notre conversation de la veille servit de thème à celle du jour, nous parlâmes moins de toi et davantage de nous ; la noce de ma sœur nous fournit des occasions fréquentes de nous réunir. Presque chaque soir nous nous rencontrions ; mais bientôt ces rencontres dans le monde me parurent insuffisantes : j'essayai une nouvelle visite ; elle me reçut bien : je m'y oubliai trois heures. Cette femme est si aimable quand elle n'est plus intimidée par la conscience de sa laideur ! Après un mois de connaissance, nous étions presque des amis. J'avais raconté ma vie à cette chère Blanche ; elle connaissait mes erreurs, mes déceptions ; de son côté, elle m'avait accordé quelques moments de confiance.

« Un soir, je ne l'oublierai jamais ! nous avions été ensemble aux Bouffes, je la ramenai chez elle ; ma sœur et son mari nous quittèrent, nous restâmes seuls.

On avait donné la *Gazza*. J'étais sous le charme de cette ravissante musique et de la voix de madame Malibran. Blanche me parlait, je répondais par monosyllabes. — Mon Dieu ! me dit-elle, vous aimez donc bien la musique ? Voulez-vous en entendre ? — J'acceptai. — Songez que vous allez être initié dans mon secret le plus intime. Mon mari, ma famille et deux ou trois amis l'ont seuls connu. Depuis mon arrivée dans ce Paris, où tout fait événement, j'ai prié mon frère de cacher avec soin mon cher trésor. Une femme comme moi doit éviter, autant que possible, d'attirer l'attention. Obscurité, c'est ma devise. — Comment, m'écriai-je, vous chantez ? — Un peu, répondit-elle en souriant avec malice ; voulez-vous m'écouter ? Ouvrant son piano, elle préluda quelques minutes, puis elle commença la cavatine que nous avions entendue au théâtre, et jamais elle ne fut chantée avec cette perfection.

« Je n'avais pas l'idée d'un talent semblable dans une femme du monde ; il y avait tant d'âme dans cette magnifique voix que je ne fus plus maître de moi. Je sentis que je l'adorais et je lui en fis l'aveu. Avec quel étonnement elle reçut cette déclaration ! Elle me regarda longtemps sans me répondre. Elle pâlit et rougit alternativement, enfin elle laissa tomber sa main dans la mienne ; ce mouvement me révéla mon bonheur.

« Depuis ce jour, ma vie devint un enchantement. Je découvrais en elle toutes les vertus, tous les charmes. Son cœur s'ouvrit devant moi : elle me fit connaître cette existence si pure et si troublée. J'appris les circonstances de son fatal mariage, l'indigne conduite de M. de Nerval à laquelle elle trouva des excuses ; leur séparation forcée ; puis ces déchirements, quand la funeste maladie, dont elle portait des traces si cruelles, se déclara. —

J'étais belle avant, disait-elle avec une admirable candeur, et j'ai eu bien de la peine à me consoler de ne l'être plus. J'en serais devenue méchante si j'avais été moins malheureuse !

« Blanche dissimulait ses talents avec le même soin qu'une autre eût mis à les laisser deviner. Je sus peu à peu qu'elle était aussi grand peintre que musicienne, qu'elle faisait des vers et écrivait avec une admirable perfection. Comme la grenade cache ses beaux grains de pourpre sous une écorce commune, elle cachait aussi les trésors de son âme et ceux de son esprit.

« L'hiver revint, et avec lui les fêtes et les réunions. Oh ! que j'étais heureux lorsque j'arrivais au bal, lorsque mes regards parcouraient le cercle pour y chercher mon amie ! Je l'apercevais assise tristement à l'écart, attendant ma venue, et ne comptant que de ce moment le plaisir de la soirée. C'était une jouissance inconnue à mon cœur, c'était l'orgueilleuse fierté d'un être qui possède en secret un bijou unique, qui en jouit seul, et qui sait que lorsqu'il l'exposera à l'admiration il sera envié de tous. J'étais jaloux à un point extrême, je tremblais quand un homme se dirigeait vers elle, je craignais qu'il ne lui parlât : ce privilége n'appartenait qu'à moi, moi seul je devais la distraire et l'amuser : j'étais avare de ma maîtresse. Comprends-tu ce bonheur? Alphonse. Tel il existe depuis un an. Personne ne soupçonne notre liaison. Qui imaginerait que je m'occupe d'une femme laide, que j'ai une affection mystérieuse, moi ? Oh ! ma réputation est trop bien établie. A l'abri de mon papillonnage d'autrefois, je jouis de mon bonheur présent. Nous passons des journées délicieuses, toutes les portes fermées. Je crois que si l'on devinait Blanche, je me tuerais. L'idée qu'elle ne serait plus à

moi seul fait bouillir mon sang. Je la regarderais comme profanée si elle était connue de tous. Comme cette femme m'a changé! Adieu, mon ami ; elle est là, elle lit ma lettre par-dessus mon épaule ; je te quitte ; j'aime encore mieux parler à elle que parler d'elle. Excuse-moi, et reçois encore l'assurance de ma vieille affection. Jamais je ne te rendrai tout ce que je te dois.

ERNEST DE CHANGE. »

DEUXIÈME LETTRE.

« Cher Alphonse, courez à Beauvoir, faites préparer tout pour mon arrivée ; je quitte Paris ; je serai près de vous avant trois jours. Oh ! mon ami, si vous saviez ce que je souffre, combien il me faut de raison pour m'arracher à cette ville dangereuse, où j'ai connu le bonheur que je paie si cher aujourd'hui ! Vous avez reçu une lettre de *lui ;* cette lettre, je l'ai lue ; il l'a écrite près de moi ; elle était pleine de sa joie, de son amour. Eh bien ! joie, amour, tout a fui ; je suis seule, et je retourne cacher mes larmes dans ces lieux que je n'aurais jamais dû quitter.

Il vous a dit comment nous nous sommes connus : il vous a dépeint mon étonnement, mon délire en découvrant qu'on pouvait m'aimer, moi, pauvre créature, déshéritée de ma beauté. Mais ce qu'il ne vous a pas raconté, parce qu'il n'y a que moi seule qui le sache, c'est ce délire même, quand je l'ai vu à mes pieds, lui que toutes les femmes adorent. Cet Ernest si beau, si séduisant, dont les goûts volages ont étonné tout Paris, Alphonse, il était près de moi comme un enfant soumis ;

il épiait mes regards, il attendait mon sourire pour sourire aussi ; et songez que je suis laide ! Mon cœur se remplit d'un inexprimable amour, d'un orgueil aussi grand peut-être : cet orgueil m'a perdue. Notre liaison, inconnue à toutle monde, avait, par ce mystère même, un charme inconcevable pour M. de Change. Insensée ! je ne voyais pas que cette nouveauté seule l'attachait à moi ! Je savais que jusqu'alors il avait placé son amour-propre dans sa maîtresse, et je rougissais de l'idée qu'il ne dissimulait ainsi que pour ne pas avoir honte de moi ! Où vous conduit une passion profonde ! Vous m'avez connue longtemps ; aucun des détails de ma vie ne vous est caché.

« Séparée de mon mari par l'ordre de mes parents, j'ai voulu que ma conduite fût irréprochable ; j'ai évité jusqu'à l'ombre de la calomnie ; eh bien ! pour lui plaire, je me suis compromise malgré lui. Comprenez-vous cet égarement, mon cousin? non, car vous ne savez pas combien je l'aime, vous ne savez pas que ma réputation flétrie est pour moi le moindre des regrets. C'est lui que je regrette, lui seul ! et si on me le rendait, je ne croirais pas l'avoir payé trop cher. Un soir, il venait de me quitter, j'avais chanté, j'avais lu des vers, il semblait en extase. Les pieds sur mon garde-feu, je rêvais. Un mot d'Ernest s'était gravé dans mon imagination et l'avait bouleversée. Ah ! si l'on vous connaissait ! m'avait-il dit. Si l'on me connaissait ! il désirait donc qu'on me connût? Au fait, je ne pouvais me dissimuler que ma voix et mon talent étaient remarquables ; si je chantais dans un salon, il en serait fier. Et pourquoi ne le ferais-je pas? — Je me levai, je courus au piano, ma tête s'exalta ; je crus être devant deux cents personnes, devant lui ; je commençai l'admirable scène d'*Othello ;* mon organe était si sonore, mon expression si touchante, que je m'arrêtai surprise et en-

chantée. Je décidai que je vaincrais ma répugnance, que je chanterais en public.

« Ce projet arrêté, il fallait le lui cacher ; je voulais jouir de sa surprise. J'invitai donc tout ce que je connaissais à un grand concert ; les artistes les plus célèbres devaient être entendus. Je fis d'avance, en secret, une répétition avec l'accompagnateur, et au moment où l'on s'y attendait le moins, je le priai de commencer. Je n'osais pas regarder Ernest ; il m'a dit depuis qu'il m'avait prise pour folle en me voyant approcher du piano. Mon cœur battait si vite que je craignis de me trouver mal ; j'avais si peur de ne pas réussir ! Il s'agissait de la vie ou de la mort, il s'agissait de lui plaire. J'obtins un succès fou, un succès d'enthousiasme, d'autant plus que personne ne soupçonnait mon talent.

« Vous connaissez Paris, vous savez ce que c'est que l'engouement ; on ne parla plus que de moi, on se disputa le plaisir de me recevoir, l'honneur d'être reçu chez moi. Je l'avoue, Alphonse, je fus enivrée. Quand tout le monde fut parti, après mon concert, Ernest me parut si glorieux, que je ne doutai pas qu'il ne me sût gré de mon courage. — Vous avez été sublime, me dit-il ; je n'ai jamais rien entendu d'aussi complétement parfait ; je suis fier de vous.

« Oh ! comme je me sentis payée de mon sacrifice ! Comme j'étais au-dessus de toutes les créatures ! Mon amour s'en augmenta. Nous autres femmes, nous mettons de l'amour partout. C'est une pensée incessante, c'est le but de toutes nos actions, voilà pourquoi nous sommes seules au monde quand nous n'avons plus d'amour.

« On parla de moi dans tout Paris. Ernest, après quelques jours de triomphe, devint triste et rêveur. Je le

questionnai sans pouvoir obtenir de réponse. — Il n'avait rien! rien! Ce mot est désespérant pour ceux qui aiment réellement. Il dit: J'ai un chagrin affreux et vous ne l'apprendrez pas. C'est une masse de plomb qui tombe sur le cœur. Dans mon aveuglement, j'imaginai que je n'étais point encore assez célèbre. Je venais de finir un tableau; je l'envoyai au Salon, on voulut bien le recevoir. On voulut bien, dans le public, lui accorder quelque mérite; la foule s'y porta, il devint à la mode. Ernest m'en témoigna sa satisfaction, il parut au comble de la joie. Il publia, pour ainsi dire, son affection pour moi, je le secondai dans ses imprudences; chacun sut qu'il était mon amant. Il en sembla flatté, son ancien caractère reparut. Et moi! moi! Oh! j'étais folle. Vous n'êtes pas femme, Alphonse, vous ne comprendrez pas cela. Lui qui ne prisait que la beauté, il m'avait proclamée comme l'objet de son choix à la face de tous, il ne rougissait plus de moi, il fallait donc qu'il m'aimât. J'ouvris ma maison, je reçus beaucoup, je m'attachai à montrer ce que vous appelez obligeamment mon excessive amabilité, je compris que je réussissais.

« M. de Change ne se plaignit pas des importuns; au contraire, il me remercia des frais que je faisais. Il m'écoutait avec une satisfaction marquée, et j'étais ivre, vous dis-je. Je travaillais depuis longtemps en secret à un roman de mœurs. J'écrivais avec mon cœur; j'avais donc toujours des idées : le cœur est inépuisable. Je peignais un sentiment passionné; celui que j'éprouvais conduisait ma plume : je fus vraie. J'envoyai ce livre à l'impression, et mon nom demeura un secret entre mon éditeur et moi. J'étais en veine de bonheur; l'ouvrage eut un succès de vogue; la première édition s'enleva en quinze jours. J'avais peint

quelques caractères; on crut reconnaître les masques; on voulut lire soi-même.

« Ernest s'engoua beaucoup de ce roman et de son auteur anonyme. Les conjectures les plus extravagantes furent formées; j'eus le courage de me taire, même vis-à-vis de lui. Hélas! pourquoi ne l'ai-je pas eu toujours ce funeste courage? il me tromperait encore, au moins. M. de Change était devenu distrait près de moi; ma conversation ne lui suffisait plus, il semblait moins tendre. Ce changement me fit froid au cœur; il me découragea presque; je résolus de tenter un dernier effort. La deuxième édition de mon livre allait paraître; j'y plaçai mon nom. Ce fut une rumeur dans Paris.

« Ce jour-là, c'était avant-hier, Ernest ne vint pas, il m'écrivit deux mots d'excuses; j'en fus blessée. Le soir, aux Bouffes, il me parla à peine: chacun me complimentait; il demeura froid: ce silence m'épouvanta. Il me reconduisit, et dès que nous fûmes seuls, je m'approchai de lui. Il me fixa très-attentivement: — Quelle toilette, Madame! me dit-il avec ironie; vous n'avez pas voulu qu'un seul de vos mérites fût caché. — Ernest, interrompis-je, d'où vient cette dureté? pourquoi ce langage? ne m'aimez-vous plus? Il sourit dédaigneusement. — Moi, Madame! je hais les femmes auteurs, je hais les femmes artistes, je hais les femmes qui se donnent en spectacle; comment vouiez-vous que je vous aime? Je me laissai tomber sur mon fauteuil.

« — Oui, continua-t-il, vous avez brisé la chaîne la plus douce qui fut jamais; vous avez détruit mes illusions; vous vous êtes donnée à tous, je ne veux plus de vous. Je vous ai adorée quand, modeste et craintive, vous vous cachiez aux yeux indifférents pour vous révéler à moi,

Vous avez voulu des hommages publics, comme vos belles rivales; comme elles, vous m'avez lassé vite. Je rougis de vous l'avouer, car je suis sûr que vous en souffrirez beaucoup pendant... trois jours; la gloire vous consolera de ma perte ; deux puissances ne peuvent régner ensemble. C'est assez d'une, je me retire. En vérité, Blanche, vous avez tort de mettre du bleu, cela ne vous sied pas du tout. Vrai, c'est un conseil d'ami. Je l'interrompis par un sanglot si déchirant, si profondément arraché du cœur, qu'il tressaillit. — Des larmes! Est-ce que les Muses pleurent? Ces chastes Sœurs ne connaissent pas ces faiblesses. Allons! allons! du courage. Eh, mon Dieu! vous retrouverez vingt amants avec votre célébrité. Adieu, sans rancune, n'est-ce pas? que voulez-vous? l'amour est aussi capricieux que la beauté!

« Il sortit sans me jeter un regard.

« Alphonse, je reconnus l'homme que vous m'aviez dépeint, avec sa légèreté cruelle. Je n'avais pas eu la force de dire un mot; j'étais sans idées, sans courage. Je compris cependant bien vite que mon sot orgueil l'avait rendu à sa nature, d'où il était sorti un instant pour moi. Je compris surtout que son amour-propre, au lieu d'être flatté, était écrasé de ma supériorité, qu'il voulait que son hommage fût une célébrité pour sa maîtresse, sans que sa maîtresse eût droit à cette célébrité que par cette beauté qui passe si vite.

« Comment n'avais-je pas deviné cela? Oh! je l'aimais trop pour calculer. Je me suis perdue par ma faute, perdue de toute manière. Maintenant, désespérée, seule, sans consolation, je retourne vers vous. Ayez pitié de moi ; ne m'abandonnez pas. Oh! je vais reprendre ma vie cachée, je vais redevenir la simple Blanche d'autrefois. Pourquoi ai-je été la célèbre madame de Nerval! Lui! il m'ou-

bliera bien vite! Mon cousin, je tâcherai de ne plus l'aimer; je ne le reverrai pas. Priez pour moi; Dieu me punit déjà, puisque je ne le reverrai pas! Savez-vous que c'est plus que la mort? A bientôt! je serai à Beauvoir presque aussitôt que ma lettre. Je ne vous dis pas que je vous aime; je crois que je n'aime plus rien. Je pleure, je prie et je regrette.

ATHÉNAÏS DE NERVAL. »

LE STORE.

On venait de meubler mon appartement; j'étais toute fière de mes jolies tentures, de mes fraîches draperies; et pendant les huit premiers jours, pas une des personnes qui me rendirent visite n'échappa à mon enthousiasme de propriétaire. Il fallait admirer jusqu'au dernier fauteuil; je voulais que chacun partageât ma joie de me trouver si commodément logée. Un de mes amis, Edmond de Beaulieu, venait de parcourir toutes les pièces, et il me répétait pour la trentième fois la phrase que j'avais tant de plaisir à entendre : C'est charmant, tout est du meilleur goût; lorsqu'il s'arrêta subitement devant la fenêtre de mon boudoir, et y resta pensif, les yeux attachés sur le store. Et bien! lui dis-je, est-ce que vous n'aimez pas ce palmier? Est-ce que ces oiseaux n'ont pas de belles couleurs? — Pardonnez-moi, Madame, rien ne saurait être mieux; mais je ne vois jamais un store sans me rappeler une aventure de jeunesse, une aventure que bien des fois vous m'avez demandée et que j'ai promis de vous raconter : l'histoire de mon vieux Trilby. — Comment! votre chien, si laid, si pelé? Il n'y a pas de plus vilaine bête au monde. — Oh! Madame, me répondit-il tristement, vous avez trop bon cœur pour ne pas concevoir combien il doit m'être précieux, quand

vous saurez de qui je le tiens. Depuis longtemps je désire vous confier mes souvenirs; ils sont douloureux, mais ils me sont chers. Ils me reportent vers une époque de ma vie que je regrette sans cesse. Il se tut.

J'éprouvais une vive curiosité de connaître les premières années d'Edmond. Depuis mon enfance, j'en avais entendu parler. Nos familles étaient liées. Mon mari le distinguait aussi parmi les jeunes gens de son âge, et c'était de tous ses camarades d'étude celui qui lui restait le plus attaché. Riche et élégant au dernier degré, nous étions surpris de voir autour de lui un vieux chien galeux, qui avait le privilége de se coucher sur ses tapis, sur ses divans, et même celui de salir impunément nos robes blanches. Lorsque son maître venait à la campagne, Trilby le suivait; il ne s'en séparait point. Plus d'une femme s'en plaignit; moi qui ai un faible pour les animaux, je le supportais; mais je désirais extrêmement percer le mystère de cette liaison canine, et souvent je tourmentais Edmond à ce sujet. Nous avions tous remarqué un changement notable dans son caractère depuis le moment où il était entré en jouissance de cet éternel compagnon. Jugez donc combien je fus heureuse lorsqu'il m'offrit lui-même de me mettre dans sa confidence. Je fermai ma porte avec importance et je me plaçai dans ma *ganache*, tout émotionnée d'avance de ce que j'allais entendre.

Edmond passa la main dans ses cheveux et se recueillit pendant quelques secondes; puis il me regarda, et je vous assure que ce regard me fit mal. Il était empreint d'une mélancolie si profonde, il avait une expression si déchirante que je fus prête à pleurer avant de savoir pourquoi. — Vous vous rappelez mon oncle, n'est-ce

pas? vous vous souvenez que lorsqu'il vivait, j'étais un pauvre étudiant, ayant à peine le nécessaire, et obligé de mettre la plus stricte économie dans mes dépenses pour atteindre le bout de l'année? — Oh! oui, et je n'ai pas oublié aussi combien vous étiez raisonnable. Vous vous contentiez de votre modique pension, vous travailliez sans cesse, et bien des fois vous refusâtes des parties avec mon frère, qui ne travaillait pas, lui! Et pourtant alors, Edmond, vous étiez gai, vous aviez de belles couleurs, vous étiez vraiment fort joli garçon; tandis que maintenant...

—Tandis que maintenant ma santé est perdue, mes joues sont creuses, mes lèvres ont oublié le sourire; c'est que j'ai souffert et que je suis devenu riche, voilà tout le secret de ma position... Il y a douze ans donc; douze ans! il est effrayant de songer à cela. Je logeais dans la rue de l'Odéon; j'avais au quatrième un appartement composé de deux pièces donnant sur la cour et faisant l'angle du bâtiment. C'était pendant les vacances; je n'avais absolument rien à faire, et comme je ne savais où aller, je restais à Paris dans ma solitude, m'amusant d'un papillon ou de la moindre bagatelle. Une de mes grandes distractions était de m'occuper de mes voisins. De ma fenêtre je dominais les étages inférieurs, et je promenais ma lorgnette depuis le salon du premier où demeurait une vieille marquise, jusqu'à la mansarde de la femme de chambre. A côté de moi, dans le retour de la maison, j'avais eu longtemps un employé du théâtre; il était parti, et je désirais qu'il fût remplacé. Cela ne tarda pas. Un jour que j'étais en manière d'Asmodée à examiner le cocher de la marquise qui lavait sa voiture dans la cour, j'entendis une petite charrette de commissionnaire s'arrêter à la porte de mon escalier. Je me balançais douce-

ment, ayant les pieds posés sur le balçon, ma chaise à moitié renversée,et sur mes genoux un gros *Digeste*, dont je n'avais pas encore lu une ligne, quoique j'eusse tourné plusieurs pages. Au bruit des roues sur le pavé, je jetai mon livre par terre; je me plaçai sur l'appui de ma croisée; je cherchai à deviner par la nature de leurs meubles le caractère et la profession des nouveaux arrivants. On déballa d'abord une armoire de noyer, une table d'acajou et deux tabourets de crin assez usés; puis un chevalet, une couchette de bois peint, un lit de sangle, de mauvais rideaux de toile imprimés en bleu et représentant, je crois, l'histoire de Joseph; ensuite quelques petites caisses, une espèce de bergère, de grossiers ustensiles de cuisine: c'était là tout.

— Mon Dieu! pensai-je, voilà un ménage bien mal monté! Je suis un seigneur en comparaison. Il paraît que c'est un amateur des arts, peut-être même un artiste. Oh! oh! qu'est-ce que j'aperçois? une femme qui préside au déchargement! Impossible de voir son visage! Quel chapeau! on en ferait deux. C'est égal, à sa tournure, elle doit être jeune. Un joli pied! La robe est bien usée. Décidément, c'est un artiste qui meurt de faim.

Pendant que je devisais ainsi avec moi-même, on montait les effets de ma voisine; elle donnait ses ordres à voix basse. Un jeune chien griffon, à poil blanc, courait devant elle et témoignait par ses aboiements combien il était content de jouir de sa liberté. J'entendis ouvrir les portes: on déposa les meubles, le chevalet. La jeune dame paya les commissionnaires, les renvoya et se mit à ranger dans son modeste royaume. Elle quitta alors son chapeau, et je vis une ravissante figure de vingt ans. Le malheur avait placé sa marque ineffaçable sur ce front si pur et si uni. Ses yeux étaient presque éteints;

on ne regardait pas sans éprouver une sorte de regret ses traits, parfaitement réguliers, couverts d'une pâleur effrayante. Et pourtant elle était belle ! belle ! à n'en pouvoir donner une idée. Elle me vit, une légère nuance rose colora ses joues ; elle ferma ses rideaux, qu'elle venait de poser. Nous étions bien près l'un de l'autre : je ne quittai point mon poste, et de temps en temps la tête ébouriffée du chien relevait la mousseline et fixait sur moi ses prunelles brillantes, en grognant tout bas. Je lui jetai un morceau de pain, il le dévora. Hélas ! me dis-je, sa maîtresse en a peut-être plus besoin que lui !

Au bout d'une heure ou deux, on referma la porte, Trilby aboya et la jolie enfant traversa la cour. Je me remis à mon Digeste et, pour accompagner cette douce occupation, je sifflai à tue-tête tous les airs de mon répertoire. L'heure de mon dîner arriva, je descendis gaiement mes cent trente marches, et j'allais mettre ma clef chez le portier, lorsqu'un fiacre se rangea devant moi. Le cocher ouvrit ; la jeune fille, le chien s'élancèrent de la voiture, puis elle soutint un homme qui paraissait avoir toutes les peines du monde à marcher. Cet homme était à peu près de mon âge ; mais quel squelette ! Il avait dû avoir une belle taille, un noble visage ; il n'était plus que l'ombre de lui-même ! Si vous eussiez vu, Madame, avec quel soin elle passa son bras dans le sien ; si vous eussiez vu le sourire dont il la remercia ! j'en fus pénétré. Ils montèrent et moi j'allai dîner. Je rencontrai quelques amis, nous nous promenâmes ; j'oubliai mes voisins.

Le lendemain, il faisait un temps superbe, une de ces journées d'automne où l'on trouve l'air de Paris si lourd, où l'on soupire après les champs. Je me mis à penser où

je pourrais aller respirer, et je partis pour le bois de Boulogne. Je m'y promenais depuis quelques instants lorsque les jappements d'un chien attirèrent mon attention, et bientôt Trilby passa près de moi comme un trait. Cet incident me ramena à m'occuper de ses maîtres. Je les aperçus bientôt, la jeune femme toujours enveloppée d'un grand châle, cachée sous son immense chapeau; son compagnon soutenu par elle, plus blême, plus cadavéreux encore que la veille; ils ne me virent pas. Quand ils se furent éloignés, je les suivis des yeux aussi longtemps que je pus. Ils m'intéressaient malgré moi. — Il est trop jeune pour que ce soit son mari, c'est peut-être son frère... ou son amant. Cette pensée me fit mal. Je ne me rendis pas compte de cette impression.

Le matin suivant, ma portière, madame Canu, entra dans ma chambre et m'apporta mon déjeuner. Pendant qu'elle plaçait mes œufs frais dans la cafetière, qu'elle mettait mon modeste couvert, je me surpris un grand désir de l'interroger; trois fois une question erra sur mes lèvres, trois fois une espèce de honte me ferma la bouche ; enfin je n'y tins plus.

— Eh bien ! madame Canu, vous voilà de l'ouvrage de plus ; ces jeunes gens d'ici à côté n'ont pas de domestique, je crois? — Hélas ! non, les pauvres enfants ! Cependant je ne fais rien pour eux : la demoiselle se charge du ménage, à ce qu'il paraît; quant à son frère, il est si malade que je ne lui donne pas longtemps à vivre.

Ce mot de frère me fit un bien ! Et ensuite, sans attendre des nouvelle demandes, la bonne femme me raconta tout ce qu'elle savait et même ce qu'elle devinait. Ils étaient très-pauvres, disait-elle, orphelins sans doute, et ils s'aimaient que cela faisait plaisir à voir. Mademoiselle Clotilde, ainsi j'appris le nom de ma voisine, travaillait dès

qu'elle était seule, afin qu'on n'en sût rien; c'était un ange. J'avais l'air de ne pas écouter ces détails, je mettais ma cravate devant mon miroir. Aussitôt que je fus seul, je repassai tout cela dans ma mémoire, et j'arrêtai que je ferais la connaissance de *cet ange*. Par quel moyen? je n'en savais rien ; mais doute-t-on de quelque chose à vingt ans? La journée fut étouffante ; le soir je m'établis à mon observatoire ; les fenêtres près des miennes étaient hermétiquement fermées; lorsqu'arriva la nuit, elles s'ouvrirent. Clotilde s'y plaça ou plutôt y soutint son frère, en l'encourageant par de douces paroles ; je ne les entendais pas, tant elles étaient prononcées à voix basse, je les devinais. Nous étions si rapprochés que je craignis de les gêner ; je me plaçai de manière à ne pas être vu, et je voyais tout. Dans ce moment l'appartement du premier brillait de mille feux ; d'élégants stores baissés laissaient pénétrer l'air et empêchaient les regards curieux; il en était ainsi également dans la journée. La conversation des jeunes gens s'anima : ils causaient presque tout haut. — Tu trouves cette lumière douce, mon Léon, tu voudrais avoir un store semblable. Il me semble que je puis t'en peindre un. C'est, je crois, sur de la mousseline? je m'en informerai. Ceux-ci me serviront de modèle ; je veux qu'il soit plus joli qu'aucun d'eux, celui que je te destine. Il y avait un enjouement enfantin dans son organe, dans sa manière. Léon répondit après un instant :

— Oui, si tu crois pouvoir m'en faire un comme cela, j'en serai heureux. Pardon, pauvre amie, tu te donneras de la peine... c'est une fantaisie de malade, cela coûtera peut-être bien cher.

— Non, non, interrompit-elle vivement ; n'y songe point; nous pouvons faire cette dépense.

Ils se reprirent à causer bas ; puis la fraîcheur se faisant sentir, ils rentrèrent. Je vis Clotilde conduire Léon dans sa chambre, lui souhaiter le bonsoir ; ensuite elle ferma la porte, et alors tout ce que sa physionomie offrait de gaieté disparut. Elle revint prendre l'air et regarda autour d'elle comme pour chercher un coup d'œil indiscret. J'étais retranché derrière mon rideau ; elle ne m'aperçut point. Après un instant de réflexion, elle s'approcha de la commode, en tira un petit coffre, l'ouvrit et sortit l'un après l'autre plusieurs petits bijoux ; elle les examinait, les pesait comme pour en connaître la valeur, en choisissait un, le remettait dans la boîte, et finit par les ôter tous. De grosses larmes tombaient sur ses mains. Le jeune chien assis devant elle suivait ses mouvements, remuait la queue et faisait entendre quelques gémissements plaintifs. Elle ne s'apercevait de rien : on voyait que son imagination la reportait dans le passé, et qu'elle y puisait des regrets amers. Faisant un paquet de ses joyaux, elle les plaça sur la cheminée. Après tout cela, elle se jeta à genoux ; sa prière fut longue et fervente, quoiqu'elle l'interrompît souvent pour aller écouter à la chambre du malade ; une vive anxiété se peignait sur son visage. Bientôt ses sanglots devinrent impossibles à étouffer ; elle se laissa tomber sur ses talons en s'écriant : Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Il y avait dans ces simples paroles une douleur si profonde que je ne doutai point qu'elle ne fût la plus malheureuse des créatures. Mon cœur se serra à l'aspect d'un désespoir semblable dans un être si faible. Clotilde craignit sans doute d'avoir parlé trop haut, car elle se releva vivement et essuya ses pleurs. Rien ne remua autour d'elle. Faisant alors un effort, elle chercha sa broderie et travailla sans lever la tête jusqu'à deux heures du matin.

A son réveil, Léon la trouva déjà occupée à dessiner le store. Je ne saurais vous dire combien ces jeunes gens m'intéressaient. Dans ma vie monotone, c'était un événement. Je suivais les progrès de son ouvrage; elle avançait avec rapidité, mais aussi la santé de Léon dépérissait à vue d'œil. Lorsqu'ils étaient à leur fenêtre, ce qui leur arrivait souvent le soir, j'essayais de les saluer, de leur adresser la parole. Quelques mots froidement polis m'étaient répondus, et ils se retiraient. Voyant qu'ils étaient décidés à ne pas profiter du voisinage, je ne fis plus de tentatives. Trilby seul m'honorait d'un accueil favorable. Il assistait à mon déjeuner, et en connaissait parfaitement l'heure. J'aimais ce chien, à cause de son intelligence et de sa gentillesse; et puis quelquefois, lorsqu'il était chez moi, sa maîtresse venait l'appeler sur le carré; cela me procurait l'occasion de l'apercevoir.

Enfin, la grande entreprise fut terminée. La jeune fille y avait travaillé le jour et elle employait la nuit à un ouvrage plus lucratif. Je voyais sa lampe presque jusqu'au matin; à peine prenait-elle quelques heures de repos : aussi était-elle horriblement changée. On inaugura le store dans la chambre du malade. Ce fut une fête pour eux et presque pour moi.

Plusieurs semaines se passèrent. La rentrée des vacances approchait. J'en étais bien aise ; je sentais la nécessité de m'arracher à cette vie d'habitude : je ne sortais plus que pour dîner. Le reste de mon temps, caché derrière mon rideau, j'examinais Clotilde; je l'aimais de toute mon âme, et je le savais à peine ; je sentais seulement que hors de là il n'y avait plus de plaisir, et j'y retournais. Une nuit, je ne dormais pas ; il me sembla entendre des cris : je me redressai promptement, j'écoutai, et je distinguai très-véritablement qu'on appelait au se-

cours. Je sautai à bas de mon lit, mettant ma robe de chambre, j'ouvris ma porte, et je m'approchai de celle de ma voisine; j'y collai mon oreille : je ne me trompais pas. Effrayé, je réfléchis un instant; enfin je sonnai. Une exclamation de joie me répondit, Clotilde accourut, m'ouvrit, et s'écria en retournant vers son frère : Oh! Monsieur, c'est le ciel qui vous envoie !

J'allais balbutier des excuses, je n'en eus pas le temps; elle m'interrompit. — Voyez, disait-elle, mon Léon, il se meurt, je n'osais le quitter pour appeler à mon aide. Au nom du ciel, Monsieur, un médecin, un médecin!

— Soyez tranquille, Mademoiselle, dans quelques minutes j'en amènerai un.

Je descendis les cinq étages comme un fou, au risque de me tuer; je frappai chez le portier, je pénétrai dans la chambre conjugale, je fis habiller madame Canu et je l'envoyai près de la malheureuse fille. Puis volant comme un trait chez le docteur Nassé, l'ami, le sauveur de mon oncle, je fis un carillon effroyable; je le tirai de son lit et je l'entraînai avant qu'il eût le loisir de se reconnaître.

Je ne le laissai reposer qu'auprès de la couchette de Léon. Il le regarda attentivement. Le jeune homme était toujours sans connaissance. Après un long examen silencieux, pendant lequel on entendait battre le cœur de Clotilde, il écrivit une ordonnance. Il fit quelques questions, elle répondit clairement; on voyait que cette maladie n'avait pas un symptôme qu'elle ne connût pas, un accès qu'elle n'eût observé. Quand nous sortîmes, elle nous fit promettre de revenir.

— Quelles sont ces personnes? me dit le docteur en se retournant avant de descendre l'escalier.

— Le frère et la sœur, bien pauvres et bien intéressants.

— Le frère n'a pas longtemps à vivre, il est poitrinaire au dernier degré, et de plus tellement usé par ses souffrances qu'il n'aura pas la force de les supporter davantage.

Cet arrêt me glaça le sang. Il était facile de reconnaître que Clotilde ne s'y attendait pas, elle conservait l'espérance de le sauver et il me paraissait impossible de la lui arracher. Dans la soirée j'allai chez elle lui offrir mes services pour la nuit; elle me regarda un instant, et, me tendant la main, elle me répondit : J'accepte.

Que ce mot me rendit heureux, et avec quelle franche candeur il était prononcé ! Je m'établis près de Léon. Je lui prodiguai les soins les plus tendres. Clotilde, assise à son chevet, ne me laissait faire que ce qu'il lui était impossible d'entreprendre seule. Ses yeux ne quittaient pas son frère. Je lui parlais; à peine me répondait-elle. Souvent elle m'interrompait pour me demander si je voyais du mieux, si jene croyais pas qu'il souffrît moins.

Le soir du deuxième jour, la connaissance revint au malade ; il appela sa sœur ; je me retirai vers la fenêtres. Ils causèrent bas quelques minutes. Quand je me rapprochai, la jeune fille prononça mon nom, fit l'éloge de ce qu'elle nommait ma bonté, et pour la première fois me donna le titre d'ami. J'en fus plus fier que d'une couronne. — Merci, Monsieur, me dit Léon ; les malheureux comme moi sont si accoutumés à l'isolement qu'ils sentent mieux le prix d'une action généreuse. Maintenant, allez prendre du repos ; c'est assez abuser de vos moments. — Je m'y refusai. Clotilde était bien plus fatiguée que moi. J'offris, au contraire, de la remplacer pendant qu'elle dormirait quelques heures. Après un long débat, la proposition fut acceptée, à condition

que je me retirerais ensuite et que nous veillerions à tour de rôle. Léon s'était assoupi pendant ces pourparlers ; sa sœur en augura bien. Elle allait me quitter un peu plus tranquille, lorsque je l'arrêtai par sa robe. Mademoiselle, lui dis-je, et je ne sais quel démon m'inspirait ; mademoiselle, m'aimerez-vous un peu ? — Monsieur Edmond, près du lit de mon frère, je vous promets amitié, reconnaissance éternelle. — Que cela ? bon Dieu ! — Et que voulez-vous de plus ? Elle s'échappa. Je ne songeai point que rien ne l'avait préparée à une semblable déclaration. Je l'aimais tant que je croyais qu'elle devait le savoir aussi bien que moi, et je restai anéanti en m'apercevant qu'elle ne m'avait pas deviné. Mes heures de veille furent longues et douloureuses. Mon cœur était brisé et de la perte de mes espérances, et de la misère que je venais de voir. Ces pauvres enfants n'avaient plus que quelques meubles chétifs ; ils disparaissaient chaque jour, et la maladie fut longue.

Depuis ce moment, je passai presque toutes les nuits chez mes voisins. Clotilde, bonne et affectueuse, m'imposait silence par un regard, dès que je prononçais le mot d'amour. En rentrant chez moi, je jurais de ne plus la revoir, et sitôt que j'étais libre, je courais près d'elle. J'avais presque abandonné mes cours, je ne faisais à mon oncle qu'une visite d'un quart d'heure par semaine, et quant à mes camarades, craignant leurs railleries, je les fuyais tous. Un matin, j'avais pris une grande résolution : il ne s'agissait de rien moins que d'offrir ma main à Clotilde, sans savoir qui elle était, sans avoir à partager avec elle autre chose qu'une mansarde et 1,200 fr. de rente. Il fallait pour cela deux choses : d'abord son consentement, ensuite celui de mon oncle ; celui-ci me paraissait moins nécessaire ; j'étais résolu à

m'en passer, presque sûr d'avance que je ne l'obtiendrais pas. Le docteur Nassé fut choisi pour ambassadeur ; je le guettai, et dès qu'il sortit de chez son malade, je le fis entrer chez moi. — Bon Dieu ! mon cher Edmond, j'ai l'âme navrée : le pauvre jeune homme ne vivra pas deux jours ; il a exigé la vérité, je la lui ai dite, et il va y préparer sa sœur. Mais que fera-t-elle ? car ils n'ont plus rien ! Quel ange que cette petite Clotilde ! — Mon cher docteur, vous êtes mon ami, n'est-ce pas ? Vous ne me refuserez point un grand service ? — Je suis tout à vos ordres. — Eh bien ! vous venez de le dire : Clotilde est un ange ; je l'aime, je veux l'épouser ; il faut que vous en demandiez la permission à mon oncle ; vous qui la connaissez, vous lui raconterez ses vertus, sa beauté, sa misère : il ne vous refusera pas.

Le docteur fit un bond sur sa chaise. — Vous êtes fou, Edmond, épouser une fille qui mourra de faim demain peut-être. — C'est justement pour cela. — Et croire que votre oncle y consentira ; croire que je le lui demanderai ! — Si vous ne le faites pas, je le ferai moi-même ; et s'il me refuse, je me marierai malgré lui. — Et avec quoi vivrez-vous ? — Je travaillerai. — Et vous n'êtes pas majeur ! — Je le deviendrai. — Mais encore une fois, vous êtes fou ! — Mais encore une fois, docteur, je l'aime, je l'adore ; je ne puis vivre sans elle. Sa position affreuse me déchire, je veux l'en retirer ; je veux qu'elle soit ma femme ; je le veux à tout prix. Je sacrifierai tout pour cela : fortune, famille, avenir, tout pour elle ! — Vous aime-t-elle, Edmond ? — Cette seule question renversa mon échafaudage de projets. Je ne sus d'abord rien répondre ; enfin je repris d'une voix tremblante : — Elle m'aimera. Le docteur haussa les épaules, et se promena de long en large dans la chambre. — Quelle ex-

travagance ! Vous ne savez pas si elle vous aime, et vous voulez risquer de vous perdre avec elle ! Et si elle accepte, ce qui est possible, la jeunesse est si imprévoyante ! C'est ici que vous établirez votre idole ; ici où vous avez à peine de quoi végéter seul ! Voyons, écoutez-moi ; voici ce que la raison me dicte. Laissons de côté votre sot amour, et allons au plus pressé. Léon va mourir ; la jeune fille restera sans ressources ; il faut lui en trouver. D'abord je ne veux pas d'honoraires, et je me charge de payer mes ordonnances. Ensuite j'intéresserai votre oncle en lui confiant cette aventure, sans qu'il soit question de vous, bien entendu. J'en obtiendrai quelques secours ; nous tâcherons de placer cette enfant de manière à ce qu'elle gagne son pain, et vous ne la reverrez plus. Oh ! vous ne la reverrez plus ; c'est le prix que je mets à cette action. Vers quel abîme vous marcheriez ensemble ! la misère ! Vous ne savez pas ce que c'est que de voir une femme adorée manquer de tout ! D'ailleurs, vous n'êtes pas un égoïste, et puisqu'elle ne vous aime point, vous la laisserez libre.

Des cris perçants interrompirent M. Nassé. Clotilde se précipita dans l'appartement en nous appelant tous les deux. Quel spectacle ! Léon, les traits décomposés, le visage déjà couvert des ombres de la mort ; Clotilde cherchant à le ranimer par ses caresses, à le réchauffer par ses baisers, et mêlant à ses sanglots des prières entrecoupées. Le docteur tenait le pouls du malade, écoutait sa faible respiration ; il laissa retomber sa main après un silence, secoua la tête et me fit signe d'emmener ma jeune amie, dont la vie semblait suspendue à une parole. Elle me repoussa. — Est-ce fini ? docteur, demanda-t-elle lentement, je veux le savoir ! — Il ne répondit pas. — Docteur, au nom de l'honneur ! est-ce

fini ? Son air était solennel, elle ne pleurait plus, elle attendait. — Votre silence m'apprend tout. C'est bien, laissez-moi. Point de consolation, reprit-elle, en nous voyant approcher d'elle, je n'en ai pas besoin. Je demande seulement à rester seule ici, jusqu'à ce qu'on me l'enlève. Il est à moi, personne n'a le droit de m'arracher d'auprès de lui ; allez donc. Son air était effrayant. Je n'avais pas l'idée d'une telle douleur. Elle se jeta à genoux près de la tête de son frère et resta de la sorte quelques minutes. Quand elle releva les yeux et nous retrouva à la même place, elle nous montra la porte d'un geste si impératif, que nous obéîmes malgré nous. Arrivés sur l'escalier nous nous regardâmes. — Je suis bien accoutumé à ces scènes, dit M. Nassé ; mais rien ne m'a ému comme cette enfant. Je vais chez votre oncle, il faut que le malheureux soit enterré décemment. Promettez-moi, Edmond, de ne rien faire sans me consulter, d'attendre qu'elle vous appelle pour la revoir. Je le promis, j'étais hors d'état de savoir ce que je faisais.

Dans son délire, Clotilde avait prononcé quelques mots qui, pour la première fois, firent naître le soupçon dans mon cœur. L'idée me vint que Léon n'était pas son frère. Il y avait de quoi me rendre fou. Je ne puis exprimer ce que je souffris pendant la nuit que je passai tout entière à ma fenêtre. Je ne vis aucune lumière chez Clotilde ; l'inquiétude l'emporta sur la jalousie, sur ma promesse. Je frappai à la porte. Elle ne répondit qu'au troisième coup, et quand je me fus nommé. — Vous aurez demain de mes nouvelles, laissez-moi. Je ne pus rien obtenir de plus. Le jour parut ; le docteur revint. Il avait obtenu de l'argent de mon oncle ; il avait commandé le service. Clotilde ouvrit à sa voix ; mais elle refusa de me voir. Il lui fit part de ses dispositions ; elle

approuva tout, assista aux préliminaires funèbres sans verser une larme. Ce ne fut que lorsqu'on emporta le cercueil qu'elle se trouva mal. Je suivis seul le modeste convoi. Le charitable docteur resta près d'elle. En rentrant, l'âme navrée, je trouvai Trilby dans ma chambre. A côté de lui était le store qu'elle avait peint, et sur ma table une lettre à mon adresse. Je tremblais de tous mes membres en la décachetant: je l'ai tant lue que je puis vous la dire; chaque mot s'est gravé dans ma mémoire: — « Nous ne nous reverrons plus, Edmond ; en perdant Léon, j'ai tout perdu en ce monde, et je ne veux pas y vivre davantage ; mais je ne puis vous quitter sans vous remercier de votre attachement, sans vous assurer que je vous aime aussi, et sans vous en donner la seule preuve qui soit en mon pouvoir, une entière franchise.

« Je ne suis pas la sœur de Léon. Puisse cet aveu ne pas m'enlever votre estime! Nous sommes nés tous deux à Rennes; jai perdu ma mère de bonne heure; mon père s'est remarié; il a eu d'autres enfants; ma belle-mère m'a éloignée de la maison paternelle dès l'âge de six ans; on m'a mise au couvent où je n'ai pas vu une seule personne de ma famille, excepté une tante, vieille religieuse. La pauvre femme ne vivait qu'en Dieu; elle ne comprenait pas les choses de la terre. Les jours que j'étais chez elle, pourvu que j'allasse aux offices, on ne me demandait rien de plus. Léon, qui faisait son droit, demeurait avec elle. Nous nous rencontrions sans cesse; j'avais seize ans alors. Ma bonne tante connaissait les parents de Léon, il était fils de l'ancien notaire du village dont mon père était seigneur. Le jeune homme lui fut recommandé; elle lui donna une chambre dans sa petite maison, et veilla à la fois sur sa conduite

et sur cette santé si faible qui vient de me l'enlever. Nous nous aimâmes, cela était tout simple; nous voulûmes nous marier: là commencèrent les obstacles: j'en parlai à ma tante qni repoussa cette idée comme un crime. La fille du marquis de..... une héritière, épouser un homme sans nom et sans fortune, c'était impossible. Elle renvoya Léon, me renferma à mon couvent et écrivit à mon père nos extravagantes prétentions. Il lui répondit en approuvant sa conduite et en m'adressant les reproches les plus amers. Je ne devais jamais compter sur son pardon si je revoyais mon amant; en même temps, il enjoignit à celui-ci de ne plus chercher à arriver jusqu'à moi, sous peine de toute sa colère. C'était bien mal connaître l'amour que de croire qu'il céderait à des menaces. Léon trouva moyen de me faire parvenir une lettre dans laquelle il me proposait de le suivre. Je refusai pourtant, je sentais que c'était une faute.

Un mois se passa, au bout duquel j'appris indirectement que Léon, désespéré de mon courage, était tombé malade, et qu'on craignait pour ses jours. Alors je ne calculai plus rien : je m'échappai, je volai près de lui. Il voulut s'éloigner sur-le-champ : on pouvait nous découvrir. Nous nous cachâmes trois mois dans un pauvre village, vivant du produit de quelques diamants qui venaient de ma mère, et que j'avais fait vendre. Ensuite nous vînmes à Paris. Mais Léon ne se remettait pas, et nos ressources diminuaient; je me mis à travailler. Nous attendions ma majorité pour nous unir. Hélas! la mort est venue plus tôt qu'elle. Le reste, vous le savez, Maintenant, Edmond, je vous lègue tout ce qui me reste : mon chien et ce store que j'avais fait pour lui. Ayez soin du pauvre Trilby : gardez-le en mémoire de Clotilde.

Pour moi, je me retire aux Hospitalières ; je vais demander à Dieu le salut de Léon et le pardon de mes fautes. Je ne verrai plus que des malheureux ; puissé-je les consoler et les secourir! Adieu, mon ami, ne m'oubliez pas; soyez heureux! trouvez avec une compagne digne de vous le bonheur que vous méritez si bien. Je prierai chaque jour pour vous qui m'avez aimée dans ma misère. Ma douleur est éternelle, je ne vous en parle point : c'est un secret entre le tombeau et moi. »

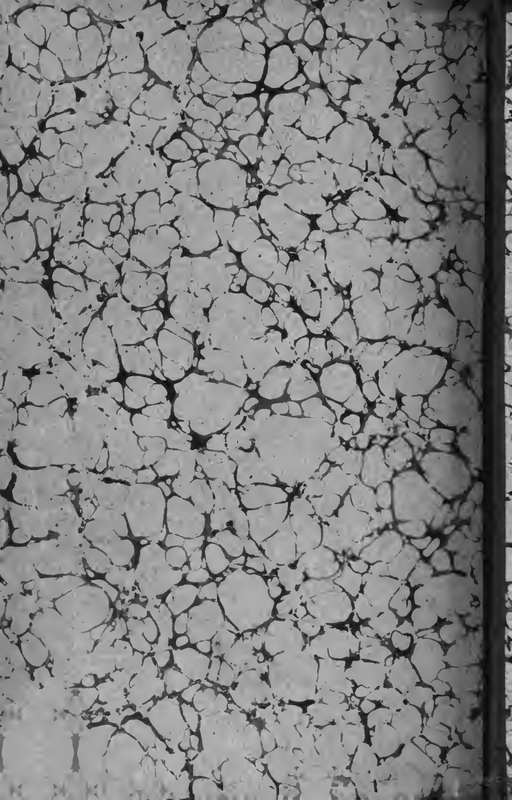
Que vous raconterai-je après cela! Vous comprenez ce que je souffris. Je fis de vains efforts pour arriver jusqu'à Clotilde, pour l'engager à quitter son cloître. Elle demeura inébranlable. Mon oncle mourut, j'héritai de sa fortune. Il me fallut arracher de mon cœur cette image qui le torturait ; je me jetai dans tous les excès; je risquai vingt fois ma vie, et après mille extravagances je suis devenu ce que vous me voyez, Madame, un vieux jeune homme, dégoûté de tout, n'ayant plus d'illusions, n'aimant rien, pour ainsi dire, et marchant sans but. Voilà ce que m'a fait une passion profonde. Trouvez-vous maintenant que j'aie tort de soigner mon vieux chien? m'en voulez-vous encore de ma tristesse? —Non sûrement, cher Edmond, lui dis-je en lui serrant la main ; venez me voir souvent, amenez Trilby, nous parlerons de sa maîtresse. Qu'est-elle devenue? — Vous rappelez-vous cette sœur de Charité si belle, qui a soigné votre frère et qui est maintenant Supérieure à *Pau?* — Oh! oui, je n'ai rien vu de plus admirable. — Eh bien ! Madame, c'est là Clotilde !....

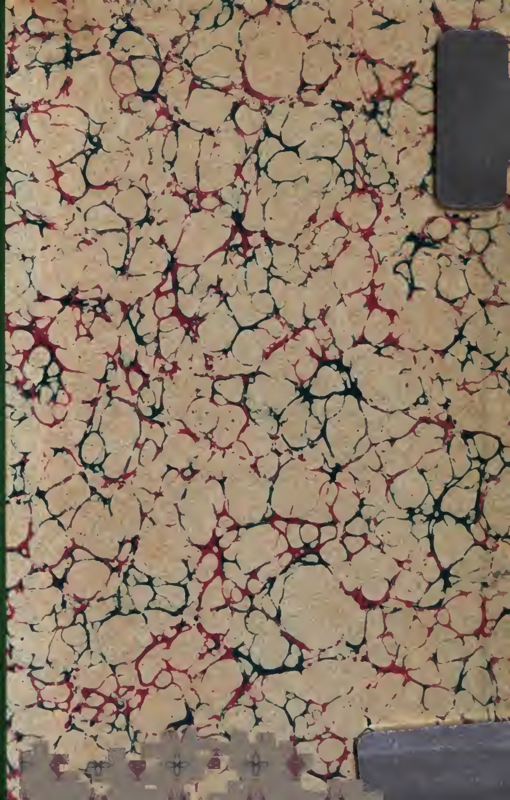
FIN.

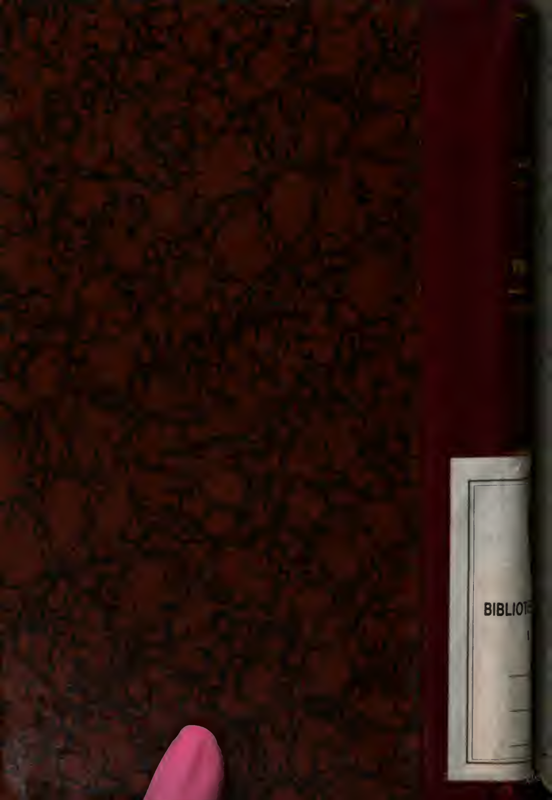
TABLE.

FIN DE LA TABLE.

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET Cie.






BIBLIOTE